

La Reine de la folie

LA TABLE DES IMMORTELS - 1



Peinture : Pierre Droal

SÉBASTIEN
THRÉHOUT

La Reine de la Folie

La Table des Immortels – 1

Roman

Sébastien Thréhout

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

Trilogie, La Table des Immortels :

- Tome 1 – *La Reine de la Folie*, 2014
- Tome 2 – *Le Seigneur des Songes*, 2015
- Tome 3 – *Le Maître du Mensonge*, 2015

Couverture : Le roi Caldric aux prises avec les ombres envoyées par la Reine de la Folie.

Le site de l'illustrateur, Pierre Droal : www.pierredroal.com

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
www.nestiveqnen.com

© Sébastien Thréhout, 2014

Tous droits réservés pour tous pays

À Stef, car ce livre est autant le sien que le mien.

Remerciements

Je remercie ma famille et mes amis de m'avoir lu, d'avoir dessiné des cartes de pays qui n'existaient pas, d'avoir bu avec moi, mangé aussi, de m'avoir soigné, écouté, nourri, lavé, financé, d'avoir imprimé des centaines de pages et pensé que ce livre ne pouvait qu'exister.

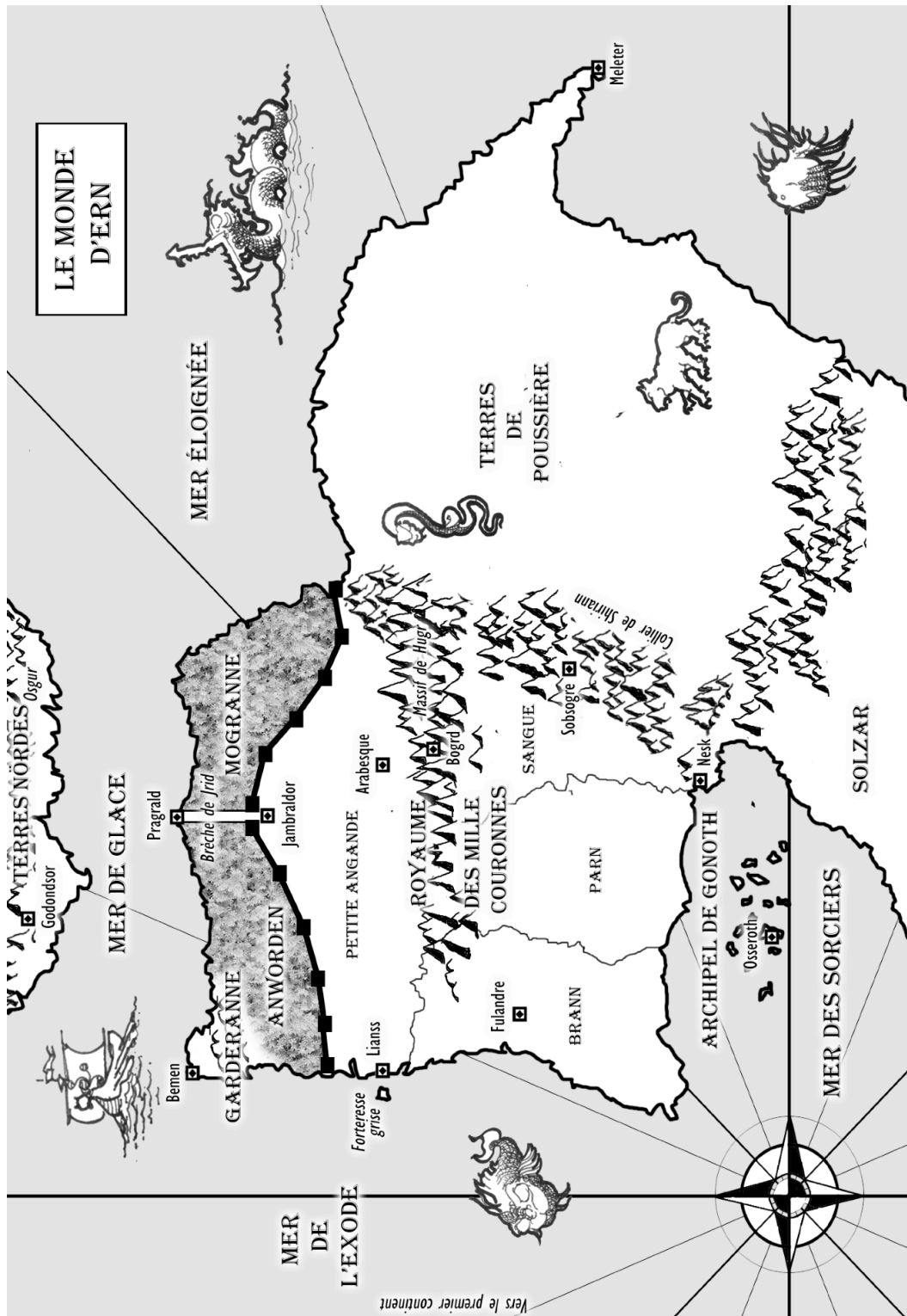
Je remercie mes deux éditeurs de m'avoir hissé au sommet de leur pile et Chrystelle d'avoir su tempérer mes ardeurs de boucher et mettre le doigt là où ça faisait mal.

Je remercie également tous les habitants d'Ern d'avoir consacré leur vie au cycle de la Table des Immortels.

Enfin, je remercie Jean-Luc et Delphine, à qui sont d'ores et déjà dédiés les tomes 2 et 3, pour leurs corrections et leur patience qui m'ont permis d'aller jusqu'au bout.

Et, au cas où, merci à tous les autres.

Carte du monde



Prologue

Hiver 855 AE (après l'Exode)

Duché de Grind. Au nord du massif de Hugn.

L'hiver glace les terres et le cœur des hommes. Un désert de neige et de glace emprisonne les habitants entre les murs de leur demeure. Les hommes comme les bêtes se regroupent pour lutter contre le froid et se défendre contre les meutes de loups affamés.

L'Immortel Oboss s'éveilla lentement dans le corps du sorcier humain. Son esprit s'étira paresseusement dans la conscience offerte, puis prit possession des cinq sens de son hôte comme on enfle un gant. Le choc fut brutal et magnifique, à la mesure du temps qui s'était écoulé depuis sa dernière incarnation. La température était effroyablement basse et le vent semblait s'être approprié cette partie du monde, fouettant la tour imposante au sommet de laquelle il se tenait. Il glaçait son visage, mordait à travers l'épaisse laine de sa robe, engourdissait ses mains nues. Il faisait clignoter les étoiles dans le ciel noir, mais surtout, ce vent surnaturel charriait des milliers de formes lumineuses qui se télescopaient, explosaient et s'abattaient telles des météorites sur la sombre campagne, dans un concert de hurlements animaux. Un puissant sortilège était à l'œuvre, celui-là même qui avait provoqué sa venue.

Oboss huma l'air et perçut les effluves de la magie du sang, ce même sang qui courait dans les veines de son nouveau corps. Il sentit également l'odeur de la peur, celle d'un misérable humain prostré deux pas derrière lui. Il s'en occuperait bientôt.

Une des formes lumineuses vint tourbillonner autour d'eux en poussant une plainte déchirante. Il la chassa distraitement d'un simple effort de sa volonté. Une autre frappa violemment la petite cour intérieure du château. Deux entités vivantes et sanglantes, caricatures grossières d'un homme et d'un cheval en émergèrent. Immédiatement, les deux organismes s'emmêlèrent férocement, éclaboussant de sang la fine pellicule de neige. L'horreur de la lutte qu'ils menaient malgré eux déformait leurs traits. Gueule et bouche hennissaient et criaient à mesure que la furie créatrice les transformait. Malgré les sifflements du vent, l'Immortel put entendre leurs squelettes fusionner dans un bruit de bois sec brisé et leurs organes s'accoupler monstrueusement, longue série de succions et d'aspirations hideuses. Les muscles et tendons dessinèrent ensuite une trame désordonnée que recouvrit une peau bigarrée. L'hybride contrefait qui naquit de cette union contre nature produisit un son sauvage et semi-articulé, et commença à se déplacer maladroitement sur ses membres épars. Sa masse cubique et grotesque s'effondra au bout

de quelques pas et sa gueule transpercée de dents exhala un dernier souffle.

Oboss éclata d'un rire lourd et mauvais que le vent ne put emporter.

— *Ton maître Menolphus s'est surpassé, serviteur. En plus de m'inviter dans son corps, il m'offre un spectacle qui me ravit*, dit-il à la présence toujours silencieuse derrière lui. Aucun son n'avait franchi ses lèvres mais la pensée résonnait cruellement dans l'esprit de l'inconnu. Le seigneur inhumain Oboss se retourna lentement, le triomphe brûlant dans ses yeux. Un homme de petite taille était figé près du parapet, ses rares cheveux noirs couverts d'une fine pellicule de glace. Pourtant, ce n'était pas le froid qui avait statufié le corps frêle, mais la terreur.

Oboss sonda son esprit plus profondément. L'être chétif – une jeune pousse de magicien – aimait son maître en secret. Désir inassouvi et frustré. Oboss en méprisa un peu plus l'espèce humaine.

— *Tu as bien servi ton maître et je crois que ta récompense arrive*, dit-il d'une pensée moqueuse.

Une des formes lumineuses capturées par le vent fondit sur le petit magicien. Le corps de celui-ci gonfla puis se dégonfla tandis que la boule de lumière aux traits de rats couinait de rage et de plaisir. Il y eut une brève fissure dans l'enveloppe corporelle du sorcier, accompagné d'un bruit d'aspiration et, à son tour, il devint une forme lumineuse. L'esprit du rat et celui de l'humain entamèrent alors une valse grossière et partirent hanter le ciel afin d'achever leur métamorphose surnaturelle.

Autour du château, le vent faiblissait, l'enchantement de Menolphus s'éloignait. Oboss pouvait encore apercevoir l'onde concentrique et lumineuse du sortilège s'étendre vers l'horizon, moissonnant les âmes humaines et animales pour les mêler sauvagement.

Le seigneur inhumain détourna son immortel regard, il avait peu de temps, la farce alchimique du sorcier qui lui avait offert son corps ne durerait pas, tout au plus une diversion utile et amusante à l'intention de la Forteresse Grise. Les chevaliers de l'ordre Sadourak ne se soucieraient guère de la disparition de quelques royaumes ou même de la mort de centaines de milliers de leurs semblables. Ils n'avaient qu'une obsession : traquer et éliminer chacune de ses incarnations. Les mystiques devaient déjà l'avoir repéré et envoyé au moins un de leurs maudits chevaliers. Ils le « tueraient » pour la troisième fois et pour la troisième fois, penseraient l'avoir vaincu, alors que lui, le Dissimulateur, le Maître des Mensonges, n'avait jamais été aussi près d'atteindre son but. Stupides humains.

Il effeuilla les souvenirs de son hôte, le sorcier Menolphus, enfouis et écrasés par les siens dans une partie obscure de leur cerveau commun. La relique honnie était là, à une centaine de mètres sous ses pieds, dans les entrailles du château. Il exulta. Oh, bien évidemment, il ne pouvait la percevoir, mais elle était là. Le sorcier l'avait trouvée. Si proche et si lointaine. Le chemin était encore long avant qu'il n'arrive à la détruire. Ses yeux cherchèrent l'astre Sri dans le ciel : la lune blafarde était pleine, bien qu'une tache de ténèbres à sa surface donnât l'illusion d'une portion manquante, c'était la demeure de sa sœur.

— *Sanne*, appela-t-il mentalement. *Ma sœur, réponds-moi.*

Une pensée sèche et sombre répondit.

— *Mon frère, tu es de nouveau parmi nous.*

L'image cristalline de sa sœur apparut, trônant au cœur de sa toile de glace noire.

— *Oui, ma sœur.*

— *Tu « l »'as trouvée ?*

— *Oui.*

— *Enfin.*

— *Il nous faut maintenant la cacher.*

— *Compte sur moi, mon frère, ceux-là mêmes qui pensent lutter contre toi s'en chargeront.*

Un Koropt, puis deux, se manifestèrent par des cris perçants. Les esprits morts des humains qui avaient succombé au pouvoir de sa sœur sortirent de l'ombre. Les formes floues et ténébreuses glissèrent paresseusement sur la silhouette aux mille facettes de Sanne, s'enroulèrent autour de son buste figé pour s'en écarter brutalement, comme si elles avaient été piquées par un aiguillon invisible.

— *Le prochain corps que j'occuperai devra m'amener près d' « elle ». Il ne faudra pas perdre de temps.*

— *Ne t'inquiète pas, mon frère. T'ai-je jamais déçu ?* Sa pensée se fit plus chaude, envoûtante comme à l'aube de la Création.

Un autre Koropt vint se lover au creux du cou de l'Immortelle Sanne, et cette fois-ci, elle le laissa faire.

— *Non, ma sœur, jamais.*

— *As-tu convaincu Sakrajka ?*

— *Je m'en occupe.*

— *Bien, ne tarde pas, cette prison m'étouffe, j'ai peur de ne pas être aussi immortelle que nous ne le pensions.*

— *À bientôt, ma sœur.*

La vision s'estompa. Oboss retrouva un corps roidi par le froid, il prononça quelques mots dans sa langue natale et un souffle chaud enflamma son sang. Le vent avait davantage faibli et seuls les cris des atrocités engendrées par l'enchantement hantaient la nuit. Une créature passa au-dessus de la tour en battant maladroitement de ses ailes difformes et des yeux à peine humains se fixèrent sur Oboss. Un bec s'ouvrit et un son aigu et perçant en sortit, une supplique inintelligible. Une odeur forte d'abats transpirait de ses organes apparents et elle laissait une longue traînée de sang dans son sillage. Oboss sourit tout en élevant une barrière protectrice autour de lui qui découragerait quiconque serait assez fou pour s'approcher. Son corps en sécurité, sa pensée se tendit vers l'est, franchit d'un bond l'immense étendue de terre qui le séparait de Meleter. Il lui fallait aller chercher son frère ; il ne lui ferait jamais le plaisir de venir à lui.

— *Sakrajka.*

L'image de son frère se matérialisa progressivement à mesure qu'Oboss émergeait dans son royaume.

— *Qui me dérange ?* répondirent mille voix brumeuses alors qu'il se matérialisait au milieu de la cour somptueuse du seigneur de Meleter.

Sakrajka était assis sur un trône de jade démesuré, sa fourrure orangée et vivante troublant les contours de sa silhouette. Les dizaines d'yeux couleur rubis, seuls points fixes constellant son visage flou et inhumain, scrutèrent chaque détail du visiteur tandis que les multiples voix de l'Immortel bruissaient comme un essaim de feuilles sous la brise. Les humains aux atours de riches seigneurs courbés à ses pieds s'aplatirent un peu plus sur le sol.

Enfermé dans le corps humain du sorcier, Oboss envia un instant son frère d'avoir su garder son corps originel. Il peinait à se souvenir du sien, jeté en pâture aux humains afin d'endormir leur méfiance.

— *Ton frère Oboss,* répondit-il méchamment.

Les humains s'écartèrent prudemment de cet autre Immortel venu importuner leur souverain, les musiciens cessèrent de jouer et les conversations se tarirent soudainement. Excepté le doux murmure des fontaines ornant les quatre coins de la salle et le jeu cliquetant des mobiles précieux qui encombraient le plafond, nul n'osait faire le moindre bruit. Les voix de Sakrajka faiblirent.

— *Que me veux-tu ?*

— *J'ai besoin de ton aide.*

— *Pourquoi moi ?* gémirent craintivement les voix. *J'ai fait un pacte avec les humains il y a longtemps. Il me faut le respecter sinon je subirai le même châtiment que notre frère Carn.*

Deux Onirks s'approchèrent du trône, inquiets pour Sakrajka et se placèrent devant leur maître. Oboss considéra les corps oblongs recouverts d'un duvet bleuté des fidèles serviteurs de son frère et plongea son regard dans leurs yeux noirs. Les Onirks ne faiblirent pas mais Sakrajka crut bon de les rassurer et les attira à lui pour les caresser.

— *Mon frère, je n'ai que peu de temps à te consacrer alors écoute-moi bien.*

— *Non, je ne veux pas t'écouter, quitte ma belle cité de Meleter,* implorèrent les multiples voix. D'autres Onirks arrivèrent et entourèrent leur maître. *Et ne t'inquiète pas, je ne m'opposerai pas à tes sombres desseins,* l'amadoua Sakrajka.

Oboss retint la colère qui montait en lui. Il ne pouvait se permettre de se fâcher avec Sakrajka.

— *Mon frère, ta cité n'est plus que l'ombre d'elle-même, une illusion mesquine et mourante.*

— *Arrête,* supplièrent les voix. *Tes paroles me blessent.*

— *C'est la vérité, mon frère, les humains t'ont abandonné et ta cité se meurt. Bientôt, même toi ne pourras plus masquer la vérité.*

Oboss puisa le sang nécessaire à sa magie dans la source de son corps laissé à des

milliers de lieues de Meleter. Il sentit à l'autre bout du lien la peau de ses joues se fendre et son sang couler par les orifices de son visage. La fragilité de son enveloppe mortelle lui imposait d'user avec précaution de la magie du sang. Quand il eut emmagasiné assez de pouvoir, il commença à dissiper l'illusion créée par son frère.

— *Regarde ta cité, regarde-la*, dit-il en balayant théâtralement la salle de son bras, déchirant le voile fragile qui dissimulait la réalité. *Voilà la véritable Meleter.*

Des corps desséchés et plongés dans un sommeil artificiel gisaient dans la pièce dévastée par des siècles d'abandon. Des morceaux de colonnes brisées jonchaient l'allée royale et les tapis couverts de poussière avaient perdu leurs éclatantes couleurs et leurs molles épaisseurs. Une lumière jaillit des doigts d'Oboss et dévoila les trous béants qui ajouraient les parois de la salle, laissant deviner des pièces en ruine de l'autre côté.

— *Vois, mon frère, vois !*

Obéissant, Sakrajka suivit les lézardes qui balafrèrent les hauts plafonds et regarda les bassins vides des fontaines. Il perçut l'odeur de tombe imprégnant l'air.

Les Onirks, insensibles aux illusions de leur maître, s'agitèrent sans pouvoir comprendre son désarroi.

— *C'est assez*, pleurnichèrent les voix. *C'est assez.* L'Immortel Sakrajka se reprit et sa multitude d'yeux imposèrent à tous les illusions du passé. De nouveau, la salle retrouva l'éclat et la magnificence d'autrefois.

Oboss ne lutta pas contre la volonté de son frère, nul ne pouvait rivaliser avec lui en matière d'illusion.

— *Si nous parvenions à « la » détruire, je te promets que de nouveau les humains viendraient rêver dans ta cité.* Tout en parlant, l'image d'Oboss s'approcha de Sakrajka, et sa voix se fit plus affectueuse. *Mon frère, je ne te demande pas grand-chose.*

Les Onirks se serrèrent tout contre leur maître pour faire rempart de leur corps.

— *Que devrai-je faire ?* cédèrent les voix.

Oboss émit un cri de surprise qui n'était pas dû au fléchissement de l'esprit de Sakrajka en sa faveur. Là-bas, au sommet de la tour, une force importante avait percé ses défenses et s'attaquait à son enveloppe humaine. Déjà ! Comment était-ce possible, aucun chevalier Sadourak n'avait pu être aussi rapide ! Même avec l'aide de cette plaie qu'étaient les mystiques de l'ordre.

— *Lis en moi, je n'ai guère de temps !* L'injonction claqua comme un coup de fouet, faisant tressaillir Sakrajka. Oboss ouvrit son esprit et guida celui de son frère qui obtempéra sans rechigner. L'échange prit moins d'une seconde. *Au revoir, et merci, mon frère*, furent les dernières paroles qu'il prononça de ce côté-là du continent.

Il laissa le lien qui rattachait son esprit à son corps agir comme un élastique que l'on aurait trop tendu, mais ne se retrouva pas au sommet de la tour comme il l'avait prévu. La forme lumineuse qu'il était devenu dérivait, porté par des bourrasques sauvages. Quelqu'un – il devinait qui, à présent – avait détruit ses défenses, permettant au sortilège de Menolphus qui hantait encore cette partie du monde de le transformer. Le paysage défilait à toute vitesse sous lui. Il avait escompté voir ou même toucher la relique ignoble mais à présent, c'était trop tard.

— *Shadrya Fêl, tu ne me facilites pas la tâche. Tu aurais pu au moins t'annoncer.* Ses paroles muettes ne trouvèrent que le silence. Il aperçut une boule de lumière grondante qui fonçait droit sur lui. *Que crois-tu, sœur, que je vais laisser l'esprit d'un vulgaire animal prendre le dessus ?* L'absence de réponse n'était pas bon signe. *Cette forme humaine ne me convenait pas de toute fa...*

L'intensité du choc le prit au dépourvu, il ne s'agissait pas d'un simple être vivant prisonnier comme lui du sortilège de son hôte Menolphus. C'était une manifestation physique de sa sœur l'Immortelle Shadrya Fêl.

Ils chutèrent vers le sol comme deux pierres et s'écrasèrent sur la terre dure d'un champ recouvert de givre. L'impact délivra son corps et celui d'un ours gigantesque et noir ; la mêlée organique débuta aussitôt, bouillie indescriptible et sauvage, la puissante manifestation de sa sœur prenant rapidement le dessus. L'esprit du sorcier Menolphus, rendu dément par sa possession, avait resurgi des profondeurs de sa conscience et le gênait considérablement. Oboss perdait le contrôle. Comme pour confirmer sa pensée, une tête d'ursidé, gueule ouverte, jaillit de l'énorme masse en mutation et hurla sa victoire toute proche. Des hurlements semblables à ceux des loups lui répondirent ainsi que d'autres qui n'appartenaient à aucune créature connue. Alors qu'il était expulsé de la créature nouvellement créée, Oboss se jura de tuer sa sœur Shadrya dès qu'il aurait brisé cette horreur que leur père avait laissée en héritage aux humains.

Il lança une fois de plus sa pensée à la recherche de sa sœur.

— *Shadrya, ta victoire puérile ne me retardera même pas. Tu es comme les humains : tu agis sans réfléchir.*

Elle ne répondit pas.

Privé de corps, l'esprit d'Oboss commença à s'éparpiller, il n'était plus capable de maintenir sa cohésion à ce niveau de réalité. La sensation était toujours désagréable. Au moment où les portes du néant se refermaient sur lui, que les mâchoires du monde spirituel le débarrassaient totalement de sa chair, la voix sans corps de l'Immortelle Shadrya Fêl pénétra sa pensée.

— *Ne t'inquiète pas, mon frère, je prendrai soin de ton incarnation.*

Avant de sombrer complètement, l'Immortel que les humains nommaient Oboss, le Dissimulateur, le Maître des Mensonges, le Père des Magiciens, eut l'impression que tout ne s'était pas déroulé comme il l'aurait souhaité.

Chapitre 1 : Asurbias

Trois cents ans plus tard. Automne 1257 AE (après l'Exode)

Petite Angande. Arabesque, capitale du royaume des Mille Couronnes.

Le règne du vieux roi Caldric est malmené par la fronde de certains princes qui revendiquent de porter les anciens titres. Les rumeurs de complot contre l'héritier du premier haut-roi Angandir sont de plus en plus nombreuses. Le tournoi d'automne – le plus prisé de tout le royaume – organisé hors des murs de la capitale débute dans une atmosphère pesante.

Le prince Asurbias arriva en vue d'Arabesque en milieu de journée. La capitale du royaume des Mille Couronnes était encore à une bonne dizaine de lieues mais, du sommet de la colline où il avait fait une halte, il pouvait déjà apercevoir les titanesques remparts de granit vert que nul homme ou démon n'avait jamais osé braver. Ils enserraient dans leur étreinte monolithique plus de cent mille âmes. Les quartiers constituaient de petits territoires au centre desquels s'élevait la tour de la famille qui le dirigeait. En théorie.

Par jeu, ses yeux sombres cherchèrent en vain parmi les centaines de tours celle dont son grand-père Ylias lui avait tant parlé. Il se souvenait des longues conversations avec le vieil homme sous le grand châtaignier planté au milieu de la cour de leur château. Ylias avait trouvé en Asurbias le fils qu'il avait toujours rêvé d'avoir et qu'il n'avait pas eu. Les rêves de son grand-père étaient devenus peu à peu les siens au fil des longues après-midi où il répétait inlassablement la même histoire, celle du premier haut-roi Angandir. Asurbias ferma les yeux, revit le visage fatigué au regard aveugle et entendit à nouveau la voix basse et envoûtante qui lui avait révélé les secrets du passé, d'un certain passé.

« Une fois les hordes de mi-bêtes, ces hideuses créatures nées de l'enchantement de l'Alchimiste, repoussées jusque dans l'ancienne forêt d'Anworden, Angandir rassembla les anciens royaumes sous une seule couronne : la sienne. Ah ! Mon petit ! Imagine ce jour où tous, qu'ils soient rois, ducs ou chevaliers, déposèrent au pied de cet homme choyé par le destin leur couronne de fer ou d'or ; il y en eut mille et la nôtre fut la dernière. Alors, Angandir, qui portait encore l'habit de fer des chevaliers de l'ordre Sadourak, se leva de son trône, étendit les mains pour réclamer le silence et, de sa voix imposante, annonça qu'il ferait bâtir une tour pour chaque famille noble dans la future Arabesque et que leur couronne serait enchâssée à leur sommet. Il déclara aussi que, désormais, tous porteraient le titre de prince, que chacun serait l'égal de l'autre et devrait obéir à son seul sang. Pour terminer, il donna son nom au tout nouveau et puissant

royaume : Angande. Aucun ne broncha ni ne se révolta contre ce géant qui avait vaincu l'Alchimiste, et qui, dans les années qui allaient suivre son couronnement, donnerait l'ordre que l'on arrache à sa chair l'armure de fer sadourak qui l'étouffait. Oui, c'était un grand homme. »

À ce stade du récit, quelques larmes coulaient toujours sur les joues ridées et l'enfant Asurbias en profitait pour demander des explications sur tous ces noms mystérieux. Le sorcier que l'on nommait l'Alchimiste, Oboss, le Maître des Mensonges, les Sadouraks et leur peau de fer, le haut-roi Angandir. Infatigable, le vieil homme répondait à chacune de ses interrogations. Asurbias jouait à trouver de nouvelles questions et son grand-père de nouvelles réponses. Il avait un don de conteur et jusqu'à ses neuf ans, Asurbias avait cru dur comme fer que son illustre grand-père avait rencontré tous ces personnages et vécu tous ces incroyables événements alors qu'il n'avait jamais dépassé le pont de Jusia, à trois lieues de chez eux : il était aveugle de naissance. Sur son lit de mort, il avait fait demander son petit-fils et lui avait fait jurer d'aller à Arabesque s'occuper de cette fameuse tour dont plus personne au pays ne se souciait.

Asurbias ne se faisait pas beaucoup d'illusions : elle s'était sûrement écroulée faute d'entretien ou quelques citadins avaient décidé de se l'approprier ; aucun membre de sa famille n'avait fait le voyage jusqu'à la capitale depuis plus d'un siècle. Peu lui importait ; il saurait bien la reprendre.

Le bruit de l'orage le tira de sa rêverie. Il se dressa sur ses étriers et se retourna pour observer un instant les nuages noirs qui écrasaient l'horizon. Le tonnerre claironnait d'une voix grave et des dizaines d'éclairs s'abattaient au hasard sur la campagne vallonnée et brune. Trouver une auberge décente – même peu coûteuse – pour s'abriter ne serait pas chose aisée vu l'état de ses finances. Il talonna les flancs de sa monture épuisée et descendit le sentier de la colline au petit trot.

— Ce sera de toute façon plus facile que d'obtenir une audience auprès du haut-roi Caldric, dit-il pour lui-même.

L'automne touchait à sa fin et le dernier tournoi avant l'hiver – le plus fameux aussi car organisé par le vieux monarque – débutait dans moins de deux jours. Du haut de la colline, Asurbias avait découvert les champs au nord des murailles de la ville déjà envahis par les tentes des chevaliers et, au centre, il avait distingué les charpentiers qui finissaient de monter les tribunes royales encadrant la lice. Seules les familles les plus importantes étaient invitées à loger dans le palais-forteresse car, si tous portaient le titre de prince, tous n'étaient pas égaux pour autant. Aujourd'hui, les plus puissants n'hésitaient pas à exiger de leurs voisins qu'ils les appellassent de nouveau duc ou même roi. Il fallait bien avouer que les vieilles frontières n'avaient jamais vraiment disparu et que le pouvoir n'avait jamais réellement changé de main. Le royaume des Mille Couronnes se morcelait à nouveau et, s'il devait en croire les rumeurs glanées lors de son voyage, la rébellion couvait. On disait que le prince Gorgass Fragor et d'autres princes réclamaient leurs anciens titres au haut-roi Caldric.

Asurbias réduisit l'allure de sa monture à l'approche d'un petit bourg et rabattit sa capuche sur sa chevelure blonde quand la première averse le rattrapa.

Deux heures plus tard, sous une pluie battante, il atteignit les grandes portes de la capitale. Un sergent à la mâchoire lourde et au regard sombre s'enquit de son identité et

lui soutira l'une de ses dernières pièces. Sa maigre et fragile silhouette engoncée dans son manteau noir usé, et son air de ne jamais être à sa place ne l'avaient pas aidé quand il avait essayé de négocier le prix de son passage. Son père disait qu'il manquait de personnalité et ses deux jeunes frères ne se gênaient pas pour le lui rappeler. Asurbias connaissait l'exacte origine de ce mépris : il se refusait à porter une épée ou une quelconque arme, à part la dague que son grand-père lui avait offerte. Il prétendait que l'acier était inutile dans la bataille qu'il allait mener.

C'est au pas et trempé qu'il pénétra pour la première fois de son existence dans la capitale du royaume des Mille Couronnes, les épaules en arrière et le menton bien droit. Mais, à part le sergent de garde qui ricanait grossièrement dans son dos, il n'y eut personne pour remarquer son entrée. La pluie avait vidé les rues pavées et les volets étaient clos.

Le chant du coq le réveilla alors qu'il venait à peine de sombrer dans le sommeil. Tard dans la soirée, il avait trouvé une chambre dans une auberge délabrée – juste sous les toits – qu'il partageait avec une dizaine de rats peu farouches et insomniaques. Le prix d'une stalle pour son cheval étant trop élevé et sa bourse presque vide, il avait dû se résoudre à le vendre pour quelques couronnes d'argent. Avec ce maigre pécule, il survivrait encore une semaine ou deux s'il restreignait ses dépenses.

La lumière du jour s'engouffra dans la petite pièce quand il ouvrit les volets brinquebalants pour découvrir en contrebas une ruelle puante et sombre. Un chien efflanqué en train de pisser sur un tas d'immondices se mit à grogner et à lui aboyer après dès qu'il passa la tête dehors. Cette ville lui plaisait de plus en plus. La femme du tenancier fit monter par ses deux fils une bassine d'eau tiède à peu près claire qui lui avait quand même coûté l'équivalent d'un repas. Après s'être lavé, parfumé et habillé, il descendit dans la salle principale et, sans un regard pour le commun, franchit à grandes enjambées les quelques pas qui le séparaient de la sortie. Quelques minutes après, il se dirigeait vers le palais-forteresse, vêtu de sa robe noire à liseré d'or et chaussé de souliers à boucles dorées de la même couleur, prenant bien garde de ne pas se faire éclabousser et d'éviter les mares de boue que l'Innomé semblait avoir disposées tout exprès sur son chemin.

Un des gardes royaux à la porte d'Angandir – entrée principale du palais surmontée de la statue de celui dont elle portait le nom – lui apprit que le troisième conseiller qui s'occupait des sans-titres était avec sa majesté au champ d'automne, et qu'il pouvait attendre avec les autres. Il avait prononcé les « autres » avec dédain en désignant du doigt une direction le long de la muraille. Asurbias obtempéra et, au bout d'une centaine de mètres, aperçut une file interminable de courtisans et de quémandeurs qui patientaient sous le soleil pâlot, non loin d'une poterne close. Des porteurs d'eau, des décrotteurs, des masseurs, des flagorneurs, des vendeurs ambulants de galettes, des mendiants et toutes sortes de prédateurs passaient entre eux, vantant leurs services à grands cris. Il se joignit à cette étrange faune à qui le haut-roi semblait avoir refusé un endroit décent pour attendre et, comme eux, s'abîma dans la contemplation des hauts murs de granit qui protégeaient le palais-forteresse.

— C'est votre première visite à Arabesque ? s'enquit chaleureusement une marchande

taillée comme un fil de fer et vêtue d'un surcot de velours rouge très voyant. Elle semblait sur le point de partir, jugeant peut-être que sa dernière place dans la file ne lui laissait que peu de chance de voir le conseiller.

— Oui, répondit Asurbias du bout des lèvres.

— Laissez-moi deviner, mon prince..., commença-t-elle sur un ton légèrement moqueur. Vous êtes venu proposer vos services à son altesse Caldric.

— Oui, reconnut-il à contrecœur, détestant déjà cette impolie de basse extraction. Il détourna les yeux et observa distraitemment le ciel sans nuages.

— Bien sûr, vous aimeriez aussi que vous soit rendue votre tour, symbole de votre pouvoir dans notre bonne vieille ville, et qu'ils vous indiquent par la même occasion où elle se trouve, continua-t-elle, finaude.

Piqué au vif, Asurbias fit face à la jeune femme ; elle devait avoir son âge et n'avait pas si mauvaise allure pour une gueuse.

— Bravo ! Vous avez fort bien deviné et je vous remercie de porter à ma connaissance ces faits d'un intérêt remarquable.

— Oh, oh, ne vous énervez pas, mon prince ! Et trouvez donc plutôt un protecteur qui vous évite cette farce honteuse, dit-elle avant de s'éloigner de quelques pas en souriant.

La journée était bien avancée quand la porte s'ouvrit dans la muraille et qu'un garde royal cria : « Le troisième conseiller va vous recevoir ! »

Un grand « Ah ! » de soulagement se fit entendre en même temps que s'égaillaient les différents saltimbanques et vendeurs à la sauvette soudain privés de leur gagne-pain. Asurbias suivit toute cette noblesse qui se précipitait avec peu d'élégance dans l'entrée étroite. Ils débouchèrent dans un poste de garde reconverti pour l'occasion en salle d'audience, où les attendait un homme replet au visage marqué par l'ennui. Assis sur une chaise pliante derrière une table rustique, il tendit un gobelet d'argent à un serviteur qui s'empressa de le remplir de vin. Un secrétaire à sa droite, avait installé son écritoire et finissait de tailler une plume. Deux gardes, assis nonchalamment sur les marches d'un escalier qui menait sûrement sur le chemin de ronde, observaient leur groupe en se murmurant des commentaires fort plaisants à en croire leur mine réjouie. Quatre torches brûlaient dans leur applique et palliaient le peu de jour que laissaient filtrer les deux meurtrières dans leur dos. L'épais battant de bois claqua en se refermant derrière eux et Asurbias trouva une fois de plus que le haut-roi recevait bien mal ses semblables.

— Bien, bien, commençons..., dit le troisième conseiller en étouffant un bâillement d'une main tremblante. D'abord, l'approvisionnement du palais. Ensuite, les demandes d'audience auprès du haut-roi. Suivront les plaintes et les réclamations. Nous procéderons par âge. Que le plus vieux s'avance !

Après être repassé à l'auberge pour prendre ses encombrantes sacoches de voyage et se changer, Asurbias avait quitté la ville et pris la direction du champ d'automne où se tiendrait le tournoi. Il n'avait pu se résoudre à rester plus longtemps dans cette pièce minable, avec cet officier suffisant et ces soudards grossiers qui le toisaient. Furieux, il

avait quitté la tête haute ce palais-forteresse dont il n'avait pas dépassé les murailles. « Trouvez un protecteur ! » lui avait dit la marchande, et c'est ce qu'il comptait faire. Le brave aubergiste lui avait dit qu'il n'aurait pas de mal à se loger près de la foire installée autour de la lice et du champ clos.

Comme le jour déclinait et que le temps virait au gris, il pressa le pas, essayant de ne pas perdre de vue la sente qui serpentait entre les arbres. Des chariots et des cavaliers ayant failli plusieurs fois le renverser, il avait décidé de couper par le bois de chênes pour rattraper la route un peu plus loin. Finalement ce choix n'avait pas été une bonne idée car il n'avait pas retrouvé le chemin et s'était égaré. Il avait sûrement tourné en rond.

Dans la pénombre naissante, il fit une pause et s'assit sur une racine qui traversait un ruisseau. Il était définitivement perdu. Il avait bien tendu l'oreille afin de percevoir le bruit d'une charrette ou, mieux, le vacarme de la foire mais il n'y avait que les derniers trilles des oiseaux et les bruits furtifs d'un écureuil. Cette forêt n'était pas assez vaste pour qu'un homme s'y perde. Il l'avait pourtant fait. Il jura et se releva en grimaçant. La température avait chuté brusquement, ses jambes semblaient refuser de faire un pas de plus et son estomac gargouillait horriblement ; il avait connu de meilleurs moments. Il allait repartir quand il entendit dans son dos une voix sifflante. Peut-être parce que ce sifflement n'avait rien d'humain, peut-être parce que les mots ne correspondaient à aucun idiome parlé dans le royaume des Mille Couronnes, peut-être parce qu'un silence surnaturel s'était soudain emparé du coin paisible où il se reposait, peut-être pour toutes ces raisons à la fois, Asurbias se retourna lentement, presque accroupi et ne manifesta pas sa présence.

Deux silhouettes éclairées par une sphère pâle qui flottait au-dessus de leurs têtes longeaient le petit ruisseau à moins de dix mètres de lui. De la sorcellerie, ici, dans le royaume des Mille Couronnes où elle était bannie. Il s'allongea sur la terre humide et pria ses ancêtres qu'ils ne l'aperçoivent pas. Entre les feuilles et les branches, il les regarda passer. Ils portaient tous deux de longs manteaux de cuir sombre et de profondes capuches dissimulaient leurs visages. Ils passèrent sans le voir. Il attendit quelques minutes, immobile puis se leva d'un coup et les suivit. La peur et le froid lui hurlaient de prendre la direction opposée, mais son intuition lui soufflait le contraire. Il était persuadé que ces deux inconnus n'étaient pas de vulgaires voleurs et que des affaires bien plus importantes allaient se jouer dans cette forêt. Comment allait-il en tirer parti, il ne le savait pas encore mais il était persuadé d'une chose : s'il laissait passer cette opportunité, il rentrerait chez lui et serait sujet aux quolibets de ses frères pour le restant de ses jours.

Se faufilant entre les arbres et les taillis, il les rattrapa facilement, guidé par cette sphère qui ressemblait à une lune miniature. Plusieurs fois, il chuta mais ils ne l'entendirent pas.

Le plus grand n'arrêtait pas de parler et parfois celui qu'Asurbias nommait le « siffleur » répondait. Ils progressèrent ainsi une bonne dizaine de minutes avant qu'une ombre ne les arrêtât en se dressant devant eux.

— Nous sommes attendus, l'humain, conduis-nous ! annonça sèchement le siffleur.

— Par... ici... messeigneurs, bredouilla ce qui semblait être une sentinelle, un grand gaillard protégé par un haubert et armé d'une lance. Derrière lui, d'autres ombres s'écartèrent quand passèrent le siffleur et son grand compagnon.

Asurbias laissa un peu d'avance à la petite troupe et les suivit. Le terrain était de plus en plus creusé et clairsemé. Les chênes avaient fait place à des charmes trapus. Une herbe longue trempait ses bottes et ses chausses. Il ne distinguait plus la sphère et marchait lentement de peur de briser une branche morte ou de tomber dans une des nombreuses petites ravines. Une toux grasse sur sa droite le fit sursauter et s'immobiliser.

— J'ai chopé la crève.

— Ouais, fut la seule réponse.

Asurbias ne voyait pas les gardes mais ils devaient se tenir à quelques mètres de lui.

— Quel bordel quand même ! T'as vu les deux... (l'homme hésita) ...choses avec leur lumière flottante. Le plus petit avait une gueule de serpent. Merde ! Ça m'a filé les jetons.

— Ouais.

— Je me demande ce qu'on fout là. De toute façon, on y voit que dalle. Et pourquoi on pourrait pas allumer nos lanternes, c'est stupide !

— Ouais, te pose pas trop de questions et ferme-la ! Ça vaudra mieux pour nous deux.

L'autre grommela mais finit par se taire. Asurbias contourna l'endroit où il supposait que se tenaient les deux gardes et, attentif au moindre bruit, essaya de rattraper le groupe du siffleur. Il poussa un petit cri plaintif quand son pied ne trouva devant lui que le vide. Il essaya en vain de se rattraper à quelque chose, mais il bascula en avant, roula sur une pente abrupte pour finir dans un massif de ronces. Il estima qu'un sanglier n'aurait pas fait plus de bruit que lui. Empêtré dans ce taillis aux épines accueillantes, il retint son souffle en serrant les dents. Une goutte de sang coula sur son front, le long de l'arête de son nez. Son coude gauche le lançait terriblement.

— Tu as entendu quelque chose ? demanda une voix située au-dessus de lui. Un garde devait avoir été posté de l'autre côté de la ravine dans laquelle il était tombé.

— Un foutu animal, répondit une autre sur sa droite. Un homme s'approchait. Asurbias pouvait l'entendre frapper de son arme les fourrés afin de voir si quelqu'un y était caché.

Instinctivement, il rentra la tête dans les épaules, bloqua sa respiration et ferma les yeux. Une lance ou un bâton passa à quelques centimètres de son oreille.

— Tu vois quelque chose dans cette purée de pois ?

— T'inquiète pas, mon gars, et silence ! Je vais rejoindre le sergent.

Finalement, le bruit de pas s'éloigna. Les yeux écarquillés, Asurbias inspira une grande goulée d'air frais et le plus discrètement possible, commença à se dégager des ronces. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier quand une ronce lui laboura le dos. Après chacun de ses mouvements, il attendait toujours quelques secondes afin de vérifier que le garde là-haut – s'il était encore là – ne l'avait pas entendu ou que celui qui avait failli le transpercer d'un coup de lance ne revenait pas sur ses pas. Le nombre important de sentinelles et cette interdiction d'allumer les lanternes le confortaient dans l'idée qu'il se tramait ici quelque complot dont il pourrait sûrement profiter.

Peu à peu et avec l'aide des nuages qui s'étaient écartés pour laisser briller les étoiles, il s'habitua à l'obscurité et les ombres prirent du relief. Il devait à présent décider quelle

direction prendre. Il était au fond d'une ravine d'une dizaine de pas de large, au milieu de laquelle coulait un filet d'eau. Le rougeoiement d'une pipe en amont attira son attention et le décida à prendre cette direction. Il progressa accroupi, attentif au moindre bruit et les yeux rivés au point rouge du foyer.

Le fumeur de pipe était assis sur une longue roche plate, quelque chose comme une lance posée en travers de ses jambes. Derrière lui, le ravin faisait un coude trop serré pour que l'homme ne remarque pas sa présence s'il tentait de passer. Il était coincé. Quelques gouttes de pluie s'écrasèrent sur son visage, qu'il essuya distraitement du dos de la main.

Réfléchis, réfléchis ou tu auras fait tout ça pour rien ! pensa-t-il rageusement.

Il se remémora ses nombreuses parties de cache-cache avec ses frères dans le seul bois qui appartenait encore à leur famille. Une ruse de gamin pouvait-elle fonctionner avec un homme d'armes aguerri ?

— Je vais le savoir tout de suite, murmura-t-il de façon inaudible, alors que sa main fouillait le sol moussu et se refermait sur un galet de bonne taille.

Son bras se détendit et le projectile fila de l'autre côté du minuscule ruisseau. Brisant le silence, la pierre ricocha sur une souche avec un bruit mat et alla s'enfoncer dans la terre meuble. Immédiatement en alerte, le garde se leva après avoir saisi son arme et déposé sa pipe.

— Qui va là ? souffla-t-il, inquiet.

Comme aucune réponse ne lui parvenait, il marcha d'abord dans la direction d'Asurbias puis bifurqua vers l'endroit où la pierre avait atterri. À l'instant où il disparaissait derrière un épais fourré, Asurbias, cassé en deux, se rua dans la direction opposée sans se retourner ; il courut jusqu'à ce qu'il ait dépassé le virage naturel et qu'il soit certain que le garde ne le voyait plus. Il ralentit alors. Une pente douce descendait vers une carrière au milieu de laquelle avaient poussé des saules pleureurs majestueux. Sous l'un d'entre eux oscillait la sphère argentée du « siffleur » et de son compère. Le murmure d'une conversation animée lui parvint.

Il longea la paroi de gauche, progressant d'un rocher à un autre jusqu'à ce qu'il ait une vue dégagée sur une petite troupe qui s'était rassemblée sous le grand arbre. Huit silhouettes debout formaient un cercle et écoutaient un géant aux cheveux clairs qui parlait au centre. La lumière de la sphère n'était pas assez intense pour qu'Asurbias puisse voir ses traits à cette distance.

Aucun des participants à cette mystérieuse réunion ne le remarqua, soit qu'il fût trop sombre, soit qu'ils fussent trop occupés à conspirer contre le haut-roi, car c'était bien d'un complot qu'il s'agissait ; les premiers mots qu'il entendit ne laissaient aucun doute.

— ...temps d'agir et sitôt que le vieillard Caldric et sa fille auront rejoint nos ancêtres sur Sri, nous pourrons réclamer ce qui nous revient de droit. Il y aura bien quelque résistance mais avec l'aide de vos voleurs...

Asurbias n'eut pas de mal à reconnaître le lion rugissant sur la large poitrine du seigneur qui parlait : le prince de Brann, un de ces nobles qui réclamaient les anciens titres, et pour cause, ses aïeux étaient rois ! Plusieurs autres seigneurs étaient à ses côtés mais, ayant pris la précaution de cacher leur blason, Asurbias ne put les identifier. Le

« siffleur » et son compagnon, reconnaissables à leurs robes sombres et à leurs capuches à pointe, lui tournaient le dos, ainsi qu'un vieil homme courbé à la chevelure blanche, une main appuyée sur l'épaule d'un jeune garçon à la tignasse très claire. À côté, un homme de petite taille au visage commun écoutait d'une oreille distraite les paroles tonnantes du prince de Brann et même quand elles semblèrent s'adresser à lui, cet ennui qu'il affichait ne le quitta pas.

— Guldurion, vous m'écoutez ?

— Humm, oui, oui, je suis tout ouïe.

— Vos voleurs devront être en position car sans eux, la forteresse ne tombera pas assez vite, sans compter votre action sur les lignes de ravitaillement et vos rapports sur les mouvements de troupe. Certains vont s'opposer à notre juste cause.

— Ce sera fait, ce sera fait, répliqua-t-il respectueusement en inclinant la tête.

— Et quand pourrons-nous compter sur l'Étoile de Gonoth ? demanda Gorgass de Brann en se tournant vers le « siffleur » et son compagnon. C'est ce dernier qui répondit d'une voix suave et coulante :

— Occupez-vous du haut-roi et nous nous occuperons des Sadouraks en temps utile, quand nos amis du Sobsogre... (un doigt long et blanc surgit de la large manche de sa robe et indiqua le vieil homme et le jeune garçon) ...auront fait leur part du travail.

Asurbias tressaillit à la mention des assassins du Sobsogre et des Sadouraks. Comment pouvait-on imaginer détruire l'ordre Sadourak ! Cette alliance contre nature entre les sorciers de l'archipel de Gonoth, l'arbre-ancêtre du Sobsogre, les princes d'Angande et les voleurs de Pragrald défiait la raison. Asurbias ne pouvait imaginer que Gorgass Fragor, si influent soit-il, puisse avoir ourdi un complot aussi complexe simplement pour récupérer sa couronne de roi. L'enjeu ici était autrement plus important.

— Mais nous n'avions jamais dit que nous attaquerions la Forteresse Grise ! s'écria un noble au visage rougeaud. Déjà, s'acoquiner avec ces... ces... magiciens ne plaisait pas à mon père mais quand il apprendra qu'en plus vous voulez...

— Silence, Jian ! intima le Lion de Brann d'une voix blanche.

— Non, il est hors de question que nous participions à cette horreur ! Messieurs, je vous engage à reconsidérer votre engagement dans cette triste affaire, poursuivit-il à l'intention des deux autres princes qui n'avaient pas bronché. Je vous salue, ajouta-t-il en s'inclinant.

Il ne vit pas tout de suite les branches du saule s'agiter au-dessus de lui, comme si l'arbre s'éveillait d'un long sommeil, bruissant de toutes ses feuilles. Souples comme des lianes, elles s'enroulèrent en douceur autour de son cou et de sa taille.

— Que se...

Les mots moururent dans sa gorge quand les branches, mues par une force prodigieuse, le soulevèrent soudain de terre et le tinrent ainsi à deux mètres du sol, étranglé et ligoté, gesticulant et éructant, les mains essayant en vain d'arracher les lianes. Les liens se resserrèrent en couissant sur la peau, lui sciant la chair, puis serrèrent encore, coupant les muscles jusqu'aux os. Le sang avait giclé par saccades en arc de cercle et éclaboussé ses voisins immédiats. Il rua et, après que la branche eut encore

couléssé autour de son cou, sa tête se détacha du tronc et alla rouler dans l'herbe.

Tous, sauf les deux sorciers, s'étaient reculés et avaient assisté, impuissants, à la scène macabre ; le vieux et le jeune assassin du Sobsogre solidement campés sur leurs jambes, prêts au combat ; les deux derniers nobles, une main sur la bouche ; le voleur de Pragrald, stoïque mais livide ; le prince de Brann, un sourire carnassier un peu forcé plaqué sur le visage. Les branches glissèrent une dernière fois avec un long sifflement et lâchèrent le corps décapité qui s'écrasa mollement. Asurbias se força à rester immobile alors qu'il n'avait qu'une envie : fuir à toutes jambes.

— Bien, nous sommes d'accord sur l'essentiel. Maintenant, nous devons vous quitter, un mystique Sadourak un peu trop curieux pourrait avoir repéré nos agissements, dit le plus grand des deux sorciers.

Sans attendre de réponse, lui et le « siffleur » se dirigèrent vers l'entrée de la carrière, suivis de près par la sphère argentée. Asurbias se tassa derrière son rocher quand ils passèrent à moins de dix pas de sa cachette. La nuit s'empara peu à peu de l'assemblée muette, les plongeant tous dans l'obscurité, mais personne n'esquissa un geste. Asurbias croyait percevoir le sang du mort goutter des branches meurtrières. Finalement, le prince de Brann appela un garde et lui ordonna d'allumer une lanterne. Le vieil homme et le jeune garçon avaient disparu quand la flamme éclaira de nouveau la petite assemblée sous le saule.

Asurbias avait attendu que tous quittent la carrière pour s'autoriser à bouger. Il avait le front brûlant et la gorge sèche. Il tremblait de froid. Il résolut de s'allonger pour prendre quelques minutes de repos et réfléchir à ce qu'il allait faire. Le sol était dur et inconfortable. Un léger crachin humidifiait son visage. Il s'endormit en claquant des dents.

Au matin, il se réveilla à moitié délirant et le corps tétanisé par le froid. Il n'y avait plus aucune trace de la réunion à laquelle il avait assisté par hasard ; il aurait tout aussi bien pu avoir rêvé.

C'est sous une pluie battante qu'il entreprit de retrouver son chemin. Il avait perdu ses sacoches dans sa chute et il ne lui restait que le maigre pécule qu'il avait tiré de la vente de son cheval. Sa chemise de laine et ses chausses étaient déchirées, son visage égratigné, son manteau était sale et trempé, tout comme lui. Les nuages volumineux et noirs avaient éclipsé le soleil et il était incapable de dire quelle heure il était.

Il devait prévenir le haut-roi, voilà ce qu'il devait faire. Les images de la nuit tournoyaient dans sa tête enflammée par la fièvre. Les jambes flageolantes, il marcha pendant des heures entouré d'arbres qui se ressemblaient tous et dont les racines semblaient s'être liguées pour le faire chuter. Ce n'est qu'à la nuit tombée, affamé, toussant et crachant, qu'il émergea de la chênaie. Il s'effondra.

Chapitre 2 : Baldir

Automne 1257 AE (après l'Exode)

Archipel de Gonoth. Osseroth.

L'archimage Bachul a accru son contrôle sur l'Étoile de Gonoth et il ne reste plus à présent, sur les cinq écoles, que la branche d'Orth pour contester encore son pouvoir. L'école d'Orth, aussi appelée l'école de l'Anneau d'or, lutte contre la magie du sang et ceux qui y ont recours depuis la possession du Premier Magicien Jielkin par l'Immortel Oboss. Elle est la moins populaire des cinq branches de l'Étoile et aussi la plus mystérieuse. Beaucoup affirment que Bachul, l'archimage d'Osseroth, ne tardera pas à entrer en guerre contre maître Zacra et ses mages de l'Anneau.

Assis sur le grand lit de sa chambre, Baldir s'étira longuement en bâillant, les yeux posés sur la jeune silhouette qui semblait encore endormie. Allongée sur le côté, de dos, les draps blancs tachés de sang remontés sur sa poitrine, elle respirait calmement. Quelle nuit ! Ces démons n'ignoraient rien des plaisirs de la chair et de l'âme. Ils avaient cette capacité à vous faire cracher vos fantasmes les plus inavouables et vous en faire jouir quoi qu'il leur en coûte.

Il jeta un œil par la fenêtre ovale qui donnait sur le fleuve rouge traversant Osseroth ; la journée était bien avancée. Plus bas dans la rue, il pouvait entendre des enfants courir après un chien et le vieux vendeur de dattes les insulter quand ils bousculaient son étal. La température n'avait cessé de grimper et il était déjà en sueur. Il revint à la démonsse. Elle ronronna doucement quand il hasarda une main sur sa peau dorée. Avec douceur, il tira sur le drap qui dévoila la courbe de son sein droit, caressa ses flancs, remonta sur ses hanches doucement puis glissa d'un coup au bas des fesses. Les traces de griffures et les morsures n'étaient déjà plus que de vieilles cicatrices qui ne tarderaient pas à disparaître complètement. Un duvet fin et soyeux perça la peau et recouvrit bientôt la démonsse des chevilles à la nuque. Elle se réveillait.

— Non, je dois y aller. Ce vieil imbécile de Kishnat est peut-être le seul ami que je possède encore, dit-il en gonothin.

Pour toute réponse, elle se retourna et, ses lèvres rubis retroussées sur ses canines, feula dangereusement. Ses yeux entièrement mauves ne révélaient rien de ce qu'elle pensait, mais Baldir devinait aisément ce qu'elle avait en tête. D'un mouvement brusque de la main, elle lui lacéra la poitrine.

— Suffit ! cria-t-il. Quelques veines éclatèrent ici et là sur son visage et la bosse qui déformait son épaule droite roula sous la peau quand il nourrit sa magie avec son sang.

Des serpents de feu jaillirent de sa chevelure et crachèrent des gouttes de venin brûlant. Effrayée, la créature se recroquevilla sur elle-même et poussa un petit cri plaintif.

— La prochaine fois, je te tue ! menaça-t-il doucement en la caressant à nouveau. Les sillons laissés dans sa chair par les griffes de l'enfant de Carn le brûlaient agréablement. Il ne lui en voulait pas. Au contraire. Rassurée sur son sort, la démonsse vint enfouir son museau dans sa main et il sentit sa langue chaude lécher tendrement sa paume. Il soupira. Alternant baisers humides et coups de langue, elle remonta jusqu'à sa poitrine et lapa le sang qui coulait de ses blessures. Il pencha la tête en arrière et rugit plusieurs fois, plongeant le quartier dans un silence craintif.

Baldir se frayait un chemin entre les tentes du grand marché qui se tenait autour de la tour d'Osseroth. On avait beau être sorcier, si on était nain et bossu comme lui, il était difficile de progresser parmi des gens plus grands qui ne vous voyaient pas. Préférant la discrétion, il s'était refusé à se faire escorter par ces grands démons ridicules et grossiers qu'affectionnaient ses confrères dans cette partie de l'archipel de Gonoth. Après avoir bataillé contre une armée de jambes, de piquets et de cordes, il atteignit la limite que nul ne dépassait jamais : l'ombre de la tour blanche.

Elle n'obéissait à aucune loi naturelle et quelle que soit la position du soleil, elle s'étendait dans toutes les directions de trente pas exactement. Personne ne franchissait cette frontière inquiétante qui marquait le territoire de l'archimage Bachul et de l'école d'Osseroth. Aucune tente du grand marché n'empiétait sur cet espace pourtant libre ; même les ivrognes et les fous évitaient de franchir le mur invisible. Baldir frissonna quand il passa de la lumière à la pénombre, du tintamarre du marché au lourd silence de l'ombre de la tour, de la chaleur étouffante d'Osseroth à ce froid qui lui rappelait la contrée de son enfance. Sans hésiter, il plongea la main dans une des nombreuses poches de sa djellaba pourpre, écrasa entre ses doigts un peu de sable et prononça un mot en carnéen, la langue des Immortels et des sorciers, celle inventée par le premier d'entre eux et dont elle portait le nom, Carn, le Père des Démons. Sous l'influence du sortilège, l'atmosphère se réchauffa autour de lui et ses poumons s'emplirent d'un air tiède. Machinalement, il leva les yeux et contempla un instant l'imposante construction qui s'élevait vers le ciel d'un bleu profond. Nulle ouverture, nulle aspérité. Sans cesser de rouler des grains de sable entre le pouce et l'index, il effaça à grandes enjambées la courte distance qui le séparait de l'entrée.

Les deux Ssirs devant la porte l'accueillirent en sifflant et ne s'écartèrent pour lui livrer passage qu'à contrecœur. Baldir s'amusa à les imiter en passant à son tour sa langue entre ses dents blanches :

— Tss, tss.

En réaction, les écailles de leur visage allongé prirent une teinte cramoisie et leurs esprits s'aventurèrent autour de celui de Baldir. Il sentit la froideur de leurs pensées envahir son cerveau. Les Ssirs étaient des voleurs de corps et ils le lui rappelaient à leur façon.

— D'accord les gars, je vous accorde cette manche, pas la peine de s'énervier, dit Baldir en se précipitant à l'intérieur de la tour.

La lourde porte en ivoire se referma comme elle s'était ouverte : sans un bruit. Les esprits des Ssirs restèrent à l'extérieur. Comme la température était plus agréable à l'intérieur, il cessa de maintenir le sort de quiétude que le moins talentueux des apprentis connaissait.

C'était une erreur de taquiner les Ssirs de cette façon car ces rejetons de Bachul n'oubliaient rien et feraient tout pour lui faire payer un jour. Baldir possédait trois dons : celui de tire-laine et d'acrobate accompli légué par son père, la magie, héritée de cette mère dont il ignorait tout et qu'il avait développée dans les autres écoles de l'archipel et dans cette même tour et, enfin, un art dont il se serait bien passé, celui de se faire des ennemis, qu'il s'attribuait à lui-même. Il ne restait plus qu'à espérer que son vieil ami Kishnat ne lui en veuille pas trop pour ce retard de quelques heures.

— Ah, te voilà, coquin de nabot ! Où étais-tu donc passé ? croassa le vieil homme sans se retourner, trop occupé à resserrer les liens de cuir du prisonnier entravé sur la table de sacrifice.

L'homme était un assassin qui leur avait été livré par le gouverneur de la ville, comme l'exigeait sa peine.

— Encore en train de frayer avec la mauvaise engeance. Ah, tu ressembles bien à ton père !

Baldir plissa les yeux et, d'un geste sec de la main et du menton, accompagné d'un simple mot, alluma les bougies du chandelier suspendu au-dessus de leur tête.

— Maître, comment faites-vous pour vivre dans les ténèbres perpétuelles ? demanda innocemment Baldir.

— Ne te moque pas de celui qui t'a tout appris, vaurien ! râla encore Kishnat en écartant une mèche de cheveux blancs qui lui tombait devant les yeux.

— Je n'oserais pas.

— Oui, oui..., oins donc ce mécréant et remets en place son bâillon, ou il va nous échauffer les oreilles tout l'après-midi !

— Vous voulez encore tenter l'impossible, je vois, dit-il en allant chercher l'huile de roche sur une des dizaines d'étagères accrochées aux murs d'un blanc laiteux. Il avait remarqué les sillons rosâtres sur la peau ridée du sorcier et les tremblements anormaux sous sa chair. Vous allez faire souffrir ce gredin inutilement et même si d'aventure, vous réussissiez à imiter Bachul et à créer vous aussi une progéniture hideuse, croyez-vous que notre archimage vous accordera le bonheur de finir tranquillement votre vie ? Laissez-lui le monopole des Ssirs et essayons plutôt de stabiliser un nouveau sortilège.

— Fais ce que je dis et tais-toi, tu m'énerves !

Le prisonnier s'agita faiblement quand Baldir étala sur son corps le liquide épais et odorant ; la drogue qu'il avait ingurgitée avait perdu de son efficacité. Pour toute réponse, Kishnat marmonna quelques mots incompréhensibles et se dirigea vers le grimoire énorme et jauni posé sur son pupitre. Baldir regarda cet homme qui avait dépassé les deux siècles, ce corps squelettique sur lequel flottait une robe crasseuse, ces traits secs et crevassés ; combien de temps avant qu'il ne meure dévoré par une aberration ou vidé de son sang ? Il ne pourrait pas veiller sur lui indéfiniment. Un long soupir s'échappa des

lèvres de Baldir.

— Quelle paire faisons-nous, mon cher ! Un vieillard décati presque sénile et un bout d’homme difforme avec une tête de séducteur plantée de travers à côté d’une vilaine bosse ! Comme Kishnat ne répondait pas, il se remit au travail en souriant à l’homme terrorisé.

Le sorcier le sermonna tout au long de l’après-midi et l’expérience se déroula au rythme de sa mauvaise humeur et des cris étouffés de l’assassin paniqué. Il avait fallu à Baldir toute sa patience pour extraire les larves-héritières du corps famélique de Kishnat et, à l’aide d’un écarteur, les réintroduire dans celui du prisonnier. Elles avaient l’aspect de grosses sangsues translucides gorgées d’une humeur jaunâtre et possédaient un minuscule appendice reproduisant grossièrement les traits de Kishnat. L’assassin s’était évanoui plusieurs fois et n’avait dû sa survie qu’à sa forte constitution, ce qui n’était pas une chance en l’occurrence. La première partie – la plus simple – s’était bien déroulée ; à présent, les larves-héritières tissaient une toile vorace dans le corps du condamné et unissaient leur esprit primitif. Ce nouvel organisme, après s’être nourri du prisonnier, deviendrait, en théorie, l’équivalent d’un Ssir, une créature complètement dévouée à celui qui avait « hébergé » les larves-héritières dans leurs primes jeunesses : Kishnat.

Seul Bachul en créant les Ssirs y était parvenu. Comme son mentor, l’archimage s’était inspiré de la mort de l’Immortel Carn. C’est une des premières leçons que vous donnait votre maître dans la tour d’Osseroth : chaque goutte de sang versée lors de la défaite de l’Immortel Carn avait donné naissance à des créatures que les humains avaient nommées démons. Les plus grands et les plus puissants d’entre eux étant les géants, ceux qui avaient chassé les hommes du continent originel. Pour quelle raison Bachul, leur cher archimage, avait-il entrepris et réussi cette folie ? C’était assez simple : les Ssirs avaient l’avantage de ne pouvoir être contrôlés que par leur créateur, contrairement aux démons carnéens que tout sorcier compétent pouvait asservir ; la fidélité de ces faces de serpent faisait la puissance de Bachul depuis bon nombre de décennies. Et depuis quelques mois, Kishnat s’était mis dans la tête l’idée d’ « enfanter » ses propres créations et de rivaliser avec l’archimage lui-même.

Baldir et Kishnat s’étaient ensuite chamaillés sous l’œil horrifié du sacrifié à propos de la prononciation exacte d’une partie de la formule qui lierait définitivement les larves entre elles, et c’est Kishnat qui l’avait finalement emporté. Baldir avait alors quitté le laboratoire.

Il gravissait à présent les innombrables marches qui menaient au sommet de la tour avec la désagréable impression que, cette fois, le vieillard ne survivrait pas à l’expérience. Kishnat n’avait ni le savoir, ni la volonté d’un Bachul et, dans quelques heures, la créature le dominerait et ferait de lui son premier repas. Et quand bien même il réussirait, l’archimage Bachul l’éliminerait rapidement.

En nage, il émergea à l’air libre juste à temps pour voir les derniers rayons rasants du soleil recouvrir la ville d’une teinte rose.

La terrasse avait éclos au faîte de la tour, entre des pétales de pierre. Au centre, un énorme bourgeon couleur émeraude bourdonnait doucement, avec en son sein une tumeur

maligne qui ternissait son éclat. La tache sombre coulait et dansait dans sa coque minérale comme une goutte d'encre en apesanteur, ses tentacules émergeant de temps à autre pour respirer l'air extérieur. La taille du bourgeon bloquait la vue de Baldir mais il semblait y avoir du mouvement de l'autre côté de la pierre gardienne.

— Pardon, cher ami, aideriez-vous un homme dans la difficulté ? demanda une voix enjouée.

Instinctivement, Baldir laissa exploser les mots carnéens dans sa bouche et une bulle de sang gonfla autour de lui alors qu'il faisait le tour de la pierre et découvrait l'étranger qui avait parlé.

L'ombre avait happé la moitié inférieure du corps d'un homme maigrelet. Ses jambes disparaissaient dans la pierre et des tentacules luisants étaient arrimés à son tronc et le tiraient par à-coups.

— Pourquoi devrais-je porter secours à quelqu'un qui essaie de s'introduire dans la tour d'Osseroth ? Je devrais plutôt veiller à ce que vous ne vous en sortiez pas, ça me semble plus logique ! fit remarquer Baldir en s'arrêtant face à l'inconnu. Entre son menton et son front qui étaient étrangement bombés et semblaient vouloir se toucher, étincelaient deux yeux charbonneux et malicieux. Pour une raison qu'il ignorait, Baldir le trouva immédiatement sympathique.

— Et bien, en toute logique, c'est ce que vous devriez faire mais j'ai quelques arguments qui pourraient peut-être vous faire changer d'avis. J'avais commencé à les exposer à ce stupide démon mais il ne veut ou ne peut rien entendre. Vous m'avez l'air d'être beaucoup plus sensé. M'écoutez-vous ?

— Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

Avec un léger bruit cristallin, le piège minéral s'ouvrit un peu plus et happa quelques centimètres supplémentaires de l'homme. Baldir détailla l'intrus et le trouva très maigre et fort mal habillé. Il ne portait qu'une chemise de laine noire et trouée à plusieurs endroits. La brise du soir soulevait ses touffes de cheveux blancs et dévoilait par endroits une pigmentation rosée qui contrastait avec sa peau hâlée. L'anneau d'or qui ornait l'index de sa main gauche n'échappa pas à l'œil exercé de Baldir mais il prit bien garde de le montrer. Ainsi, il appartenait à Orth, l'école ennemie, la seule à résister encore à Bachul. Son sac en bandoulière avait été avalé par la pierre mais le triste état des sangles de cuir laissait deviner l'excessive usure de l'objet.

— Oh, le plus simplement du monde ! Mais je crois que je préférerais discuter de la façon dont je vais sortir, et assez rapidement, dit l'homme en se grattant la joue.

— Choisir n'est hélas plus de votre ressort et, de toute façon, le poison distillé par le Zumit vous insensibilisera. Vous ne sentirez rien quand il vous mangera et pourrez même discourir alors qu'il ne vous restera plus que la langue pour parler.

— Quelle perspective intéressante mais je doute que je puisse encore l'agiter une fois à l'intérieur de cette belle plante... Ainsi c'est un Zumit, ce bestiau sans cervelle ? reprit-il en se tortillant vers l'avant pour se libérer.

— On ne vous apprend donc rien à l'école d'Orth ?

Baldir alla s'asseoir sur le parapet de pierre blanche en prenant bien garde de rester

hors de portée des longues mains du visiteur. Quelque cent mètres plus bas, les marchands de la journée fermaient leur échoppe ou rangeaient leurs étals tandis que le marché du soir s'installait ; mille points lumineux dansaient déjà entre les tentes.

— Orth ? Quelle drôle de quest...

L'inconnu cria quand l'un des tentacules agrippa sa ceinture et tira d'un coup sec, tractant la presque totalité du corps à l'intérieur du Zumit. Baldir regarda les bras du voleur s'agiter à la surface de la pierre et cette vision lui rappela celle d'un pauvre marin que son père et lui avaient regardé se noyer lors de leur traversée de la mer des Sorciers.

L'inconnu l'interpella :

— C'est le moment ou jamais de m'aider, après il sera trop tard !

Malgré l'urgence de la situation, l'homme avait prononcé ces mots sur le ton de la plaisanterie. Un second tentacule s'arrimait déjà autour de son torse frêle et s'apprêtait à le haler une dernière fois. Baldir ne sut jamais ce qui le persuada de le sauver : ce visage en croissant de lune qui souriait malgré la mort inéluctable ou bien ce clin d'œil qu'il lui adressa au moment où il allait être complètement absorbé, peut-être bien les deux...

— Cesse, Gomiesh ! ordonna Baldir en carnéen. Une lueur scintillante illumina une seconde les contours de l'ombre à l'intérieur de la pierre et une plainte semblable à un bruit de verre se fit entendre. Allez, Gomiesh, relâche-le ! commanda-t-il sévèrement.

Obéissant, le démon expulsa brutalement sa proie comme on crache un noyau. L'inconnu, enrobé d'une gélatine verte dégoulinante roula au pied de Baldir en tremblant. D'une pression de son ongle pointu sur sa paume, la bulle de sang qui protégeait Baldir s'opacifia légèrement ; la curiosité n'excluait pas la prudence.

— Vous... recourez... toujours... aussi... facilement... à la... magie du sang ? balbutia l'homme en se relevant péniblement, balayant avec une moue dégoûtée la substance qui s'accrochait à lui.

— Je vous trouve bien curieux pour quelqu'un qui a failli être dévoré et surtout, que je ne connais point.

— Tantrelou. Et pourrais-je avoir le nom de mon sauveur ? questionna Tantrelou en proposant chaleureusement une main à l'allure de serre que prit Baldir, après une brève hésitation.

— Hmm... Baldir, répondit-il méfiant. Est-ce que l'homme ne la lui avait pas volontairement tendue pour tester sa protection ? Et bien il en serait pour son compte. La fine pellicule de sang épousait impeccablement sa peau quand il le fallait et valait le meilleur acier.

— Le fameux Baldir ? s'étonna Tantrelou en farfouillant dans son sac.

— Lui-même. L'autre lui mentait. C'était évident. Pourtant, l'étrange personnage commençait à lui plaire et lui changeait agréablement les idées. Le soleil Camerune s'étant complètement retiré et la lune Sri tardant à se montrer, Baldir ne pouvait plus distinguer qu'une silhouette longiligne en face de lui. Mais d'après ce qu'il avait vu, ce Tantrelou ne devait pas avoir moins d'une cinquantaine d'années et ce nom lui évoquait un vague souvenir, quelque chose que Kishnat avait dit à propos de Bachul. Il demanda : Suis-je si connu chez les mages d'Orth ?

— Par quelques connaisseurs, oui. N'êtes-vous pas le sorcier le plus prometteur de l'école d'Osseroth ? le flatta Tantrelou après s'être servi une large rasade d'une bouteille pêchée au fond de son bagage. Vous en voulez ? proposa-t-il en claquant la langue sur son palais.

— Non, sans façon. Et je tiens à vous avertir que je n'ai toujours pas décidé de vous laisser repartir libre ou en vie, précisa Baldir en souriant. L'autre avait embouché la bouteille mais s'étrangla en entendant la mise en garde.

— Ah, dit-il simplement.

Il jouait très bien la comédie et sans les leçons de son père, Baldir aurait pu s'y laisser prendre ; il n'y avait nulle trace de peur dans sa voix, juste de l'amusement. Qui était en train de tomber dans le piège de l'autre ? La réponse n'était pas si évidente. Un tour de Bachul pour le tester ? Non, ça ne lui ressemblait pas et de surcroît, il arborait ostensiblement l'anneau d'or, le signe de l'école ennemie. À moins que ce ne soit une ruse ou alors un envoyé d'Orth chargé de le recruter. Baldir décida de continuer à faire l'idiot lui aussi.

— Oui, j'hésite encore sur la méthode à employer, continua Baldir tout en feignant de réfléchir. Finalement, il faut que je fasse honneur à ma réputation et trouve un moyen original de vous capturer ou de vous occire. Le feu ?... Ah, je suis dans l'embarras, dit-il en levant les yeux au ciel.

Tantrelou déglutit bruyamment.

— C'est cruel de me relâcher pour me reprendre après. Je suis fort déçu par cette attitude !

— Et comment devrais-je réagir à votre avis, voleur ? Et d'ailleurs qu'êtes-vous venu voler ?

— Oh, je ne suis pas un voleur et en fait, il me faut bien avouer que je suis venu ici dans l'unique but de vous parler.

— Et bien, tant d'honneur et toute cette mise en scène ! Baldir eut un sifflement admiratif. C'est trop pour un simple prestidigitateur comme moi ! Et quelle connaissance de mes habitudes, il fallait en effet savoir que je venais ici tous les soirs. J'aurais très bien pu ne pas venir et vous seriez digéré à l'heure qu'il est.

— Non, ne vous inquiétez pas, Gomiesh est une vieille connaissance.

Le démon poussa un long gémissement qui sonna comme une note aiguë. Ce fils de Carn de Zumit, lui aussi avait joué la comédie. Baldir tressaillit et révisa son jugement : cet homme était beaucoup plus fort qu'il ne paraissait.

Tantrelou poursuivit :

— Ça fait un moment que je vous observe, Baldir, que je me renseigne sur vous, et j'en sais assez à présent pour vous proposer de me suivre. Moi aussi, je devais décider si je vous éliminais ou si j'essayais de vous sauver de l'influence de la magie du sang.

Ce fut au tour de Baldir de se sentir mal.

— Je suis de la confrérie de l'Anneau d'or que certains nomment à tort l'école d'Orth ou la cinquième branche de l'Étoile de Gonoth ; peu importent les noms. Mais je pense

que vous... que tu l'as très bien compris, termina-t-il en tapotant le bijou à son doigt.

Baldir se mordit la langue jusqu'au sang, et, puisant dans le liquide au goût de fer, leva un voile d'argent devant ses yeux ; il y voyait à présent comme en plein jour. Assis, Tantrelou jouait avec la bouteille, la faisant rouler sur son bras et rebondir sur un biceps peu épais pour la rattraper et la relancer. Les paroles de Kishnat lui revinrent en mémoire : Tantrelou avait été le seul rival de Bachul et sûrement l'élève le plus doué de l'école des démons. Étrangement, il avait disparu et plus personne n'en avait entendu parler. Son vieux mentor y avait fait allusion une des rares fois où il complimentait Baldir : « Tu me rappelles ce brave Tantrelou, aussi doué et aussi imprudent ! » avait-il dit en pestant contre son utilisation intempestive de la magie du sang.

— Crois-tu pouvoir me tuer ?

— Je le pense, oui, pas facilement étant donné que j'ai prêté serment de ne plus recourir qu'à la magie des poudres. Mais je crois plus volontiers que nous quitterons cette tour ensemble, comme je l'ai fait il y a soixante ans, et que nous n'aurons pas à combattre.

Au ton employé, Baldir sut qu'il ne jouait plus ; le masque était tombé et la pièce allait bientôt s'achever. Il se remémora tout ce qu'il savait sur Orth et l'Anneau d'or. C'était la cinquième école de l'archipel, la cinquième branche de l'Étoile de Gonoth et la plus secrète. De tous les magiciens qui avaient été chassés des terres qu'on nommait à présent le royaume des Mille Couronnes, c'étaient les seuls qui ne recouraient pas à la magie du sang et même, selon les rumeurs, qui s'arrangeaient pour neutraliser les sorciers trop gourmands. Ils étaient mal vus des autres écoles, et des mauvaises langues disaient même qu'ils étaient alliés à leur ennemi suprême : le puissant ordre Sadourak, connu pour vouer une haine sans bornes à l'Immortel Oboss et aux sorciers de toutes sortes.

— Je ne suis pas sûr que continuer cette discussion ici soit très judicieux. Si nous allions plutôt boire une chope dans un endroit plus sûr ? proposa gaiement Tantrelou en se levant.

Les réserves de Baldir s'épuisaient et il lui fallait décider maintenant s'il affrontait l'intrus, mais il n'arrivait toujours pas à choisir.

— Par où passerons-nous ? demanda Baldir en relâchant son premier sortilège. La bulle dansa autour de lui, puis finit par éclater et éclaboussa les deux hommes.

— C'est gentil de m'arroser de ton sang, fit Tantrelou en s'approchant du bord.

— Désolé, je... Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase que déjà l'homme avait bondi sur le parapet et s'était élancé dans le vide. Par mes ancêtres ! jura Baldir en se redressant vivement.

— Viens ! Fais-moi confiance, tu ne le regretteras pas ! cria la forme en lévitation quelques mètres plus bas.

Il avait libéré un ennemi, l'avait écouté, et maintenant il s'apprêtait à le suivre juste parce qu'il lui était sympathique. Pour quelle raison ? Il n'avait pas vraiment de réponse et c'est pourquoi il sauta.

Chapitre 3 : Deïal

Hiver 1257 AE (après l'Exode)

Forteresse Grise.

Les têtes de l'ordre Sadourak sont vieillissantes et leur politique remise en question par la génération suivante. Cette dernière veut abroger une des premières lois de l'ordre qui interdit aux Sadouraks de prendre part aux affaires des hommes : les jeunes Sadouraks désirent affronter tous les Immortels et pas seulement Oboss, afin de purger Ern de leur présence. Ils veulent également éliminer toute forme de magie. Le jeune courant voit dans l'affaiblissement de l'ordre, qui compte de moins en moins de chevaliers et de mystiques, un signe de l'Innomé.

Bien que sa puissance n'ait toujours pas d'égal sur Ern, l'ordre Sadourak décline.

Le balcon sur lequel se tenaient les deux jeunes Sadouraks se situait à l'arrière de la forteresse, face à l'océan. Inlassablement, des séries de vagues venaient exploser sur la roche nue en contrebas, chocs sourds et apaisants portés par le vent et parfois accompagnés d'embruns glacés. De lourds nuages encore blancs assiégeaient le soleil Camerune et promettaient une nuit pluvieuse. Tandis qu'ils parlaient, leurs yeux gris ne quittaient pas la mince ligne d'horizon, refusant encore de voir ce qu'ils étaient devenus. Il faudrait encore longtemps avant qu'ils ne s'habituent vraiment à leur « nouveau corps ».

— Je repense parfois à notre dernier repas, pareil à tous les autres et pourtant si différent, à cette dernière nuit où je n'ai pratiquement pas dormi ; nous avons perdu beaucoup, conclut Deïal de sa voix douce.

— Tu le regrettes ? demanda Jahald en tapotant machinalement la balustrade avec ses doigts désormais protégés par le métal sacré. Sa question était teintée d'un mépris évident pour celui qui oserait répondre par l'affirmative.

— Je ne sais pas. Un peu, parfois...

Il y avait moins de deux semaines que son mentor avait ajusté les différentes parties de l'armure de fer-prié à même sa peau. Deïal se souvenait de la première brûlure du métal gris quand il avait mordu sa chair. Quelques heures plus tard, seule sa tête émergeait de cette carapace métallique qui recouvrait tout son corps. Les Pra lui avaient alors rasé les cheveux et avaient tracé douloureusement les runes de puissance sur son crâne et son visage à l'aide d'une lame purifiée, allant jusqu'à gratter l'os par endroits. Deïal s'était

juré de ne pas crier et avait tenu bon jusqu'à la fin de l'opération. La suite fut une véritable torture et, plusieurs fois, il s'évanouit. Les mystiques s'étaient mis en lévitation et avaient contacté le vide pour canaliser l'énergie primaire et la déverser en lui. Leurs esprits avaient créé un canal entre les confins de la Création – le vide – et son armure. Le Sakt avait alors coulé dans le fer-prié pour le nourrir afin qu'il s'ancre encore plus profondément en lui comme une plante qui prend racine. Deïal s'était mordu les lèvres et avait senti le goût du sang dans sa bouche avant de perdre connaissance. Son organisme s'était gorgé du pouvoir du vide alors que son esprit hurlait à l'intérieur, prisonnier de cette souffrance qui semblait ne plus jamais vouloir le quitter.

Le Bachar leur avait expliqué que, les premiers temps, il était difficile de supporter l'armure de fer-prié ; à l'époque, il avait approuvé d'un hochement de tête entendu mais il n'avait vraiment compris qu'à son réveil. Dans sa cellule, allongé sur sa banquette de pierre, il avait repris conscience avec la sensation d'être entièrement écorché.

— Sincèrement Deïal, je ne pensais pas que tu supporterais cette épreuve, si spécial que tu sois selon nos maîtres. Tu n'es pas fait pour consacrer ta vie à l'ordre ; tu es trop faible. Je t'aime comme un frère mais je ne pense pas qu'ils aient fait le bon choix. Le Bachar Hyass est vieux et qu'il t'ait autorisé à devenir chevalier reflète son incapacité à diriger.

Deïal ne broncha pas et continua à fixer la frontière ténue entre le ciel et la mer. L'insolence et l'orgueil contenus dans les propos de Jahald ne le choquèrent pas ; il ne prêtait guère attention à la politique sadourak et ne se sentait pas réellement concerné par la guerre hiérarchique à laquelle se livraient les jeunes et les anciens. Sa volonté de devenir un mystique tout autant que son acharnement à prouver qu'il en était capable avaient été connus de tous. Mais ses dispositions à contacter le vide étaient trop erratiques et quand il avait confié pourquoi il échouait, on le lui avait interdit à jamais. Ifral. Telle une obsession, l'épée attirait son esprit et freinait son ascension vers les limites de la Création. Il ferma les yeux un instant. Elle le condamnait doublement, car l'ordre Sadourak considérait comme une aberration le lien qui l'unissait à elle. Ainsi on l'avait privé des joies de l'élévation ; jamais plus son esprit ne voyagerait jusqu'aux confins du vide et ne se baignerait dans le Sakt, à la frontière de la Création. Il avait dû sacrifier un des seuls bonheurs qu'il avait connus sur Ern. Et désormais, il avait peut-être perdu Ifral.

— Tiens ! prends l'exemple de Pragrald. Je suis affecté à la cité des Sources. Je me demande bien pourquoi ; ils ne me laisseront pas agir et je devrai contempler la souillure et la misère d'une ville sans réagir. Inutile. Nous sommes devenus inutiles. Notre seul but : trouver la prochaine incarnation de l'Immortel Oboss et le vaincre à nouveau, ce qui arrivera peut-être dans deux ou trois siècles. Pendant ce temps-là, les mages de Gonoth préparent leur revanche, Grond, le seigneur des mi-bêtes menace la brèche de Jrid, et certains Immortels vivent en toute impunité sur notre terre.

— C'est notre loi ; nous ne devons pas interférer avec les affaires des hommes. Seule compte notre lutte contre l'Immortel Oboss, répondit Deïal sans conviction.

— Mais il faut être aveugle pour ne pas voir qu'Oboss est toujours présent. L'Étoile de Gonoth et ses cinq écoles de sorciers d'un côté et les Logranns de Grond de l'autre. J'ai même entendu dire par un jeune mystique que la magie avait été employée à plusieurs reprises dans le royaume d'Angande, aux portes d'Arabesque ! s'emporta Jahald en

martelant avec retenue la pierre de son poing.

N'obtenant qu'un haussement d'épaules de la part de Deïal, il continua :

— Tu ne te sens pas concerné par ces menaces au cœur même des Mille Couronnes ? C'est notre terre, mon frère, et il nous faut la défendre.

— Elle n'est plus la nôtre mais celle des hommes.

— Des hommes ? Mais nous sommes des hommes !

— Non ! Deïal lui fit face et découvrit le Sakt brûlant qui coulait à la commissure des lèvres de Jahald ; les runes flamboyaient sur son visage et enflammaient la chair à peine cicatrisée ; son armure de fer-prié avait gonflé de volume. Calme-toi, mon ami, tu te laisses consumer par la trop grande puissance contenue dans ton corps. Il te faut la canaliser, sinon le Sakt va t'emporter.

— Prétends-tu..., commença Jahald avant de se reprendre. Ah ! tu as raison, je te pensais faible et voilà que tu me donnes une leçon. Sa main broya le bord du balcon comme s'il s'était agi d'un simple plâtre et, après un effort violent sur lui-même, ses traits se détendirent. J'ai honte, dit-il avant de s'engouffrer dans la forteresse.

Deïal soupira et contempla à nouveau la mer. L'armure le gênait pour d'autres raisons. Bien entendu, il ne s'était pas encore totalement habitué à la douleur, au fait de ne plus dormir, de ne plus manger, de ne plus boire, d'être dépendant des mystiques pour « nourrir » sa nouvelle peau. Ce qui lui posait problème, c'était la prison qu'elle constituait pour lui. Il laissa son esprit errer sur la crête des vagues, s'imprégnant de la tranquille violence des éléments.

La nuit le surprit alors qu'il repensait à Ifral ; lui serait-elle encore accessible ? Ses pensées l'avaient entraîné des années en arrière alors qu'il n'était qu'un enfant et qu'il avait, pour la première fois, fait apparaître l'épée ; à l'époque, elle ressemblait plus à un de ces jouets de bois, excepté le fait qu'elle fût entièrement constituée de Sakt. Avec le temps, ses formes s'étaient affinées. Un soir, il l'avait brandie devant son oncle ivre pour le menacer. La vue de l'arme d'énergie pure avait fait fuir son redoutable parent et dès lors, les membres de sa famille et les villageois refusèrent toujours de l'approcher. La faim et le froid étaient devenus ses ennemis et il s'en était fallu de peu qu'il mourût comme une bête pendant l'hiver qui suivit. C'était fiévreux et roulé en boule dans un taillis que le mystérieux recruteur l'avait débusqué. L'homme au bras de fer et à l'arc immense l'avait amené avec d'autres enfants à la forteresse, un long voyage durant lequel les préceptes sadouraks leur étaient rentrés dans le crâne. Contrairement à tous les gamins qui étaient conduits sur le roc gris, ses rêves ne le menaient pas invariablement par-delà les nuages et au-delà du ciel comme ils le lui avaient raconté ; il ne connaissait pas cette force inflexible qui les attirait tous vers ce lieu trop lointain qu'ils découvriraient plus tard comme étant le vide. Non, lui possédait cette faculté d'invoquer son épée et c'est pour cette raison que le recruteur l'avait pris. Quand les maîtres Sadouraks avaient découvert Ifral, ils l'avaient sermonné et puni, lui faisant promettre de ne plus jamais l'« appeler ». Depuis cet incident, il avait été l'objet de suspicions et d'une attention soutenue. Il avait tenu parole jusqu'à ce qu'enfant, il découvre la salle de la fresque. Elle était devenue son refuge, une pièce secrète et oubliée de tous au cœur de l'île, sous les fondations de la place forte. C'est là qu'il invoquait Ifral et qu'il lui parlait des heures entières.

Après quelques minutes hésitantes, Deïal décida de vérifier si l'armure l'avait définitivement coupé de sa seule confidente.

Les couloirs sombres de la Forteresse Grise étaient déserts et Deïal n'eut pas de mal à atteindre les niveaux inférieurs sans se faire remarquer. Comme on le lui avait appris, il avait libéré une petite quantité de Sakt dans ses yeux, ce qui lui permettait de voir dans l'obscurité et de trouver facilement son chemin. Ses pas étaient mesurés et son allure ridiculement lente pour éviter d'attirer l'attention ; chargée de Sakt, une armure de Sadourak pouvait atteindre le poids de quinze hommes. La souplesse incroyable du métal atténuait le bruit du fer contre la pierre, mais il préférait être prudent. Il ne venait que quelques fois par an dans son refuge, de peur qu'on ne l'y surprenne et qu'on ne le lui interdise.

Arrivé à un coude, il s'arrêta, et d'une main assurée déclencha le mécanisme secret qui faisait coulisser une portion du mur. Derrière, il y avait cette grande salle qui l'avait accueilli de nombreuses fois depuis son entrée dans l'ordre Sadourak. Il n'y venait plus pour les mêmes raisons, mais éprouvait toujours la même émotion quand il découvrait l'histoire racontée par cette fresque ancienne qui s'étalait sur chaque mur et jusqu'au plafond.

Répondant à un rituel familial, il s'agenouilla et plongea sa main de fer dans le sol avec une légère appréhension : le métal sacré allait-il l'empêcher d'accomplir ce prodige maintes fois réalisé ? Le fer-prié l'isolait-il pour toujours de son épée ? Le gantelet ne rencontra aucune résistance et pénétra facilement dans la pierre ondoyante. Il ferma les yeux et trouva la garde d'Ifral sur laquelle il referma les doigts. Avec des gestes mesurés, il la retira de l'étreinte de la roche et se redressa en souriant.

Aucun des maîtres Sadouraks n'avait voulu lui expliquer pourquoi il la trouvait toujours là où il la cherchait, et plus particulièrement dans les structures minérales qu'elle semblait affectionner. Elle avait changé au cours des années et ressemblait bien plus à une épée aujourd'hui qu'il y a quinze ans, comme lui ressemblait plus à un homme qu'à un enfant. Le Sakt dont elle était faite crépitait doucement et jetait une lumière vive autour de lui. L'éclat de l'énergie sacrée empêchait d'apprécier réellement la finesse et la richesse de ses formes. C'est elle qui l'avait attiré dans cette salle et c'est elle qui lui avait révélé la plupart des secrets de la fresque, non pas du premier coup mais lentement, au gré de ses rares visites.

À nouveau, il sacrifia à son habitude. Il s'approcha des bas-reliefs et chercha le début parmi les formes enchevêtrées. L'absence de peinture ou de vernis compliquait la lecture de la fresque. Il lui fallait se concentrer pour pouvoir distinguer tous les détails. Les événements s'enchaînaient, comme si l'auteur avait voulu concentrer l'espace et le temps, ajoutant à l'impression de chaos. Sans l'éducation des maîtres Sadouraks, il n'aurait jamais pu interpréter et ordonner ce fouillis comme il l'avait fait depuis l'âge de six ans. En retour, il avait pu éprouver cette même éducation en la confrontant aux leçons qu'il avait tirées de la pierre, et tout ne concordait pas.

La pièce en forme de cube donnait une représentation figée en cinq actes de la naissance des premiers hommes. Du plafond, symbolisant le vide intemporel, l'Innomé regardait sa création évoluer dans les méandres du temps, que le ou les sculpteurs avaient gravée à même les murs. Tout débutait avec la naissance de l'homme puis venait la scène

de la révélation. Le troisième tableau était celui de la construction de la Table des Immortels qui aboutissait à la chute et la fin de Carn, tel qu'il avait été à l'aube du monde. L'exode des hommes clôturait cette histoire d'Ern.

C'était un véritable trésor. Deïal s'approcha du premier tableau, répétant à haute voix ce que lui avait conté maître Dredin dans la Forteresse Grise :

— « Nul ne peut dire quand l'Innomé convoqua ses premiers enfants, les Immortels, pour leur annoncer notre venue. Car alors, immobile était la Création. Le passé se confondait avec le présent et le présent avec le futur. Mais Il les convoqua. Il leur dit que nous serions les artisans du temps, que nous porterions la graine de mortalité, que nous mettrions la Création en mouvement. Il leur demanda de préparer le monde, de l'aménager à notre image. Les Immortels virent la joie de l'Innomé et furent gagnés par elle. Ils ne seraient plus seuls. Ils attendirent avec impatience et crainte. Autour d'eux, toute chose se mettait à bouger ; imperceptiblement, la Création s'aventurait sur les pentes du temps. Et nous apparûmes, fragiles, faibles et mourants. »

Deïal caressa la pierre rugueuse, liant de ses doigts ses souvenirs et ceux inscrits dans la roche. Les premiers hommes naissaient dans le grès de la fresque, leurs visages perdus et effrayés, mortelles créatures flottant dans l'éther irrespirable. On les voyait clairement étouffer. Deïal passa à la scène suivante. Les seigneurs inhumains se rassemblaient autour des hommes. Il reprit le récit de Dredin, accordant les mots et les images.

— « Alors, les Immortels se remémorèrent les paroles de l'Innomé. Ils se mirent à l'ouvrage et plièrent le monde à notre image. »

Les paroles du maître Sadourak prenaient vie sous ses doigts avec une exactitude troublante.

— « Le souffle d'Aez fut sur nous et autour de nous. »

Aez, représenté dans la pierre par un tourbillon, enveloppait les hommes d'un épais nuage qui devait être de l'air.

— « Modredor nous bâtit une terre solide hérissée de montagnes et creusée d'abîmes. »

Dans la fresque, un golem sans tête portait une terre immense sur ses épaules.

— « Shadrya Fêl l'habilla d'arbres et de fleurs, et y fit courir des loups et des ours. »

On les distinguait clairement bondir sur le mur, laissant dans leur sillage un bas-relief luxuriant.

— « Syan nous y déposa et nous fit don des mers et des rivières. »

Sur la fresque, un fleuve d'humains se répandait entre les montagnes et les forêts et une grande vague les précédait.

— « Camerune dirigea un soleil vers la terre pour nous réchauffer. »

La sculpture représentait un soleil aux traits humains qui souriait aux hommes.

Il y avait d'autres Immortels sculptés dans la pierre, Sanne, Oboss, Carn, Zûl, Sakrajka..., d'autres scènes qui se mélangeaient aux précédentes. Mais Dredin ne mentionnait ces Immortels, qui avaient par la suite déclaré la guerre aux humains, que

plus loin dans son récit et en des termes qui contrastaient avec l'impression de bienveillance laissée par cette partie de la fresque

Il passa directement à la partie où Dredin parlait d'eux.

— « Carn, le premier d'entre eux, l'Usurpateur, vint à notre rencontre. Certains d'entre nous se prosternèrent à ses pieds et à ceux des Immortels qui l'avaient suivi, éblouis par leur fausse beauté et leurs injustes pouvoirs. Il nous obligea à l'adorer par le mensonge. Sanne, la Reine de la Folie, enchaîna l'âme de nos morts aux terres sans vie de son royaume de Sri, les éloignant pour toujours du Vide dont elles étaient issues et où elles aspiraient à retourner. Le Dormeur, Sakrajka, tissa les voiles de Meleter et nous y attira, nous égarant dans un monde illusoire. Nous acceptâmes car il nous avait fait paraître le sommeil froid et dérangeant. Oboss, au visage caché, empoisonna le corps de Jielkin de sa magie avilissante. C'est ainsi que nous vécûmes soumis jusqu'à l'ascension de Sadourak. »

Deïal s'arrêta et s'amusa à confronter les deux témoignages. Que de différences entre l'enseignement qu'il avait reçu plusieurs dizaines de mètres au-dessus de lui et celui-ci ; de peur de dévoiler à ses maîtres ce lieu si cher à son cœur, il ne leur en avait jamais parlé et souvent il éprouvait un sentiment de honte à les trahir ainsi. Car sur ces murs, le sculpteur avait raconté sur la roche grise une histoire différente. Carn dominait la scène, majestueux et bienfaisant. Les hommes à ses pieds paraissaient minuscules et baissaient effectivement la tête en signe de soumission mais nul ne pouvait douter de la vénération sincère et généreuse qu'ils lui portaient. Sanne, reconnaissable à son visage étincelant, ciselé comme un diamant, entraînait les morts, souriants, main dans la main, dans ses terres aux ombres apaisantes. Une longue file d'hommes endormis traversait le monde et pénétrait dans une cité qui ne pouvait être que Meleter. Ils en ressortaient le visage illuminé. Oboss, représenté sous les traits d'un vieillard au large sourire, jonglait avec des boules de feu, des dizaines d'hommes en cercle autour de lui. Il était facile d'identifier Jielkin ; le seul qui tenait un bâton et qui ne riait pas, attentif aux leçons de l'Immortel. Deïal devait bien avouer qu'il avait tendance à croire les mains du sculpteur plutôt que les enseignements de ses maîtres ou les historiens des Mille Couronnes.

Il reporta son regard sur la longue file d'hommes qui prenait le chemin de Meleter. La cité se dressait à l'angle du mur de la révélation. À chaque fois qu'il était venu, il avait examiné plus attentivement la fresque. C'est ainsi qu'il avait trouvé Sadourak, le fondateur de leur ordre, reconnaissable à son crâne rasé. Il méditait aux portes de Meleter, laissant le flot d'hommes s'y engouffrer. Deïal se souvenait parfaitement du passage correspondant ; Dredin le chuchotait toujours religieusement. Il le reprit du bout des lèvres, troublant de nouveau le silence.

— « Il y avait un homme du nom de Sadourak – notre maître – qui avait toujours refusé de se réfugier en Meleter. Il sentait, dès qu'il s'endormait, une force qui voulait l'attirer vers un endroit au-delà de la Création. Il alla questionner Carn au sujet de cette force. L'Immortel lui répondit qu'il ne savait pas. Sadourak s'étonna fort de cette ignorance, les Immortels ayant créé toute chose. Carn se fâcha, il lui répondit qu'il y avait des choses que l'homme devait ignorer. Sadourak entreprit néanmoins de suivre cette force, sans jamais atteindre l'endroit où elle voulait le mener, l'influence des voiles de Meleter étant trop forte. »

Il n'avait trouvé nulle trace de cette confrontation avec Carn sur la fresque. On retrouvait Sadourak sur le mur central, mort, de nombreux hommes le pleurant. Il s'élevait alors, refusant la main que lui tendait Sanne, inquiète. Seul un œil exercé pouvait suivre son périple quasi invisible à travers les détails du bas-relief et Deïal suspectait que sans la lumière du Sakt, personne n'aurait été capable de les déceler. Il remontait la scène jusqu'au plafond symbolisant le vide. Là, il rencontrait l'Innomé, représenté par une ombre à peine tangible sur le grès.

Les mots de Dredin sortaient à nouveau par sa bouche.

— « Puis Sadourak mourut, beaucoup le pleurèrent, car c'était un grand homme. Après sa mort, il sentit de nouveau cette force l'attirer. Il se laissa guider par elle. Sanne voulut lui montrer le chemin des Terres Sombres mais il refusa. Il arriva aux frontières du Grand Vide. La force étrange l'entraîna plus avant vers l'Innomé qui se révéla à lui. Cette rencontre enrichit pour toujours l'esprit et le corps de Sadourak. Quand il vit le Père, il pleura et comprit qu'il était l'Être Suprême, le Créateur. Il sut que les Immortels étaient les créations du Père, comme lui. Sadourak demanda à l'Innomé de le renvoyer dans la Création afin que ses frères sachent. Il accepta. »

La scène suivante montrait Sadourak redescendant, auréolé de la puissance de l'Innomé. Il passait parmi les hommes, propageant la vérité et finissait par arriver devant l'immense Carn, dans son fauteuil de pierre de la taille d'un petit château. Il tenait un discours à l'Immortel et aux hommes rassemblés autour de lui.

Deïal continua de déclamer l'histoire de Dredin, de plus en plus concentré sur le mur, cherchant à capter l'émotion retranscrite sur les visages, à traquer de nouveau les contradictions entre les deux histoires, des éléments qui auraient pu lui échapper.

— « Quand Sadourak retourna voir Carn, il découvrit son propre frère Igren ainsi que d'autres enfants de l'Innomé agenouillés en signe de soumission devant l'Immortel, tous s'enivrant de son pouvoir et de sa majesté. Sadourak, voyant cela, s'avança et laissa libre court à sa colère. Il accusa Carn d'avoir abusé de leur confiance, il savait désormais ce qu'il y avait au-delà de la Création, il savait Qui il y avait. Il parlait en notre nom et sa voix résonnait dans tous les cœurs car il avait encore sur lui l'aura du Père. Il déclara que nous cesserions de vénérer les Immortels, que nous ne voulions plus d'eux et de leurs cadeaux empoisonnés. Il prédit que le temps appartiendrait aux mortels et que les seigneurs inhumains qui s'aventureraient sur ses chemins perdraient leur immortalité. Carn éclata de rire, il se moqua de Sadourak. Il lui fit sentir sa puissance, il lui fit comprendre que d'un geste il pouvait nous balayer, nous détruire. Il malmena son corps mort, lui imposa les pires souffrances, tortura son esprit. Aucun Immortel ne vint à son secours. Aucun d'entre nous ne vint l'aider. »

Deïal s'arrêta un instant. Sur le mur de pierre, le sculpteur avait taillé un Carn aux traits déformés par la rage qui menaçait de détruire Sadourak, les mains jointes en position de prière. Ici les deux histoires s'accordaient.

— « Alors Sadourak invoqua le Père. Il laissa éclater sa rancœur, il voulait comprendre pourquoi, si nous étions sa plus belle création, il nous avait faits aussi faibles, à la merci de la toute-puissance des premiers-nés. Nous n'étions pas libres et ne le serions jamais tant que les Immortels détiendraient le pouvoir de nous détruire. Il répéta son amour envers l'Innomé encore et encore, tandis que Carn s'acharnait sur son esprit. Alors

l’Innomé vint, et le silence se fit sur toute la Création. »

Deïal prononça les derniers mots avec peine. Une forte émotion lui étreignait le cœur à chaque fois qu’il répétait ce passage et une étrange magie opérait. Il lui semblait alors que les personnages de la fresque prenaient vie. Il continua, les larmes coulant sur ses joues.

— « Il prononça les paroles sacrées qui devaient libérer l’homme des chaînes immortelles. Il ordonna aux hommes d’édifier une Table sur laquelle il graverait les noms des Immortels, car ainsi entravés, ses premiers enfants ne pourraient plus leur nuire. Ensuite, Il disparaîtrait à jamais. Il leur donna dix jours pour concevoir la Table et regagna les frontières de la Création. »

Deïal se reprit et passa au mur suivant qui dépeignait la construction de la Table. Les Immortels s’étaient divisés en deux groupes et observaient les hommes. Sanne, Sakrajka et d’autres Immortels que Deïal n’arrivait pas à nommer, se tenaient aux côtés de Carn à l’aspect démoniaque. Les autres Immortels s’étaient rassemblés autour de Shadrya Fêl et Modredor. Deïal parcourait rapidement avec ses doigts les dessins dans le grès ; il n’avait pas trouvé tout de suite Oboss, ignorant jusqu’à son nom durant les premières années passées à la forteresse. Et pourtant, il était partout à la fois, caché, se mêlant aux hommes trop occupés à leur tâche pour l’apercevoir : Oboss apportant à Jielkin la pierre dans laquelle serait façonnée la Table ; le Premier Magicien lui soufflant dans l’oreille le sortilège de dissimulation à lancer sur la pierre ; le Dissimulateur dérochant un fragment de la pierre, alors même que les frères Gureann et Igren la taillaient pour lui donner sa forme définitive. Cette partie n’avait jamais été mentionnée par Dredin et le troublait plus que toute autre. Oboss préparait la chute des humains depuis si longtemps...

La première fois qu’il avait découvert ces détails, il avait éprouvé une angoisse soudaine, étouffante. Il avait même cru que les yeux malins et noirs d’Oboss l’avaient fixé un court moment. Le problème avec le récit de Dredin, c’était son caractère sacré. Il n’y avait aucune nuance. Le mal et les Immortels d’un côté et le bien et l’Innomé de l’autre. Les hommes faisaient leur choix. L’absence de nuance dans l’éducation sadourak l’avait souvent mis mal à l’aise et ses prises de position lui avaient valu bon nombre de châtiments corporels.

Il reprit sa « lecture » après une légère hésitation. Il avait fallu, selon les écrits sadouraks, dix jours exactement pour achever la Table des Immortels. Une longue procession menée par Sadourak montait jusqu’au plafond où attendait l’Innomé. Des rayons jaillissaient, déchiraient la Table, gravaient les noms des Immortels dans la pierre. Le nom de Carn était inscrit en dernier. Deïal ne pouvait les énumérer tous et Dredin finissait généralement son récit par le départ de l’Innomé pour les confins du vide.

Deïal en vint au dernier mur, la mort de Carn. À gauche de la porte, l’Immortel, rendu fou par la douleur de se voir dépossédé de ses pouvoirs, se jetait sur les hommes, déchaînant des torrents d’énergie qui passaient sur eux comme le souffle sur la roche. Oboss essayait de retenir en vain son frère mais Carn, aveuglé par la folie, lui échappait et le blessait cruellement. Les flèches de feu de l’humain Jielkin déchiraient son visage déformé, les coups de marteau du mortel Gureann lui écrasaient la tête, la lance brûlante d’Onfrann s’enfonçait sous ses côtes, les billes d’acier d’Igren lui crevaient les yeux. À droite de la porte, Carn mourait. On voyait nettement le sang du seigneur inhumain jaillir de dizaines de blessures et éclabousser la terre. Chaque goutte se transformait alors en

géant monstrueux ou en créature grotesque et destructrice : les plus grands de ces démons arrachaient les montagnes, détournaient les fleuves, détruisaient les villes. Dans l'ombre du combat, Sadourak, aidé par ses premiers disciples, emportait la Table vers la porte de l'entrée sur laquelle était sculpté l'Exode. La moitié des hommes fuyaient par la mer avec l'aide du souffle d'Aez et des bateaux de Shadrya Fêl. Camerune entraînait l'autre moitié de ces hommes, dont personne n'avait plus jamais entendu parler, sous la terre. Ainsi se terminait l'histoire du monde des inhumains et commençait celle des humains.

Deïal alla s'asseoir au milieu de la pièce, ses yeux à nouveau posés sur la portion de mur où tout avait commencé et il soupira. Comme toujours, il n'avait pas vu le temps passer et il ignorait quelle heure il pouvait être ; la fresque recelait un pouvoir puissant auquel il était difficile d'échapper une fois qu'on y avait posé les yeux.

— Ainsi, c'est ici que tu venais satisfaire tes envies néfastes.

Deïal sursauta ; il n'avait pas entendu la porte coulisser sur ses gonds. La voix monocorde et basse était reconnaissable entre toutes : un murmure lointain comparable au chant d'un malade à l'agonie. Saktar Mojin. Il se retourna lentement, se sachant incapable de justifier sa présence ici et surtout de justifier le fait qu'il s'était parjuré. Son épée de lumière, Ifral, l'objet de sa trahison, révéla la silhouette frêle et voûtée du vieux maître mystique flottant dans sa robe grise et usée. Son visage ridé n'exprimait aucune émotion et ses yeux anthracite étaient fixés sur un point au-delà du mur, au-delà de la Création.

C'était la première fois que Deïal le voyait se déplacer sans les jeunes mystiques chargés de l'assister sur le plan matériel.

— Je suis venu seul. Nul à part quelques maîtres ne doit apprendre l'existence de cette pièce et ce que tu y fais, dit Mojin en réponse à la question muette.

— Pardon, maître, mais je...

— Silence ! L'ordre avait claqué avec une force surprenante et avait surpris Deïal. Et débarrasse-toi de cette horreur ! dit-il en désignant l'épée de Sakt.

Obéissant, Deïal s'accroupit et, à contrecœur, planta la lame blanche dans la pierre qui l'avalait comme l'auraient fait des sables mouvants.

— Tu nous as dupés, tu m'as trompé.

— Je regrette, mentit Deïal en regardant l'épée s'enfoncer petit à petit puis disparaître.

— Non, et tu recommenceras si tu en as l'occasion ! J'espérais que l'armure t'isolait mais ce n'est hélas pas suffisant. Et dire que j'ai failli refuser qu'on t'envoie à lui.

— Lui ? demanda Deïal déconcerté.

— Ça suffit. Tu es doublement fautif et nul pardon ne peut t'être accordé. Ton esprit s'est sûrement perverti sur ce gribouillis illisible et insultant.

— Maître, qui en est l'auteur ? hasarda-t-il pour tenter d'apaiser ou du moins égarer la colère du Saktar.

— Ça ne te regarde pas ; d'ailleurs ce qui concerne notre ordre ne te concerne plus. Allez, remontons, le Bachar et le Far t'attendent.

À ces mots, une boule se forma au creux de l'estomac de Deïal qui réalisait peu à peu

la gravité de la situation. L'ordre Sadourak ne pardonnait rien et les sanctions pouvaient être radicales. Le Saktar sortit et Deïal lui emboîta le pas, songeant un instant à s'enfuir, mais il chassa bien vite cette pensée ; le roc gris était cerné de tous côtés par la mer et avec le poids de son armure – toute puissante qu'elle soit – il coulerait et mourrait rapidement. Respirer restait une nécessité, même pour un chevalier Sadourak.

— Soutiens-moi, je ne contiens plus mon esprit, chuchota Mojin qui l'avait précédé dans l'escalier en colimaçon. Les pieds du Saktar ne touchaient plus les marches et son corps s'était élevé de presque un mètre. Trop faible, il n'avait pas pris la peine de se mettre en position de méditation et penchait comiquement sur le côté, sa tête frottant contre le pilier central de l'escalier. Ce n'était plus qu'une enveloppe vide en lévitation, privée de son essence, en suspension aux frontières du vide. Ceux qui se destinaient à être mystiques apprenaient à suivre cette force qui les attirait dans leur sommeil et, avec de l'expérience, parvenaient à atteindre les limites de la Création où ils puisaient le Sakt. Mais cet exercice les vieillissait prématurément et rarement un mystique atteignait l'âge de trente ans. Mojin en avait plus de quarante, disait-on dans les couloirs de la forteresse et, selon les rumeurs, ne « redescendait » qu'en de rares occasions ; il ne tarderait pas à quitter son enveloppe corporelle pour le grand voyage.

Il attrapa le maître des mystiques par le coude avec délicatesse et le redressa doucement, prenant garde à ce qu'il ne se cogne pas la tête. Sa respiration était sifflante et irrégulière. Deïal n'eut pas de mal à empêcher le corps, aussi léger que du papier, de flotter, et c'est avec le Saktar dans les bras qu'il gravit les dernières marches. Il ne se hâta pas et ne prit pas le plus court chemin. Enfilant les longs et étroits couloirs sans lumière de la forteresse, il cherchait en lui le courage d'affronter son châtement. Ce serait bien plus sérieux que tous ceux qu'il avait reçus dans sa jeunesse, et il en avait reçu, du coup de bâton aux longues expositions au froid et au vent, en passant par les privations de nourriture et d'eau pendant plusieurs jours. L'ordre n'était pas tendre avec ceux qui se rebellaient contre son autorité.

Les enfants fraîchement débarqués sur le roc passaient des épreuves qui déterminaient s'ils allaient suivre l'enseignement des mystiques ou des chevaliers. Beaucoup mouraient ou devenaient simples serviteurs. Tous respectaient la décision des maîtres, sauf lui. Il avait voulu devenir un mystique, avait contacté le vide hors des bulles de pensée et, bien sûr, s'était fait prendre alors qu'il venait de réussir pour la première fois. Avant qu'on ne le découvre, il avait franchi l'éther, dépassé les étoiles et atteint ce vide si dense qu'il en perdait tout sens ; son dos n'avait jamais oublié la punition, ni son esprit l'extase de cet abandon qu'il avait ressenti lorsqu'il avait atteint la frontière de la Création. Y avait-il un après ? La question demeurerait mais depuis, il n'avait plus tenté de contacter le vide et se limitait à « appeler » Ifral une ou deux fois par an, une tentation à laquelle il ne pouvait résister.

Deïal et le Saktar Mojin ne croisèrent personne dans les couloirs – la plupart des chevaliers ne résidaient pas dans la forteresse, les mystiques étaient en contemplation et les apprentis se reposaient – et ils atteignirent finalement les lourdes portes de chêne de la salle de l'ordre. Le poing de Deïal heurta deux fois le battant et une voix autoritaire l'enjoignit à entrer. Il poussa la porte et pénétra dans une grande pièce austère, le Saktar reposant au creux de ses bras. Immédiatement, deux mystiques à l'air outragé se précipitèrent pour le lui enlever avec précaution.

Comme à son habitude quand il recevait des visiteurs, le Bachar Hyass faisait face à la baie en résine transparente et regardait l'océan de l'Exode tempêter contre les pieds rocaillieux de la forteresse. Il portait l'armure depuis plus de cent ans et avait pris les rênes de l'ordre quatre décennies plus tôt. Le fer-prié alourdissait tant sa silhouette qu'on eût cru une statue de géant plantée face à la mer ; les runes traçaient des sillons profonds et si larges que la lumière se reflétait sur l'os du crâne poli par le Sakt ; nul ne pouvait dire s'il était encore un homme.

Deïal croisa le regard du Far Mehal qui attendait sur le côté, la mine bouillante et brûlante de Sakt. Les colères du Far Mehal étaient légendaires et redoutées par tous les novices possédant un soupçon d'intelligence. Étant le successeur du Bachar, nul hormis les maîtres n'osait braver sa mauvaise foi et ses prises de position violentes contre l'Étoile de Gonoth et tout ce qui touchait aux Immortels. Comprendre pourquoi le Bachar Hyass le tolérait et ne l'avait pas tout simplement rétrogradé était une question que beaucoup se posaient. Moins imposant et plus jeune que le Bachar, Far Mehal n'en restait pas moins impressionnant. Il était difficile de donner un nom à un visage de mystique ou de chevalier ; Deïal avait mis du temps à apprendre à les reconnaître, à différencier tous ces yeux gris et ces circonvolutions runiques sur les crânes rasés. Mais nul ne pouvait confondre le Far et le Bachar avec un autre chevalier Sadourak.

Une longue minute passa avant que Hyass ne brise le silence de sa voix tranquille.

— Ainsi, Mojin t'a trouvé là-bas. Ne pense pas que nous ignorions tes incartades mais nous les avons tolérées, pensant pouvoir juguler ton pouvoir le jour où tu recevrais l'armure.

Il décroisa les bras et se retourna lentement, plantant son regard cerclé de Sakt dans celui de Deïal.

— Mojin a toujours eu une affection pour toi ou plutôt pour tes capacités à c... (il hésita comme s'il en avait trop dit avant de reprendre) ...invoker celle que tu nommes « Ifral ». Tu ne te rends pas compte de ce que tu fais et des dangers qu'encourt la Création quand tu t'y emploies. Tu manipules des forces très dangereuses et interdites. Nous aurions pu t'éliminer mais sache que le Saktar s'y est opposé et c'est ainsi que tu as pu bénéficier de notre enseignement. Tu nous as bien mal récompensés.

Deïal baissa les yeux, la honte prenant le pas sur la peur, une honte qu'il rejetait en partie, la trouvant injuste et cruelle.

— Je regrette, Bachar, mais l'appel est trop fort. J'ai essayé de résister mais Ifral veut... vivre.

— Ce n'est pas Ifral qui t'appelle, murmura le Saktar Mojin encadré et tenu sous les aisselles par les deux mystiques. Ses efforts pour être présent dans la pièce contractaient les muscles de ses joues convulsivement. Tu l'as imaginé ainsi quand tu étais encore un enfant mais...

— Suffit ! le coupa sèchement Far Mehal. Il n'a pas à savoir. Nous ne l'avons pas convoqué pour lui expliquer l'horreur qu'il est ! Nous aurions dû le tuer à son arrivée, ajouta-t-il entre ses dents.

Mojin pivota sur lui-même avec la lenteur d'une toupie en bout de course.

— Vous croyez que vous auriez pu ? Puis s’adressant au Bachar : Notez que je m’oppose à ce qu’on l’envoie sur Bracellanne. Vous connaissez mes raisons.

Livide, Deïal essayait de comprendre ce qui se disait mais leurs explications menaçantes l’étourdissaient et refusaient de pénétrer son esprit.

— Que craignez-vous ? Grond ne pourra rien quand nous...

— Silence vous deux ! l’interrompit le Bachar qui n’avait cessé de fixer Deïal. Le ton était plus cassant. Je me passerai de vos avis. Le sujet a été débattu une fois pour toutes. Deïal ! appela-t-il. Tu vas partir en mission pour l’ordre, et la façon dont tu la mèneras à bien nous conduira à te pardonner ou non. Tu te rendras à la brèche de Jrid en compagnie de Jahald. De là-bas, tu partiras à la recherche de Grond. Pour des raisons que nous ignorons, le seigneur des mi-bêtes t’a demandé, toi, et pas un autre. C’est une opportunité que nous devons saisir et qu’il ne te faudra pas manquer.

Grond, le résultat de la troisième incarnation de l’Immortel Oboss. Ce n’était pas l’ordre Sadourak qui avait défait Oboss cette fois-là, mais l’Immortelle Shadrya Fêl. Deïal n’en savait pas plus.

— Mais...

— Ce sera tout, Deïal. En dehors des leçons et jusqu’à ton départ, tu resteras consigné dans ta cellule. Pas d’adieu. Va !

— J’obéis dans la vérité, maître, dit-il, incapable de cacher son trouble.

Il sortit sans fermer la porte derrière lui et gagna ce qu’ils appelaient entre eux « leurs quartiers », des pièces étroites et austères sans fenêtre ni aucune commodité. Au moins, il était seul. Il s’allongea sur la couchette de pierre et s’abandonna à l’examen du plafond nu. Des noms venus du passé bouscullaient ses pensées déjà confuses. Pourquoi, par l’Innomé, le mystérieux et haï Grond l’avait-il demandé et surtout, pourquoi l’ordre Sadourak avait-il accepté ? le Bachar avait parlé d’une opportunité pour l’ordre. Il n’en imaginait qu’une et elle ne lui plaisait pas. Il aurait aimé pouvoir trouver le sommeil et ne plus penser ; mais, désormais, dormir lui était interdit par l’armure qu’il portait.

Chapitre 4 : Asurbias

Automne 1257 AE (après l'Exode)

Petite Angande. Arabesque, capitale du royaume des Mille Couronnes.

Le tournoi d'automne organisé par le haut-roi Caldric a commencé. Les plus illustres chevaliers s'y affrontent tandis que certains princes essaient en coulisse d'exhumer les anciens royaumes. On chuchote que le monarque des Mille Couronnes pourrait être obligé de marier sa fille Trienne à l'un des princes du Sud, afin de consolider son pouvoir sur Angande et de contrer les agissements du prince de Brann, Gorgass Fragor.

Le bruit du fer contre le fer résonna longtemps dans l'abîme où Asurbias était plongé avant qu'il ne se réveille. Il émergea d'un sommeil agité et bruyant avec la bouche pâteuse, une migraine épouvantable et une forte douleur à la poitrine. Que faisait-il dans cette tente, sur ce lit de camp ? Il essaya de se redresser sur les coudes mais les forces lui manquèrent. Une huile odorante parfumait l'atmosphère et des bougies plantées sur un coffre volumineux diffusaient une maigre mais agréable lumière. Quatre piquets décorés de rubans colorés et de rameaux de résineux soutenaient le toit bleu et blanc, qu'il prit d'abord pour le ciel. Il était nu sous une épaisse et douce peau de mouton, sa nuque reposant sur un oreiller moelleux. Dehors, une rumeur semblable à celle que l'on entendait dans les rues lui fit penser qu'il était à Arabesque.

— Où suis-je ? parvint-il à murmurer.

— Chez moi, lui répondit une voix féminine dont la propriétaire s'agitait derrière lui. Enfin, ce n'est qu'une tente d'Itinérant mais j'en suis assez fière. C'est un peu mon chez-moi ambulant.

Une Itinérante ? Des images se bousculaient devant ses yeux grands ouverts, des souvenirs peu plaisants où il se voyait avachi dans une flaque de boue, quelques couronnes de fer abandonnées par terre à ses côtés – on l'avait pris pour un mendiant ivre –, des bras qui le secouraient, les accès de fièvre, les réveils, la vision magnifique d'une jeune fille et cette voix apaisante, la même qu'il entendait à présent. Un « merci » inaudible franchit ses lèvres sèches.

— Oh, ce n'est pas moi qu'il faut remercier mais ma faculté à interagir avec nos braves ancêtres qui sont sur Sri. L'un d'eux a tenu à ce que je m'occupe de vous. La chose est assez exceptionnelle pour que j'obtempère... Je ne vais pas prendre le risque de me fâcher avec mon fonds de commerce, ajouta-t-elle pour plaisanter.

Il reconnut celle qu'il avait prise pour une marchande lorsqu'il faisait la queue pour avoir une audience auprès du troisième conseiller à Arabesque, celle qu'il avait rembarée avec rudesse alors qu'elle lui conseillait de trouver un protecteur. Quel idiot !

« Il n'y avait pas un détail dans son visage qui ne soit un sourire, de ses yeux pétillants et aussi frais qu'un ciel de printemps à ses fossettes charmantes, de ses cheveux bouclés et roux à ses taches de son si joyeuses, des ailes si fines de son nez à ses lèvres rouges. » Ces paroles d'un vieux poème que lui chantonait son grand-père lui correspondaient assez bien.

— Je...

Une quinte de toux l'empêcha de terminer sa phrase et secoua son corps encore très faible. Une main ferme se posa sur ses épaules et les massa doucement jusqu'à ce que la crise se termine, le laissant pantelant et en sueur.

— Tutut, reposez-vous, vous êtes loin d'être remis, dit-elle en lui plantant une cuillère en bois pleine de soupe dans la bouche.

Docilement, il aspira le liquide chaud, essayant de comprendre pourquoi il était arrivé là et, soudain, il revit le saule déchiqueter le prince, les sorciers de Gonoth, l'assassin du Sobsogre, la menace sur les Sadouraks, le voleur de Pragrald. Le complot.

— Le haut-roi est en danger ! cria Asurbias en repoussant brutalement l'Itinérante qui lâcha le bol de soupe et la cuillère. Il se releva et s'avança en titubant vers la portière de la tente en toile.

— Que faites-vous ?

Mais la vigueur qu'il avait retrouvée un instant s'évanouit comme elle était venue et il s'écroula sur un tapis, perdant connaissance pour la énième fois.

— Allons, ne faites pas l'enfant. Tout prince que vous êtes, vous pouvez très bien mourir, l'avertit-elle en lui tapotant le front avec un tissu humide.

Ses dents claquaient d'une horrible façon et au regard inquiet de l'Itinérante, il sentit qu'il était au plus mal.

— Un... chirurgien..., implora-t-il.

— Non, faites-moi confiance.

Il replongea dans un néant peuplé de cauchemars où des princes couronnés dansaient au bras de démons à tête de serpent.

C'est une conversation qui l'arracha à son délire. Un paravent divisait la tente en deux ; de l'autre côté, l'Itinérante parlait d'une voix forte, respirant bruyamment comme sous l'effort et ponctuant chaque mot d'un coup sur un objet creux et métallique.

— Il est fier de vous et vous conseille de ne pas vous éparpiller avec ces histoires d'élevage. Il est aussi las de vous répondre et vous demande de le laisser en paix. Priez-le, lui, vos autres ancêtres et l'Innomé, mais ne l'appellez plus. Un long silence suivit, seulement troublé par la harangue d'un conducteur qui fouettait ses bœufs dans la rue et les cris d'un groupe d'enfants.

La rue ? Une tente ? Il était au champ d'automne, au beau milieu de la foire qui s'était installée à l'occasion du tournoi royal !

— Merci, fit respectueusement un homme en se levant. La portière s'ouvrit et l'ambiance de fête pénétra un instant à l'intérieur.

— Vous avez meilleure mine, déclara l'Itinérante en contournant le paravent.

Elle portait des chausses de cuir et un surcot aussi rouge que ses lèvres, ses longs cheveux roux étaient cette fois noués en une longue tresse qui tombait sur ses fesses plates.

— Assez pour me détailler, en tout cas, plaisanta-t-elle en tirant un tabouret près de lui.

La remarque lui fit piquer un fard qui colora un instant ses joues très pâles.

— Allons, je préfère ça à vos manières méprisantes de l'autre jour. Voyons voir si votre fièvre est tombée. La main de la jeune femme repoussa une de ses mèches blondes et se posa sur son front encore brûlant. La guérison est en bonne voie mais il vous faudra encore tenir le lit une bonne semaine avant de sortir.

— Mais je dois prévenir le haut-roi. Ils vont essayer de le... Il s'arrêta net, fixant plus attentivement l'Itinérante. Pourquoi m'avez-vous aidé ? lui demanda-t-il abruptement.

Elle ôta sa main comme s'il l'avait brûlé.

— Je vois que vous récupérez vos vilaines manies plus vite que votre santé, répondit-elle vexée. Je vous le répète, sachez pour votre gouverne qu'un ancêtre a insisté pour que je vous aide. Elle avait saisi un linge propre et le plongeait dans une bassine de cuivre pleine d'une eau claire avant de l'essorer. C'est vrai que j'aurais dû vous laisser croupir dans la boue à la merci des ivrognes et de la racaille de nuit. Vous avez bien raison de vous méfier de moi. Cela fait trois jours que je m'échine à vous remettre sur pied et...

Trois jours. Il n'écoutait plus ce qu'elle disait ; la tente se mit à tourner quand il s'assit.

— Aidez-moi ! Je dois voir le haut-roi.

— Vous ne pouvez pas, voyons ! Vous ne ferez pas dix pas que vous serez de nouveau par terre. Et puis, je vous signale que vous êtes nu, se moqua l'Itinérante en détournant pudiquement les yeux.

Asurbias remarqua à peine qu'elle avait retrouvé sa bonne humeur. Fébrile, il se rallongea en maudissant ce mal de poitrine.

— Si vous me racontiez tout. Peut-être pourrais-je vous aider. Pour preuve de ma bonne foi, je vais vous dire ce que l'ancêtre m'a dit. Nimeral – c'est son nom – m'a contactée pour me prévenir qu'il me faudrait apporter toute mon aide à un jeune prince blond venant du sud. Comme je protestais, il a coupé court et m'a dit : « Tu diras au prince blond que lorsqu'il cherchera un homme, il le trouvera dans un petit village de Garderanne ».

— Mais je ne cherche personne ! protesta-t-il, intrigué. Nimeral. Ce nom n'apparaissait nulle part sur son arbre généalogique et rien dans sa mémoire qui le rapprochât de lui ou de sa famille. Vous êtes une Itinérante, vous pourriez peut-être essayer de lui parler à nouveau.

— Demain peut-être, car la séance de tout à l'heure m'a épuisée. Et je ne suis pas sûre qu'il me réponde. Elle s'assit à califourchon sur une chaise, les bras sur le dossier, une petite moue curieuse creusant ses fossettes. Me direz-vous maintenant pourquoi il est si important pour vous de voir le haut-roi ? La dernière fois, sous les remparts, vous ne sembliez pas aussi pressé. Que vous est-il arrivé entre-temps ? demanda-t-elle avant de s'apercevoir qu'il s'était assoupi. Bien, vous me raconterez tout ça plus tard. Quant à moi, je vais aller offrir mes services à la cour, dit-elle avant de lui déposer un baiser sur la joue. Reposez-vous bien, mon prince.

Asurbias enfila avec peine sa tunique rapiécée ; le vêtement se coinça au niveau des épaules.

— Laissez-moi vous aider.

— Non, ça va.

— Bien, bien, je vois que vous avez retrouvé toute votre santé, dit-elle d'un ton pincé.

— Excusez-moi mais je n'en peux plus de rester dans cette tente, j'étouffe.

Elle lui tendit ses chausses, son gilet et ses souliers.

— Le haut-roi ouvre le tournoi dans une bonne heure. J'ai réussi à obtenir d'être dans la tribune royale. Mais cela m'étonnerait que vos conspirateurs – tout Sobsogre qu'ils soient – agissent en plein jour.

— Vous croyez que je pourrai l'entretenir ?

— Je n'y compterais pas si j'étais vous. Les nobliaux tournent autour de lui comme des mouches et ses gardes ont vite fait de l'en débarrasser.

— Nobliaux ! reprit-il, vexé.

— C'est ce que vous êtes pour eux.

— Et bien, je comprends pourquoi la rébellion a si peu de mal à prendre dans les anciens royaumes si le haut-roi traite ses nobles de la sorte ! Il remonta ses bas d'un geste sec. Et vous ne pouvez pas m'obtenir une audience privée ?

— J'en ai une demain matin. Il m'a mandée à l'aube, sûrement afin de contacter les morts de sa famille. J'essaierai de lui glisser un mot en votre faveur.

Que n'eût-il pas pu être Itinérant, il aurait ainsi été reçu par le haut-roi sans aucune difficulté. Ces gens-là étaient rares et toujours bien accueillis. On les respectait et parfois même, pour les plus puissants d'entre eux, on les craignait.

— D'où vous vient cette faculté de pouvoir appeler nos ancêtres sur Sri ?

— De mes parents sans doute, c'est un don qui s'inscrit dans le sang.

— Est-ce dangereux ?

— Ma mère me racontait que certains Itinérants pouvaient servir de « pont » entre la lune Sri où ils reposent, et notre planète, Ern : on les nomme les Possédés et ils vivent rarement très longtemps soit qu'on les mette à mort, soit qu'ils se tuent eux-mêmes.

— Vous n'avez pas peur que cela vous arrive ?

Elle hésita.

— Quelquefois, mais j'essaie d'être respectueuse et je ne dérange que les morts récents, jamais ceux profondément endormis. Et puis il y a les Koropts, ces âmes soi-disant capturées par l'Immortelle Sanne. Elle fit une pause comme si une pensée troublante venait de lui traverser l'esprit, pensée qu'elle chassa d'un haussement d'épaules avant de reprendre : Fort heureusement, jamais les Koropts ne sortent de la prison de glace noire où s'est retranchée la Reine de la Folie, même si certaines rumeurs affirment le contraire.

Asurbias, comme tous sur Ern, avaient aperçu la tache noire visible à la surface de la lune Sri. C'était la demeure de l'Immortelle Sanne, la sœur de Carn.

Il se contempla dans le miroir sur pied avec un air déçu.

— Je suis ridicule.

Elle se leva à son tour et vint se placer derrière lui. Son visage blanc encadré de boucles blondes se reflétait à côté du sien plus mat et parsemé de taches de son. Ses tresses rousses reposaient sur sa petite poitrine étroitement corsetée dans sa robe de velours azur, tandis que son corps à lui, amaigri par la maladie, flottait dans son vieil ensemble or et noir. S'il était le jour, c'était un jour bien triste et si elle était la nuit, c'était une nuit bien gaie. Ainsi en était-il du couple qu'ils formaient dans ce miroir trompeur.

— Laissez-moi vous coiffer, proposa-t-elle en tendant la main vers une brosse en argent. Il se laissa faire.

— Je n'oublierai pas toute cette bonté dont vous avez fait preuve à mon égard, soyez-en sûre, Itinérante... Ses sourcils se haussèrent brusquement. Par l'Innomé, quel misérable je fais ! Je ne connais même pas votre nom.

— Neliathe, dit-elle dans un souffle.

— Et bien merci, Neliathe, de vous donner tant de mal pour moi.

Il savait au fond de lui qu'il trahirait cette lueur de plaisir qu'il venait de surprendre sur le visage de la fille alors qu'il prononçait son nom. Quel dommage qu'elle soit si commune : toute Itinérante qu'elle fût, ce bout de femme ne lui aurait pas déplu avec un peu de sang noble dans les veines. « Le nom, c'est comme la terre, on l'entretient et on l'agrandit, ils sont tous deux un patrimoine important de la famille », avait coutume de dire son grand-père.

Une véritable foire s'était installée autour de la lice et du champ clos ; des groupes d'hommes tanguaient entre les tentes en chantant et riant, leurs faces mouillées par le crachin ininterrompu ; le marteau battait encore le fer des armures dans les forges improvisées, redressant les boucliers et martelant les épées de ceux qui avaient combattu ; quelques sergents tolérants effectuaient des patrouilles pour faire respecter un semblant d'ordre mais en général, l'ambiance était à la fête. Au-dessus d'eux, le ciel si sombre, avec ses allures de fin d'après-midi, n'arrivait pas à gâcher la joie ambiante.

Asurbias suivait difficilement la silhouette de Neliathe qui avançait au milieu de ce fleuve humain, tâchant de ne pas quitter l'étroit chemin de planches. L'exercice était périlleux, car tous se bousculaient sur les pièces de bois mises grossièrement bout à bout, luttant pour échapper aux chausse-trappes boueuses. Faire respecter son rang par cette populace excitée était une gageure et Asurbias fit de son mieux pour que tous lisent dans ses yeux un mépris affecté. Il laissa néanmoins son oreille s'imprégner des différentes rumeurs de la « rue », à l'affût d'un signe improbable, d'un indice sur le complot ou d'une information quelconque qu'il pourrait utiliser à son avantage. Mais il ne surprit que des ragots sans importance, ce qui ne l'étonna pas ; même le plus idiot n'irait pas claironner qu'un complot se préparait contre le haut-roi Caldric.

Un ambulant à la langue bien pendue et au clin d'œil insolent leur barra le passage.

— Une fleur à vot' couleur pour vot' champion, m'dame ! Par ici ! Seulement trois c'ronnes de fer pour l'cœur bien pris, 'lez-y de l'hameçon avec l'belle boîtes d'fer.

— File maraud ! Nous sommes pressés, fit Asurbias de plus en plus énervé par la cohue qui le pressait de toute part.

— Je prends l'œillet bleu, dit Neliathe qui était d'un avis différent.

— Toujours la même chanson, maugréa Asurbias.

— Le chevalier Jandrin refuse de combattre cette année, déclara une épouse de marchand rougeaude à son amie, amie qu'Asurbias écarta sans douceur, ignorant les insultes dont toutes deux l'abreuverent.

— Je ne suis pas sûre qu'un entretien avec le haut-roi soit une bonne idée si vous continuez à vous conduire de la sorte, lança Neliathe par-dessus son épaule. Il s'apprêtait à répondre quand une bande de gamins déboula d'entre deux tentes en piaillant et criant que le haut-roi était arrivé avec sa fille.

— Sales gosses ! dit-il en reprenant son équilibre.

Ils durent batailler et jouer des coudes encore longtemps pour parvenir derrière la tribune royale. Asurbias, éclaboussé et crotté jusqu'aux mollets, jalousait l'Itinérante et son habileté toute féminine ; pas une trace sur le bas de sa robe. Une corde tendue délimitait un périmètre jalousement gardé autour duquel se pressaient ceux qui espéraient encore voir quelques grands personnages du royaume dans leurs toilettes étincelantes.

— Bien, je vous abandonne là. Nous nous retrouverons après la joute, dit-elle en s'avancant vers l'escalier sous l'œil méfiant de deux gardes royaux.

Asurbias la regarda grimper les marches qui la conduisaient aux loges réservées à la haute noblesse. Une chaise à porteurs s'arrêta non loin et des laquais diligents se précipitèrent pour ouvrir à leur maître. Leur escorte dûment armée écarta sans ménagement les badauds. Asurbias contracta la mâchoire et serra les poings quand il vit descendre le Lion de Brann, superbe dans son manteau blanc piqué d'or. Le prince Gorgass de Brann, celui-là même qu'il avait entendu conspirer dans la clairière, descendit prestement et, après un salut aux curieux agglutinés derrière les cordes, se retourna pour aider son épouse, l'irréelle Illine dont les bardes vantaient la beauté dans tout le royaume des Mille Couronnes. Ils ne mentaient pas. Ni sur son visage qu'ils comparaient à un masque parfaitement ciselé dans l'ivoire, ni sur ces yeux absents du monde.

Le seigneur de l'ancien royaume de Brann, un traître, prince au même titre que tous les autres nobles qui avaient déposé leur couronne au pied d'Angandir, allait prendre place aux côtés du haut-roi tandis que lui, Asurbias de Gandrol, devrait se battre avec le commun pour seulement l'apercevoir.

Il finit par obtenir quelques centimètres d'espace contre la barrière qui faisait le tour de la lice. Déjà, deux chevaliers avaient lancé leur monture caparaçonnée de fer au galop, les sabots des lourds destriers ébranlant le sol et projetant de la terre dans leur sillage. Protégés par leur imposante armure de plaque, les deux hommes avaient déjà croisé leur longue lance de frêne par-dessus l'encolure de leur cheval et, penchés légèrement en avant, bien campés sur les étriers, levaient leur bouclier. Asurbias ne reconnut aucune des deux armoiries : un damier sable et or pour le plus grand et un arbre au milieu d'une feuille pour son adversaire.

— Le chevalier servant du Lion de Brann l'emportera sur Jirdiel le poète, commenta un marchand sur sa droite.

Donnant raison au bavard, la pointe du géant percuta l'autre au cou et explosa dans une gerbe d'esquilles, désarçonnant brutalement le chevalier poète. Asurbias ne put retenir une exclamation à la vue du sang qui jaillit du cou du blessé quand son dos heurta le sol. L'autre avait jeté sa lance brisée sur le côté et tirait sur les rênes de sa monture pour l'arrêter.

— Mauvais présage : un mort le premier jour, prédit le bavard en levant les yeux.

Le ciel tonna au loin comme pour approuver ses dires et les gouttes s'épaissirent.

Des serviteurs, accompagnés du chirurgien du haut-roi, avaient accouru près du chevalier blessé et tentaient de le libérer de son heaume, des épaulières et de sa collerette. Un silence, seulement troublé par l'orage qui approchait, avait suivi la clameur générale quand le chevalier servant avait mis son adversaire à bas. Quand ils eurent enfin dégagé le cou et la tête du mourant, le chirurgien pressa un linge sur la plaie pour endiguer l'hémorragie. Dans les tribunes de l'autre côté, tous s'étaient levés et retenaient leur souffle, les dames défaillant avec grâce dans les bras de leurs soupirants.

Asurbias vit le haut-roi, sa masse encore imposante pour son âge, faire un signe à des gardes pour qu'on emporte le corps. À ses côtés se tenait sa jeune fille Trienne, la seule héritière du royaume. On la disait fragile, sottée et gâtée, incapable de ceindre la couronne de son père. Asurbias remarqua un groupe d'hommes à la peau sombre et vêtus de ce qui semblait être des robes ; ce devait être les émissaires des lointains seigneurs du Solzar, cette terre désertique au sud de Gonoth, l'archipel des Sorciers.

Mettant fin au silence de manière retentissante, les trompettes, sur un ordre du premier conseiller reconnaissable à sa lourde chaîne en or, sonnèrent trois fois. Le vainqueur, visière relevée, s'avança au pas vers la tribune royale pour recevoir sa récompense.

Asurbias en avait assez vu et décida de regagner la tente de l'Itinérante. Il déambula dans la ville de toile, déserte, essayant de remettre en place les quelques pièces du puzzle du complot. Gorgass de Brann et quelques autres voulaient retrouver leurs vieilles couronnes, qu'elles soient d'argent, d'or ou d'un métal moins prestigieux, celles que le premier haut-roi Angandir avait fait enchâsser au sommet des tours qui hérissaient Arabesque. Asurbias se demanda si la couronne de son fameux ancêtre qui avait ployé le

genou devant Angandir ornait encore leur tour et si l'édifice tenait toujours debout. Secouant la tête comme pour se débarrasser de cette pensée, il revint à son problème. Dans la clairière au fond du ravin, il avait vu Gorgass de Brann accompagné de plusieurs seigneurs inconnus des Mille Couronnes ; le petit homme seul devait être l'un des fameux voleurs de la lointaine cité de Pragrald ; le vieillard à côté de l'enfant venait du Sobsogre, contrée aride et montagneuse dirigée par les Lorss, ces assassins qui, selon la légende, vénéraient un arbre millénaire où reposaient leurs ancêtres ; et pour compléter ce tableau ô combien sinistre étaient aussi présents les sorciers de Gonoth. Quatre horizons pour une conspiration qui voulait clairement éliminer le haut-roi Caldric et sa fille Trienne.

Trempe et épuisé, il parvint à retrouver la tente bleue et blanche de l'Itinérante dans laquelle il se précipita pour échapper à l'averse. En claquant des dents, il ôta ses vêtements mouillés et les abandonna négligemment sur le tapis. Le brasero rougeoyait encore mais dispensait peu de chaleur et encore moins de lumière. Au pilier central étaient suspendues des grappes de bougies collées les unes contre les autres, la cire fondue recouvrant presque entièrement le bois. Il saisit la couverture sur le lit et s'essuya avec, tout en se demandant où avait bien pu dormir l'Itinérante depuis qu'elle l'hébergeait. Il ne voyait que la peau de mouton, la fourrure d'ours ou le tapis. Neliathe ne possédait que peu de bien matériels. Le don d'un Itinérant était rare et satisfaire toutes les demandes exigeait d'eux qu'ils passent leur vie à voyager. Aucun seigneur si puissant soit-il n'avait réussi à en garder un auprès de lui. Ils faisaient peu de cas des biens matériels et aucune fortune ne pouvait les retenir.

Nu, Asurbias s'allongea sur la peau d'ours et se drapa dans la seconde couverture, maudissant ce destin qui l'avait jeté sur les routes, la bourse pauvre et le corps fragile. Il essaya de se remémorer exactement les termes du sorcier quand, dans la clairière, il avait mentionné l'ordre Sadourak. Il avait dit qu'ils « s'occuperaient des Sadouraks une fois que le Sobsogre aurait accompli sa part du travail » ; c'était à peu près ça. Cela voulait-il dire que Gonoth attendait que le haut-roi et sa fille fussent assassinés par les Lorss pour attaquer la Forteresse Grise ? Asurbias en doutait ; nul ne pouvait rivaliser avec les pouvoirs hérités de Sadourak. C'était inconcevable et pourtant... Encore faible, il ne put poursuivre sa réflexion plus loin et s'assoupit.

C'est Neliathe qui le réveilla à la tombée de la nuit.

— Allez, réveillez-vous ! J'ai obtenu du premier conseiller le droit d'amener mon frère au banquet de ce soir. Le haut-roi Caldric y sera. Remerciez l'Innomé que je sois la seule Itinérante dans la région ! avait-elle dit en le secouant sans ménagement. Elle avait une façon de le bousculer qui l'horripilait, sans compter sa manie de s'occuper de lui comme s'il avait été un gamin. Finalement après maintes récriminations sur ses vêtements humides et usagés, il avait finalement consenti à l'accompagner.

Ils avaient attelé son chariot vide et avaient pris la direction d'Arabesque sous une pluie battante.

Ils ne mirent pas plus d'une heure pour traverser le bois où il s'était perdu la première fois et pour arriver en vue des remparts de granit. Dire qu'il avait erré une nuit entière dans cette forêt si ridicule. C'était incompréhensible. Il mit cela sur le compte de la fièvre et de la maladie.

Ils patientèrent à la porte en compagnie de journaliers, de commerçants et d'artisans.

Le capitaine avait miséricordieusement ouvert la première herse et librement accordé le droit de s'abriter dans le tunnel d'accès qui traversait l'énorme muraille.

— Nous ne pouvons pas nous présenter dans cet état, geignit Asurbias en essorant un pan de son gilet.

— Rappelez-vous que vous êtes mon frère et non un prince maniéré et épris de sa personne !

La pique fit mouche et le fit taire tandis qu'ils remontaient la longue avenue qui menait au palais. Ils atteignirent la porte d'Angandir et les fortifications intérieures qui protégeaient le palais-forteresse. Les monumentaux battants de l'entrée principale étaient béants et seule une rangée de gardes du haut-roi en interdisait l'accès, leur visage dansant dans la lumière des torches. La discipline l'emportait sur la générosité et l'officier commandant attendit qu'un conseiller ait vérifié dans son registre qu'ils aient bien été invités au banquet du haut-roi avant de les laisser passer. Le ciel sentant sa proie lui échapper choisit ce moment-là pour ouvrir ses entrailles et déverser sur eux un déluge de grêlons.

C'était la première fois qu'Asurbias pénétrait dans le palais. Trempé, son corps grelottait tandis que ses yeux se réchauffaient au contact de la magnificence de ce qu'ils découvraient. Un serviteur les guida le long d'interminables couloirs déserts où se succédaient glaces parées d'or et peintures grandioses. Ils marchaient sur d'épais tapis moelleux qui amortissaient le bruit de leur pas crottés et réchauffaient le granit vert omniprésent.

Asurbias n'osait imaginer les sommes fabuleuses nécessaires à l'entretien d'un tel luxe. Il en oublia presque les traces boueuses qu'il laissait derrière lui et sa mise lamentable. Ils croisèrent de nombreux gardes en faction et quelques domestiques affairés qui les regardèrent de haut, avant de pénétrer dans l'énorme salle où le haut-roi organisait ses banquets.

Dans la démesure, pensa Asurbias.

L'ambiance était au bruit et à la chaleur, une débauche de cris et de rires gras, de valets, de plats fumants et de vin épicé. Trois cheminées de la taille d'une maison avalaient le bois et recrachaient des flammes avec une vivacité toute gargantuesque. Les tables avaient été placées en U de façon à ce que le dos des convives rôtisse agréablement, ni trop, ni trop peu. Au centre, des jongleurs montés sur des échasses se lançaient des dagues de façon fort comique. Dans les recoins éloignés des feux et des tables, Asurbias crut entendre des gémissements tandis qu'un vieil homme en livrée les conduisait à leur place, à vingt têtes du haut-roi à peine. Leurs voisins rechignèrent à se pousser et Asurbias se retrouva coincé sur un banc, coude à coude avec un homme à l'allure de barrique et un autre aux proportions tout aussi exubérantes qui lui cachait l'Itinérante. De grosses bougies aux flammes tremblotantes tentaient de dissiper l'ombre des visages. La plupart des hommes avaient gardé leur gilet d'armure et des épées étaient posées au milieu de la vaisselle de fer et des gibiers éventrés par les dagues affamées. Les tranchoirs étaient déjà imbibés de graisse et nombre de doigts avaient sali le bord de la nappe ; le banquet était bien avancé.

L'étalage des perversions et vices humains contraste avec le luxe du palais, pensa

Asurbias.

— Par l’Innomé, qui êtes-vous, mon brave, pour être aussi humide qu’une rivière ? le questionna son vis-à-vis, un jeune homme svelte à l’œil narquois.

Asurbias se pencha en avant pour apercevoir le haut-roi Caldric et les puissants du royaume. Le souverain avait atteint le vieil âge sans être trop marqué ; sa carrure athlétique, étroitement enserrée dans son surcot de mailles dorées, restait impressionnante et donnait un sentiment de vigueur à peine démentie par la pâleur de son visage et les boucles blanches de sa chevelure encore abondante. Sa tête ceinte de la couronne de diamants et d’or, symbole de son autorité, était bien droite et, hormis sa mâchoire crispée, il affichait une sérénité inébranlable. Était-il malade ? Asurbias se jura de questionner l’Itinérante. À la droite de Caldric, la toute jeune Trienne trempait distraitemment son doigt dans son gobelet sous le regard attentif de son énorme oncle, Brangue le bâtard, frère illégitime du haut-roi. Qu’il s’affiche aussi près du monarque des Mille Couronnes ne choquait pas Asurbias ; il était de notoriété publique que les deux frères s’adoraient comme il était connu que le bâtard aimait les jeunes filles. À côté de Brangue, les Solzarades, engoncés dans leur robe noire, restaient impassibles, leurs yeux sombres parcourant l’assemblée avec un désintérêt étonnant. Asurbias ignorait le pourquoi de leurs présences. Gorgass de Brann était à la gauche du haut-roi, en compagnie de sa femme, la douce et mélancolique Illine. Splendide et vorace, le prince de Brann riait aux éclats à chaque fois que l’un des jongleurs manquait de tomber, tapant du poing sur la table pour accompagner sa bonne humeur qu’on eût dite exagérée. Venaient ensuite les anciens rois dont les ancêtres avaient régné sur des terres désunies et les autres princes d’importance. Asurbias en reconnut deux parmi eux qui s’étaient trouvés dans la clairière.

— Mais il est muet en plus d’être sourd ! l’apostropha à nouveau le jeune noble en face d’Asurbias.

— En tout cas, nous ne le saurons jamais ; je crois qu’il est aussi simplet, ajouta une vieille rombière couverte de bijoux. Quelques rires saluèrent les attaques et attirèrent l’attention sur Asurbias.

— Qui sont donc ces hommes à côté du prince de Brann ? demanda-t-il à la ronde sans quitter des yeux le haut-roi et ses prestigieux hôtes.

— Il parle ! s’exclama le moqueur en haussant les sourcils. Si vous me dites votre nom, je vous réponds. Pour ma part, je me nomme Grisan, prince de Hyur, pour vous servir et vous moquer.

— M... irk, hésita Asurbias.

— C’est mon frère, intervint Neliathe. Et je suis une Itinérante, précisa-t-elle en découpant une cuisse de sanglier ruisselante de sauce.

Il y eut quelques raclements de gorge, quelques regards gênés mais rien qui n’entama l’hilarité du prince Grisan.

— Le jeune homme qui est à côté de ce géant tout en muscle se nomme Yrann Percesang, fils de Senyard Percesang et héritier de l’ancien royaume de Sangué. Le gros qui flagorne aux côtés de l’épouse du Lion de Brann est aussi le prince de l’un des vieux royaumes : Horiass Parnemain de Parn. Si vous...

Il se tut, en même temps que toute l'assemblée, quand le haut-roi se leva, le front en sueur et le bras tendu comme pour saisir une main invisible. Dans un silence seulement perturbé par le ronflement des cheminées, il monta sur sa chaise puis sur la table, ses lèvres exsangues s'agitant sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche, formant des mots inaudibles comme s'il se parlait à lui-même. De nombreuses têtes – cherchant à savoir ce que ces yeux soudain fous fixaient avec une telle intensité – se tournèrent de l'autre côté de la grande salle sans trouver quoi que ce soit qui justifie un tel égarement. Le haut-roi avança d'un pas, renversant une aiguière, puis deux, se rapprochant dangereusement du bord. Son garde du corps bondit parmi les plats et la vaisselle royale et prit doucement son seigneur aux épaules.

— LAISSE-MOI ! ILS M'APPELLENT ! hurla Caldric en se débarrassant de l'étreinte d'une torsion brusque du haut du corps. Le champion n'eut que le temps de le rattraper quand le monarque des Mille Couronnes s'écroula de tout son long. Un silence s'ensuivit durant lequel personne ne bougea.

C'est ce moment que choisit Asurbias pour se lever et crier, un doigt pointé en direction du Lion de Brann :

— C'est lui ! Il l'a fait empoisonner par des assassins du Sobsogre !

Ce fut sûrement la chose la plus stupide qu'il fit dans sa vie et il ne comprit jamais vraiment pourquoi il s'était levé pour dire une telle bêtise. Une sensation glacée remonta le long de son échine et il crut percevoir un léger chuchotement.

Chapitre 5 : Baldir

Automne-début hiver 1257 AE (après l'Exode)

Mer des Sorciers.

Depuis l'exil forcé des mages après la possession de Jielkin par Oboss et après leur installation dans les îles de la mer des Sorciers, les relations entre le royaume des Mille Couronnes et l'archipel de Gonoth sont devenues exclusivement marchandes. Mais l'interdit posé par l'ordre Sadourak des siècles plus tôt pour tout sorcier de fouler le sol des Mille Couronnes demeure. Pourtant, certains jurent avoir croisé des sorciers dans les anciens royaumes du Sud.

Baldir et Tantrelou avaient survolé les quartiers d'Osseroth en direction du port, s'enivrant de la grisante sensation d'être libérés de la pesanteur. La ville s'était livrée sans pudeur à eux, les invitant à découvrir ce que les habitants ne verraient jamais : sa géométrie tortueuse et tentaculaire, ses centaines de jardins et de cours, invisibles depuis la rue. Le plus curieux n'était pas ce qu'ils voyaient mais la rumeur de la ville qui montait jusqu'à eux, cette respiration vibrante qui faisait de la cité un fantastique animal endormi.

Ils s'étaient posés près du port, dans une allée déserte et noire où ronflait un marin ivre.

— Je connais une taverne chaleureuse et discrète non loin d'ici où nous pourrions discuter en toute tranquillité, proposa Baldir en essuyant les gouttes de sang qui perlaient sous ses yeux et à la commissure de ses lèvres.

— Je pensais à un tout autre endroit qui a l'avantage de prendre le large à la mi-nuit.

Tantrelou rangea un objet oblong et de couleur ivoire dans son sac que Baldir identifia être une corne d'Aldmeenste. C'est elle qui avait permis au mage Tantrelou de voler. Orth était spécialiste des enchantements d'objets. Ainsi, les mages de l'Anneau d'or ne nourrissaient pas leurs sortilèges avec du sang, mais avaient néanmoins accès à une magie puissante. Le problème était que cette pratique ne souffrait aucune improvisation.

— Le large ?

— Oui, *Le Criquet des mers* appareille d'ici peu et j'ai réservé quelques couchettes au cas où. Nous y allons ?

Sans attendre de réponse, il enjamba le poivrot et se dirigea vers l'extrémité de la venelle. Tantrelou avançait à grands pas et Baldir dut trotter pour le rattraper. Il détestait

courir car ses jambes inégales et torves lui donnaient l'allure d'un boiteux qui menaçait à tout moment de se ramasser.

— Nous partons pour où ? demanda Baldir une fois arrivé à la hauteur de Tantrelou.

— Les Mille Couronnes. La ville de Nesk pour être exact, sur la côte sud de l'ancien royaume de Sangue.

Baldir pensa à son père, sûrement vauté dans l'un des salons de leur demeure, en compagnie de putes à peine pubères. Qui le protégerait dorénavant ? Et Kishnat ? Et sa démons ?

— Pourquoi cette précipitation ?

— Parce que Bachul ne va pas aimer savoir que tu es en ma compagnie, et il le saura. Il déteste voir Orth lui prendre ses sorciers.

— Et ma famille ? s'inquiéta Baldir.

— Ton père se débrouillera bien sans toi. Quant aux autres..., dit-il en levant les yeux sans ralentir son allure.

— J'imaginai que nous discuterions de tout ça avant de prendre une décision aussi rapide et définitive.

Tantrelou s'arrêta net et le regarda en souriant.

— Tu n'as pas vraiment le choix, sache que ta vie est encore en suspens. Il te reste encore bien des sacrifices à consentir pour que je décide de ne pas te tuer.

Baldir ne put s'empêcher de déglutir devant l'aplomb du vieil homme. Est-ce qu'il bluffait ? Il aurait juré que non. Ce magicien aurait pu évincer Bachul lui-même en son temps s'il n'avait pas disparu. Mais il ne portait pas l'anneau d'Orth et n'avait pas encore juré de ne plus recourir à la magie du sang, la plus puissante de toutes. Baldir, lui, n'avait prêté aucun serment.

— À l'époque, vous avez accepté de suivre celui qui est venu vous chercher sans poser de questions ?

Tantrelou éclata de rire.

— Oh que non ! Nous nous sommes battus et j'ai bien failli le tuer. Allons, nous sommes pressés, je t'assure que je répondrai à toutes tes questions une fois à bord, dit-il en tirant Baldir par l'épaule.

Une rue plus loin, ils débouchèrent sur le port, au niveau de l'embouchure du fleuve rouge. Sans hésiter, Tantrelou leur fit prendre la direction d'un petit boutre solzarade arrimé au bout d'un long ponton désert.

— On va naviguer avec ces marins enturbannés ? demanda Baldir en désignant l'équipage qui s'affairait sur le pont du navire.

— Oui, ce sont les seuls qui ont accepté de nous emmener pour le peu que je possédais. Ce ne sera pas très confortable mais ce sont de bons marins, les meilleurs sûrement.

— Mais pourquoi ne pas avoir pris un navire plus luxueux, une cabine ? L'or n'est pas un problème, j'aurais pu payer, s'étonna Baldir ! L'idée de voyager sur un bateau ne lui

plaisait guère et lui rappelait trop les tristes aventures vécues avec son père.

— Si, ça l'est ! Ou ça le deviendra pour toi quand tu auras compris certaines choses.

Le vieil escogriffe s'engagea sur la passerelle et Baldir fit de même après avoir jeté un dernier coup d'œil sur Osseroth.

L'équipage, composé d'une dizaine de Solzarades et d'un Gonothin, ne s'intéressait guère à eux. Baldir ne s'étonna pas quand Tantrelou les mena vers la cale.

Un marin descendait leur porter leur maigre pitance une fois par jour. Sur ordre du capitaine, ils avaient été enfermés. Ils vivaient entre les tonneaux solidement arrimés et les sacs de provision en toile de jute entassés un peu partout. Baldir avait passé les premiers jours à vomir et à se plaindre du roulis sous l'œil narquois de Tantrelou. La magie du sang lui avait été interdite et il n'avait pu recourir à elle pour calmer la méchante humeur de son estomac.

— Ça va mieux ce soir, dirait-on.

Tantrelou était adossé à une caisse près de l'escalier qui menait à l'air libre et tirait de longues bouffées sur une pipe représentant un nez en tout point identique au sien : l'effet était troublant. La fumée incommodait Baldir mais il ne fit aucune remarque, trop occupé à dévorer le brouet de la journée, le premier qu'il parvenait à ingurgiter depuis leur départ.

— Oui, je crois que la mer a fini par m'accepter, répondit-il entre deux bouchées.

Les grincements effrayants de la frêle structure, les assauts répétés de la mer, l'obscurité, le couinement des rats, l'humidité et la chaleur, les odeurs de son dégueulis, les quolibets de Tantrelou, la nourriture infecte : pouvait-on trouver un endroit pire que celui-là ? Il n'en doutait pas un instant.

— On s'habitue à tout, ajouta-t-il en raclant les bords de son écuelle.

Il s'était juché sur une pile de sacs, non loin d'un rai de lumière qui passait entre deux planches disjointes du pont, bien décidé à respirer un peu d'air frais.

À l'aube, le Gonothin était descendu leur porter seaux, brosses et serpillières pour qu'ils nettoient leurs « quartiers » et avait remporté le divin réceptacle qui contenait leurs défécations, une moue dégoûtée sur sa vilaine gueule. Baldir avait exigé qu'on lui laisse faire quelques pas hors de cette cale lugubre sans obtenir guère plus qu'un demi-ricanement.

— Dis-moi, Tantrelou, (ils en étaient venus, à la demande du vieux magicien, à se tutoyer) pourquoi subir tous ces désagréments ? Pourquoi ne pas expliquer au capitaine de ce maudit rafioteur que sa misérable vie pourrait bien souffrir mille tourments ?

— Parce qu'il faudrait m'expliquer tout ça au préalable et je ne suis pas sûr que tu en sois capable.

— Encore des menaces ; c'est usant à la fin ! Pourquoi l'Anneau d'or se soucie-t-il tant que ça de ma petite personne et s'acharne-t-il à m'interdire la magie du sang ?

— Cette magie déforme le corps et corrompt l'esprit de celui qui l'utilise, voilà

pourquoi. Tantrelou tapa le cul de sa pipe sur le plancher tout en fourrageant dans sa besace.

— C'est bien gentil de se soucier d'un pauvre mage qui s'est égaré, ironisa Baldir ; et bien méchant de vouloir l'occire simplement pour lui éviter des souffrances inutiles. Enfin, c'est mon avis.

— Je désespérais d'entendre des remerciements.

— Oh, oh, permets donc, vieux brigand, de réparer cet oubli. Merci pour m'avoir si « gentiment » invité à voyager avec toi, merci pour ce luxe princier. Il rota bruyamment. Dire que sans toi, je serais encore l'un des sorciers les plus craints d'Osseroth !

Il étudia une fois de plus Tantrelou qui tranquillement bourrait sa pipe, sa silhouette longiligne et tordue, son visage coincé entre ce front bombé et ce menton aux proportions péninsulaires – il aurait bien été curieux de voir l'ossature du crâne – cette manie de toujours sourire, que ce soit avec ses yeux noirs ou cette bouche qu'il agitait sans cesse pour vous envoyer une pique, ces mèches blanches et volages, ces vêtements rapiécés et surtout, un charisme déconcertant. Baldir avait fort à faire pour garder à l'esprit que cette compagnie si agréable pouvait bien se décider à l'éliminer.

— Oui, sûrement, dit le vieil homme en se retenant d'une main à un anneau rouillé alors que le navire tanguait vers l'avant. Un grain se prépare.

Un grondement sonore appuya sa prédiction.

— De mieux en mieux, grogna Baldir.

Il sauta prestement au bas de son perchoir et alla se soulager à l'avant.

— La magie des poudres m'est-elle interdite ? demanda-t-il par-dessus son épaule.

— Oui.

Le navire donna soudain de la bande et projeta Baldir vers un lot d'amphores.

— Par la queue de mes ancêtres ! jura-t-il après s'être copieusement arrosé les braies. Énérvé, il rangea l'une des rares parties de son anatomie qui n'était pas tordue et regagna sa place. Que me reste-t-il alors ?

— Vivre.

— Vivre ? C'est une réponse ?

— Oui. Tantrelou dut s'y reprendre à plusieurs fois pour allumer le foyer de sa pipe avec son briquet. Il faut te sevrer, purifier ton sang de toute magie. Tu y parviendras avec le temps. Considère-toi comme mon apprenti et qui sait, tu porteras peut-être un jour cet anneau. Baldir regarda à peine l'index tendu.

— Tu m'en vois ravi. Apprenti pour la seconde fois de ma vie, je vais bientôt sur ma trentaine, n'est-ce point trop tard pour apprendre ?

— Il n'est...

Le Criquet donna soudain l'impression d'être soulevé dans les airs à une vitesse vertigineuse puis redescendit aussi rapidement pour de nouveau remonter en craquant de la proue à la poupe, comme s'il allait se disloquer ; leur estomac suivait la manœuvre avec un temps de retard.

— Ça recommence, commenta Baldir qui avait blêmi.

— Non, ça va être pire. Celui-là n'est pas naturel. Nous ferions mieux de nous...

Le tonnerre emporta les derniers mots de Tantrelou tandis que Baldir était précipité contre la paroi. À moitié groggy, il rampa vers l'escalier mais se retrouva à l'opposé, au milieu de cordages, marchant sur son fondement et la tête quelque part entre ses jambes, sans vraiment comprendre ce qui se passait. Le navire ne cessait de monter et de descendre, penchant un coup à bâbord, un coup à tribord, un coup en avant, un coup en arrière. Un lot de marchandises libéré par les violentes secousses traversa la cale dont un ballot qui frappa Baldir derrière la nuque et l'éjala pour le compte.

Il reprit conscience au milieu d'un chaos indescriptible, à quatre pattes dans l'eau froide, sans aucune lumière.

Au beau milieu d'un tremblement de mer, pensa-t-il en se forçant à sourire. Il appela Tantrelou mais aucun son ne sortit de sa bouche ou plutôt, ils furent noyés dans le vacarme de l'océan aux prises avec le ciel. Étrangement, il se souvint du début d'une histoire que lui contait son père : « Dans cette lutte, la tempête figurait un champ de bataille où les vagues montaient à l'assaut de nuages bas et noirs, où le vent, furieux conspirateur, soulevait les uns et emportait les autres, où les navires n'étaient que les victimes innocentes et où les hommes étaient impuissants face aux seigneurs élémentaires. » C'est ainsi qu'il imaginait la scène à l'extérieur et ce n'était pas pour le rassurer. Mettant fin à sa rêverie, un objet lourd le heurta à l'épaule et l'envoya rouler contre un obstacle indéfini. Les sens perturbés, il chercha du bout des doigts à savoir dans quelle partie de la cale il se trouvait. Ce fut la lumière diffuse d'un éclair tombé à proximité du boutre qui lui révéla l'étendue du désastre ; une grande partie du chargement avait rompu ses attaches et valsait de bâbord à tribord et de la poupe vers la proue, au gré de l'inclinaison du bateau. Baldir évita de justesse un tonneau qui se fracassa contre le mât central et en fut quitte pour une seconde bosse quand il tapa de la tête sur le coin d'une caisse. Il s'agrippa à une longe qui eut le bonheur de passer à portée de main et tira pour se relever, essayant de deviner les mouvements de la cargaison. Au beau milieu de ce ballet cauchemardesque, il hurla le nom de Tantrelou dans l'espoir insensé de couvrir le raffut, sans plus de succès qu'au préalable. La situation était critique. À tout moment, un coffre ou tout autre objet assez dur pouvait ouvrir une brèche dans la cloison ou le sonner ; se noyer dans vingt centimètres d'eau ou par mille brasses de profondeur, peu lui importait, mourir, c'était mourir ! Sans compter le fait que l'équipage était peut-être à la baille et qu'alors le boutre n'était plus mené que par les caprices des éléments déchaînés. Quant à Tantrelou, le vieux magicien pouvait très bien flotter, blessé ou sans vie, quelque part dans la cale.

Il se mordit la langue et allait puiser dans son sang l'énergie nécessaire à son sortilège quand un « NON ! » claqua à ses oreilles. L'instant d'après, un éclair révélait la silhouette ruisselante de Tantrelou qui se dressait devant lui. Une main agrippa son épaule et le vieux magicien se hissa jusqu'à lui.

— Pas de magie ou c'est moi qui te tue ! cria-t-il tout près de son oreille.

Baldir hésita pour finalement se résoudre à en appeler à ses ancêtres, méthode bien moins efficace étant donné qu'il ne connaissait aucun des siens, mais plus sûre au vu de la résolution de son intransigeant compagnon de voyage.

Il ne sut jamais comment ils en réchappèrent ; peut-être y avait-il un mort sur Sri qui veillait sur lui ; à cette pensée, ses poils se hérissèrent et il crut entendre un ricanement macabre.

— Mes pieds ont hâte de fouler à nouveau la terre ferme ! Baldir regardait la côte approcher, incapable de masquer le sourire qui avait poussé sur son visage quand Tantrelou avait demandé au capitaine de les débarquer. Ayant démâté, ils avaient fait relâche dans une baie de la côte sud du royaume des Mille Couronnes pour réparer.

— Dix roues de fer, avait dit le petit homme au teint mat qui commandait le boutre. Chaloupe dix roues de fer, nage gratuite, avait-il répété devant la mine soucieuse du vieux magicien. Ce dernier avait négocié en pure perte et finalement accepté de payer pour un débarquement au sec sur l'insistance de Baldir.

Camerune peinait à se lever derrière le cap qui bordait l'ouest, colorant le ciel délavé de strates roses, mauves et or, caractéristiques de l'hiver naissant. Baldir inspira une fois de plus l'air frais et suivit des yeux les mouettes curieuses qui s'attardaient au-dessus du navire, poussant leurs cris perçants, à l'affût de la moindre nourriture.

— Ça fait plaisir de vivre !

— Rien n'est plus précieux, commenta Tantrelou qui tirait sur sa pipe.

Harassés par une nuit de lutte, les quatre hommes d'équipage souquaient en silence, dos à la grève où ils allaient accoster, leurs avirons frappant avec régularité la surface sereine de cette partie de la mer des Sorciers.

De la fumée montait d'un village de pêcheurs coincé entre deux collines, une dizaine de bicoques en bois aux toits en ardoise penchés vers le sud. Près de leurs barques de pêche retournées sur le rivage, des hommes s'affairaient déjà sur leurs filets, donnant de l'aiguille ou nouant un hameçon.

Baldir sauta dans l'eau glacée dès que leur embarcation glissa sur le fond. « Terre ! » cria-t-il en courant se mettre au sec. Pataugeant derrière lui, Tantrelou approuva d'un hochement de tête et d'un « hum » satisfait.

— Allons voir si ces braves villageois n'ont pas quelque nourriture à nous céder contre le peu qu'il me reste. Après, nous filerons vers le nord, une longue route nous attend, annonça Tantrelou en se dirigeant vers la première maison. Baldir suivit en trotinant, ses chaussures fourrées à la main. Ses vêtements détrempés lui collaient à la peau et l'empêchaient de sécher rapidement. La température était plus que vivifiante et les rayons de Camerune tardaient à le réchauffer.

— Ce soleil est un vrai fainéant.

— Nous ne sommes plus dans l'archipel de Gonoth, rétorqua son compagnon en allongeant le pas dès qu'il quitta le sable pour les plaques de roche brune morcelant le rivage.

— Et dire que cette région est sûrement la plus clémente du royaume des Mille Couronnes. Brrr. J'en frémis.

Tantrelou fit une pause et lui désigna la lisière de la forêt de pins.

— La moins prospère aussi, le relief est rude et le sol riche en cailloux. La culture est ardue par ici. Les pays septentrionaux sont bien plus froids mais bien plus riches aussi. Il reprit la direction du village de son allure d'échassier. As-tu déjà tout oublié de ta terre natale ?

Baldir avait du mal à suivre et c'est en soufflant qu'il répondit.

— Je ne me souviens que de peu de choses des Mille Couronnes, juste le froid, la faim, la peur et mon père qui me tire derrière lui. J'étais jeune. Mais dis-moi, toi qui veilles sur ma santé comme la mort sur son gagne-pain, quelle est notre destination ?

— Le royaume de Garderanne. Nous prendrons le bateau à Lianss qui est à un mois de marche d'ici.

Étonné, Baldir s'arrêta.

— Lianss ? N'est-ce pas le port situé juste en face du roc gris ? Là où crèchent les Sadouraks ?

— Exactement.

— Mais c'est de la folie !

— Tout à fait.

— Nous allons finir carbonisés par leur maudit Sakt ! Je ne comprends pas vraiment, à moins que...

— Te livrer aux Sadouraks n'est pas dans mes intentions, le rassura Tantrelou sans se retourner.

Un homme et un gamin levèrent le nez de leur travail quand ils les virent s'approcher bien qu'ils n'aient cessé de les observer – comme tout le village – depuis qu'ils avaient posé le pied à terre.

Comme cela devait se répéter tout au long de leur voyage, les habitants du village firent preuve d'une hospitalité étonnante, allant jusqu'à leur offrir la presque totalité des biens qu'ils demandaient ; le charme du vieux mage opérait en toutes circonstances. Ils franchirent ainsi trois des anciennes frontières qui avaient par le passé morcelé le royaume d'Angande et traversèrent successivement les terres de Sangué, de Parn et de Brann. Leur entente avait été immédiate et leur méthode très vite rodée : Tantrelou aimait à dire qu'il forçait la générosité de ceux qui n'en avaient pas le courage. Nombre d'escarcelles furent soulagées de quelques couronnes qui leur permirent de se vêtir convenablement contre les rigueurs de la saison, de manger souvent à leur faim et d'avoir un toit quand le charisme seul du vieux brigand ne suffisait plus et qu'il fallait se fendre d'une pièce.

La grisaille, la pluie, la grêle et même la neige les avaient accompagnés tout au long de ce périple de plus de deux semaines qui les mena sous les remparts de Fulandre, étape obligatoire pour Tantrelou qui voulait vérifier « deux ou trois petits détails ». Jamais Baldir ne s'était senti prisonnier ni n'avait ressenti le moindre manque quant à la magie. C'est tout juste s'il ne préférait pas tous ces tours de passe-passe à la magie des poudres ou du sang. Il y avait quelque chose d'enfantin dans toutes ces petites escroqueries qu'ils

avaient montées au cours du voyage et qui lui rappelaient les années vécues avec son père. Tantrelou était plus doué que son paternel et il avait pris plaisir à se dérouiller.

Fuir. Il y avait bien pensé mais le plus fort des liens l'attachait désormais à cet homme, un lien plus difficile à briser que toutes les chaînes : l'amitié, une amitié naissante et étonnante à laquelle il ne s'était pas attendu. La seule incartade qu'il s'était autorisée était ces quelques composants rassemblés en douce ici et là – écorces, galets, sable et bien d'autres encore – au cas où leurs tours de passe-passe ne suffiraient plus. Il n'avait pas eu l'occasion de les réduire en poudre mais ils n'en garderaient que plus de force.

— Il va neiger cette nuit, annonça Tantrelou en scrutant le ciel bas et gonflé.

— Naturel cette fois ? s'inquiéta Baldir. Ils n'avaient pas abordé l'origine de l'orage qui avait bien failli les tuer en mer mais tous deux savaient qu'une puissante sorcellerie avait été à l'œuvre. Bachul, vraisemblablement. Tantrelou acquiesça discrètement du menton.

Ils patientaient derrière deux marchands obèses et leur équipage – quatre mules chargées et trois serviteurs –, qu'un sergent veuille bien ordonner l'abaissement du pont-levis et la levée de la herse. Au loin, un loup hurla puis un second lui répondit. Derrière les merlons qui protégeaient le chemin de ronde, une sentinelle engoncée dans son manteau de laine noire les observait distraitement. Baldir envia l'homme qui n'était pas obligé comme lui de porter des peaux de mouton grossièrement ajustées et cousues entre elles. Trouver un vêtement à sa taille était une gageure ; il était bien plus corpulent qu'un enfant, de par cette énorme bosse qui germait sur son dos, et bien plus petit qu'un adulte. Il s'était promis de trouver un tailleur dès qu'ils auraient atteint leur destination, un cordonnier pour remplacer ces chaussons fourrés si horribles, un barbier pour ses joues pleines de poils, une masseuse pour ses deux dos... La liste était longue.

— Nous restons longtemps ? demanda-t-il en frottant ses mains gelées l'une contre l'autre.

— Ce qu'il faudra.

Tantrelou portait une pèlerine à capuche en grosse laine par-dessus ses éternelles chemises et chausses noires et arborait une paire de mitaines en cuir dérobée par Baldir chez un cordonnier méprisant. Un bonnet lui couvrait le sommet du crâne et les oreilles. S'il n'y avait eu ce sourire permanent et cet éclat dans ses yeux sombres, on aurait pu le prendre pour un épouvantail tant il en avait l'allure.

— Si tu avais ma tête et moi ton corps, nous aurions presque l'air de gens normaux.

— Et la bourse aussi remplie que la panse de ces deux braves voyageurs, compléta malicieusement Tantrelou, ce qui lui valut un méchant coup d'œil du plus âgé des marchands.

Une cloche sonna le matin alors que Camerune n'arrivait toujours pas à percer l'épaisse couverture nuageuse. En réponse, un « baissez le pont et hissez la herse ! » fut hurlé du haut des murs. Dans un bruit de chaînes, de cordes et de roues, l'imposant bâti de chêne descendit par à-coups, révélant d'abord le tunnel étroit et bas qui perçait la muraille. Quand le pont de bois retomba lourdement devant eux, ils purent voir les

premières maisons qui encadraient la rue principale de la ville. Quelques canards mécontents s'envolèrent des douves où ils barbotaient en cancanant furieusement.

Fulandre était une ville opulente, à l'image de l'ancien royaume de Brann dont elle était restée la capitale. Bien que les rois et autres barons aient déposé leur couronne au pied de l'ancêtre de Caldric, ils avaient, par délégation, gardé leur pouvoir d'antan et leur mainmise sur leurs vassaux. Tous, du plus insignifiant des chevaliers aux quatre anciens rois, portaient le titre de prince mais dans les faits, ils n'avaient jamais eu les mêmes droits ni les mêmes pouvoirs. La faiblesse physique d'Angandir dès le début de son règne l'avait empêché de mettre en place une administration véritable pour désarmer complètement la noblesse. Il aurait fallu une seconde guerre pour mettre réellement au pas les anciens rois, mais ni Angandir, ni ses héritiers n'en avaient eu la force ou la volonté.

Une fois le péage réglé par les marchands et leur suite, Tantrelou et Baldir se présentèrent au sergent, un homme replet arborant fièrement sa tunique aux armes de Brann – un lion rouge, gueule ouverte et griffes dehors sur fond blanc – par-dessus une cotte de mailles rutilante. Les autres soldats étant restés au chaud dans le corps de garde, il était seul à veiller sur l'entrée de la ville.

— Deux mi-couronnes ! annonça-t-il gaiement en reluquant leur mise de vagabond.

— Baldir, paie cet homme.

— Bien bien, mais je tiens à dire que je trouve le prix excessif. Ce ne sont qu'un vieillard mourant et un nabot qui se présentent ainsi démunis aux portes de votre charmante cité. Les taxer autant que les braves gens aux ventres rebondis est chose injuste.

— Caus' bien l'nain, doit être s'deuxième tête. C'serait injuste qu'elle paie pas. Trois mi-couronnes, dit-il en passant les pouces dans sa ceinture, tout fier de sa trouvaille.

À contrecœur, Baldir farfouilla dans ses hardes à la recherche de la somme demandée tout en marmonnant nombre d'insultes dans sa barbe naissante.

— Pas d'malheur par che nu, l'deux misér ou c'est l'encachottement et l'collier d'chanvre 'tour d'cou, les prévint le sergent quand il eut récupéré les trois pièces. Z'allez faire quoi dans notr' belle ville d'abord ?

— Nous restaurer et nous reposer avant de reprendre la route du nord, guère plus que deux jours, le temps d'humer... le bon air de par chez vous. Tantrelou le gratifia d'une œillade.

— M'ouais, dit-il en s'écartant pour leur livrer le passage.

Le froid du matin avait gardé les habitants chez eux et ils ne croisèrent pas grand monde dans les rues.

— Trouvons une auberge où nous restaurer et prendre un bon bain chaud, proposa Baldir.

— Nous nous laverons plus tard.

— J'en étais sûr.

— Ton ancien maître a sûrement envoyé l'une de ses créatures à tes trousse.

— Mes troussees ? Bachul a également été ton maître. Je crois qu'il t'en veut autant qu'à moi. L'école de l'Anneau d'or veut faire interdire la magie du sang ce qui est en soi une raison suffisante pour qu'il vous livre une guerre sans merci. Si en plus vous débauchez ses meilleurs éléments, il va en faire une affaire personnelle.

— Oui, s'ils me trouvent, il m'en cuira tout autant qu'à toi.

— Remarque, je ne vois pas ce que ferait un magicien aussi loin de son archipel et à portée de l'ire sadourak ?

— Les temps changent. L'ordre Gris est affaibli et tiraillé par des querelles intestines.

Tantrelou les guida dans un quartier constitué essentiellement de masures en torchis et de ruelles aux allures de pissotières à ciel ouvert. Les rares passants qu'ils croisèrent arboraient une gueule d'hiver, triste et pâle, que même la bonne humeur et les bonjours enjoués de Tantrelou n'arrivèrent pas à déridier. Baldir jura quand son pied s'enfonça dans une flaque gelée et qu'il en ressortit glacé et trempé.

— Tu dois avoir une bonne raison de venir par ici, dit-il en sautant à cloche-pied. Plutôt que de nous trouver une bonne cheminée et un repas grassouillet dans un endroit convenable. Ça nous changerait.

— Oui, un ami que j'ai abandonné trop longtemps.

Une bande de gamins les dépassa en piaillant et rappela à Baldir cette matinée pas si lointaine où il s'était réveillé dans les bras de sa démonsse, à mille lieues d'ici. Il n'avait même pas dit au revoir à son père, pas même laissé un message.

Bah, le vieux grigou en a connu d'autres ! se rassura-t-il.

Quelques ruelles plus tard, ils finirent par arriver dans une petite impasse gardée par un chien borgne aussi peu accueillant qu'une teigne. L'animal pelé et efflanqué bondit vers Baldir en aboyant dès qu'il le vit, s'étranglant à moitié en tirant sur la corde qui le retenait au mur du fond.

— Chouette accueil, commenta Baldir en s'écartant.

— Oui, pour un peu on s'y tromperait. Il joue bien la comédie.

— « Il » ?

Tantrelou, sans un regard pour le chien se dirigea vers une entrée fermée par une tenture miteuse qu'il écarta.

— Attends-moi là, je n'en ai pas pour longtemps, dit-il avant de pénétrer dans une pièce sombre.

Bizarrement, Baldir eut la désagréable impression que cette dernière recommandation ne lui était pas adressée.

— « Il », répéta-t-il en détaillant la bête. À présent, le chien grognait, la bouche à demi-ouverte, dévoilant une rangée de crocs affilés, et le fixait d'un œil laiteux. Une première cicatrice sillonnait sa gueule de la pointe du museau à l'oreille droite tandis qu'une seconde disparaissait sous son poitrail.

— Tout doux la bête, tout doux !

Baldir leva la tête vers le ciel voûté et de plus en plus noir, plus pour échapper au regard mauvais du monstre que pour y guetter la pluie ou la neige.

— Il va neiger sous peu, dit-il pour donner le change.

— Oui, c'est aussi mon avis. Tantrelou était ressorti et, accroupi, caressait le chien.

— Déjà de retour ?

— J'ai payé la vieille et d'après Nypherias, il ne faut pas traîner par ici.

— Ainsi c'est son nom, charmant. Je m'attendais à...

Il ne termina pas sa phrase ; un mouvement près du mur avait attiré son attention. Le lien de chanvre s'était dénoué de la gorge du chien et gisait par terre. Baldir esquissa un pas en arrière, sa main sur la dague passée à sa ceinture, ce qui lui attira force grognements haineux. Dire que sans l'interdit de Tantrelou, d'un seul sortilège, il lui aurait sorti les tripes à l'air et l'aurait fait japper comme un jeune chiot.

— *Bossu, tu ne m'effraies pas !* rétorqua le chien mentalement, et dans cette pensée se nichait une haine si solide qu'elle lui fit l'effet d'un coup violent à la tête. Baldir remarqua alors à son oreille déchirée le même anneau d'or que portait Tantrelou. Ce n'était pas un simple chien ! Celui-là était un serviteur de l'école d'Orth. Baldir se demanda ce qu'il pouvait bien faire dans cette ville des Mille Couronnes.

— Ne nous énervons pas, les enfants, et allons-y ! dit Tantrelou. Cette ville est aussi mal fréquentée que nous le pensions.

— Je crois avoir droit à une explication ! Tantrelou ! Je ne sais toujours pas quel est le but de notre voyage mais j'ai la vive intuition que je ne suis pas le seul objet de tes préoccupations.

— Plus tard, je te le promets.

— *Si je ne le dévore pas avant*, lui envoya Nypherias.

— Quel sens de la répartie !

— Arrêtez ça tout de suite, tous les deux, ou je me fâche ! menaça Tantrelou qui les attendait à l'entrée de l'impasse.

Le voyage s'annonce plus intéressant que prévu, pensa Baldir qui, tournant ostensiblement le dos au chien, rejoignit Tantrelou.

Chapitre 6 : Sable

Hiver 1257 AE (après l'Exode)

Meleter.

À des milliers de kilomètres des premières contrées humaines se dresse la cité poussiéreuse de l'Immortel Sakrajka. Depuis la guerre contre son frère Carn, les humains ne viennent plus rêver dans sa cité et le seigneur du rêve regarde en pleurant ses sujets pris dans la longue nuit de leur existence, rêvant à un passé lointain et à jamais perdu. Il sait que le moment est venu. Sa lâcheté le force à obéir. Il faut réveiller l'enfant Sable et mettre au monde sa fille.

La douce et grouillante cité de Meleter s'était assoupie pour quelques heures sous l'œil de plomb de Camerune ; le soleil au zénith avait pris dans son regard hypnotique aussi bien les hommes que les bêtes, aussi bien la terre que la mer. Les ombres elles-mêmes le fuyaient et, jamais aussi précieuses qu'à cette heure, entraînaient dans leur exil tous ceux qui espéraient profiter de leur fraîcheur.

Sable, Nyzt le cafard et Puce avaient choisi l'heure la plus chaude pour pénétrer dans la boutique du marchand de tissu, à son insu. Habilement, les trois adolescents avaient écarté le rideau de clochettes à l'entrée et, de leur pas léger, s'étaient introduits dans l'échoppe sur les murs de laquelle s'entassaient des rouleaux de toile richement colorés et brodés. Une odeur d'encens embaumait l'air surchauffé et enivrait l'esprit.

— On prend lequel ? demanda Nyzt en passant sa main boudinée sur une étoffe carmin. Elle est douce, celle-là !

Sable se retourna et lui intima l'ordre de se taire en collant son index à ses lèvres. En plus d'être gras et lent d'esprit, Nyzt possédait un sens de la gaffe très poussé ; capable du pire et seulement du pire, il était difficile de prévoir ce qui pouvait vous arriver avec lui. Cette médiocrité dans tout ce qu'il entreprenait lui avait valu le surnom de « cafard » et hormis pour ses deux amis, il était le souffre-douleur des enfants du quartier.

Puce avait trouvé les grands ciseaux argentés du tailleur et s'était approchée d'une balle de soie bleue comme la mer en été. Elle fit signe à ses deux compères de venir l'aider. Ils se connaissaient tous les trois depuis leur petite enfance mais la fillette n'avait guère pris en hauteur. Dans sa petite robe brune, comme l'était sa peau, elle ne paraissait pas ses quatorze ans, plutôt huit, mais il y avait cette étincelle de malice dans ses yeux clairs et toujours en mouvement pour démentir cette apparence trompeuse.

Suivant ses ordres silencieux, ils se placèrent de chaque côté et dévidèrent le rouleau lentement, en prenant garde de ne pas trop faire de bruit. La presse de fer retenant la précieuse étoffe crissait doucement sur la soie à mesure qu'ils la déroulaient. La sueur dégoulinait dans leurs yeux, sur leur dos et leurs mains, et les empêchait de travailler efficacement. Ils devaient s'essuyer constamment les paumes sur leurs vêtements, jetant des coups d'œil nerveux vers l'arrière-boutique où l'on entendait les ronflements sporadiques du tailleur. Son vendeur de fils était parti rejoindre sa future et ne rentrerait pas avant deux bonnes heures. Puce leva son bras chétif pour leur signifier qu'ils en avaient assez et approcha les ciseaux du bord de l'étoffe. Habilement, les lames entamèrent la soie et, guidées par Puce, glissèrent sans à-coups vers l'autre bord.

— Où tu as appris à faire ça ? La voix fatiguée de Nyzt vibra dans le silence lourd et étouffant. Ben quoi ? ajouta-t-il un ton plus bas quand Puce et Sable lui décochèrent un regard meurtrier.

Les ronflements cessèrent un instant, figeant les cœurs dans leur poitrine, puis reprirent, plus légers.

— Vous vous inquiétez...

Furieux, Sable articula soigneusement un « tais-toi ! » muet, accompagnant chaque syllabe d'un doigt tendu et menaçant. Devant le visage contrit de Nyzt, cette espèce de tristesse infinie qu'il connaissait si bien, Sable soupira et baissa les bras. Sans un mot de plus, les deux garçons roulèrent le précieux tissu et le jetèrent par-dessus leurs épaules tandis que Puce écartait précautionneusement le rideau tintinnabulant. Ils sortirent en plein soleil et, bien plus écrasés par les rayons de Camerune que par leur charge, partirent au petit trot vers les immenses falaises à l'ouest.

La ville était déserte. Ils prirent par les ruelles et n'hésitèrent pas à passer par les cours et les jardins luxuriants des grandes et riches concessions des quartiers qu'ils traversaient, rasant les murs à la recherche de la plus petite ombre. Parfois, Sable levait les yeux vers les hautes falaises qui marquaient la frontière avec les plateaux de l'ouest, les « sans-vie ».

Par le passé, Meleter s'était étendue au-delà de cette limite. Pour preuve, les quartiers en ruine qu'on trouvait aux abords de la falaise. Plus loin, c'était l'inconnu, les terres de poussière inhospitalières. Sable avait escaladé plus d'une fois les parois blanches mais n'avait jamais eu le cœur de partir à l'aventure vers cet ouest désertique et inconnu, peuplé d'hommes qui n'en étaient pas. Tout au plus, ses pas l'avaient mené dans l'ancienne ville, aux rues abandonnées et aux habitations ravagées par le temps, mais guère plus loin. Il préférait nettement s'asseoir au bord des énormes falaises, les pieds ballants dans le vide, et observer sa cité, surtout le palais de l'Immortel Sakrajka.

L'imposante demeure du seigneur de Meleter dominait la cité blanche de plusieurs centaines de pas et l'écrasait de sa masse formidable ; on aurait dit une tour disproportionnée posée là par quelques géants. Sans ses innombrables fenêtres, ses balcons et les patrouilles de gargouilles pataudes – minuscules à cette distance – pour témoigner de son gigantisme, on aurait pu croire à un effet d'optique, comme si quelque loupe géante en avait démesurément augmenté la taille.

Le défi était pour ce soir mais il se refusa à y penser davantage et se concentra sur leur

itinéraire ; ce serait trop stupide de tomber entre les mains des gardes alors qu'ils avaient quasiment réussi. Plusieurs fois, ils s'arrêtèrent près de fontaines pour s'abreuver et s'asperger d'eau avant de repartir aussi vite que leurs jambes le permettaient. Le but de leur course se trouvait être l'une des nombreuses fissures dans les hautes parois de calcaire qui obstruaient les terres du couchant. À mesure qu'ils s'en rapprochaient, les peintures sur les murs de terre s'écaillaient, les commerces se faisaient plus rares, les maisons plus vétustes et le risque d'être rattrapé par la milice bien moins important. Le destin les favorisa si bien que les trompes n'avaient pas sonné l'heure de l'hommage qu'ils s'engouffraient déjà dans l'entaille béante et relativement fraîche. Leur repaire n'étant plus très loin, ils ralentirent.

À bout de souffle et le crâne en ébullition, ils parvinrent enfin à leur cachette, une grotte située à quelques mètres au-dessus du sol et à laquelle on accédait par une vire discrète. C'est Sable qui l'avait trouvée plusieurs années auparavant. Encore quelques efforts et acrobaties et ils purent déposer – avec précaution – la soie volée au fond d'un vieux coffre et s'accorder un peu de repos. Les traits tirés, ils s'observèrent pendant de longues minutes, la bouche ouverte, trop fatigués pour aller puiser de l'eau dans la jarre près de l'entrée.

Le puissant vagissement des trompes sonnant depuis la tour de l'Immortel les tira de leur hébétude, mais seul Nyzt tomba à genoux pour remercier Sakrajka comme l'exigeait la coutume.

— Merci seigneur Immortel de nous avoir offert ta bienheureuse protection, merci de nous avoir donné tes rêves pour nous abriter du froid qui règne au-dehors, merci à toi, Seigneur des Songes, je touche la terre de mon front et me prosterne devant ta bonté, toi le seigneur de ma vie !

Sable se leva et se dirigea vers la jarre où l'attendait une eau bien fraîche. Une bonne louche pour lui puis, toujours sans dire un mot, une autre pour Puce. La litanie pâteuse de Nyzt s'arrêta net quand retentirent à nouveau les trompes. Péniblement, il se remit sur pieds et tendit une main vers Sable.

— De l'eau !

— Pourquoi pries-tu ? interrogea Puce en se dévouant pour aller lui chercher ce qu'il demandait.

— Parce qu'il faut le faire.

— Sinon...

— Sinon, les Onirks viennent et te renvoient au grand froid !

Les Onirks. Ces êtres asexués et étranges qui servaient le seigneur Immortel Sakrajka. Ils en avaient déjà aperçu un en rôdant du côté des jardins autour de la tour, et celui-là aurait attrapé Nyzt si Sable n'était pas intervenu d'un grand coup de branche derrière la nuque de la créature. Le temps de reprendre sa respiration, Sable l'avait étudié. Bien qu'humanoïde, il différait en beaucoup de points des humains et, même les nuits sans lune, il aurait été difficile de le confondre avec les habitants de Meleter. Il ressemblait à une longue asperge pourvue de bras et de jambes filiformes. Une courte robe bleu pâle de la même couleur que son pelage soyeux recouvrait son torse et son bassin. Ses grands yeux très bleus n'avaient pas de paupière et il était très difficile de savoir à ce moment

s'il était réellement inconscient ou s'il le regardait fixement. Peut-être devrait-il en affronter un autre, cette nuit. Cette idée le fit frissonner.

— Tu vas le faire ? le questionna Puce. Plusieurs fois, il l'avait surprise à lire dans son esprit.

— Quoi ? Nyzt avait brusquement relevé le menton, inquiet, l'eau dégoulinant sur son torse gras.

— Pas toi idiot, Sable ! La tour !

— C'est bientôt ? s'informa-t-il distraitement. Peu de choses intéressaient Nyzt et il oubliait presque aussitôt ce qu'on lui avait dit.

— Ce soir, précisa Puce en allant s'asseoir à côté de Sable.

— Déjà ?

Puce ignore la question de Nyzt.

— Alors, Sable ?

Elle écarta avec douceur une mèche rebelle collée au front du garçon.

La couleur de sa peau avait pris avec les années la teinte des plages bordant Meleter et donnait à ses traits une douceur tranquille qui plaisait à Puce. Elle chercha dans ses yeux mordorés un signe, une réponse mais ne décela rien ; Sable rêvassait comme il le faisait de plus en plus ces derniers temps. Elle claquait des doigts.

— Hein ? Il avait sursauté. Désolé, je m'étais assoupi.

— Non, tu ne dormais pas, enfin pas vraiment. Je suis inquiète.

Sable coupa court aux commentaires de celle qu'il considérait comme sa petite sœur.

— Tu disais ?

— Elle voulait savoir si tu allais relever le défi de Noyo, intervint Nyzt qui avait cueilli un des régimes de dattes pendus au plafond.

— Je crois que oui.

— C'est de la folie, autant pour lui que pour toi. La tour est sévèrement gardée et quand bien même tu passerais les sentinelles, il y aurait les Onirks ! Puce avait bondi sur ses pieds et lui faisait face.

— Je passe par l'extérieur.

— Alors, tu devras faire face aux gargouilles.

— Et qu'est-ce que vous allez lui faire, à la fille de notre seigneur bien-aimé ? les interrompit Nyzt en haussant plusieurs fois les sourcils de façon comique.

— Pourquoi dois-tu être aussi révérencieux quand tu parles de lui ? s'énerva Sable. Tous les sujets touchant à l'Immortel avaient tendance à le mettre en colère pour une raison qu'il ignorait ; ça avait débuté à l'époque de ses « absences » quelques semaines auparavant ; d'ailleurs beaucoup de sujets le mettaient hors de lui sans qu'il puisse se l'expliquer. Je regrette, dit-il devant la mine déconfite de son ami. Vous devriez retourner en ville pour négocier la soie. J'ai besoin de me reposer, conclut-il en se laissant aller contre la paroi, les yeux clos.

— C'est ça, ignore-nous comme toujours ! pesta la petite fille. Allez viens, Nyzt, sa seigneurie a besoin d'être seule.

Sable dut se forcer à ne pas sourire. Le sommeil vint le saisir peu après qu'ils aient quitté la grotte, un sommeil glacé et peuplé de spectres immobiles. Toujours la même scène interminable quand il s'endormait : il gisait sans force sur le sol, non loin de corps exsangues, incapable du moindre mouvement, l'esprit confit dans une brume opaque. Tout jeune, il avait essayé d'en discuter avec sa mère, mais elle l'avait sermonné et mis en garde : il était interdit d'en parler, car il risquait un jour de ne pas se réveiller. Puce avait admis deux ans plus tôt qu'elle détestait dormir car elle avait froid, mais elle ne se souvenait pas aussi nettement que Sable de ce qu'il advenait d'elle. Juste l'impression d'être morte.

Dans ce rêve-ci, il distingua une ombre ressemblant à un Onirk. Elle était penchée sur lui. Les yeux sans paupière sur le visage inexpressif étaient rivés aux siens et il crut sentir le souffle de la créature tant elle était proche. Jamais son « cauchemar » n'avait été aussi réel depuis qu'il était né, quelque quatorze ans plus tôt.

Il se réveilla, le cœur battant à tout rompre et grelottant malgré la chaleur. D'après la luminosité hors de la grotte, il ne s'était guère écoulé de temps. Il décida de s'entraîner un peu en vue de l'ascension de la tour de l'Immortel. Après quelques échauffements, il sortit et, au lieu de descendre, agrippa une prise sur le côté de l'entrée, puis une autre. Les parois de la fissure étaient en léger dévers et n'offraient que peu d'aspérités. Pourtant, ses mains et ses pieds progressaient infailliblement sur la roche blanche, crochétant la plus petite excroissance calcaire, n'hésitant pas à balancer d'un point à un autre son corps sec et musclé. Il se hissa ainsi jusqu'à un ressaut situé à mi-chemin du sommet. La caresse du vent à cette hauteur était agréable et Sable en profita pour ressasser les événements qui l'avaient conduit à ce pari stupide.

Il y a deux lunes de ça, il s'était mesuré avec Noyo dans l'ascension de la voie surplombant le port et avait eu le dessus une fois de plus, lui mettant plus de vingt longueurs dans la vue. Vexé, Noyo qui prétendait être le meilleur voleur de Meleter, avait insinué que les falaises n'étaient pas idéales pour exprimer son talent, ne les connaissant pas aussi bien que Sable et l'escalade n'étant qu'une des facettes de leur « art ». Pour Noyo, le vol était un « art » et lui-même était un artiste. Il avait proposé à Sable un ultime défi qui devait selon lui les départager définitivement. Sable se souvenait de la scène. Il faisait nuit. Ils étaient tous deux au bord des plateaux, sous un ciel criblé d'étoiles, absorbés par le regard de pierre de l'ancienne cité. Noyo avait souri en regardant la tour de l'Immortel.

— Je clamerai partout haut et fort que tu es le meilleur si jamais tu ramènes avant moi un objet appartenant à la fille de notre seigneur ! avait-il dit.

Comme poussé par une voix intérieure, Sable avait accepté.

— Ooooooooooooooh ! appela Puce depuis l'entrée de la fissure. Ils étaient revenus.

Ses deux amis avaient obtenu un bon prix d'une vieille voisine ; elle destinait la soie à sa bru, pour son mariage. Avec force gestes et mimiques, Nyzt n'en finissait plus de raconter comment Puce avait vanté leur marchandise, allant jusqu'à obtenir trois fois ce

qu'ils espéraient. Sable écouta avec plaisir les exagérations de son ami tandis que l'héroïne de ces hauts faits rougissait et protestait.

— Elle a même menacé de proposer le lot à une autre rombière qui saurait apprécier la qualité, tu te rends compte ! À cette harpie ! s'exclama-t-il en mimant la voisine.

— Ne fais pas attention à lui, dit Puce en le frappant à l'épaule.

Ils rirent de bon cœur.

La bonne humeur ne dura pas et très vite, un silence morose s'installa dans la grotte. Le rendez-vous était fixé à la mi-nuit dans les jardins entourant la tour.

Quand Camerune fondit sur les plateaux, talonné de près par Sri qui avait pris un peu d'avance et emplissait déjà le ciel, Sable se prépara. Il revêtit un gilet de cuir auquel pendait une dague dans son fourreau et enroula de longues ficelles lestées autour de ses poignets.

— C'est pour quoi ? l'interrogea Nyzt.

— C'est un secret, répondit-il en nouant un turban autour de sa tête. Puce lui apporta son minuscule sac qu'il mit en bandoulière. Il est temps de se mettre en route, déclara-t-il.

Ils sortirent à la nuit tombée, la fissure seulement éclairée par l'aura de la lune Sri. Sans un mot, ils gagnèrent les limites de la ville et, longeant les murs, prirent la direction de la tour de l'Immortel. Sur le chemin, des ombres se joignirent à eux parmi lesquelles quelques figures illustres comme Dagos, le chef du quartier des Lanternes, et même « le Vénérable » qui commandait l'une des bandes criminelles les plus importantes.

— Mon garçon, penses-tu vraiment pouvoir y arriver ? Le Vénérable s'était porté à sa hauteur et lui avait passé un bras squelettique autour des épaules. Malgré sa répulsion pour cet assassin sans vergogne, Sable ne protesta pas. Le vieux chef continua : Ce n'est plus de la simple grimpe. Il s'agit de s'attaquer aux biens de l'enfant de l'Immortel. Il va te falloir plus que du courage, mon gars !

— J'y arriverai, rétorqua froidement Sable qui augmenta son allure.

— Bien. L'autre lui tapota la nuque. J'ai misé sur toi, alors ne me déçois pas, garçon ! lança-t-il après s'être laissé distancer.

— Quelle saloperie ! ragea Puce.

— Tout doux, l'enfant, fit une voix éraillée. Ce fut au tour de Dagos de s'approcher, un mastodonte de plus de deux mètres dont on racontait qu'il était capable d'étrangler deux hommes à la fois. Vous avez bien de la chance de nous amuser, le vieux et moi, sinon vous pourriez dans un trou d'eau en ce moment. Tâche de ne pas l'oublier, petite sottise, si tu ne veux pas que je te serre le cou ! Une de ses énormes mains s'abattit sur le crâne de Sable et le stoppa net. Ne me manque pas de respect, toi ! dit-il en le faisant pivoter sans douceur entre ses doigts. Les yeux de la brute se rivèrent à ceux de Sable comme deux clous chauffés à blanc et, même s'il ne le montra pas, le garçon sentit la peur lui nouer le ventre. D'un geste, Dagos pouvait lui broyer la tête ; ce n'était pas plus dur pour lui que de presser une orange mûre. Moi aussi, j'ai misé gros sur toi. Le Noyo est une bille de bois et il vivra pas vieux ou du moins pas plus vieux que son paternel qui

le protège. Tout le monde savait que Neyos était non seulement le père de son rival mais aussi le maître des quais et l'ennemi juré de Dagos. Son fiston va même peut-être y passer cette nuit et il va pas être jouasse, mon grand ! Alors réussis et on s'arrangera pour qu'il ne puisse jamais se venger ! Je laisserai pas mon poulain se faire hacher par un crevard comme Neyos. Pigé ? Tu redescends seul et tu n'auras plus jamais de soucis à te faire. Compris ? Les doigts musclés exercèrent une forte pression sur ses tempes. Sable déglutit. J'entends rien, mon gars, menaça Dagos.

Un « oui » à peine audible franchit les lèvres de Sable.

— Comment ?

— Il a dit oui ! Laissez-le ! supplia Puce qui s'était immiscée entre eux deux. Un attroupement peu amical s'était formé autour des trois enfants.

— ...suis un peu sourd, j'ai pas entendu, grogna le géant, entraînant quelques ricanements parmi ses hommes.

— Oui, répéta Sable clairement, s'efforçant de ne pas baisser les yeux. Dagos le maintint prisonnier, cherchant dans le regard du garçon une confirmation à ses dires. Ce qu'il y vit dut le satisfaire car il le relâcha en souriant.

— Allez, va ! Et étonne-nous ! ajouta-t-il en reculant, faisant signe à la racaille autour de se disperser.

Sable leur tourna le dos et repartit en serrant les poings ; il détestait se sentir aussi vulnérable. La brise nocturne souffla un nuage de poussière vers eux qui étouffa les récriminations de Puce. Sable distingua difficilement deux ou trois jurons bien sentis entre deux quintes de toux qui firent rire ce qui restait de leur escorte. Les derniers curieux se dispersèrent à l'approche des beaux quartiers, territoire fortement surveillé par la milice du gouverneur. Il y eut quelques sifflets, quelques adieux suivis de quolibets à l'adresse de Sable et ce fut tout. Ils étaient de nouveau trois. Puce en tête, ils avançaient sans bruit, profitant de chaque recoin pour s'abriter, les sens en alerte, attentifs au moindre bruit. Bientôt, sans qu'ils aient à lever la tête, ils surent le palais tout proche ; des effluves embaumaient l'air à proximité des jardins, mélange étourdissant de fragrances nocturnes. Une grille haute de plusieurs mètres et surmontée de pointes de fer acérées se dressait de l'autre côté d'une avenue large et pavée, dernière barrière entre eux et la demeure de l'Immortel. Ils se regroupèrent sous un porche non éclairé pour un dernier adieu.

— C'est haut, je vois même pas le sommet ! s'émerveilla Nyzt, le nez en l'air.

À cette distance, la tour occupait tout le ciel, occultant même Sri qui l'auréolait d'argent. De ce côté du monde, nulle architecture, même naturelle, ne pouvait rivaliser avec cette construction phénoménale. Sable estimait sa hauteur à plus de trois cents pas et son diamètre à un peu moins de cent. Quand il était tout jeune, il avait essayé en vain de dénombrer les fenêtres et les balcons. Combien d'âmes vivaient entre ses murs ? Il ne savait rien de cette tour.

— Et Noyo ? demanda Nyzt.

— Il est sûrement déjà parti.

— Ou alors, il te prépare un sale coup. Tu vas le tuer ? risqua Puce.

— Non.

— Mais, Dagos, tu l’as entendu ! Il veut que tu élimines Noyo pour avoir prétexte à te protéger contre la colère de son père. Si jamais tu ne le fais pas, c’est Dagos qui s’en chargera ! geignit Puce.

— Jamais. Le visage de Sable s’était fermé. J’y vais. Attendez-moi à la grotte !

Sans aucun avertissement, il fit volte-face et, ramassé sur lui-même, traversa en courant l’espace dégagé. Arrivé au bas de la grille, il bondit et, s’aidant des barreaux, se hissa rapidement jusqu’aux pointes qu’il enjamba adroitement. Après les avoir gratifiés d’un geste d’adieu, il sauta de l’autre côté et disparut dans une allée. Puce et Nyzt ignoraient qu’ils ne le reverraient plus jamais.

Courbé en deux, Sable progressait entre les parterres de fleurs, les narines saturées par leur parfum et la peau égratignée par les épines des plus sauvages. Arbres et haies étaient taillés de façon spectaculaire, représentant soit des personnages, soit des animaux inconnus, soit des formes étranges qui n’éveillèrent aucun souvenir chez Sable. Il évita les divers bassins où nageaient des poissons aux écailles colorées et réfléchissantes, et surtout les nombreuses resserres habitées par les jardiniers. Il n’y avait rien à craindre des soldats au-delà de la grille, seuls les Onirks et surtout les terribles gargouilles surveillaient cet endroit. Mais les jardins de l’Immortel étaient avant tout un lieu de plaisir réservé aux oisifs de la noblesse de Meleter et même à cette heure tardive, il s’en trouvait encore pour s’amuser ou roucouler. Sable observa un instant un groupe de nobles aux atours bouffants et chamarrés jouer à se poursuivre dans ce qui semblait être un labyrinthe fort simple en riant et criant comme des enfants. À l’écart, un couple d’amoureux se prélassait à l’ombre d’un immense manguier sans dire un mot. S’il n’y avait eu ce pari, il leur aurait joué un tour à sa façon. Il continua à progresser avec précaution, louvoyant sans bruit entre les différents obstacles. Plusieurs fois, il imagina entendre au-dessus de lui le battement lent des ailes brassant l’air, mais ce n’était que le vent dans les branches. Sachant que contre ces terribles gardiens son couteau serait impuissant – leur peau noire et veinée de feu était réputée plus résistante que l’acier –, il comptait plutôt sur sa discrétion et son agilité pour leur échapper.

Arrivé au pied de l’édifice, il dut se dévisser le cou pour étudier le mur lisse qui semblait se perdre dans les étoiles. Fenêtres, terrasses et balcons grêlaient les parois comme autant d’alvéoles dans une ruche. Le temps avait à peine endommagé la surface blanche, mais cela était suffisant pour un grimpeur expérimenté ; seul le vent l’inquiétait véritablement. D’après les informations qu’avait glanées Puce, l’entrée qui donnait sur les appartements de la princesse Sambraze se situait aux deux tiers de la tour, du côté nord. Il lui faudrait deux heures pour y parvenir si tout se déroulait comme il le souhaitait.

— Tu as choisi l’extérieur !

Sable reconnut la voix muée de Noyo. Il prit sur lui pour ne pas trahir sa surprise ; il ne l’avait pas entendu venir.

— Oui, répondit-il en faisant mine d’examiner la voie qu’il s’était choisie.

Le garçon vint à ses côtés et étudia lui aussi le mur. Du coin de l’œil, Sable inspecta son adversaire. Torse nu et vêtu de cuissardes en cuir fort serrées, une longue natte

plantée sur son crâne rasé, bien plus grand et mieux charpenté que bien des adultes, Noyo allait devenir un colosse doté d'une agilité hors du commun ; le tout, hélas, contrebalancé par une trop grande confiance en soi. Derrière ce visage bien fait et souriant, il y avait un orgueil que ni les nombreux revers, ni les blessures – à l'exemple de cette cicatrice boursofflée qui lui balafrait la poitrine sur toute la largeur – n'avaient pu entamer. Ils avaient été proches par le passé mais une querelle stupide lors d'un partage de butin avait mis fin à cette amitié naissante, depuis, Noyo lui en voulait.

— Je crois que je vais emprunter le même chemin que toi, ça peut être amusant. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que tu devrais te taire.

Noyo éclata d'un rire moqueur.

— Je vois que tu as toujours aussi peur.

— Oui.

Et sans plus attendre, Sable entama l'ascension.

— Hé ! Attends-moi !

Sri était passée au-dessus de leur tête quand les sonneurs du temple soufflèrent dans leur instrument pour annoncer la troisième et dernière prière de la journée. Ils durent obliquer vers la face nord pour gagner l'ombre protectrice, s'aidant d'une succession de balcons en forme de coquillage. Sable eut beau rivaliser d'adresse et de vitesse, c'est avec une bonne longueur d'avance que Noyo atteignit l'immense terrasse du gouverneur, première « étape » de leur épreuve. Ensuite, la tour s'évaserait sensiblement vers l'extérieur corsant encore une escalade qui l'était déjà assez.

Quand à son tour il se rétablit sur la rambarde de cuivre qui ceignait l'esplanade aérienne, Noyo l'attendait tranquillement, ses yeux et son sourire plus arrogants que jamais. Il se tenait entre deux plantes grasses, savourant une cuisse ruisselante sûrement chapardée parmi les reliefs du banquet qui s'était tenu sur la terrasse extérieure.

Au vu des nombreuses tables encore chargées de plats entamés et de vaisselle sale, le gouverneur de Meleter avait dû inviter une bonne centaine de personnes. Sable distingua même quelques formes endormies couchées à même le marbre blanc et quelques torches brûler encore ici et là. Parfois, une brise plus forte venait agiter les lourds rideaux sombres qui masquaient les différentes entrées du palais.

— Regarde cette ville ! Le bras musclé de Noyo engloba d'un geste large Meleter qui miroitait sous eux. Elle est désormais à mes pieds. De nouveau, il éclata d'un rire clair et perçant que l'écho s'empressa de saisir et d'imiter. Nerveux, Sable vint le rejoindre non sans avoir plusieurs fois vérifié le ciel. T'es-tu déjà demandé comment était Ern ?

— Nous devrions y aller plutôt que de bavarder, murmura Sable.

Noyo n'avait pas entendu ou il fit tout comme, car il reprit :

— À l'ouest, les plateaux et les ruines de la vieille ville, ensuite le désert. Et par là... (il désigna le nord) ...et par là... (puis le sud, caché par l'imposante tour derrière eux. Il s'interrompit et d'un pas décidé, traversa la terrasse, vers l'extrémité est) ...et encore par

là, la mer, toujours la mer qui nous encercle ! dit-il en passant entre les tables. Sable s'empressa de le suivre, courbé en deux et attentif au moindre bruit, écoutant distraitemment les élucubrations de celui qui avait été son ami. Sais-tu pourquoi aucun d'entre nous ne voyage ni n'explore ces terres et ces mers inconnues ? Pourquoi jamais aucun étranger ne repart une fois débarqué ? Parvenu à l'opposé de la terrasse, il sauta lestement sur la rambarde et se retourna, dos au vide. Sais-tu pourquoi ? insista-t-il.

— Je sais surtout que si tu continues à faire du boucan, tu vas nous attirer des ennuis, siffla Sable entre ses dents. Son instinct lui dictait de fuir à toutes jambes et d'abandonner ce pari stupide. Noyo le toisa un instant sans rien dire, ses traits gommés par l'obscurité. Ainsi figé et immergé dans l'ombre, sa silhouette se découpait dans le ciel étoilé et rappelait à Sable les imposantes et majestueuses statues du port.

— Qu'espères-tu ? demanda-t-il toujours immobile.

— Finir ce que j'ai commencé et rentrer me coucher.

— C'est tout ?

— C'est déjà bien... qu'est-ce...

Sable cligna plusieurs fois des yeux sans comprendre tout de suite ce qu'il voyait ; une paire d'ailes – battements silencieux et irréels – encadrait à présent Noyo, une ombre plus imposante se superposant petit à petit à la sienne.

— ATTENTION ! hurla-t-il alors que deux autres créatures s'élevaient à gauche et à droite. Des sillons de braise crevassaient la carapace d'obsidienne des gargouilles là où leurs entrailles ardentes l'avaient fait éclater, leurs yeux n'étaient que deux fentes brûlantes taillées dans un visage grotesque et leur gueule, une ouverture béante sur une fournaise aveuglante. Étrangement, elles ne dégageaient aucune chaleur. Noyo réagit en premier d'un saut périlleux en avant qui l'amena à côté de Sable.

— À l'intérieur de la tour ! cria-t-il avant de s'élancer vers l'une des entrées qui menaient dans la tour.

Sable n'hésita pas et bondit à sa suite, talonné par les pesantes gargouilles. Zigzaguant entre les tables ou sautant par-dessus, renversant ici une chaise et là un grand plat de semoule qui roula avec fracas sur le marbre, marchant pour l'un sur le ventre d'un dormeur et pour l'autre sur sa figure, ils finirent par distancer de peu leurs effroyables poursuivants.

— Entre ici ! ordonna sèchement Noyo qui, sans perdre de temps, écarta un pan de rideau.

Sable allait entrer dans la tour quand il vit, à la limite de son champ de vision, la quatrième gargouille arriver en planant. Il n'eut pas le temps d'alerter Noyo que déjà, la créature cueillait sa tête comme elle l'eût fait d'une fleur, d'un coup de griffe précis et aussi tranchant qu'une faux. Le corps décapité resta debout le temps d'un battement de cœur, la main crispée sur le tissu puis s'écroula, le sang giclant à grands jets du cou et éclaboussant Sable. Frappé de stupeur, il sentit un souffle d'air sur sa nuque et ferma les yeux en attendant le coup mortel... qui ne vint pas. Par chance, la gargouille l'avait manqué... pas complètement. Une tape violente en travers des épaules l'expédia rudement à l'intérieur du palais.

Il se ramassa sur lui-même, roula pour amortir sa chute et se retrouva accroupi dans un grand hall sombre et vide. Sur sa droite, une des monstrueuses créatures s'empêtra dans les rideaux qu'elle arracha avant de s'écraser non loin de lui, défonçant le carrelage sous sa masse. Une gerbe orange jaillit au niveau de sa gueule et enflamma le tissu qui la retenait prisonnière, ses membres antérieurs labourant le sol aussi aisément que de la terre meuble.

Sable n'attendit pas de voir si elle réussissait à se dégager et courut tout droit. Les murs à gauche et à droite étaient percés de nombreuses portes en ogive mais il se décida pour l'imposante porte du fond. Interdit, un serviteur, un plateau à la main, le regarda passer. Les dalles étaient froides et glissantes sous ses pieds nus mais il accéléra. Il dérapa sur les derniers mètres et se réceptionna d'un coup d'épaule sur l'un des battants qui s'ouvrit sous la poussée. Sa curiosité l'emportant sur sa peur, il risqua un coup d'œil en arrière pour découvrir que la gargouille avait réussi à se libérer et avait décollé mais qu'au lieu de le poursuivre, elle s'envolait vers l'extérieur.

Sans lui laisser le temps de s'étonner, une porte toute proche s'ouvrit et un Onirk entra dans le hall, ses yeux bleus sans paupière fixés sur lui. Plus grand et plus mince qu'un humain, il se tenait bien droit, le visage inexpressif et rigide. Un duvet bleuté recouvrait son épiderme et, vêtu d'une robe du même ton, on aurait pu le croire nu. Terrifié, Sable se rua dans le hall suivant, en tout point identique à celui qu'il venait de quitter, comme s'il avait traversé un miroir. Cette fois-ci, il se décida pour la porte la plus proche mais avant qu'il ne l'atteigne, elle s'était ouverte et un deuxième Onirk l'attendait sur son seuil. Au dernier moment, il dévia sa course, manquant de tomber et allongea sa foulée. D'autres portes grincèrent et d'autres Onirks se postèrent devant. Ils ne lui laissaient pas le choix : un seul couloir n'était pas gardé ; il s'y engouffra sans réfléchir. Sur les murs lambrissés bondissaient à ses côtés des tigres peints et souriants, des émeraudes dans les yeux.

Il déboucha à fond de train dans une salle immense, garnie de colonnes représentant des palmiers et où toutes sortes d'escaliers reliaient de nombreux bassins aériens. Sans ralentir, il gravit des marches, bondit par-dessus un bain fumant et se dirigea vers l'une des grandes baies vitrées qui donnaient sur l'extérieur. Une femme cria quand elle le vit passer au-dessus d'elle et un gros bonhomme avec pour seul vêtement une serviette enroulée autour de la taille essaya même de l'arrêter. Arrivé devant la paroi de verre, il se saisit d'une chaise en fer et la lança à travers de toutes ses forces, levant un bras pour se protéger les yeux des éclats. Quand il le baissa, il vit une gargouille qui lui faisait face, des flammèches s'échappant de sa gueule menaçante. Des Onirks avaient surgi un peu partout et l'encerclaient. Sable repéra une brèche dans cette haie vivante et s'élança à nouveau en comptant sur sa rapidité. Curieusement, ils n'esquissèrent aucun geste pour lui bloquer la route et même s'écartèrent.

Sable emprunta un couloir plus large – le seul libre – qui menait à une pièce au centre de laquelle s'enroulait un escalier en spirale. Il y avait d'autres passages mais tous étaient gardés par des Onirks. Il n'eut pas à hésiter longtemps entre monter ou descendre car une des créatures se tenait en contrebas. Essayant de les prendre de vitesse, il grimpa les marches quatre à quatre, les poumons en feu. Combien étaient-ils et que voulaient-ils ? L'épuiser ? Jouer avec lui avant de l'achever ? D'étage en étage, de couloir en couloir ils l'aiguillonnèrent ainsi, bloquant certains passages, en laissant libre d'autres

Toujours en courant malgré la fatigue, il fit irruption dans un salon spacieux au beau milieu duquel une fontaine en marbre vert, représentant une main ouverte, crachait des pierres précieuses qui venaient s'éparpiller sur le sol en mosaïque. Un voile diaphane s'agitait devant la seule fenêtre bien trop étroite, même pour lui. Les Onirks ne l'avaient pas suivi et il n'y avait qu'une seule porte. De la pièce voisine, il entendit prononcer son nom, une voix féminine, langoureuse et envoûtante qui lui évoqua de chaudes sensations dans le bas-ventre.

— Sable, approche.

Il devinait un piège mais ne savait comment réagir et la voix était si plaisante...

Sans qu'il s'en aperçoive, il avait fait deux pas vers la chambre adjacente. Seuls étaient visibles un balcon qui donnait sur la nuit étoilée et le bord d'un lit aux montants dorés et torsadés.

— Sable, n'aie pas peur, rejoins-moi ! Je t'attends depuis si longtemps.

À côté d'une banquette, une petite statuette figurant une femme rebondie tenait sur son opulente poitrine un miroir. Il y surprit son image, couverte de sang.

— Approche ! fit la voix. Plus près ! Et – peut-être malgré lui, il ne savait plus vraiment – il entra et découvrit Sambraze pour la première fois.

Très droite, elle trônait dans un fauteuil d'or rutilant de pierreries, son corps gracile et nu paré de plaques de jades. Son visage lui souriait entièrement : de ses yeux si noirs bordés de longs cils à sa bouche si petite et si bien dessinée, de ses joues colorées et vivantes jusqu'à son menton si joliment rond, en passant par son nez qui semblait s'être retroussé pour l'occasion. Tout en elle l'attirait : il voulait passer ses doigts dans ses longs cheveux lisses et noirs, effleurer ses hanches étroites, poser ses lèvres sur les siennes, tenir dans ses mains ses deux petits seins.

— Viens !

Son désir gonflait dans sa poitrine à mesure qu'il approchait comme si son cœur allait éclater. Et il la toucha. La sensation n'était comparable à aucune autre et le plaisir qu'il éprouva à ce simple contact dépassait tout ce qu'il avait connu. Le souffle coupé, il tomba à genoux, cherchant à trouver de l'air, la bouche grande ouverte.

— Doucement, lui murmura-t-elle à l'oreille avant de lui mordiller gentiment le lobe. Elle s'était agenouillée devant lui, complètement nue à présent.

Incapable de bouger ni même de respirer, l'esprit paralysé, Sable se laissa déshabiller, frissonnant à chaque nouveau contact. Elle l'aida ensuite à s'allonger, se pencha sur lui et l'embrassa d'abord tendrement puis avec passion, sa langue tiède cherchant la sienne. Une énergie brutale coula en lui et d'un coup l'air afflua avec violence, déchirant ses poumons. Des larmes qui n'étaient pas les siennes mouillèrent ses yeux.

— J'arrive ! promit Sambraze haletante. Ou bien était-ce : « Il arrive ! » Il ne savait plus, tout comme il ne savait pas s'il jouissait ou s'il souffrait.

Une main aussi légère qu'une caresse se posa sur son sexe et l'amena entre d'autres lèvres, humides. Soudain, il se sentit la pénétrer et exploser en elle. Ses mâchoires claquèrent dans le vide, ses yeux se révoltèrent et son corps s'arqua sous la décharge de plaisir ou de douleur. Une multitude de voix puissantes et tristes envahirent alors tout son

être, des voix masculines en rien comparables à celle de Sambraze.

— Désolé, mon enfant, je vais devoir te faire très mal, dirent-elles.

Et il ouvrit les yeux sur un monde de poussière en criant comme un nouveau-né, incapable de bouger, prisonnier d'un corps sans force et la bouche sèche, si sèche.

Chapitre 7 : Deïal

Hiver 1257 AE (après l'Exode)

La Forteresse Grise.

Dans les entrailles de la forteresse, les jeunes chevaliers se préparent à rejoindre le poste qui leur a été affecté sur Ern. Ils ne sont qu'une poignée. Les enfants qui portent la marque de l'Innomé sont de plus en plus rares. La dernière année, le recruteur est revenu seul de sa tournée à travers les royaumes. Les voix qui s'élèvent pour demander une réforme de l'ordre sont de plus en plus nombreuses.

Une faible lueur pénétrait par la seule ouverture de la cellule : une meurtrière fermée par une plaque de résine sale. Deux semaines avaient passé et Deïal n'avait pas revu Jahald. Au cours de leur dernière conversation, il l'avait pressé de questions sur son voyage vers la légendaire Bracellanne, essayant de comprendre pourquoi Deïal avait été choisi, sous-entendant qu'il eût été préférable de l'y envoyer, lui. Le mépris – cette amitié condescendante dont il faisait preuve à son égard depuis leur enfance – se teintait à présent de haine et de suspicion, et chaque mot qu'il avait prononcé était destiné à le faire souffrir et à l'isoler davantage. Finalement, ils s'étaient séparés fâchés, Jahald arguant que Deïal était un danger pour l'ordre et qu'il irait se plaindre au Bachar. Leur première leçon n'ayant lieu que dix jours plus tard, Deïal était donc resté dans sa cellule, seul comme il ne l'avait jamais été. Son corps et son esprit soutenus par le Sakt contenu dans l'armure, il ne lui était plus nécessaire de dormir ni de manger, et chaque journée paraissait ne jamais vouloir finir ; et, quand elle finissait, c'était une autre qui commençait en tout point identique à la précédente. Leur dernier et ultime repas datait d'un mois. Ils avaient renoncé à une grande partie de leur humanité. Jamais plus leur corps n'éprouverait la faim ou la fatigue, jamais ils ne connaîtraient l'amour physique.

Les murs gris autour de lui l'enfermaient bien moins que ce carcan de fer-prié qui l'étouffait ; il avait perdu le peu de liberté qu'il possédait. Souvent, pendant ces semaines qu'il passa seul, il repensait à Angandir et ses compagnons qui, après avoir trahi l'ordre des Sadouraks pour sauver les anciens royaumes contre la horde du Grand Hiver, avaient souhaité qu'on leur ôte l'armure sacrée. Le premier haut-roi n'avait survécu que quelques années à l'opération, le temps de voir naître Arabesque et de concevoir un héritier. Les chevaliers Sadouraks qui l'avaient suivi n'avaient pas eu sa résistance et avaient péri sous la main des chirurgiens. Deïal admirait le courage qu'il leur avait fallu pour se faire ainsi écorcher, même si ses maîtres lui avaient expliqué que, l'ordre refusant que les mystiques

nourrissent leur armure de Sakt, ces dernières seraient de toute façon devenues leur tombe.

Il songea aussi à Ifral. Sa seule compagne lui manquait cruellement et vint le hanter plus d'une fois au cours de ces journées d'éprouvante solitude. Son épée lui avait valu d'être considéré comme un paria par ses maîtres, au point que certains avaient voulu sa mort, s'il en croyait les quelques mots surpris dans la salle de l'ordre. Il se garda bien de l'invoquer, de peur de se faire surprendre. Les mystiques l'observaient ; plusieurs fois, il avait senti une présence aussi légère et fugitive qu'une feuille emportée par le vent se poser sur son esprit. Mais ce qui le préoccupait plus que tout, c'était Grond. Pourquoi cette entité tant redoutée par l'ordre Sadourak l'avait-elle mandé et pourquoi le Bachar avait-il accepté ?

D'après les anciens récits, la créature ressemblait à un Matgen, l'une des deux races nées du maléfice de l'Alchimiste, l'autre étant celle des redoutables Logranns. Les deux races avaient en commun d'être nées d'une étreinte fusionnelle avec un humain, mais les premiers avaient pour moitié du sang d'ours tandis que dans les veines des seconds coulait pour moitié la colère du loup.

Des incarnations d'Oboss, seule une avait été vaincue par une force autre que les Sadouraks. L'Immortelle Shadrya Fêl n'avait pas éliminé Oboss à proprement parler mais avait envoyé contre lui l'un de ses avatars à forme d'ours. Après une lutte épique pour la possession du corps de l'Alchimiste, l'avatar de Shadrya Fêl avait triomphé, donnant naissance à l'entité Grond. La suite était du domaine de l'histoire des hommes. Grond, aspiré par la tourmente bestiale, avait pris la tête des créatures nées du vent lunaire et, ensemble, ils avaient déferlé sur les anciens royaumes, vagues furieuses de crocs et de griffes décimant les humains qui avaient résisté à l'hiver et au maléfice de l'Alchimiste. Désobéissant au Bachar de l'époque, quelques Sadouraks, menés par le fameux Angandir s'étaient alors dressés contre la horde et l'avaient repoussée jusqu'à la frontière de l'impénétrable forêt d'Anworden, demeure de l'Immortelle Shadrya Fêl. Celle-ci, prise de pitié pour ceux de ses enfants victimes du maléfice – loups et ours – mais ne pouvant supporter ce qu'ils étaient devenus, leur céda la moitié de sa gigantesque forêt qui prit le nom de Mogranne : « la Pire-née ». Angandir et son armée, diminuée et affamée, massacrèrent les mi-bêtes restantes, caricatures d'hommes et d'animaux, mais ne prirent pas le risque de provoquer le courroux de l'Immortelle. Selon la légende, celui qui allait devenir le haut-roi des Mille Couronnes partit seul à la rencontre de Shadrya Fêl, la trouva et lui proposa un marché : si elle jurait de ne plus se mêler des affaires des hommes, ceux-ci ne pénétreraient jamais plus dans sa forêt ; elle accepta. Pour garantir leur parole commune, il s'empessa de dresser une muraille de pierre et de soldats autour de Mogranne et d'Anworden.

— *Cesse de te tourmenter, ton apprentissage va bientôt débiter et tu dois t'y préparer*, déclara Mojin qui s'était immiscé dans son esprit. Bien plus léger qu'une feuille.

— *Maître, Grond est-il encore possédé par l'Immortel Oboss ?* demanda Deïal à brûle-pourpoint sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche.

— *Oboss laisse bien plus que des cicatrices dans le cœur des hommes et ce cœur-là était si perversi...* Il ne termina pas sa phrase.

— *Devrai-je le tuer ?*

— *Tu feras ce que t'ordonnera le Bachar.* Deïal ressentit l'hésitation du maître mystique. *Les roues du temps tournent de nouveau à plein régime. Ern bruisse des changements à venir. Grond t'a mandé personnellement et nous désirons savoir pourquoi.*

— *C'est tout ?*

— *C'est tout, pour l'instant.*

— *Notre ordre n'a jamais essayé de l'éliminer.*

— *Il est introuvable même pour nous,* répondit le Saktar Mojin après une autre hésitation. *Je dois te laisser.*

— *Au revoir, maître.*

Mais Mojin avait déjà quitté son esprit. Il se leva péniblement – les ressources de son armure s'étaient considérablement amoindries – et alla se poster devant la meurtrière. La feuille de résine de piètre qualité laissait entrevoir un ciel et une mer brouillonne. Il soupira. Un poing de fer tapa sur sa porte.

— Il est l'heure ! hurla Milade, l'une des rares femmes à avoir rejoint l'ordre Gris. L'attirance pour le vide était plus rare chez les individus de sexe féminin du fait « du pouvoir de leur matrice » avait coutume de dire le vieux maître des récits en ricanant bêtement.

— J'arrive ! dit-il alors qu'elle frappait à nouveau.

Il sortit dans le couloir où elle l'attendait, une expression dure dans le regard. Si petite était sa tête qu'on l'eût dite posée sur la collerette de métal de son armure.

— Tu es en retard.

— Comment le saurais-je ? Il n'y a aucun sablier dans mes quartiers où je suis consigné et je ne suis pas aussi doué que toi pour deviner l'heure.

Les runes sur son crâne glabre n'avaient pas encore totalement cicatrisées et quelques-unes saignaient. De grands cernes cerclaient ses yeux à l'iris grisonnant ; elle aussi était à bout. Peut-être plus que lui, qui n'avait pratiquement pas bougé. Sans réagir à ses sarcasmes, elle lui tourna le dos et se dirigea vers l'escalier.

Les jeunes chevaliers Sadouraks et le Far Mehal les attendaient au milieu de l'immense salle de fer ; l'endroit avait les dimensions d'une vaste caverne et vaguement la forme d'un cube déformé. Les murs, le sol et le plafond étaient protégés par des plaques de fer-prié rivetées entre elles ; beaucoup étaient gondolées et donnaient à l'ensemble l'impression qu'une créature encore plus volumineuse y avait été enfermée et qu'elle avait essayé de l'agrandir de l'intérieur pour s'en échapper. Des lumières blanchâtres dansaient sur la surface grise du métal tels des feux follets : les résidus de Sakt contenu dans les murs. À en juger par les petits nuages de vapeur qu'ils soufflaient, la température devait être basse. L'armure les protégeait du froid – excepté leur tête, seule partie de leur corps exposée – mais les runes étaient encore si brûlantes qu'ils ne ressentaient rien d'autre qu'une importante chaleur. Ils n'avaient plus que quatre sens et selon les vieux chevaliers, le goût disparaîtrait en quelques saisons, ne

leur en laissant plus que trois ; un sacrifice de plus.

Leurs pieds de métal résonnèrent contre les plaques de fer-prié à mesure qu'ils s'approchaient du groupe des Sadouraks. Tous fixaient les deux retardataires. Jahald était là bien sûr, moins vindicatif mais tout aussi fatigué qu'eux.

— Nous t'attendions ! gronda le Far Mehal.

Deïal baissa les yeux devant le regard dur qui semblait vouloir le transpercer. Il était difficile de faire autrement. Avec le temps, les runes avaient creusé des sillons sur le visage et le crâne du Far, pas jusqu'à l'os comme pour le Bachar mais assez profondément pour gommer les anciens traits et lui en figurer de plus terribles. Le gris de son armure s'était assombri au point de devenir aussi noir qu'un ciel virant à l'orage et, d'ailleurs, ses colères étaient aussi redoutables que la plus violente des tempêtes.

— Bien, vous allez recevoir pour la seconde fois de votre existence l'énergie sacrée dans votre corps. Il fit une pause, prenant le temps de les jauger tous. Vous avez senti que votre armure est devenue plus lourde, plus encombrante ces derniers jours ; vous vous essoufflez plus vite et votre esprit est plus lent à réagir. Malgré le volume de la salle et la voix forte, ses paroles paraissaient étouffées et ne trouvaient nul écho sur les parois de métal. Nous vous avons laissé éprouver ce qu'est un Sadourak vidé de son Sakt, enfin, en partie, car sinon vous seriez morts. Ainsi après avoir goûté au pouvoir, vous avez éprouvé sa perte. Vous vous êtes sûrement aperçus qu'il est très facile de se laisser posséder par cette force que l'Innomé nous a donnée. Il fit à nouveau un arrêt puis reprit presque en criant : Mais vous êtes des chevaliers Sadouraks et votre volonté doit être à l'image de votre armure : dure et inflexible ! C'est pourquoi, vous allez apprendre à vous dominer. Vous apprendrez qu'il est des ivresses autrement plus destructrices que celles procurées par l'alcool. Il se posta devant Jahald. Tu es sûrement le plus doué d'entre vous... (le jeune chevalier redressa le menton et esquissa un sourire) ...mais aussi l'esprit le plus corruptible (qui mourut tout aussi vite). Tu dois accepter cette faiblesse, la combattre et la maîtriser ! Il s'écarta d'eux à reculons. Dans quelques instants, un mystique commencera à canaliser le Sakt dans votre armure de fer-prié ; il vous faudra résister le plus longtemps possible et rester maître de vous. Je ne veux voir que des visages impassibles et des corps détendus. Quand vous aurez atteint la limite, déchargez-en un peu sur les parois de fer-prié. Il les désigna d'un doigt métallique. Videz-vous par petites quantités puis recommencez jusqu'à ce que je vous dise d'arrêter. Des questions ? demanda-t-il de façon à ce que personne n'ait envie d'en poser. Bien. Milade, c'est à toi.

Le chevalier Milade déglutit, inclina la tête et se concentra. Deïal et les autres s'écartèrent prudemment sur un geste du Far Mehal. Curieusement, il pensa au monde à l'extérieur de la Forteresse Grise, ce monde dont il était coupé depuis tant d'années. Alors que dans le royaume des Mille Couronnes et dans tout Ern, rien n'avait vraiment changé, lui s'était transformé. Ses seuls contacts avec l'extérieur se résumaient à quelques paroles échangées avec les gens du village situé au pied de la forteresse.

Milade laissa échapper un cri de souffrance et les muscles de son visage se contractèrent quand le Sakt coula dans son armure. Il était très difficile d'expliquer comment les mystiques, leur esprit aux frontières de la Création, pouvaient ainsi, en se servant du fer-prié comme de balises et de réceptacles, canaliser l'énergie sacrée avec autant de précision depuis un lieu aussi lointain. Son unique expérience lui avait paru si

naturelle que la théoriser lui paraissait chose impossible.

Une zone du plafond à l'aplomb de Milade avait blanchi et pris les teintes du Sakt. La Sadourak vibrait à présent de tout son être à mesure que le pouvoir investissait l'armure greffée à son organisme. Les runes protectrices sur son crâne flamboyaient tandis que de ses yeux dégoulinait une lumière blanche d'une consistance pâteuse qui crépitait au contact de l'air. Tous les regards étaient braqués sur elle et son armure qui sensiblement prenait du volume. Quand elle se mit à baver du Sakt par la bouche, le nez et les oreilles, le Far l'apostropha durement :

— Libère-le, idiot !

Mais elle ne semblait plus entendre grand-chose. Deïal aperçut des gouttes de sang perler à la commissure de ses lèvres qui se consumaient immédiatement en se mêlant au Sakt. Le Far s'avança vers elle et la frappa au torse d'un coup-de-poing puissant qui explosa dans le silence et qui l'envoya rouler pesamment sur le sol. Aucun humain n'était capable d'une telle force.

— Éloignez-vous ! avertit-il en se rapprochant d'elle.

Tous obéirent alors même que Milade, allongée sur le dos, était saisie de violents hoquets, son bassin se soulevant brutalement du sol par à-coups. Le Sakt se répandait sur la surface métallique qui l'absorbait en partie. Le Far Mehal lui saisit un bras et la releva sans effort malgré son poids.

— Crache ! hurla-t-il plusieurs fois à son oreille.

Obéissant à la voix impérieuse du Far, Milade se mit à vomir l'énergie du vide qui embrasa l'air en coulant. Peu à peu, elle en vint à contrôler l'afflux de Sakt et, redressant la tête, l'expulsa par la bouche et les yeux, en trois lances de lumière blanche et éblouissante qui vinrent frapper la paroi opposée. L'air grésillait dans le sillage de l'énergie comme la graisse en contact avec une poêle brûlante. Aucun animal, aucune matière hormis le fer-prié, aucun humain, pas même un Immortel n'aurait résisté à un tel pouvoir de destruction. À ce moment, Deïal sut avec certitude que plus aucun d'entre eux n'était humain, il le comprit au plus profond de lui en voyant le visage de Milade, simple masque de peau percé de trous par lesquels s'échappait le Sakt, et son corps de métal, caricature de la femme qu'elle était quelques semaines auparavant. Les maîtres de l'ordre Sadourak les avaient transformés sans se soucier de ce qu'ils étaient ; ils avaient sacrifié l'humanité de quelques-uns pour sauvegarder celle de tous les autres.

ooOoo

La cellule du Bachar Hyass comportait un lit taillé dans la même pierre grise qui habillait toute la forteresse ainsi que deux bancs de chaque côté de la seule fenêtre qui donnait sur l'est. Il n'y avait rien de plus : un chevalier Sadourak, une fois revêtu de l'armure, se suffisait à lui-même.

Le Bachar parla le premier.

— Tu voulais me faire ton rapport sur l'apprentissage de Deïal. Je t'écoute. Ton impression, Mehal ? Comme à son habitude, il tournait le dos à son interlocuteur et

contemplant la mer et le ciel d'hiver.

Le Far Mehal s'éclaircit la gorge.

— Il obéit comme on le lui a appris mais la foi l'a quitté. Je pense même qu'il ne l'a jamais possédée. Je vous le dis à nouveau, Bachar : c'est un danger pour l'ordre qu'il nous faut éliminer sans tarder ! Ses pouvoirs sont par trop dangereux et le corrompent chaque jour un peu plus. L'armure n'y a rien fait. Qu'on l'envoie à Grond et la bête se jouera de lui, lui soutirera notre savoir ou pire.

Comme toujours, l'impétueux Far Mehal avait du mal à se contenir et il ne fut pas nécessaire à Hyass de se retourner pour savoir que son successeur contenait sa rage avec peine.

— Mojin croit en Deïal mais lui aussi redoute la rencontre avec le seigneur de Mogranne. Pas pour les mêmes raisons, je suppose qu'il éprouve une certaine curiosité pour les facultés de Deïal. Hyass soupira. Mojin est un mystique avant tout et comme tous les mystiques, il se sent obligé de percer les secrets du Sakt et de la Création, de comprendre ce qui ne peut être expliqué. Peut-être a-t-il raison, qui sait ?

— Mais son don est perverti ! explosa le Far Mehal. Pourquoi ne puis-je pas prendre la tête de quelques chevaliers ? Nous en finirions une fois pour toutes avec cette menace dont nous avons hérité par la faute de ceux qui nous ont précédés ! En quelques semaines, je libérerai la forêt Mogranne de toutes les mi-bêtes et je tuerai Grond ! Quant à Deïal, ce ne sera guère difficile.

Hyass croisa les mains derrière lui, ses yeux toujours bercés par les flots agités.

— Et Shadrya Fêl ?... Le pacte ? demanda-t-il doucement.

— Je m'en charge. Ce pacte a été conclu entre un renégat et une Immortelle ! Il n'a aucune valeur.

— Tu oublies que notre ordre a juré de n'user de son pouvoir que dans un seul but : traquer et détruire l'Immortel Oboss. Tu sais très bien qu'après avoir détruit Grond, Shadrya, Sakrajka et tous les Immortels encore sur Ern, tu voudras t'attaquer aux sorciers de Gonoth, puis aux Itinérants, ainsi qu'aux prêtres fous du Solzar, pour finir par vouloir diriger le monde. Et ensuite, tu voudras aller déranger les morts sur Sri afin d'éradiquer Sanne.

— Je..., balbutia Mehal.

— Il faut que tu apprennes à te contrôler si tu veux me succéder. Le Bachar Hyass se retourna, abandonnant à regret le spectacle au-dehors. Mais je suis d'accord sur un point : Deïal et Grond doivent mourir. Tu connais cet adage : « d'une pierre, deux coups » ? Le visage du Far s'éclaira. Le Bachar donna un dernier ordre d'une voix dure : Qu'il ne tarde pas trop à partir.

— J'obéis dans la vérité, Bachar, répondit le Far qui ne pouvait cacher sa joie.

— Et que Mojin n'en sache pas trop, conclut-il avant que Mehal ne referme la porte.

Chapitre 8 : Asurbias

Hiver 1257 AE (après l'Exode)

Petite Angande. Arabesque, capitale du royaume des Mille Couronnes.

Lors du premier banquet du tournoi d'automne, le haut-roi s'effondre soudainement. Un prince inconnu, Asurbias, se lève et accuse le prince de Brann. La rumeur de l'empoisonnement du haut-roi se propage dans toute la capitale. Beaucoup prétendent que le Lion de Brann serait à la tête de la conspiration visant à démembrer le royaume des Mille Couronnes et à rendre aux anciens rois leurs prérogatives.

La pièce était meublée modestement d'un lit à colonnes très dépouillé, d'une table toute simple, d'une chaise bancale et d'un coffre fermé par un énorme cadenas. La seule fenêtre en ogive donnait, au nord, sur l'un des jardins intérieurs du palais-forteresse. Non loin d'une fontaine, deux sentinelles veillaient à ce qu'Asurbias ne s'échappe pas par la fenêtre. La porte de ses appartements était ouverte sur une antichambre où discutaient deux autres gardes du haut-roi. Asurbias frissonna malgré le feu qui ronflait dans la petite cheminée. Logeant dans le palais-forteresse comme les princes de renom, il aurait pu être satisfait, s'il n'y était pas prisonnier.

Encore heureux que l'on n'ait pas ordonné de me jeter dans un cachot ! se dit-il.

Ses accusations lancées à l'encontre de Gorgass Fragor juste après que le haut-roi se fut écroulé avaient déclenché un chaos durant lequel il avait bien cru périr. Le Lion de Brann avait tiré l'épée et, ses suivants l'imitant, avait bousculé tables et serviteurs pour se précipiter sur lui. Paralysé par la peur, Asurbias avait fermé les yeux et prié l'Innomé et ses ancêtres de lui venir en aide. C'est Brangue le bâtard, à la faveur de la mêlée, qui l'avait sauvé en se jetant entre lui et Gorgass. L'épée au poing, l'énorme demi-frère du haut-roi avait crié : « Vous osez vous battre alors que votre souverain gît à terre..., que mon frère Caldric est peut-être en train de rendre l'âme ! » Puis, alors que tous s'étaient figés, il s'était adressé au commandant de la garde du haut-roi : « Nanss, veuillez mettre un peu d'ordre ici ! » L'Itinérante Neliathe, accrochée à son bras comme s'il eût été assez courageux pour la protéger – ou bien était-ce pour le soutenir ? – lui avait murmuré d'une voix tremblante : « Une ombre est passée ». Il ne saurait peut-être jamais ce qu'elle avait voulu dire, car juste après, ils avaient été séparés par les gardes. Suant et grognant, Brangue l'avait accompagné sans ménagement vers sa chambre actuelle, davantage pour le protéger que pour l'enfermer.

Six jours s'étaient écoulés pendant lesquels Brangue et le premier conseiller Durneas

étaient venus plusieurs fois l'interroger. Pendant ce temps, Caldric n'en finissait pas d'agoniser dans son lit, victime d'un empoisonnement ou d'une étrange maladie ; aucun chirurgien n'était capable d'identifier son mal.

La plus grande partie des Princes avait regagné leur tour ou avait prudemment pris le chemin du retour vers leurs terres.

Asurbias avait révélé tout ce qu'il savait de la conspiration au bâtard. L'obèse avait voulu connaître chaque détail et l'avait questionné plusieurs heures durant. Bien sûr, il avait tenu à vérifier par lui-même les allégations d'Asurbias et n'avait rien trouvé : aucune trace de poison dans la coupe du haut-roi, ni dans les mets auxquels il avait goûté. Ses hommes avaient fouillé chaque buisson de la forêt où s'était tenu le rendez-vous secret des conspirateurs, sans succès. Quant au prince Jian, étranglé par les branches du saule, son père – un vassal de Gorgass – jurait l'avoir vu le lendemain, juste avant qu'il ne quitte Arabesque pour leur lointain château. Personne n'avait aperçu les sorciers ni même le vieil assassin du Sobsogre. Rien. Brangue avait été clair lors de leur dernière entrevue :

— Je te crois, mais il te faut savoir que je suis le bâtard et que du fait de l'indisposition... (il avait insisté sur « indisposition » comme pour savourer le mot) ...de mon frère, je suis dans une position inconfortable. Certes, sa fille Trienne n'est pas en âge de poser la couronne sur sa petite tête de moineau et, de ce fait, je deviendrais le régent mais peu de princes dans les Mille Couronnes me suivront. Tandis que Gorgass, l'illustre Lion de Brann... (Il avait ricané.) Mais pour l'heure, le premier conseiller gouverne encore au nom du haut-roi et parce que ma nièce et moi le tenons fermement par le collier, mais si Caldric venait à mourir, tout s'effondrerait. Sache que c'est avec difficulté que j'ai obtenu ta garde. Mais le premier conseiller ne peut en rester là au risque de déplaire à son vrai maître : le Lion de Brann. D'ailleurs, celui-ci a demandé à te voir pour que tu répondes des graves accusations portées contre lui. Jusqu'ici, j'ai pu le faire patienter mais je ne peux éviter plus longtemps votre rencontre, sinon, c'est la guerre, et sans Caldric, elle sera vite remportée et le royaume à nouveau divisé.

Devant la mine pâissante d'Asurbias, il avait ajouté :

— Ne pisse pas tout de suite dans tes braies, jeune homme, j'ai mandé quelques illustres têtes pour assister à ton interrogatoire, dont certaines qui ne portent pas le Lion dans leur cœur. Cette sotte de Trienne sera sûrement là aussi. Mais sache que si tu ne convains pas, Gorgass exigera ta mise à mort et l'obtiendra.

L'obèse l'avait alors regardé, la chassie dégoulinant au coin de ses yeux cruels, et avait esquissé un demi-sourire carnassier avant d'éclater de rire et de lui administrer une formidable claque sur l'épaule. Puis en hochant la tête, il était sorti.

Le premier conseiller, lui, n'était venu qu'une fois mais, par ses questions insidieuses, avait clairement confirmé les dires du bâtard : il n'était pas son ami. Il avait voulu savoir qui Asurbias avait informé de ce qu'il avait imaginé avoir vu. Il avait répondu qu'il avait tout gardé pour lui en attendant de rencontrer le haut-roi.

— Et l'Itinérante ? s'était enquis le premier conseiller.

— Elle m'a trouvé inconscient et a eu la bonté de me soigner. J'ai beaucoup insisté pour qu'elle me trouve une place au banquet, prétextant que c'était une chance de me

faire une place à la cour, avait tenté d'expliquer Asurbias.

Le lendemain, il apprenait par le bâtard qu'elle avait été retrouvée pendue dans sa cellule où les gardes l'avaient jetée la nuit du banquet. Sa mort l'inquiéta plus qu'elle ne l'attrista. Il avait compris après cette annonce que Brangue était vraiment le seul rempart entre lui et une vilaine exécution. Il soupira. L'Itinérante aurait fait une bonne maîtresse mais les ancêtres et ses tout nouveaux ennemis en avaient décidé autrement.

Tout jeune, il rêvait de cour, de complots, de trahisons et de secrets. Il se demandait à présent s'il n'eût pas mieux valu rester avec ses frères idiots dans leur lointain château.

Distraitement, Asurbias fit jouer la crémone de cuivre tout en contemplant Sri à travers les vitraux colorés de la fenêtre. La lune où reposaient leurs ancêtres et où l'Immortelle Sanne était retenue prisonnière dans son château de glace noire attirait invariablement son regard. Ce croissant distordu par le verre semblait vouloir jouer un rôle dans sa vie. D'après l'Itinérante, des ancêtres s'intéressaient à sa petite personne : quelques jours plus tôt, elle avait insinué qu'un ancêtre l'avait guidée vers lui... Qu'avait-elle voulu dire avant qu'ils ne soient séparés dans la mêlée qui avait suivi la chute du haut-roi ? De quelle ombre parlait-elle ?

La voix de basse de Brangue le tira de sa rêverie.

— C'est l'heure, prince Asurbias de Gandrol.

Il ne l'avait pas entendu venir et, face à la montagne de graisse, ne put que balbutier un vague « mais... ». Deux hommes arborant une tunique frappée de trois moitiés de couronnes – les armes du bâtard – par-dessus leur haubert crasseux encadraient Brangue et observaient Asurbias comme on détaille un animal à la foire ; ces deux-là n'étaient jamais très loin de leur maître et avaient plutôt l'air de coupe-jarrets que de chevaliers. Asurbias ragea intérieurement de ne pas avoir le pouvoir de leur faire baisser les yeux ; il était prince et eux, de simples hommes au service d'un demi-sang qu'Asurbias, et bien que le bâtard soit son seul défenseur, n'aimait pas. La main baguée de Brangue s'abattit sur son épaule, lui broyant les trapèzes, et l'entraîna de force.

— Par ici, mon minet, c'est le moment de vérité.

— Le haut-roi... ? questionna Asurbias en grimaçant de douleur.

— Ça se présente mal. C'est peut-être ton dernier jour sur Ern. Ce soir ou demain, tu iras rejoindre tes ancêtres sur Sri, à moins que tes paroles ne convainquent nos gentils nobles. Le malheur, c'est que le seul sur qui tu aurais pu compter n'est pas à Arabesque, c'est son fils qui le représente : un bébé sans aucune autorité. Et Trienne. Mais cette sotte ne te sera pas d'une grande utilité.

C'est empoigné au cou comme un vulgaire criminel qu'il pénétra dans la salle où l'attendaient ceux qui allaient décider de son sort. Les seigneurs étaient assis à la même table, tournant le dos à l'imposante cheminée où flambait un feu généreusement alimenté par un vieillard, et tous flanqués de leur champion, guerrier massif veillant sur son maître. Quelques chiens de chasse couchés près de l'âtre levèrent la tête un instant pour jager le nouveau venu avant de s'assoupir à nouveau.

Habillé d'un simple surcot matelassé, Gorgass trônait au centre sur une chaise à haut

dossier. Excepté la blondeur de leurs cheveux, Asurbias et lui se différenciaient non seulement par la taille mais aussi par cette virilité exacerbée que dégageait le prince Fragor, et qui lui faisait complètement défaut. Tel un prédateur devant sa proie, le Lion de Brann l'étudiait, ses doigts pinçant négligemment ses lèvres. Son visage carré n'accusait aucunement les cinquante années qu'on lui attribuait et, mis à part quelques fils blancs dans la masse dorée de ses cheveux, nulle trace de vieillesse. À sa gauche, un jeune homme peu rassuré le regardait aussi, les épaules bien droites et les mains à plat devant lui. Ses traits, à mi-chemin entre l'adolescence et l'âge adulte, ne rassuraient pas Asurbias et il eut nettement préféré que le prince de Sangué soit le géant derrière lui. Celui-ci devait être Jandrin dont la force était légendaire ; il écrasait tous les autres chevaliers présents par sa taille et surtout par cette volonté implacable qui se lisait dans ses yeux foncés. La jeune princesse Trienne était également présente et demeurait à la droite de Gorgass, jeune pousse plantée dans une robe d'un rouge brillant dont le col montait jusqu'au menton.

Ni laide, ni belle, pensa Asurbias qui ne put s'empêcher de jeter un rapide coup d'œil à ses formes naissantes compressées par le tissu. Le visage poudré et maquillé ainsi que les cheveux nattés, elle regardait avec curiosité celui qui avait accusé le Lion de Brann pour finalement, d'une petite moue, signifier le peu d'intérêt qu'elle lui portait. Le dernier prince d'importance se trouvait être Horianss Parnemain, prince de Parn, vautre dans un siège confortable et bâillant ostensiblement. Près de la porte du fond, le commandant Nanss et deux gardes du haut-roi se tenaient en compagnie d'un vieil homme à belle allure, d'un autre plus jeune, dont la robe en laine vulgaire laissait penser qu'il n'était pas noble, et du premier conseiller au cou duquel pendait la lourde chaîne en or afférente à sa charge. Tous le jaugeaient.

Et tous voient un jeune homme à la mise pauvre et sale, un petit prince terrifié, rumina-t-il.

Il résolut de durcir son visage et de les affronter de toutes ses forces, dût-il être condamné à mort. C'était sa seule carte à jouer. Brangue gagna la chaise vide à côté de Trienne tandis que le commandant Nanss s'avavançait, l'air misérable. Il devait sa charge non à la lumière quasi inexistante qui brillait derrière ses yeux mais au sang proche de celui du haut-roi qui coulait dans ses veines. Heureusement, il craignait Brangue plus que tout, ce qui leur avait garanti la fidélité des gardes du palais.

— Vous nommez-vous Asurbias de Gandrol ? demanda-t-il gauchement après s'être posté devant lui. Pas aussi gros que Brangue, son visage flasque et son embonpoint trahissaient pourtant son amour pour les plaisirs de la table.

— Oui.

— Vous n'êtes pas le frère de l'Itinérante ? intervint, le premier conseiller.

— Non.

— Vous avez menti donc, insinua l'homme en soupesant sa chaîne, symbole de sa charge et de sa loyauté au haut-roi.

Mais celui-là est au service du prince de Brann, se rappela Asurbias. Et, de toute façon, les nombreux coups d'œil appuyés à l'intention de Gorgass Fragor entre chaque question auraient suffi à un crétin pour se faire une idée assez juste de son allégeance.

— J’ai menti pour pouvoir venir au banquet et prévenir le haut-roi qu’il était en danger.

Il serra les poings devant la face mielleuse qui reprenait sur un ton moqueur :

— Ah, ce fameux complot ! Pragrald, le Sobsogre, Gonoth, tous nos princes. Pourquoi pas le Solzar ?

— Je n’ai jamais dit que tous les princes étaient impliqués. Un seul était à visage découvert et il s’agit du prince de Brann ici présent ! accusa-t-il en pointant d’un doigt nerveux le seigneur Gorgass Fragor. Les muscles du visage du Lion de Brann se contractèrent mais il n’esquissa pas un geste.

— Donc, ce seraient les seigneurs du Sobsogre qui, à la demande du prince de Brann, auraient empoisonné...

— Des assassins plutôt ! le reprit l’héritier de Sangue qui s’était levé. Les gens du Sobsogre ne méritent pas le titre de prince et sont une honte pour les Mille Couronnes. Le jeune Yrann gratifia Asurbias d’un sourire hésitant. Je ne suis pas venu assister au procès du prince Asurbias de Gandrol. Je ne vois pas ce qu’il aurait à gagner à porter de telles accusations tandis que le seigneur de Brann...

Il laissa en suspens la fin de sa phrase, dévisageant Gorgass sans sourciller. Seule la boule qui descendait et remontait dans la gorge du prince et ses joues creusées témoignaient de son trouble. Il lui avait fallu du cran pour affronter le Lion de Brann et cet Yrann semblait en avoir à revendre, constata avec une pointe d’envie Asurbias.

S’il n’avait été celui qui risquait sa vie, il aurait trouvé cette réunion très instructive. Cette assemblée, à travers cet interrogatoire-prétexte, reflétait assez bien l’état dans lequel se trouverait le royaume si le haut-roi venait à mourir. Le bâtard était dans une position difficile étant donné que seule la reconnaissance de son demi-frère l’avait hissé au rang de prince et ce, contrairement à la tradition. La régence dans ces conditions semblait illusoire ; la volonté de Caldric ne perdurerait pas au-delà de sa mort et Trienne n’avait pas l’étoffe d’une reine. Tout au plus serait-elle l’enjeu d’une couronne et il y avait fort à parier que sa main échoirait à l’un des fils de Gorgass Fragor. À moins que le prince de l’ancien royaume de Sangue ne s’allie à Brangue pour assurer la régence, un scénario peu vraisemblable même si le prince Yrann venait à l’instant de renouveler sa loyauté au royaume des Mille Couronnes.

Asurbias remarqua que le géant derrière Yrann avait esquissé un sourire alors que l’étonnement se lisait sur les visages, y compris et surtout sur celui de Horiass Parnemain ; celui-ci avait dû croire que tout était joué d’avance et ne comprenait plus ce qui se passait. Quant à Brangue, il se tapait le ventre de l’air de celui qui assiste à une bonne blague.

— Vous m’accusez, vous aussi, d’un acte odieux sur la simple parole d’un prince ruiné et trop heureux de se faire remarquer. Je ne suis pas sûr d’apprécier, dit Gorgass en se levant à son tour. Et je crois que...

Un laquais à la mine agitée entra alors sans s’être annoncé et, rejoignant directement le premier conseiller, lui chuchota quelque chose à l’oreille.

Caldric est mort, ne put s’empêcher de penser Asurbias en se demandant alors

pourquoi le laquais était si excité. Tous fixaient à présent le premier conseiller qui, après avoir secoué la tête, s'apprêtait à parler. Mais le laquais n'en avait pas fini et d'après ses mimiques, semblait moins amène de délivrer la seconde partie de son message.

— Quoi d'autre ? demanda le premier conseiller agacé.

Encore une fois un murmure inaudible même pour ceux, comme Trienne, qui penchèrent la tête en avant dans l'espoir de surprendre un mot ou deux. Le premier conseiller s'écarta soudain comme si on l'avait mordu et dirigea son regard vers Asurbias. Perdu, il quêtait une aide du côté du Lion de Brann mais ne trouva qu'un visage figé dont le sang semblait s'être retiré.

— Qu'y a-t-il, Durneas ? Le haut-roi serait-il vivant ? questionna malicieusement Brangue, également debout.

— Le haut-roi a repris conscience.

— Et bien pourquoi cette si triste figure ? A-t-il perdu la raison ?

— Non, bredouilla le premier conseiller en fixant à nouveau Asurbias. Le haut-roi Caldric a mandé de toute urgence le prince de Gandrol, lâcha-t-il à regret.

— Et bien réjouissons-nous de la nouvelle, déclara Gorgass sur un ton qui affirmait le contraire. Pour ma part, je vais revêtir mes atours de circonstance pour constater ensuite par moi-même la remise sur pied de notre bon monarque, conclut-il rapidement.

Le chevalier servant qui l'escortait tira son fauteuil en arrière, une main sur la garde de son épée.

— Je vous accompagne, mon ami, annonça Horianss Parnemain en s'extirpant difficilement de sa chaise.

— Ne vous éloignez pas trop, messeigneurs, les nargua Brangue alors qu'ils se hâtaient déjà vers la porte. Mon frère pourrait avoir envie de vous poser quelques questions à vous aussi ; puis s'adressant à Asurbias : Quelqu'un veille sur vous, mon ami. Si je m'attendais à ça ! Et il éclata d'un mauvais rire d'ogre. Allez, courons voir mon frère, notre roi à tous !

Le groupe composé de Brangue, en tête, de ses deux hommes de main, du commandant Nanss, du premier conseiller, d'Asurbias et de Trienne, avait traversé le palais-forteresse et pénétré dans la partie haute, domaine de la famille royale. Le prince Yrann avait décliné l'invitation et annoncé qu'il resterait à la disposition du haut-roi dans la tour des Percesang. Aucun mot n'avait été échangé durant le parcours les conduisant devant la double porte couverte de feuilles d'or qui menait aux appartements du haut-roi. Monge, le champion de Caldric, en gardait l'accès, le faciès plus patibulaire que jamais. Son nez cassé et la cicatrice qu'il portait en collier lui donnaient un air brutal que ni ses traits bestiaux ni sa corpulence ne démentaient.

— Sa majesté ne désire voir à son chevet que le prince de Gandrol, annonça-t-il sans émotion.

— J'aurais aimé..., commença timidement Trienne, mais Monge coupa court :

— Et ça vaut pour tous.

— Mon brave Monge, toujours aussi fidèle à ce que je vois. Te jetterais-tu du haut d'une falaise si mon frère te le demandait ? demanda Brangue. Pour toute réponse, Monge ouvrit un des battants et, coulant un regard aussi froid que la glace vers le bâtard, fit signe à Asurbias d'entrer.

La porte se referma sans bruit derrière lui et il se retrouva dans une chambre spacieuse, plongée dans la pénombre, un feu couvant dans la vaste cheminée au manteau de marbre. La température y était fraîche et il remonta machinalement le col de sa tunique. Le sol de dalles colorées était jonché d'herbes sèches diffusant une odeur fumée assez agréable malgré les pointes rances et persistantes de la maladie. Il devina les deux fenêtres occultées par des rideaux aux teintes sombres, assez épais pour ne pas laisser passer la lumière de Sri. Au centre, l'effigie de l'ancêtre Angandir, sculptée dans un métal bleuté, imposait quatre visages d'un réalisme effrayant, un pour chaque point cardinal. Plusieurs coffres, ainsi que deux bancs étaient disposés contre les murs recouverts de panneaux de bois vernis. Une table aux pieds d'ivoire jauni, encombrée de parchemins en désordre, de plumes, d'un encrier et de quelques livres épars avait été tirée près du lit à courtines.

— Tu es Asurbias ? Approche..., articula difficilement le haut-roi allongé sous un édredon volumineux. Asurbias eut un mouvement de recul quand les deux yeux brillants du monarque trouvèrent les siens et s'y attachèrent. Il ne voyait pas ses traits masqués par l'obscurité mais son regard étincelait anormalement. Approche ! répéta-t-il plus fermement.

— Majesté, je suis très honoré que vous m'ayez demandé à votre chevet, dit Asurbias en s'approchant timidement.

— Plus près, mon ami, plus près que je te voie clairement, quémanda le haut-roi sur le ton de la convoitise. Peu rassuré, Asurbias fit le dernier pas qui le séparait du monarque et soudain, une main froide et décharnée jaillit de l'édredon et agrippa son poignet avec la force d'un étau. Il ne put réprimer un cri de douleur. Agenouille-toi, que je voie ton visage de près, mon petit.

Caldric tira d'un coup sec, le forçant à tomber lourdement sur les genoux. Le feu reprit de plus belle à cet instant et il vit enfin ce qu'était devenu le haut-roi. Le poison – s'il s'agissait de poison – avait fait fondre ses muscles et laissé un vieillard amaigri, aux os saillants, qui ne ressemblait en rien à celui qu'il avait aperçu au cours du banquet. En moins de dix jours, il avait perdu une vingtaine de kilos et la presque totalité de ses cheveux. Mais surtout, c'était cette lueur tourmentée dans son regard gris qui attirait immédiatement l'attention, un mélange de terreur et de folie. Quand les ongles s'enfoncèrent dans la chair d'Asurbias et que le sang chaud coula sur sa peau, il gémit, mais ne retira pas son bras.

— Ils avaient raison, ils avaient raison. Tu es là et bien là, prêt à servir ton roi. Monge m'a dit que tu avais déjoué le complot contre moi, raconte, raconte à ton seigneur et maître.

Luttant contre la peur que lui inspirait Caldric, il raconta tout sans omettre le moindre détail. Il avait pu voir avec inquiétude la colère s'emparer de Caldric au fil du récit et avait senti les ongles pénétrer davantage dans son avant-bras.

— Majesté, vous me faites mal..., risqua Asurbias devant la mine effrayante et

silencieuse du haut-roi. Mais celui-ci n'avait pas dû entendre, car la pression s'accroissait.

— Mes princes veulent ma mort et mes conseillers leur ouvrent mes portes. Ils paieront pour cela ! Mais, ce n'est pas grave, mon ami, pas grave du tout. Il lâcha soudain le poignet d'Asurbias et, tout en se léchant les doigts avidement – Asurbias faillit vomir – reprit sur un ton de conspirateur : Il y a beaucoup plus important et les affaires du royaume ne sont que des broutilles en comparaison. Ils m'ont prévenu et nous devons faire vite, très vite. Ils m'ont dit que je pouvais avoir confiance en toi. Tu es désormais mon seul et unique conseiller et je vais te donner deux missions.

Asurbias déglutit avec peine tout en tenant son avant-bras endolori.

— Je vous écoute, majesté.

Il ne rêvait pas. Il était devenu le conseiller du haut-roi. Bien sûr, le haut-roi ne semblait pas dans son état normal mais, même diminué, il restait le monarque des Mille Couronnes. Mais qui étaient ces « ils » qu'il avait évoqués à plusieurs reprises ?

— Tu vas, pour commencer, jeter dans mes geôles tous les princes du royaume que tu trouveras encore à Arabesque.

— Tous ?

— Ne m'interromps pas et obéis ! Tu ne vas pas me décevoir, toi aussi ?

Caldric le scrutait à nouveau mais d'un œil soupçonneux, cette fois-ci.

— Non, majesté, c'est juste que certains princes pourraient vous être encore fidèles.

— Et bien, s'ils le sont, ils seront heureux de m'obéir. Je les veux tous dans mes prisons ; j'y déplace ma cour. L'idée amena une caricature de sourire sur le visage émacié et crispé comme s'il était fier du tour qu'il leur jouait. Et pour les conseillers, pas besoin de les enfermer, mets-les à mort... et qu'ils souffrent ! Crois-moi, je ferai vérifier que tu exécutes mes ordres à la lettre, alors ne me trahis pas. Asurbias acquiesça d'un mouvement de tête en songeant qu'on le menaçait à nouveau de mort. Je vois que tu comprends. Une fois ce problème réglé, tu vas partir sur les routes de mon royaume à la recherche d'un bouffon, c'est très important. Ils m'ont dit que tu le trouverais, mais il te faut faire au plus vite car la chose tapie... Il s'arrêta net, le visage encore plus pâle et la main sur la bouche. Horrifié, il se pencha en avant et fit signe à Asurbias de se pencher lui aussi. Je ne peux t'en parler. Seul le bouffon peut nous sauver et seul lui doit savoir. Ils me puniront si je t'en dis plus, alors fais vite, mon petit, car ils n'attendent pas éternellement. Il retomba en arrière, épuisé. Dis à Monge de faire entrer Brangue, ma fille et cette vermine de premier conseiller, que je leur annonce que tu es désormais celui qui portera la chaîne en or et qu'ils doivent t'obéir.

Seul Brangue broncha quand il apprit qu'Asurbias était nommé conseiller mais devant la menace d'être jeté lui aussi dans la fosse en compagnie de toute la noblesse, il accepta finalement de mettre Trienne à l'abri dans l'un de ses châteaux et de veiller sur elle. Celle-ci blêmit quand elle apprit qu'elle serait confiée à son oncle dont l'affection fort poussée pour la jeunesse en fleur était réputée dans tout le royaume, mais se contenta de chiffonner nerveusement le bas de sa robe. Nanss avait hoché la tête deux fois et avait salué militairement Asurbias. Mais tous comprirent vraiment que s'opposer à Caldric

était devenu mortellement dangereux quand ils virent Monge, sur un ordre de son souverain, expédier le premier conseiller Durneas par l'une des fenêtres de la chambre. Et si d'aucuns avaient remarqué la perte de raison du haut-roi, ils n'en firent part à personne.

Chapitre 9 : Baldir

Hiver 1257 AE (après l'Exode)

Ancien royaume de Brann.

Avant qu'Angandir ne force tous les nobles à déposer leurs couronnes à ses pieds, Brann était un des royaumes humains les plus influents dans cette partie d'Ern. Avec les années, il l'est redevenu et le haut-roi a été obligé de composer avec le prince Gorgass Fragor afin d'éviter une guerre. À présent, les choses s'accélèrent dans la capitale Fulandre où des étrangers circulent en nombre. On murmure dans les tavernes qu'ils pourraient être originaires de l'archipel des Sorciers. Tous devinent qu'il se prépare quelque chose.

La forêt s'était endormie pour l'hiver et avait endossé un manteau de neige immaculé où seuls perçaient par endroits des branches ou des troncs gris aux formes extravagantes. La végétation n'ayant pas survécu au gel, le chemin paraissait bien entretenu, même si irrégulier et creusé de profondes ornières. Le ciel moucheté de gris était aussi triste qu'il pouvait l'être en cette saison. Baldir et le chien Nypherias marchaient en retrait de Tantrelou, se querellant sans cesse, des insultes bien senties pour le premier et des pensées sanglantes pour le second.

— Suffit, vous deux. Je commence à en avoir assez de vos enfantillages ! les réprimanda le vieux magicien sur un ton faussement dur.

En réponse, le chien renifla bruyamment deux fois, d'une façon que Baldir jugea étonnamment méprisante, et se mit à trotter à la suite du vieux mage. Il ignorait toujours ce qu'était cet animal et ni Tantrelou ni le sale cabot n'avaient voulu le lui expliquer. Ce n'était ni un démon, ni un humain. Une création d'Orth ? C'était invraisemblable. Ce n'était pas une illusion non plus. Aucun sorcier, encore moins un mage portant l'anneau, ne pouvait soutenir un tel sortilège aussi longtemps dans ces conditions. Tantrelou était resté énigmatique sur la vraie nature de Nypherias comme il l'avait été quand Baldir l'avait interrogé sur leur destination. Pourquoi aller à Lianss, le bastion de l'ordre Sadourak ? Tantrelou et le chien ne lui faisaient pas confiance. Il était un prisonnier, bien traité mais un prisonnier quand même. En tant que tel, il devait obéir à des règles et la plus contraignante était bien celle qui lui interdisait d'user de la magie du sang. Le grand escogriffe y tenait sérieusement.

— Et que fait-on si les sorciers nous rattrapent ? lança-t-il en espérant qu'ils ralentissent un peu.

Nypherias leur avait appris que deux mages avaient acheté une maison à Fulandre afin de préparer la venue de Bachul. Ils désiraient vraisemblablement connecter la demeure à la tour d'Osseroth afin de faciliter leurs allées et venues.

— L'odeur de ce chien puant va les guider jusqu'à nous, poursuivit Baldir devant l'absence de réponse.

— *Il est fatigué*, se moqua Nypherias.

— Nous improviserons, lança gaiement Tantrelou.

La journée s'écoula comme les autres, dans le froid et le silence seulement troublé par les jérémiades ironiques de Baldir et les hurlements des loups. Une heure avant le crépuscule, ils bivouaquèrent au bord du chemin, à l'abri d'un rocher qui, selon Tantrelou, avait la forme d'un serpent lové sur lui-même. Nypherias partit en quête de gibier. À l'aide d'un rameau mort, Baldir balaya la mince couche de neige pour qu'ils puissent s'installer, puis ramassa du bois pour le feu. Tantrelou avait allumé sa pipe et le regardait faire en souriant.

— Tu as changé dans le bon sens, Baldir, déclara-t-il entre deux bouffées.

— Merci, je ne pourrais en dire autant de toi ; ...toujours moi qui suis de corvée !

— Chacun s'exprime selon ses talents.

— Merci. Quand le chien n'est pas là, le maître se régale.

— Allez, active-toi au lieu de dire des idioties ; j'ai froid.

Baldir leva les mains au ciel et, résigné, délimita un cercle de pierres pour contenir l'âtre, puis entassa le petit bois.

— Je vais encore devoir l'allumer avec le briquet ?

— Oui et mets l'eau à bouillir, il me faut préparer ta potion.

Le matin et le soir, depuis leur départ d'Osseroth, Tantrelou le forçait à boire une décoction fort amère qui, selon le vieux mage, purifiait son sang des impuretés magiques. Baldir devait bien reconnaître que son corps réagissait différemment à présent que nulle magie ne coulait plus à travers lui. Il se sentait – l'impression était vague – libéré d'un poids. Mais à quel prix ! Il extirpa une casserole noircie d'un vulgaire sac : deux bouts de peau de mouton – l'animal équipait Baldir presque entièrement – cousus grossièrement bord à bord et agrémentés d'une lanière de cuir qui lui avait au moins scié les épaules jusqu'à l'os s'il devait en croire la douleur lancinante. Ils avaient échangé les peaux à des charbonniers contre quelques histoires contées par Tantrelou.

Camerune avait disparu derrière les arbres quand il jeta la dernière brassée de neige dans la casserole fumante.

— Il va geler cette nuit.

— Comme toutes les autres.

Il poussa un long soupir et s'éloigna à regret de la source de chaleur ; il leur fallait plus de bois. Tantrelou s'approcha du feu et tendit ses grandes mains noueuses au-dessus des flammes.

— Nyphérias revient... Il ramène une belette !

— Un véritable festin ! cria Baldir à une dizaine de pas. J'aurais préféré le manger lui.

— *Essaie et c'est toi que je croque !*

« La réponse » du chien l'avait pris par surprise et avait une fois de plus déjoué ses défenses. Déjà tout jeune, son mentor Kishnat avait l'habitude de lui répéter qu'il ne se concentrait pas assez. « Bloquer sa pensée, c'est aussi simple que de se boucher les oreilles ! » avait-il coutume de dire. Il se maudit pour son inattention.

— Assez, vous deux ! intima Tantrelou alors que Baldir s'apprêtait à répondre.

Au lieu de cela, il revint pour éviter la belette pendant que Nyphérias réchauffait sa maigre carcasse et que le vieux mage faisait bouillir son horrible breuvage. Baldir observa avec attention les deux cicatrices qui abîmaient la partie supérieure de la gueule du chien. Une lame était à l'origine de ces blessures. Il y avait aussi des vieilles traces de brûlure et d'autres cicatrices qui témoignaient de nombreux combats. Nyphérias avait combattu des humains, dont des sorciers.

Une heure plus tard, ils étaient pelotonnés l'un contre l'autre et cherchaient le sommeil malgré le froid, Nyphérias entre eux deux. Pour passer le temps, Baldir relança le débat écourté dans l'après-midi. Il s'agissait de débrouiller les relations entre l'ordre Sadourak et l'archipel de Gonoth ; pour ce faire, ils avaient passé en revue plusieurs siècles, plus pour passer le temps qu'autre chose. De la fondation de l'ordre juste après l'Exode, en l'an un du calendrier des hommes, jusqu'à la dernière incarnation d'Oboss, ils avaient parcouru plus de neuf siècles : la guerre des Sorciers en l'an deux, qui avait éclaté après la découverte de la possession de Jielkin et sa mise à mort, la seconde incarnation du Dissimulateur dans le corps de la sorcière des Glaces quelque six siècles plus tard qui avait vu les Sadouraks mener une guerre dans les montagnes des Moens, pour finir par l'alchimiste Menolphus qui avait propagé le vent lunaire sur les anciens royaumes, avant d'offrir son corps à Oboss, presque quatre cents ans plus tôt. Pour quel résultat ? Ils étaient tout simplement revenus au point de départ. Oboss n'avait toujours pas été vaincu.

— Pourquoi les Sadouraks se contentèrent-ils de bannir les mages une fois la guerre des Sorciers gagnée ?

Dérangé, le chien grogna et ses mâchoires claquèrent. Mais Tantrelou ne semblait pas prêt à s'endormir non plus.

— J'imagine que Jielkin-Oboss et ses fidèles étant morts, l'ordre Gris ne pouvait plus se résoudre à éliminer ceux qui les avaient aidés.

— Comment ça, aidés ?

— Une bonne partie des magiciens combattit l'incarnation Jielkin-Oboss aux côtés des disciples de Sadourak. Ce sont même eux qui découvrirent et révélèrent la possession de Jielkin par Oboss.

Baldir se redressa sur un coude.

— Je ne le savais pas.

— *Apprenti magicien*, lui lança mentalement Nyphérias.

Il ignora la pique et ferma son esprit.

— Et ils acceptèrent d'être bannis sans réagir alors qu'ils leur avaient prêté main-forte ? s'étonna-t-il.

— Crois-tu qu'ils aient eu le choix ? Encore aujourd'hui, je ne doute pas que certains Sadouraks regrettent cette décision et qu'ils auraient préféré que soient exterminés ceux qu'ils considèrent comme pervers. Et auraient-ils tort ? Après tout, la magie du sang – et peut-être même celle des poudres – nous a été donnée par Oboss et nous rapproche de lui. En ce moment même, n'œuvrons-nous pas pour lui ?

— Tu le penses vraiment ?

— Oui, et c'est pour ça que les membres de l'Anneau d'or ne recourent à la magie qu'en de très rares occasions, et que tu dois faire de même. Jielkin était le plus grand d'entre nous, bien plus puissant que Bachul, et il a succombé à l'esprit d'Oboss après l'avoir défait physiquement.

— Peut-être était-il consentant et que, pour une raison inconnue, il a livré son corps à l'Immortel. N'est-ce pas lui qui a annoncé le départ d'Oboss et n'est-ce pas lui son premier élève... ?

À la périphérie du feu, une branche craqua mais comme Nyphérias ne réagissait pas, Baldir continua :

— ...élève ?

— C'est hélas possible mais peu probable. Nous ne savons pas pourquoi Oboss a eu besoin du corps de Jielkin. Une chose est pourtant sûre, le Dissimulateur n'a pas trahi l'humanité ce jour-là mais bien avant, peut-être dès la création de la Table, et ce serait le sous-estimer que de penser qu'il l'a fait sans raison... Il prépare sa vengeance depuis très longtemps, ajouta-t-il sur un ton pensif.

Baldir sut à cet instant que Tantrelou avait son idée sur la question mais qu'il ne lui faisait pas assez confiance pour la lui confier. Du moins pour le moment. Il se promit, avant de fermer les yeux, de s'astreindre à une plus grande discipline. Le lendemain, il jetterait les composants qu'il avait glanés ici et là ; il ne recourrait plus jamais à la magie tant que Tantrelou ne l'y autoriserait pas.

— Dormons, conclut celui-ci en bâillant.

Le crachotement du feu et les bruits de la forêt bercèrent Baldir pendant un long moment avant qu'il ne s'endorme. Il rêva qu'une femme vêtue d'ombre veillait sur lui.

Comme d'habitude, ils se levèrent bien avant Camerune, pétrifiés et gelés, incapables de dormir plus longtemps. Tous trois burent la tisane brûlante que leur prépara Tantrelou et ils se remirent en route un peu avant l'aube. Il fallut une bonne heure avant que les premiers rayons de Camerune vinssent les réconforter de leur maigre chaleur. À midi, ils firent une courte halte pour grignoter du pain noir et sec, reliquat des provisions offertes par les charbonniers. La forêt semblait ne jamais devoir finir.

Au beau milieu de l'après-midi, ils virent au détour du chemin un homme chenu venir à leur rencontre. Enveloppé dans un manteau de grosse laine bleue, il avançait vers eux courbé sur son bâton de marche et donnait l'impression de ne pas les avoir aperçus. Ses cheveux longs et blancs abondaient sur son crâne malgré son apparente décrépitude.

— *Je sens une présence familière sous le couvert des arbres, et celui-là qui vient vers nous était à Fulandre !* les prévint mentalement Nypherias qui avait découvert ses crocs et grognait.

— Arrête-toi, vieillard et nomme-toi ! commanda Tantrelou.

Sur ses gardes, Baldir dégaina sa dague, fouillant du regard la forêt clairsemée : rien d'autre que la neige et des arbres chétifs. L'étranger n'avait pas entendu ou fit tout comme, car il continua de progresser vers eux à une allure ridiculement lente.

— Pour la dernière fois, halte ! La seconde mise en garde de Tantrelou sembla avoir plus d'effet, car l'homme stoppa et lentement, très lentement, releva la tête, dévoilant un visage lisse comme le marbre et aussi pâle que celui d'un mort. La cornée de ses yeux s'était opacifiée et épaissie au point de former des bouchons à l'aspect gélatineux.

— Tiens donc, fit-il sur un ton faussement étonné, ses lèvres – deux traits noirs – s'agitant à peine. Le légendaire Tantrelou accompagné du bossu et de Nypherias le maudit. Que faites-vous donc ici perdus dans ces bois inhospitaliers ?

Nypherias avançait et reculait à la manière d'un chien, aboyant dans la direction des arbres. Baldir avait reconnu la voix aride et sèche : le sorcier Zojah, un des proches de Bachul. Ce devait être lui qui avait été chargé d'ouvrir la porte entre Osseroth et Fulandre.

— Et toi Zojah, toujours à faire le mendiant ? lança-t-il en pivotant rapidement sur lui-même.

Le sorcier toussa plusieurs fois, ce qui était peut-être sa façon de rire.

— Très drôle mais je crois bien que ta langue ne va plus t'être d'une grande utilité. Sais-tu qu'il existe une peuplade à l'est de ce royaume où les beaux parleurs dans ton genre sont lapidés ?

— Attention ! cria Tantrelou.

Partout autour d'eux, des dizaines de pierres s'arrachaient à l'attraction d'Ern en se dandinant de façon comique comme pour se débarrasser de la mince pellicule de neige. Malgré le froid, Baldir sentit la sueur couler sur son front et ses mains se firent moites.

— Tantrelou ? demanda-t-il anxieux.

— Pas de magie, répondit simplement celui-ci.

Les pierres se mirent à tourner sur elles-mêmes, de plus en plus rapidement, jusqu'à siffler.

— Adieu, fit Zojah. Ses cheveux s'imprégnèrent de son sang et une première volée de pierres, obéissant à un ordre du sorcier, fila vers eux à une vitesse prodigieuse, suivie d'une seconde et d'une troisième.

Dans le même temps, Tantrelou, virevoltant et puisant dans son sac, avait, du geste sûr du semeur, arrosé l'air de milliers de gouttelettes blanches et brillantes.

À chaque fois qu'une pierre entraînait en contact avec l'étrange liquide, elle retrouvait son état naturel et retombait au sol. Seuls quelques rares projectiles passèrent à travers le filet de gouttes, dont un qui brisa une dent de Baldir et un autre qui le cogna au front.

Sans s'arrêter de danser sur lui-même, ce vieux sagouin de Tantrelou continuait à asperger la terre et le ciel en se dirigeant vers le sorcier abasourdi. Sonné, Baldir contemplait cette gigue absurde en bataillant pour recouvrer ses esprits prisonniers d'une espèce de brume temporelle. Une forme humanoïde à tête de chien le bouscula et le ramena brusquement à la réalité alors qu'une lame longue comme son bras lui passait sous le nez. Instinctivement, il roula sur le sol gelé et se releva au milieu d'une pluie de mercure et de pierres, de sifflements reptiliens, de grondements et d'incantations.

La créature canine – sûrement Nypherias si l'on en jugeait par les deux cicatrices qui le défiguraient et l'anneau d'or à son oreille – et un Ssir tournaient autour de lui, en s'observant mutuellement. Bachul avait mis à disposition de Zojah un de ses précieux enfants.

Le démon de l'archimage était vêtu d'un manteau de cuir ample, à la capuche rabattue, et tenait dans chacune de ses mains écailleuses un long sabre d'acier damasquiné. Les serpents de cuivre incisés dans le métal des deux armes accrochaient d'une étrange façon la lumière de Camerune et paraissaient vivants.

Ramassé sur ses deux pattes postérieures et la gueule ouverte, Nypherias lui opposait une masse musculeuse et poilue. Excepté la bestialité qui s'y lisait et le nez qui tenait beaucoup du museau, son visage était bien plus humain que canin.

— Dégage, bossu ! gronda-t-il en fouettant l'air de l'une de ses mains griffues.

À quatre pattes dans la neige, Baldir obtempéra en cherchant des yeux Tantrelou et Zojah ; son ami était parvenu à portée de main du sorcier d'Osseroth qui essayait en vain de lancer un second sortilège, et lui avait envoyé une poignée de mercure en pleine face. Le sorcier poussa un cri étranglé quand le liquide semi-solide l'atteignit, se frottant la peau avec ses manches pour s'en débarrasser. Profitant de la panique de Zojah, Tantrelou le saisit à l'épaule et lui envoya un coup de genou à l'aine, lui coupant le souffle, suivi d'un second qui l'atteignit au menton. La mâchoire partit sur le côté dans un craquement hideux et Zojah s'effondra.

Plus près, Nypherias s'était rué sur le Ssir et essayait en vain de l'attraper à bras-le-corps, esquivant et plongeant pour échapper aux lames du démon. D'une main peu sûre, Baldir arma son bras et lança sa dague sur le Ssir. Celui-ci l'écarta négligemment avec la garde de son sabre tout en portant une botte à son adversaire avec son autre arme. Le tranchant laissa un sillon sanglant sur la bajoue de l'homme-chien.

Ayant ramassé son bâton au passage, Tantrelou était déjà revenu sur ses pas et se ruait à son tour sur le Ssir en faisant tournoyer l'arme au-dessus de lui avec une vivacité incroyable. En position de lutteur, Nypherias repéra une ouverture et fonça tête baissée. Mais encore une fois, le démon esquiva, triompha des assauts et contre-attaqua ses deux adversaires en croisant ses sabres au dernier moment. Tantrelou se jeta de côté en jurant, échappant de justesse à la mort tout en portant un nouveau coup au poignet du Ssir. Moins chanceux, Nypherias s'était empalé sur la lame ennemie mais, curieusement, Baldir l'entendit pousser un jappement de triomphe. Il comprit pourquoi quand l'homme-chien, d'une torsion du buste, arracha le sabre des mains du Ssir, l'arme restant fichée dans son flanc. Surpris, le démon eut une courte hésitation, suffisante pour être désarmé par Tantrelou. Le second sabre tomba à terre avec un bruit mat.

Pendant quelques secondes, tous trois restèrent dans cette position, silencieux et attentifs. Les yeux jaunes et fendus du Ssir passaient de Nypherias à Tantrelou, sa langue bifide s'agitant nerveusement entre ses crochets.

Il va essayer de s'emparer du corps de l'un des deux, songea Baldir.

Tendu, Tantrelou s'était mis en garde et reprenait son souffle. Seules les gouttes de sueur coulant sur son front bombé et la pâleur de sa peau indiquaient les efforts qu'il avait fournis. Nypherias déplaçait et replaçait ses doigts épais et carrés, les babines retroussées, un grondement sourd montant de sa poitrine. Du sang coulait de sa blessure et avait trempé son pelage ras jusqu'à la hanche. Machinalement, Baldir cracha un petit bout de dent cassée.

— Maintenant ! cria Tantrelou.

Lui et Nypherias s'élancèrent sur le Ssir au moment où il se transformait en reptile. Jaillissant de sous la capuche, le serpent noir fondit telle une flèche sur Baldir et plongea dans sa bouche. Il sentit la tête lisse forcer sa gorge et s'y engouffrer tandis que la queue fouettait ses lèvres une dernière fois avant de disparaître complètement. Pris de panique, il tenta de reprendre le contrôle de son esprit et de rejeter la possession.

À moitié étouffé par le Ssir, il se répétait la phrase de Kishnat : « C'est aussi facile que de se boucher les oreilles » ; il la répéta encore et encore alors qu'il lui semblait entendre quelqu'un crier tout près avec sa propre voix ; il la ressassa et il crut « voir » les mots changer d'eux-mêmes, l'entraîner à l'intérieur de son corps.

Flottant dans du coton, Baldir se retrouva à regarder à l'intérieur de lui. Le démon à sang froid avait grossi et, par un effet de mimétisme troublant, phagocytait son organisme rapidement. Il lui semblait entendre l'écho de sa voix – comme une incantation – et ses intestins, répondant à son appel, prenaient vie : plusieurs mètres d'un jaune orangé dans lesquels s'ouvraient des dizaines de gueules équipées de dents coupantes comme des rasoirs et qui se refermaient sur le Ssir. Ses organes s'animaient d'une vie propre et attaquaient à leur tour le reptile. Un monde froid et sombre l'accueillit sans qu'il sache si son hallucination – en était-ce une ? – avait triomphé du démon.

C'est Tantrelou qui dut le calmer en le secouant gentiment : les yeux révulsés, il était en train de hurler, les deux mains plaquées sur les oreilles en se balançant d'avant en arrière, comme les simples d'esprit. La commissure de ses lèvres était déchirée et sa mâchoire était douloureuse. Le corps déchiqueté, découpé en plusieurs tronçons, le Ssir gisait nu à un mètre dans une mare bleutée – son sang – qui allait en s'élargissant. Il avait, en mourant, repris sa forme humanoïde. Baldir ne se souvenait pas l'avoir recraché.

— Calme-toi, c'est fini, l'assura le vieux magicien.

— J'ai froid, dit-il avant de s'évanouir.

Il reprit conscience à la nuit tombée, sous un amoncellement de peaux et près d'un feu ronflant. Une douleur diffuse montait de la région de son ventre. Sa joue était gonflée et le lançait horriblement, bien plus que la bosse sur son front et la morsure à sa main. À sa main ? Il serra le poing en grimaçant. Il ne se souvenait pas s'être fait toucher. Avec

précaution, il s'assit et regarda autour de lui. Nypherias, sous forme quadrupède, dormait au pied d'un arbre rachitique, la tête posée entre ses pattes de devant. Une pensée peu aimable l'accueillit.

— *Encore là, le bossu ?*

Assis sur ses talons, Tantrelou remuait la braise avec une branche morte.

— Tu te réveilles enfin, dit-il sans se retourner. Lui non plus n'avait pas l'air si heureux de le voir vivant.

— Désolé de ne pas être mort.

— J'avais dit : pas de magie !

— Mais je...

Et soudain, il sut qui l'avait blessé à la main : lui. Il s'était mordu profondément la partie charnue entre le pouce et l'index, et avait utilisé son sang pour repousser le démon. La phrase de Kishnat n'avait pas suffi ; il avait sans s'en rendre compte utilisé la magie. Il se caressa le ventre.

— Il m'aurait possédé, protesta-t-il.

— Non, je t'aurais sorti de là ou plutôt, je l'aurais sorti de toi. C'est la dernière fois que je t'avertis. Il lui fit face et le regarda intensément, comme pour l'étudier. Ce qu'il découvrit sur le visage tuméfié de Baldir dut le satisfaire, car un sourire éclaira sa face en croissant de lune. Allez, repose-toi. C'est oublié. Mais je vais augmenter la dose, murmura-t-il pour lui.

Baldir n'entendit pas la dernière remarque.

— Merci, et merci à toi, Nypherias. Le chien grogna et lui envoya un trait d'esprit peu amène mais Baldir crut y déceler une pointe d'amusement. Tu n'es pas un enfant de Carn ? Qui es-tu si ce n'est pas indiscret ? demanda Baldir en se rallongeant. Il ferma les yeux sans vraiment croire que le chien lui répondrait. C'est Tantrelou qui le fit.

— Il est né du vent lunaire, de la malédiction de l'Alchimiste, de l'accouplement d'un mage que l'on nommait Nypheos et d'un chien que l'on appelait Merias ; l'un des rares rejetons à avoir échappé à la métamorphose et ensuite à la grande chasse menée par Angandir. Une mi-bête en somme.

— Tu veux dire qu'il y en a d'autres à part les Logranns et les Matgens ? interrogea Baldir en se redressant sur un coude. Nypherias aboya deux fois méchamment.

— *Ne me confonds pas avec ceux-là ou je te croque cette bosse qui te sert de tête.*

— Je ne savais pas que les mi-bêtes étaient capables de prendre plusieurs formes ni qu'elles puissent survivre aussi longtemps, hormis le légendaire Grond... s'il existe. Serait-ce parce que tu es ou étais mage ?

— *On change de sujet*, intima la mi-bête.

Tantrelou piqua une galette noircie par le feu avec sa broche improvisée et la présenta à Baldir.

— Attention, c'est chaud !

Le bossu la saisit avec précaution et, la passant rapidement d'une main à l'autre, souffla dessus pour la refroidir. Sa faim l'emporta sur la prudence et, sans attendre qu'elle soit tiède, il croqua dans la croûte chaude. Un cri de douleur lui échappa.

— Aïe ! La galette tomba sur la terre gelée.

Nyphérias enfouit sa truffe entre ses pattes et ferma les yeux comme pour ne plus assister au spectacle.

— *Qu'il est bête !*

Tantrelou esquissa un sourire et piqua la galette qu'il tendit à nouveau à Baldir.

— Tu y arriveras cette fois-ci ?

— Oh, moquez-vous ! Ce n'est pas vous qui avez bouffé du serpent !

— Ce n'est pas bon ?

— Si, très goûteux bien que je n'aie pas eu le temps de bien le mâcher, dit-il avant d'engouffrer d'une seule bouchée la galette. Tout en mastiquant, il s'allongea et chercha les étoiles parmi les branches. Zojah est mort ? demanda-t-il entre deux mastications.

— *Oui, je l'ai achevé.*

— Bachul en enverra d'autres, promit Tantrelou.

— Ce n'est pas sûr... Baldir tira sa couverture sur lui après avoir jeté une brassée de bois dans le feu. Ils étaient à Fulandre pour préparer la venue de leur maître. L'archimage de Gonoth ne voudra sûrement pas se faire remarquer.

— Oui, tu as sans doute raison dans l'immédiat.

— Et après ? demanda Baldir.

Mais le vieux mage s'était endormi et ronflait déjà. Baldir aurait aimé pouvoir faire de même mais le sommeil ne le prit qu'une fois Sri haute dans le ciel.

Trente jours après avoir traversé la mer des Sorciers et débarqué sur la côte sud des Mille Couronnes, la cité de Lianss se présenta à eux comme à tous les ramasseurs de coquillages qui revenaient après une dure journée de labeur. Du sommet d'une grande dune qui dominait la plage, tous trois contemplèrent un moment cette ville ceinte de murs assez hauts pour repousser les marées, d'une grande amplitude dans cette région. Il ne faisait pas encore nuit mais le ciel bas faisait obstacle aux derniers rayons de Camerune et projetait son ombre sur la mer et la campagne. Les braseros rougeoyaient déjà sur les remparts et des panaches de fumée montaient de la plupart des cheminées, tandis que la lueur des lanternes piquetait la ville comme autant de lucioles. Au nord, le grand phare blanc ouvrait son œil de feu en direction de l'horizon afin de guider les navires à bon port. Les deux grands chantiers navals qui faisaient la fierté de Lianss se faisaient face et rivalisaient par la taille avec le château du prince, un vieillard du nom de Mosquann, selon les dires des deux compagnons de Baldir. Le fleuve qui débouchait sur le port scindait la ville en deux parties distinctes qu'enjambaient trois grands ponts.

— Je ne vois pas le roc gris, remarqua Baldir, une main en visière et le visage tourné vers l'horizon.

— On ne peut l'apercevoir que par temps clair.

Une brise marine vint soulever la tignasse frisée de Baldir et lui piquer les joues, agitant les grandes herbes qui poussaient dans le sable, sans oublier les quelques cheveux blancs sur le crâne dégarni de Tantrelou.

— J'espère seulement qu'il n'y aura pas de Sadouraks qui nous attendent. D'après ce que je sais, ils manquent cruellement de sens de l'humour, dit Baldir en amorçant, à la suite de Tantrelou et de Nypherias, la descente vers la plage et le sable plus dur.

Il faisait nuit quand ils atteignirent les portes sous une nuée de flocons duveteux et silencieux. Après avoir parlementé, Tantrelou réussit à obtenir un droit de passage n'excédant pas une demi-couronne de fer. Le capitaine fronça les sourcils en voyant le bossu et le chien mais les laissa tout de même passer, souhaitant même un bon séjour au vieux mage. Il fallait absolument que Baldir trouve comment il s'y prenait ; Tantrelou lui avait juré sur tous ses ancêtres qu'il n'utilisait pas la magie et l'avait même sermonné de ne pas pouvoir concevoir que sans, on puisse parfois obtenir de bien meilleurs résultats qu'avec. Baldir en doutait toujours mais se gardait bien d'argumenter ; il ne fallait pas oublier que derrière ce masque de gentillesse, se cachait un homme qui n'hésiterait pas à le tuer. Ces mages de l'école de l'Anneau d'or étaient vraiment particuliers. À quoi bon se prétendre mage si on s'interdisait d'utiliser la magie ? « Chasseur de magiciens » aurait été plus approprié.

Après une bonne heure à chercher une auberge dans leurs prix, ils purent prendre un peu de repos.

— Une écurie ! J'avais espéré mieux, bougonna Baldir en arrangeant la paille pour se faire un lit. Ils s'étaient installés au-dessus des bêtes dans la réserve de grain et de foin.

— Il nous faut économiser pour notre passage vers Garderanne. Aucun capitaine ne nous offrira le voyage.

— *Surtout pas à un vieillard, son chien et un bubon bicéphale.*

Il ignore la remarque acerbe de Nypherias.

— Rappelle-moi pourquoi nous devons prendre une fois de plus un foutu bateau ? questionna Baldir en s'enroulant dans sa fourrure puante. Et pourquoi pour Garderanne ?

— Parce que ce pays n'est accessible que par la mer. À moins que tu ne tiennes à passer par la forêt d'Anworden et affronter le peuple des arbres et leur maîtresse, l'Immortelle Shadrya Fêl ?

— Sans façon. Mais tant qu'à être isolé et à prendre la mer, allons chez les Nördes. C'est bien plus loin, bien plus sauvage et nettement moins intéressant, ironisa Baldir une main devant la bouche pour s'empêcher de bâiller.

— Non, l'interrompit sèchement Tantrelou. Ce sera Garderanne, ajouta-t-il sur un ton adouci.

— Pourquoi donc veux-tu absolument que nous allions dans ce maudit pays d'adorateurs de juments ? insista Baldir.

De ce pays enclavé dans la légendaire Anworden, il avait ouï dire ou lu que les

chevaux – les marteleurs – étaient la principale richesse et que ces bêtes sans égal, particulièrement les femelles, étaient vénérées et protégées. Pour preuve, le vol ou la vente d'une jument à un étranger étaient punis de mort.

— Là-bas, tu seras à l'abri, car nul – ni Bachul, ni un autre – n'oserait défier une Immortelle pour une simple vengeance. Lorsque Carn a donné naissance aux démons et aux géants, les humains ont fui le continent originel. Des Immortels les ont aidés. Shadrya Fêl leur a offert une terre, l'actuel royaume de Garderanne, jouxtant son domaine. Depuis, les Garderannais ont toujours vécu sous sa protection dans une presque autarcie et ont refusé toute alliance. Aucun Sadourak n'est toléré là-bas et je ne pense pas qu'un sorcier se risque à déclencher le courroux d'un seigneur inhumain, juste pour satisfaire l'ego de Bachul.

— À t'entendre, on croirait que l'Immortelle vit avec eux et les gouverne. Est-il vrai qu'elle possède deux têtes, une de loup et une d'ours ?

— Ce qui est important, c'est que tous le croient. Et pour les têtes, tu me le diras quand tu la rencontreras. Il faut dormir maintenant.

Sentant que Tantrelou ne désirait pas s'étendre sur le sujet, il ne posa pas d'autres questions. En bas, un cheval renâcla, sûrement victime d'un cauchemar. Épuisé, Baldir ne tarda pas à s'endormir malgré les fortes odeurs et cette chaleur animale qu'il supportait difficilement. Il ne rêva pas de l'Immortelle et de ses deux supposées têtes.

Au matin, ils mangèrent dans la grande salle de l'auberge un repas frugal constitué de lait de vache et d'un quignon de pain rassis. Obtenue grâce au sourire de Tantrelou, l'aumône de l'aubergiste faisait rager Baldir. Quelques semaines plus tôt, il était un sorcier craint et connu dans tout l'archipel de Gonoth ; qui aurait imaginé qu'il accepterait de suivre cette vieille face de lune pour devenir une espèce de mendiant ? Non, ce n'était pas comme cela que ça s'était passé. Mentalement, il se corrigea : Tantrelou, aussi charmant qu'il soit, l'aurait tué s'il avait refusé. Voilà toute l'affaire ; il était prisonnier et se devait d'obéir, ou bien mourir.

À ce moment, un grand gamin très agité entra et se précipita vers l'aubergiste à qui il murmura quelques mots. Celui-ci, un petit homme replet et souriant, écarquilla les yeux et hocha la tête plusieurs fois avec l'air de celui qui ne peut croire ce qu'il vient d'entendre. Les marchands présents, sentant qu'il se passait quelque chose, levèrent le nez de leur repas matinal.

— Qu'y a-t-il, patron ? demanda un jeune homme au gros nez et maigre comme un clou. L'aubergiste ouvrit la bouche et la referma. Ce fut le gamin qui répondit d'une petite voix, avec toute la fierté de celui qui sait ce que les autres ignorent.

— Le bon Caldric a jeté les princes et leurs familles dans ses geôles. Tous ! Les conseillers ont été torturés et massacrés. Je tiens ça d'un voyageur arrivé d'Arabesque ce matin. Il paraît que le prince Gorgass Fragor et quelques autres qui étaient là-bas pour le tournoi ont réussi à s'échapper.

— C'est la guerre, commenta un homme attablé près de la cheminée. En quelques secondes, tous voulurent donner leur avis et la vaste pièce ne fut plus que brouhaha.

— Il est temps d'y aller, intima Tantrelou.

— Tu as entendu ? demanda Baldir en reposant son bol.

— Non. De quoi parles-tu ? demanda-t-il malicieusement en haussant le ton pour se faire entendre au milieu des discussions. Baldir signifia d'un geste de la main qu'il abandonnait et suivit Tantrelou.

Deux heures plus tard et sous une pluie glacée, ils arpentaient les docks de la cité en direction du quai de pierre où était amarré *Le Chipr* : une petite nef en partance pour Garderanne. Le capitaine avait accepté de les prendre pour passagers en échange d'une somme modique. Après s'être approvisionnés sur la place du marché – le capitaine avait refusé de les nourrir pour si peu – ils avaient flâné en ville, écoutant les rumeurs sur la décision surprenante du haut-roi. Lianss était fidèle à Caldric, comme le seraient sûrement toutes les villes et terres de la Petite Angande au nord des Mille Couronnes où coulait en abondance un sang loyal. Mais qu'en était-il des vieux royaumes ? On parlait d'un complot ourdi par les anciens rois du Sud qui auraient empoisonné le haut-roi. Malheureusement pour eux, celui-ci avait survécu et avait pris ces mesures radicales dont tout le monde parlait : les membres des familles liées aux traîtres avaient été pris en otage. Ainsi, le fils unique du prince Percesang du vieux royaume de Sangue – seul l'incroyable champion de son père, Jandrin, avait réussi à fuir après un combat qu'on disait épique – était retenu dans la fosse avec tous les autres ; de même pour les enfants du Lion de Brann alors que celui-ci s'enfuyait en compagnie du prince de Parn.

— Ne tardons pas trop, déclara Tantrelou en jetant un coup d'œil vers les énormes écluses dont les vannes barraient l'entrée du port et renaient les eaux du fleuve. La pluie ruisselait des larges bords de son chapeau et cascadaient sur ses épaules osseuses, trempant un peu plus son manteau. Le capitaine a dit qu'il partait à marée haute et je crois qu'ils ne vont pas tarder à ouvrir le port, ajouta-t-il en désignant des silhouettes qui s'affairaient près des grandes roues commandant les portes de pierre.

Gelé, et ses oripeaux détrempés, Baldir grommela une réponse indistincte qui lui valut une pensée moqueuse de Nypherias que la pluie ne paraissait pas gêner plus que ça. Aussi peu soucieux des trombes d'eau que le ciel déversait sur eux, les marins se pressaient de charger les bateaux qui allaient profiter de la marée haute pour quitter Lianss.

Sous ce déluge et au milieu de cette agitation, ils ne virent pas tout de suite les deux silhouettes sadouraks qui arrivaient en face d'eux. Une légère vibration des pavés accompagnait leur pas lourd, et les gouttes, en touchant le métal gris, sifflaient et se transformaient en vapeur. Tous s'écartaient respectueusement et craintivement sur leur passage, victimes de leur formidable présence. Ce fut Nypherias qui les avertit d'une pensée très claire :

— *Sadouraks devant !*

— Par l'Innomé ! jura Tantrelou. Prions pour qu'aucun mystique ne soit en contact avec eux.

C'était la première fois qu'il était donné à Baldir de voir des chevaliers de l'ordre Gris, ceux-là mêmes qui avaient traqué et chassé les sorciers hors de l'actuel royaume des Mille Couronnes. On aurait dit deux énormes armures de métal au sommet desquelles un fou se serait amusé à visser une tête de chair qui, en comparaison, semblait ridiculement petite.

L'image ne le fit pas sourire, car ces deux hommes qui avançaient tout droit sur eux possédaient le pouvoir de dévaster une armée et il était trop tard pour bifurquer sans se faire remarquer. Inévitablement, l'un d'entre eux – ce fut celui de gauche – finit par regarder devant lui et, comme frappé de stupeur, se figea quand il découvrit Baldir.

— Repérés ! On se sépare et on se retrouve plus tard ! ordonna Tantrelou en filant sur la droite.

Mais Baldir n'entendait plus ; un vertige s'était emparé de lui quand les jeunes yeux anthracite avaient trouvé les siens et il avait maintenant l'impression qu'un précipice s'était ouvert entre lui et le Sadourak. Le temps avait cessé de filer et une brume semblait les avoir isolés du reste du monde pour les jeter face à face. Tout était flou autour de lui excepté le chevalier qui le fixait toujours aussi intensément. Il ne sentait plus la pluie battante frapper ses épaules et sa tête, ni n'entendait les avertissements de Tantrelou, les ordres du second Sadourak ou la clameur des marins affolés. Il n'y avait plus que ces yeux qu'il pensait connaître et cette sensation incroyable que le monde d'Ern vivait ses derniers instants. « Qui es-tu ? » semblait demander le Sadourak. Son expression trahissait une forte émotion ; est-ce qu'il ressentait aussi cette menace qui pesait en cet instant sur ses épaules, ce lien qui s'était tissé en quelques secondes entre eux et qui les retenait l'un à l'autre plus sûrement qu'une chaîne ? En tout cas, il ne bougeait pas, à tel point qu'enveloppé dans sa lourde armure de fer gris, il eût pu passer pour une statue s'il n'y avait eu ce visage. Ses traits meurtris par des runes tracées dans sa chair avaient gardé une douceur incroyable.

Ils restèrent ainsi à s'observer durant ce qui lui sembla une éternité jusqu'à ce qu'un long hurlement de douleur ne le ramène sur le port sous la pluie battante.

La pluie avait redoublé d'intensité et des éclairs zébraient le ciel bas et noir. Baldir et le Sadourak étaient seuls sur un quai désert et inondé, immobiles. Baldir inspira une grande goulée d'air et jeta rapidement un coup d'œil aux alentours. Au bas de la grande rue qui donnait sur les quais, l'angle d'une maison avait disparu, révélant une moitié de chambre que des flammes blanches finissaient de consumer. Le feu brillant et vorace s'attaquait tout aussi facilement à la pierre qu'au bois. Le Sakt.

Plus haut sur l'avenue, il y avait le cadavre d'un innocent rongé par l'énergie sadourak. Le second chevalier gris avait dû engager le combat avec Tantrelou et Nyphérias. Aucune trace d'eux ; il lui fallait prendre une décision. Sans demander son reste – il pourrait réfléchir à tout cela plus tard – il fit volte-face et courut vers une étroite ruelle en priant tous ses ancêtres pour que le Sadourak ne réagisse pas trop vite. Il s'attendait à tout moment à être dévoré par le feu blanc mais il réussit à s'engager dans la ruelle indemne. Il lui fallait embarquer à bord de ce bateau au plus vite et espérer que cette tempête n'était pas du genre à effrayer le capitaine ; sinon, il était mort.

Chapitre 10 : Deïal

Hiver 1257 AE (après l'Exode)

Lianss.

La Forteresse Grise redéploie fréquemment ses maigres ressources à travers Ern. L'ordre cible les capitales les plus éloignées ainsi qu'Arabesque, sans logique précise. Cette présence est symbolique et ce sont surtout les mystiques qui surveillent le monde et les manifestations éventuelles d'Oboss. Ce qui fait enrager la jeune garde Sadourak qui réclame la sortie de cette léthargie non productive et l'élimination systématique des Immortels.

Ern s'était arrêté de tourner et une magie puissante le clouait sur place. Une bulle intemporelle les isolait, lui et le bossu, au beau milieu du quai principal, en plein orage. Cette force surnaturelle qui l'empêchait de bouger paraissait l'affecter tout autant que le sorcier – car c'en était un, comme l'était le vieillard aux traits tordus qui avait fui ; il l'avait su dès le premier instant. Mais le plus fascinant était ce visage parfait, qui contrastait avec son corps de nabot. Un visage, étrangement, qui lui était familier.

Vêtu de plusieurs couches de fourrures et chaussé de mocassins cousus grossièrement, le sorcier ressemblait plus à l'un de ces charbonniers vivant au plus profond des forêts qu'à un mage de Gonoth. Seule la finesse de sa peau, ses traits ciselés par une nature inspirée et ses boucles brunes tranchaient avec le reste ; il devait avoir une trentaine d'années. Deïal s'efforça de remuer les lèvres pour lui parler mais aucun son ne sortit. Confusément, il devinait que leur rencontre était importante et qu'il lui fallait agir. Un coup de tonnerre brisa le sort qui les liait et le bossu en profita pour s'enfuir. Il l'appela, mais l'autre avait déjà disparu dans une ruelle. Peut-être n'avait-il pas tort de le craindre ; après tout, il était sorcier et l'ordre ne tolérerait pas qu'ils quittent leur lointain archipel. Il resta sans bouger sous l'averse pendant de longues minutes et ses pensées le ramenèrent quelques heures en arrière.

Deïal et Jahald avaient débarqué à Lianss un peu avant l'aube sous un ciel voûté par le poids des géants noirs chargés de pluie. Leur enseignement était terminé et tous deux avaient eu ordre de partir vers le nord du royaume des Mille Couronnes ; Jahald avait été affecté à Pragrald tandis que lui avait pour mission de trouver Grond, le seigneur des mi-bêtes.

Cette convocation l'avait troublé tout autant que la réponse positive de ses supérieurs à l'invitation de Grond. Sans aucune explication, l'ennemi de la Forteresse Grise, celui dont le corps avait été possédé par l'Immortel Oboss avant qu'un autre Immortel – sa sœur Shadrya Fêl – ne l'en chasse, celui qui commandait aux Logranns et aux Matgens depuis des siècles, celui-là l'avait mandé en Bracellanne, cette terre cachée qu'aucun mystique n'avait pu localiser. Pourquoi le Bachar Hyass avait-il accepté de l'y envoyer seul ? Était-ce pour qu'il le tue ? Lui, seul face à cette entité qui défiait le royaume des Mille Couronnes depuis plusieurs siècles ? C'était invraisemblable. Il avait retourné le problème encore et encore tout au long de cette journée importante ; il sortait de la forteresse pour la première fois depuis son entrée dans l'ordre, depuis que le recruteur l'avait ramené lui et les autres enfants.

Et maintenant il y avait cette rencontre avec ce sorcier qu'il semblait connaître, comme si le destin avait décidé de s'intéresser à lui après l'avoir laissé tranquille des années durant. Il aurait aimé en discuter avec le Saktar Mojin.

Une main gantée de fer se posa avec rudesse sur son épaule et le retourna violemment.

— Que fais-tu, Deïal ! hurla Jahald pour couvrir le bruit de la pluie. Des sillons sanguinolents défiguraient le côté de son visage. J'ai eu le chien démon mais le vieux sorcier m'a échappé. Tu as eu l'autre ? demanda-t-il en le secouant. L'eau qui ruisselait sur son visage se teintait de rouge au contact de ses blessures. Un coup de tonnerre emporta la phrase suivante.

Incapable de répondre, Deïal étudiait les quatre entailles parallèles et profondes qui partaient du bas de la joue gauche de Jahald et labouraient tout le visage jusqu'au front. Elles se refermaient déjà et ne tarderaient pas à cicatriser. Du Sakt goûtait au coin de ses yeux brûlés et le fer-prié de son armure, éraflé au niveau de la poitrine, se reconstituait lentement. La charpente de la maison touchée par le feu sacré céda dans un craquement déchirant et le toit s'effondra. Des jets d'énergie avaient creusé des fossés plus haut dans la rue et au moins deux autres bâtiments se résorbaient lentement sous l'assaut du feu blanc. Les habitants restaient cloîtrés chez eux. Le guet n'interviendrait pas avant d'être certain que les Sadouraks en avaient terminé.

— Il s'est sauvé, s'entendit-il dire alors que Jahald le secouait à nouveau.

— Où ?

Mais devant l'air hagard de Deïal, il abandonna et partit d'un pas rageur. Troublé, celui-ci le suivit.

ooOoo

Plusieurs jours plus tard, ils avaient bien progressé et ne devaient plus être très loin de la citadelle de Jambraldor. Jahald ne lui avait plus adressé la parole depuis qu'ils étaient sortis de Lianss, moment où le Bachar Hyass – par le truchement d'un mystique – lui avait reproché d'être intervenu sur le port et d'avoir de ce fait enfreint la règle principale des Sadouraks : l'ordre ne prend pas part à la politique des hommes. Qu'ils fussent rois,

magiciens, criminels ou gueux, peu importait, la Forteresse Grise n'avait qu'un seul ennemi : l'Immortel Oboss. Sa fierté d'avoir abattu le démon qui voyageait sous forme de chien avait été de courte durée.

Ils n'avaient fait aucune pause, marchant jour et nuit. Désormais, leur armure, que les mystiques en lévitation dans les bulles de pensée approvisionnaient en Sakt, se chargeait de les maintenir en vie et de suppléer à leurs besoins. Deïal regrettait de ne plus pouvoir fermer les yeux et dormir, de ne plus pouvoir manger, ni même se laver. Ils n'étaient plus des êtres de chair et de sang, ou si peu. Certaines nuits, alors qu'ils marchaient en pleine campagne, il s'était pris à pleurer des larmes brûlantes de Sakt quand la brise avait caressé son visage. Certes, le fer-prié n'étouffait pas complètement le sens du toucher mais les sensations procurées étaient grossières. Au sein de la forteresse de pierre, il n'en avait pas réellement pris conscience et c'était seulement ces derniers jours qu'il avait commencé à en souffrir. Il y avait tellement de choses perdues pour si peu de gagnées.

Jahald se dirigea vers la seule bâtisse en dur du bourg qu'ils traversaient, peut-être pour prendre des renseignements. Mais Deïal le soupçonnait de rechercher n'importe quel prétexte qui le conduirait à une confrontation, afin de pouvoir abuser de cette sensation de puissance à laquelle leur esprit n'était pas habitué ; les maîtres de la Forteresse Grise prétendaient qu'elle ne disparaîtrait jamais complètement.

Une dizaine de maisons se disputaient le sommet de la colline enneigée et de toutes les cheminées montait une fumée grise que le vent glacé s'empressait d'emporter dans son sillage. Un chien jaillit de sa niche et aboya furieusement contre l'étranger qui s'apprêtait à pénétrer dans la demeure de son maître. Jahald s'arrêta et regarda l'animal court sur pattes qui, ne pouvant supporter le regard saturé de Sakt, battit en retraite, la queue basse.

— Sale bête, dit-il avant d'entrer sans frapper.

Durant toutes ces années, les maîtres Sadouraks les avaient mis en garde contre le sentiment de puissance que procuraient l'armure et le Sakt. Il était du devoir de Deïal de prévenir ses supérieurs mais il n'en avait pas le cœur après l'incident du port. Il préféra rester dehors, au milieu du chemin qui longeait la bourgade, ignorant les éclats de voix de Jahald. Son regard erra vers l'astre pâlot qui amorçait déjà sa descente. Bien que diminué par l'hiver, Camerune avait triomphé de la dernière bataille et régnait sans partage sur le ciel clair comme sur les champs de neige qui cernaient la route. Dans cette région plus qu'ailleurs, les paysans avaient été encouragés à abattre les arbres et à défricher : ici, la forêt était associée aux Logranns et aux Matgens. Si les mi-bêtes venaient à passer le mur et les gardiens, alors, il fallait pouvoir les trouver vite et les affronter en terrain dégagé, loin des bois d'où les Matgens tiraient leurs sombres pouvoirs.

Pour tromper l'ennui, Deïal souffla de la vapeur par sa bouche sans prêter attention aux volets qui s'entrouvraient et aux regards inquisiteurs des habitants. Partout où ils étaient passés, on les craignait et les évitait comme la mort. Tant mieux ! Pourtant, cette fois-ci, une porte s'ouvrit dans la maison voisine et une jeune fille sortit, un bâton de marche serré entre ses petites mains. Courageuse. Sous la simple cape en peau de mouton jetée sur ses épaules, on devinait un corps bien proportionné qui devait être attirant. Sur le seuil, elle eut une brève hésitation en découvrant Deïal mais ne flancha pas et se dirigea vers lui d'un pas résolu. Ses sabots bourrés de paille crissaient dans la neige tassée tandis qu'elle franchissait la moitié de la distance qui les séparait. De grands yeux noirs, plantés

au-dessus d'un nez bien droit qui frémissait d'excitation, le fixaient sans ciller. Ses lèvres peu charnues et presque aussi blanches que sa peau étaient serrées et quand, finalement, elles s'agitèrent, ce ne fut pas pour lui souhaiter la bienvenue.

— Que voulez-vous ?

Elle devait penser qu'ils étaient venus leur extorquer de la nourriture ou des montures ou bien pire. Comment pouvait-elle savoir que, hormis l'air qu'ils respiraient tous deux, ils ne partageaient plus rien ?

— Ne craignez rien, nous demandons notre chemin et nous repartons.

— Vous êtes un Sadourak ? demanda-t-elle en serrant plus fort son arme ridicule. La peur faisait son chemin et conquérait peu à peu son cœur inexpérimenté.

— Oui, dit-il.

D'où elle se tenait, elle pouvait voir les runes palpiter sur son crâne et entendre son armure craquer. Par jeu, il accumula du Sakt au bout de ses doigts et laissa quelques flammèches s'écraser sur le sol. Au contact de la neige, elles se recroquevillèrent comme des vers et se mirent à dévorer la terre fumante. Le sang se retira du doux visage de la paysanne et elle recula d'un pas. Il regretta son attitude puérile qui le faisait ressembler à Jahald.

— Rentrez chez vous, petite ! ordonna Deïal d'une voix douce mais ferme. Vous ne risquez rien. Nous sommes là pour protéger Ern, ajouta-t-il pour la rassurer.

Elle hocha la tête tout en reculant, peu convaincue par les dires de Deïal. La peur avait triomphé. Elle sursauta quand Jahald ressortit de la grande maison en pierre, le visage grimaçant sous l'effort pour contenir les vagues d'énergie sacrée qui saturait son organisme.

— Qui es-tu, toi ? lança-t-il d'un ton rageur à la paysanne. C'est Deïal qui répondit à sa place.

— C'est une jeune femme fort gentille qui va rentrer chez elle, Jahald. Allez ma petite, tu n'as rien à faire ici, file ! ajouta-t-il pour elle.

— Oui, c'est ça, disparaïs de notre vue ! Qui es-tu donc pour oser venir braver un chevalier Sadourak avec un bâton ? Nous prends-tu pour des voleurs ? Misérables ! Vous ne savez donc rien ?

La paysanne s'arrêta sur le palier de sa maison et fit face bravement.

— Partons, dit Deïal avant de reprendre la route sans même attendre Jahald. Il sourit en passant devant la jeune fille apeurée qui s'imposa courageusement de ne pas bouger.

Le dernier village était à une journée derrière eux quand ils découvrirent la muraille pour la première fois. Elle épousait les contours de l'horizon d'est en ouest et paraissait ne jamais devoir finir, tel un serpent de pierre dont le dos s'ornait d'une crête de tours carrées et trapues. Ils ne réalisèrent le gigantisme de la construction qu'après s'être suffisamment approchés pour distinguer les silhouettes d'hommes patrouillant sur le chemin de ronde, ridiculement petites en comparaison de l'ouvrage. La muraille était assez haute pour masquer la forêt Anworden et, à aucun moment, quel que soit le relief,

ils ne distinguèrent ce qu'il y avait derrière. La frontière de pierre séparait deux mondes étrangers l'un à l'autre. Mais si Anworden était tranquille depuis le pacte passé entre le premier haut-roi Angandir et l'Immortelle Shadrya Fêl, il n'en était pas de même pour Mogranne. Plus à l'est, « la Pire-née », comme l'appelaient les gardiens, était issue de ce même pacte et résultait du partage en deux parties presque égales de la forêt originelle. L'Immortelle bicéphale n'avait pu se résoudre à ce que soient massacrés ceux de ses enfants, loups et ours, qui avaient été soumis au maléfice de l'Alchimiste et leur avait cédé la moitié de son domaine. Mais, ne voulant plus voir ce qu'ils étaient devenus après que leur corps se fut mêlé à celui d'humains, elle avait exigé d'Angandir qu'il dresse un troisième mur entre ces deux moitiés ; ainsi avait été construite la brèche de Jrid, une route pavée et encadrée de murs semblables à celui qu'ils longeaient ; elle reliait la forteresse de Jambraldor, au sud, à la lointaine cité de Pragrald, au nord. Les Matgens et les Logranns vivaient depuis le pacte dans cette gigantesque forêt-prison nommée Mogranne. Deïal et Jahald emprunteraient cette route une fois atteinte la citadelle de Jambraldor qui se dressait au point de rencontre des trois murailles.

Des nuages opaques cachaient les étoiles et les avaient obligés à recourir au Sakt pour percer l'obscurité. Leurs yeux auréolés de l'énergie sacrée brillaient dans les ténèbres et à plusieurs reprises, les gardes les hélèrent et leur demandèrent de s'identifier, ce que fit Jahald avec une animosité grandissante.

— Prévenez donc votre commandant que nous arrivons et que nous exigeons de le voir. Et cessez de nous importuner ! hurla-t-il, hors de lui, la troisième fois qu'un des gardiens les questionna.

Ces soldats étaient sûrement les plus braves et les plus expérimentés des Mille Couronnes. Recrutés partout sur Ern, ils défendaient le royaume contre les mi-bêtes, surtout l'hiver quand les Logranns – ces mi-hommes mi-loups qui surpassaient en nombre les Matgens – s'unissaient et partaient à l'assaut de la brèche ou de la muraille. Une horde bestiale et sans merci aussi terrible que le froid et la faim qui les poussaient. Malgré leur courage, les sentinelles obéirent à Jahald et bientôt une patrouille montée vint à leur rencontre pour les escorter jusqu'à la citadelle. Personne ne contredisait un Sadourak.

Le commandant Edorn dirigeait les gardiens depuis six hivers – ici, les années se comptaient en hivers et les plus anciens vétérans en accumulaient rarement plus de dix – et en portait les marques sur son corps : son bras droit avait été emporté comme trophée par un mi-loup après que le Logrann lui eut laissé la marque de ses griffes sur le visage. Bien qu'encore jeune, il n'avait presque plus de cheveux et tous avaient blanchi prématurément.

Simplement vêtu d'un surcot vert foncé sur lequel avait été cousu l'emblème des gardiens, – un mur crénelé – le premier gardien les avait accueillis froidement mais dans le respect de l'étiquette. Un feu venait d'être allumé dans la petite pièce meublée d'une table couverte de cartes et de parchemins, d'un banc, et d'une chaise sur laquelle il était assis.

— Prenez place, avait-il proposé en désignant le banc.

Les gens oubliaient ou ne savaient pas que la masse d'un Sadourak était équivalente à

celle de plusieurs hommes.

— Non merci, fit Deïal alors que Jahald poussait un long soupir d'exaspération.

— Excusez-moi, je n'ai pas l'habitude de fréquenter les chevaliers de votre ordre, dit-il en se levant. Que puis-je pour vous ?

— Le passage libre et sans contrainte jusqu'à Pragrald.

— C'est tout ? demanda Edorn sur un ton mordant. Vous m'avez fait réveiller juste pour me dire que vous allez emprunter la brèche jusqu'à cette maudite cité de voleurs ? Il les regarda réellement abasourdi par la situation. Partez quand bon vous semble. Il y a une caravane de marchands qui est sur le départ. Profitez-en.

Deïal répondit avant que Jahald n'explose.

— Mon compagnon va à Pragrald, pour ma part, je dois me rendre dans Mogranne et il me faudra quitter la protection de la brèche.

— Mogranne ? L'ordre Gris aurait-il enfin décidé d'éradiquer la menace des mi-bêtes ?

— Contentez-vous de prendre note, commandant ! C'est déjà bien que nous vous prévenions, intervint Jahald.

— J'en prends note, mon bon chevalier, j'en prends note. Mais n'oubliez pas que si puissants que vous soyez, j'ai vécu assez d'hivers à protéger notre royaume pour que peu de choses sur Ern me fassent peur. J'ajouterais que la Forteresse Grise ne nous a jamais aidés par le passé et que, par conséquent, je ne la porte pas dans mon cœur. Alors, quittez cette pièce et partez donc où bon vous semble. Peu m'importe votre mission, de toute façon, elle ne nous concerne pas !

Le fer-prié se froissa avec un bruit sinistre quand Jahald serra les poings et quelques runes sur son crâne se mirent à saigner. Au prix d'un effort considérable, il réussit à se contenir et c'est d'une voix blanche qu'il salua le premier gardien avant de sortir. Deïal reconnut qu'Edorn avait du cran ; c'est à peine s'il l'avait vu déglutir.

— Je suis désolé qu'il ait fallu vous tirer du lit pour si peu mais nous avons trouvé plus courtois de procéder ainsi plutôt que de vous mettre devant le fait accompli, ce que nous aurions pu faire sans difficulté, expliqua Deïal. Je suis attristé que vous ne puissiez comprendre notre ordre et que vous l'estimiez d'aussi piètre façon. Mais en fin de compte, notre lutte est la même.

— Je ne crois pas. Pour moi, l'ordre Sadourak a failli la première fois quand il a refusé d'intervenir pour sauver ce qui n'était pas encore les Mille Couronnes. Il a fallu que l'un d'entre vous vous trahisse pour que mes ancêtres épargnés par le vent lunaire puissent survivre à la horde du Grand Hiver. C'est un traître qui a sauvé ma famille et bâti ces murs que je défends aujourd'hui. Et pourtant, j'ai entendu dire que l'Immortel Oboss que vous chassez avec tant d'insistance s'était incarné dans l'une des mi-bêtes, celle-là même qui dirige les Logranns et les Matgens actuellement. Pourquoi ne l'avez-vous pas éliminée ? Pourquoi ne le faites-vous pas aujourd'hui ? L'expression gênée de Deïal dut être assez visible car Edorn comprit. Vous allez nous débarrasser de Grond ? demanda-t-il dans un souffle en se levant. L'espoir qui se lisait dans ses yeux bruns toucha Deïal par sa sincérité.

— Je ne peux rien vous révéler et moi-même, je ne suis sûr de rien, dit-il à regret. Le visage du premier gardien se rembrunit aussitôt.

— Alors partez, et laissez-nous ! L'hiver n'est pas encore terminé et les combats seront rudes. Je vous demande juste d'aider mes hommes si jamais les Logranns attaquent la brèche quand vous y serez.

— Désolé, je ne peux pas promettre une telle chose, murmura Deïal que cette situation mettait mal à l'aise.

— Disparaissez, Sadouraks et puisse l'Innomé mettre un peu de cervelle dans le crâne de vos supérieurs !

Deïal prit congé en silence et retrouva Jahald qui l'attendait à la porte nord. Dans quelques jours, il pénétrerait dans Mogranne et se mettrait en quête du seigneur Grond. Il n'avait pas peur des Logranns mais redoutait les Matgens et plus précisément leur magie qu'ils avaient héritée de Shadrya Fêl. On disait de ces mi-ours qu'ils commandaient à la forêt elle-même et pouvaient agir de concert pour accroître leurs pouvoirs. Il pensa à son épée Ifral. Jahald et lui se sépareraient bientôt et il se retrouverait seul ; il serait temps alors de l'appeler. Cette pensée le réconforta.

ooOoo

Une vague plus haute que les autres vint éclabousser les contreforts de la forteresse et, portés par une bourrasque, les embruns mouchetèrent la baie vitrée en résine de la salle de l'ordre. Imperturbable, le Bachar Hyass contemplait la mer comme à son habitude ; il était capable de rester plusieurs jours sans bouger face à elle. L'hiver touchait à sa fin mais cela ne voulait pas dire pour autant que le temps allait être plus clément. Hier, il avait encore aperçu des blocs de glace dérivant au gré des courants.

— *C'est une belle tempête*, dit-il à l'adresse du Saktar Mojin qu'il savait être présent dans son esprit.

Aussi talentueux qu'il soit, le maître des mystiques ne pouvait pénétrer, sans s'annoncer, cette citadelle inflexible que Hyass avait édifiée au cours des nombreuses années, ce bloc de volonté qui le mettait hors de portée des hommes – à part Mojin – et le protégeait des autres comme de lui-même. Il était vieux et résistant. Beaucoup auraient été consumés par le fer-prié depuis longtemps ; par moments, il pouvait sentir son cœur battre contre le métal.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il à haute voix.

— *Vous demander encore une fois de renoncer à sacrifier Deïal. Nous vivons désormais dans une autre époque et les vieux préceptes de l'ordre devraient être reconsidérés.*

— *Vous pensez, comme Far Mehal et tous ces jeunes, qu'il nous faut intervenir et prendre les commandes d'Ern ?*

— *Ils ne veulent pas exactement cela.*

— *Mais c'est une situation à laquelle nous aboutirons tôt ou tard si nous*

transgressons nos règles. Vous le savez.

Le rire éraillé du Saktar résonna en lui.

— De toute façon, je ne suis pas avec eux, ni contre eux d'ailleurs. Je veux juste souligner le fait que Deïal n'est pas un ennemi et qu'au contraire, il pourrait nous aider à comprendre certaines choses. La manifestation de ses facultés a été restreinte à la création de ce qu'il pense être son épée mais vous savez qu'il pourrait faire bien plus.

— Ce savoir-là est interdit car dangereux. Je n'ai pas ordonné qu'il parte vers Bracellanne de bon cœur.

Le Bachar aurait voulu mettre fin à l'entretien mais chasser un maître tel que Mojin une fois qu'il s'était immiscé dans votre esprit était au-delà de ses facultés. Moins vieux que lui, la projection mentale du Saktar conservait son allure de vieillard. Une trentaine d'années passées au bord du vide de la Création à observer le monde d'Ern et à guetter les manifestations des Immortels, d'Oboss le Dissimulateur en particulier, avait suffi pour user son corps. Qui aurait pensé qu'il avait à peine quarante ans ? Mojin continua de plaider en faveur de Deïal.

— Grond n'est pas stupide. Il sait pourquoi vous l'envoyez là-bas et s'il a demandé à ce qu'il vienne, c'est qu'il pense pouvoir déjouer vos plans.

— Personne ne pourrait et ne pourra résister à une telle force.

— Je n'en suis pas sûr.

— Vous voulez le sauver afin de l'étudier. Votre quête de la compréhension vous perdra. Vous les mystiques, ne dirigerez jamais cet ordre ; votre soif de connaissance est trop grande et...

Le Bachar s'aperçut qu'il « parlait » seul. Le Saktar Mojin avait quitté ses pensées en douceur. Inflexible, sa volonté ? Que de prétention ! Hyass vieillissait et faiblissait. Il en avait conscience mais ne pouvait se résigner à laisser maintenant les rênes de l'ordre.

Chapitre 11 : Sable

Hiver 1257 AE (après l'Exode)

Meleter.

La ville moribonde emprisonnée dans le songe de Sakrajka se meurt peu à peu. Les enveloppes physiques des habitants endormis ne survivent que grâce au soin des Onirks mais les serviteurs de l'Immortel ne sont plus assez nombreux et abandonnent progressivement des quartiers entiers de la ville aux vents secs des plateaux.

Camerune était presque à la verticale, à peine voilé par le brouillard de poussière, et dispensait son haleine suffocante sur les ruines de la moribonde Meleter. Le toit crevé et les murs effondrés n'offraient que très peu d'ombre mais Sable était incapable d'abandonner la concession familiale. Son corps encore faible, il se redressa sur les coudes et d'un coup d'œil, embrassa la pièce macabre. L'air était vicié et il y flottait une odeur de pourriture à laquelle il s'habituaient difficilement. Ses parents et toute sa famille gisaient éparés à même la terre sèche, maigres silhouettes à la peau craquelée et aux yeux éteints. On aurait dit des cadavres bien conservés que le temps n'arrivait pas à corrompre totalement. Mais ils étaient vivants, comme tous ceux qu'il avait vus dans cette Meleter qu'il détestait à présent de tout son cœur.

Son éveil à cette réalité dévastée qu'était la vraie Meleter datait de plusieurs semaines. Dans un premier temps, il avait cru être prisonnier d'un cauchemar, ne comprenant pas pourquoi son corps était si abîmé, si desséché, si faible et pourquoi sa demeure, où il avait repris conscience, était en ruine. Au début, des vertiges l'empêchaient de s'asseoir. Les Onirks l'avaient bercé, rassuré de leurs chants chuchotés et l'avaient nourri comme on nourrit un oisillon blessé. Au bout d'une semaine, il avait recouvré une partie de ses forces et avait pu faire ses premiers pas. Il s'était rapidement effondré à la vue de sa famille étendue dans la maison, leurs corps dans le même état de délabrement que le sien. Il lui avait fallu quelques jours de plus pour oser sortir dans la rue. Le spectacle de désolation avait été saisissant. Les créatures de l'Immortel entretenaient les corps des habitants de Meleter afin qu'ils puissent continuer de rêver mais les constructions, elles, avaient été laissées à l'abandon et n'étaient plus, pour la plupart, que des ruines. Il avait erré parmi les décombres, surprenant parfois un Onirk en train d'alimenter un habitant. Les serviteurs de Sakrajka faisaient aussi leur toilette et les changeaient de position. Il s'était souvenu des paroles de Noyo, de son étonnement qu'aucun habitant ne parte explorer les mers entourant la cité et ne s'installe sur une

autre terre. Il avait deviné que la cité cachait un sombre secret. Sable qui avait à présent percé le voile, avait réfléchi à cette autre énigme et retenu deux hypothèses. Il supposait soit que l'on ne pouvait s'éloigner indéfiniment de son corps même en rêvant, soit que le pouvoir de l'Immortel était limité.

Avec peine, Sable se mit debout et se dirigea très lentement vers une grande jarre pour y plonger un bol en or serti de pierres précieuses que les Onirks avaient laissé là. L'eau tiède ruissela bientôt sur son visage puis sur son torse, découvrant la peau halée sous la poussière qui s'était accumulée pendant qu'il dormait. Il recommença plusieurs fois comme pour se purifier des souillures de Meleter, puis il porta à sa bouche le récipient et but deux longs traits. Il était essoufflé.

Il alla s'asseoir près de sa mère et lui caressa les cheveux qu'il avait lui-même huilés. Il se demandait ce qu'elle faisait en ce moment même dans le rêve. Il se sentit seul. Meleter avait-elle été réelle un jour ? Pourquoi étaient-ils condamnés à vivre dans l'illusion de Sakrajka ? Était-ce une prison ? Mais alors pour quelle raison étaient-ils enfermés là ?

Son estomac lui rappela bruyamment qu'il était temps de manger. Comme toujours, les créatures de l'Immortel Sakrajka avaient déposé un plateau chargé de nourriture, principalement des olives, des dattes, quelques racines mauves et biscornues aux vertus surprenantes, des ananas et quelques poissons déjà nettoyés qu'il avait pris l'habitude de dévorer crus. Il s'assit en tailleur devant la table basse et commença son second repas de la journée. Ses yeux mordorés se posèrent avec tristesse sur sa mère qu'il avait pudiquement recouverte de sa natte ; il ne voulait plus voir cette peau parcheminée et indécente flotter sur son squelette, ni ces côtes jaunes et fendillées sur la longueur crever la poitrine de celle qui l'avait si souvent serré dans ses bras, et surtout pas ces yeux, d'où la vie semblait avoir disparu. À cet instant, il désira retourner dans le rêve et tout oublier.

La première fois, il l'avait crue morte. Diminué et ne connaissant pas encore l'atroce vérité, il s'était penché sur elle pour un dernier baiser et avait entendu son cœur, un faible battement à peine perceptible. Stupidement, il avait essayé de la ranimer, en pure perte.

La colère l'avait poussé les premiers temps à se diriger vers la tour afin d'obtenir des explications et de revoir Sambraze. Les Onirks et les gargouilles ne lui avaient même pas permis de franchir l'enceinte des jardins du gouverneur. Abattu, il était revenu chez lui et s'était couché auprès de sa mère. Les jours suivants, ses pas le ramenèrent souvent à l'ombre de la tour gigantesque. Peu à peu, il s'était refait une santé et ses pensées s'étaient éclaircies. Il avait essayé de comprendre : les habitants de Meleter naissaient, grandissaient, vieillissaient et mouraient.

Alors qu'il déambulait dans un des quartiers près du port, il avait assisté à ce qu'il avait du mal à nommer un accouchement. Dans un silence poussiéreux, il avait regardé l'Onirk aller chercher le nourrisson entre les jambes de la mère totalement immobile et le déposer sur une natte sans que le bébé ne crie. Sable avait fui. Les Onirks entretenaient les habitants de Meleter comme s'il s'était agi d'objets, n'hésitant pas à ouvrir les corps pour couper, nettoyer ou effectuer d'autres opérations que Sable ne comprenait pas. L'horreur de cette mascarade l'avait révolté mais très vite, comme à chaque fois qu'il se révoltait, l'image de Sambraze s'était imposée à lui et l'avait calmé.

Il cracha un noyau qui rebondit avec un bruit métallique sur la coupe. Il s'en voulut de

repenser à Sambraze en cet instant, de repenser à leur rencontre et à cette première fois qui avait mis son cœur à vif. C'était comme de trahir sa famille et les habitants de Meleter, comme de les abandonner pour une femme qu'il ne connaissait même pas. Souvent, il entendait sa voix portée par le vent murmurer son nom et lui promettre de nouvelles étreintes. Ce n'était pas une illusion, il en était certain.

Il mastiqua avec application les bénéfiques racines, tout en essayant de mettre bout à bout les différents éléments du puzzle. Pourquoi l'Immortel Sakrajka avait-il voulu lui révéler cette douloureuse vérité en l'éveillant ? Avait-il besoin de lui ? Était-ce à la demande de sa fille Sambraze, comme il l'espérait, même s'il trouvait cela peu probable ? Leur rencontre n'était pas un hasard : les Onirks l'avaient rabattu vers les appartements de la princesse. Le souvenir de la jeune fille lui vrilla le crâne et lui noua l'estomac, l'empêchant de réfléchir correctement. Furieux, il renversa le plateau et se prit la tête dans les mains. Il avait peur. Peur de découvrir qu'elle n'était qu'un de ces êtres pourrissants et que, finalement, il n'avait aimé qu'une illusion, ou pire encore.

Un changement infime dans l'air lui fit relever la tête. Un Onirk se tenait sur le pas de la porte. Il mesurait plus de deux mètres et était bâti tout en longueur. Sa fourrure violacée était coupée à ras. Les créatures de l'Immortel étaient plus silencieuses qu'un serpent et en possédaient toutes les qualités, que ce soient leurs yeux sans paupières qui vous fixaient pour ce qui semblait devoir être une éternité, ou l'absence d'émotion sur leur visage bleu. Celui-ci ne faisait pas exception, et un frisson parcourut tout le corps de Sable quand ses yeux humains rencontrèrent les deux billes uniformément azur de l'inhumain. Ils avaient leur façon bien à eux de communiquer et Sable comprit très vite ce qu'il voulait quand l'Onirk repartit. Répondant à l'invitation muette, il le suivit dans la rue où l'attendait le serviteur de l'Immortel, comme un maître attend son chien ou un père son enfant.

En marchant, Sable perçut, comme ça lui était souvent arrivé depuis son réveil, des bribes du rêve. C'étaient des rires sous un auvent, des bruits de course dans une allée, des senteurs étourdissantes et soudaines, quelques murs qui prenaient l'espace d'un instant une teinte ocre, un enfant qui le frôlait, autant de spectres qui lui transperçaient l'âme et lui rappelaient ce qu'il avait perdu.

Quand ils eurent franchi le portail des jardins de la tour – rendus à la vie sauvage comme le reste de la cité – il espéra au plus profond de lui qu'il le menait à Sambraze ; mais si son cœur battait dans ce fol espoir, sa raison lui disait tout autre chose : il l'amenait voir Sakrajka.

Deux gargouilles vinrent voler à une centaine de pas au-dessus d'eux, juste avant qu'ils ne pénétrèrent dans le gigantesque édifice.

L'intérieur de la tour était bien mieux conservé ou bien mieux entretenu et, hormis les corps inertes et diminués qu'ils croisèrent régulièrement, le tout avait gardé un parfum d'opulence. Ici la frontière entre le rêve et la réalité était plus ténue et, à mesure qu'ils montaient dans les étages, la différence avec l'extérieur s'accrut au point que Sable crut un instant être revenu dans sa Meleter « natale ».

Inépuisable, l'Onirk enchaînait escalier après escalier de sa démarche rigide, ses hanches osseuses montant et descendant avec une régularité effrayante. Mais le plus difficile à surmonter restait cette impression de puissance, au-delà de la compréhension

humaine, qui grandissait au point d'en devenir palpable dans les derniers étages.

Très rapidement, chaque marche devint un combat contre cette manifestation de l'Immortel et à plusieurs reprises, Sable fut sur le point de flancher et de fuir ; seules le retinrent ces voix multiples et chaleureuses, presque sensuelles, qui l'invitaient à résister et à continuer. On ne désobéit pas à un dieu. Elles emplissaient son être et l'apaisaient, se relayant toutes pour répéter les mêmes phrases comme un écho sans fin. « Ne me crains pas et accepte-moi, ce sera plus facile, tu verras », disaient-elles. « Tu t'habitueras à moi et tu m'aimeras comme tu aimeras ma fille. » C'étaient les mêmes voix qui l'avaient éveillé, celles de Sakrajka en personne. La peur se dissipa en partie et il continua sa lente progression.

Au terme d'une ascension longue et épuisante, ils débouchèrent enfin sur une vaste esplanade ouverte sur le ciel ; ils étaient parvenus au sommet. Le dôme de verre s'était écroulé et, ici et là, on pouvait voir les éclats les plus gros reposer sur de larges dalles usées par le temps. Celui qui devait être le seigneur Sakrajka se tenait au bord du vide et lui tournait le dos, insensible aux bourrasques, violentes à cette altitude. Les statues du temple dédié à son culte le représentaient fidèlement ; Sable se remémora les dernières fois où sa mère l'avait forcé à prier et à s'agenouiller devant l'effigie de Sakrajka. Bien qu'intimidé par la face criblée d'yeux et par la taille démesurée de l'être divin, il avait toujours refusé de s'incliner totalement malgré les remontrances sévères des prêtres et de sa mère. Mais il ne s'agissait plus d'une statue.

Ce ne fut pas son apparence qui le fit hésiter quand l'Immortel lui intima l'ordre d'approcher mais ces ondes invisibles qui venaient le heurter physiquement comme l'eussent fait des vagues, sans animosité, calmement. Elles le léchaient, le touchaient, épousaient les contours de son corps avant de glisser plus loin. C'était presque agréable... Presque.

— N'aie pas peur, je ne te ferai plus aucun mal, le rassurèrent les voix et cette fois-ci, il les entendit clairement hors de son esprit.

Des Onirks se tenaient à bonne distance de leur maître et attendaient sans bouger, leur silhouette asexuée ballottée par les rafales du vent. Fébrile, il avança vers l'Immortel, essayant de contrôler ce sentiment de panique auquel il était prêt à céder. Les voix rassurantes l'hypnotisaient et le berçaient, l'encourageant à chaque pas supplémentaire qu'il faisait et bientôt, il fut assez près pour toucher les innombrables muscles qui roulaient sous le pelage orange et épais de l'Immortel.

— Viens à mes côtés.

Fiévreux, il avança au bord de l'esplanade, les yeux rivés sur l'horizon brumeux, tétanisé par les voix et l'aura étourdissantes.

— Regarde-moi. Les voix le firent vaciller mais une main énorme le rattrapa aux épaules avant qu'il ne tombe et le souleva.

— Regarde-moi, dirent à nouveau les voix. Une force étrangère à sa volonté souleva ses paupières et il découvrit avec effroi le visage constellé de rubis incandescents penché sur lui. L'Immortel soupira, autant de soupirs qu'il y avait de voix.

— Pourquoi me crains-tu ?

La langue collée au palais, Sable était incapable d'articuler le moindre son, sinon un gémissement pitoyable, expression primitive de la terreur qui le paralysait. Sakrajka le reposa avec douceur.

— Tu es comme ces petits animaux que l'on doit apprivoiser. Il faut beaucoup de patience et du temps, beaucoup de temps. Hélas, ce dernier élément me fait défaut. Ma sœur me presse et le navire que j'ai pris au piège arrive.

Sable n'entendit pas la suite. Il réalisa qu'il tombait et qu'il heurtait le sol avec son front. Un objet tranchant – un bout de verre ? – lui entaillait la peau.

Camerune avait poursuivi sa course bien au-delà de l'horizon quand il se réveilla dans un cocon de draps soyeux et frais. On – les Onirks, sûrement – avait oint son front blessé d'une crème apaisante et, à part un picotement au-dessus de l'arcade sourcilière, la coupure ne le faisait pas souffrir. L'odeur de l'onguent était agréable. Il repoussa le drap et s'assit au bord du lit, étudiant son nouvel environnement. Il n'avait pas quitté la tour. La chambre de marbre blanc était propre et richement meublée ; les lézardes dans les murs et les couleurs passées de la tapisserie au plafond lui rappelèrent qu'il n'était pas dans le rêve.

— Tu vas mieux ? firent les voix toutes proches alors qu'il percevait à nouveau l'aura de l'Immortel. Il essaya de refouler le frémissement qui remontait le long de sa colonne vertébrale et raidissait sa nuque, mais sans succès. Sois fort et ne succombe pas à la peur. Pense à ma fille ; que dirait Sambraze d'un enfant geignard ? Voudrait-elle d'un couard ? Ressaisis-toi et accepte-moi.

Les voix se firent plus charmantes et amicales que jamais, soufflant sur sa peur comme le vent sur la flamme d'une bougie. Elles exhibèrent Sambraze, puisant dans son inconscient des détails qu'il ne pensait pas connaître et qui le firent rougir. Ses craintes cédèrent du terrain et, gagné par une excitation intense, il se surprit à l'appeler et à se mettre debout.

— Elle dort, mon enfant et, hélas, ne pourra pas se réveiller avant bien longtemps.

— Pourquoi ? La question avait jailli, intrépide et hargneuse.

— Rejoins-moi et je t'expliquerai.

Il fut à peine surpris par la présence de l'Onirk derrière le rideau de perle de la porte.

— Aie confiance en moi, le bercèrent les voix.

Les mâchoires crispées et les poings serrés, il hésitait et réfléchissait à un moyen de fuir... avec Sambraze.

— Je veux la voir, dit-il résolu.

Encore ces soupirs qui se répétaient et semblaient porter en eux toute la tristesse d'Ern.

— Ce n'est pas possible. Pas encore.

— Alors je ne bouge pas, dit-il, étonné par son aplomb.

— Je suis attristé par cette décision, mais je la respecte. Sache que je te regretterai,

mon enfant.

Il avait à peine prononcé le dernier mot qu'un choc sourd retentissait dehors, juste avant que les tentures masquant le balcon ne soient arrachées et prennent feu. Une gargouille entra à demi dans la pièce, bloquée par l'envergure de ses ailes noires et veinées de lave. L'apparition ouvrit sa gueule ardente et poussa un cri tourmenté et inhumain. L'Onirk n'avait pas bougé et bloquait la seconde issue.

— Allons, ne sois pas stupide et viens écouter ce que j'ai à te dire. Je veux t'avoir à mes côtés pour te transmettre une partie de mon savoir. Mort, tu ne pourras sauver Sambraze.

Sable capitula en se persuadant qu'il pourrait toujours trouver plus tard un moyen d'échapper à l'emprise de l'Immortel et délivrer Sambraze. Cette fois-ci, ce fut beaucoup plus facile de surmonter les manifestations du pouvoir de Sakrajka et il parvint sans mal jusqu'à l'esplanade. L'Immortel se tenait au même endroit que lors de leur première rencontre, le regard tourné vers le couchant. À cette altitude, le vent nocturne était presque froid et hérissa les poils sur la peau de Sable. La divinité se retourna à son approche, les étoiles se reflétant dans ses centaines d'yeux qui tous, se braquèrent sur lui, capturant sa volonté dans une nasse implacable.

— Approche et contemple avec moi ma cité. Sans s'en rendre compte, Sable se retrouva à son côté, fixant la ville à l'abandon qui étendait ses ruines vers l'ouest. L'amertume contenue dans les voix était si puissante que ses membres flageolèrent. Tu sais, Meleter n'a pas toujours été qu'un rêve. Il fut un temps où les humains venaient vivre dans ma cité quand ils s'endormaient... Libres. Certains même, tes ancêtres, me demandèrent de les plonger dans un sommeil permanent pour être toujours auprès de moi. Je leur accordai ce privilège... et je les ai chéris comme mes enfants. À l'époque, j'étais puissant, assez pour que le rêve se confonde avec la réalité. Meleter était resplendissante et nulle cité dans le monde ne pouvait rivaliser avec elle. Il laissa passer l'un de ces silences contenus et menaçants. Et puis, vous m'avez trahi, vous nous avez trahis.

Le concert des voix en colère lui fit l'effet d'une tempête qui se levait soudainement et balaya ses dernières résistances. L'esprit complètement soumis à l'Immortel, il prit de plein fouet l'attaque rageuse et, manquant de tourner de l'œil, sombra dans un océan d'images surgies du passé, où un être de lumière au visage transfiguré par la haine combattait des hommes chétifs – ou bien était-ce l'être qui était immense, il n'aurait su dire. Un ichor doré coulait des nombreuses plaies du géant, traçant des rivières d'or fondu sur son corps parfait. De son sang naissaient des démons difformes dont plusieurs atteignirent rapidement des tailles incommensurables. Sable vit avec effroi l'un d'entre eux emplir tout le ciel et avancer sa gueule immense vers la tour pour l'avalier. Il hurla mais ne fut pas dévoré par la bouche démesurée.

— Pardon mon enfant, s'excusa Sakrajka.

Les mots apaisants avaient chassé le tumultueux passé et dissipé les hallucinations, laissant Sable haletant et suant, les muscles contractés et les mâchoires soudées. Du revers de la main, il essuya la sueur qui coulait dans ses yeux, les écarquillant plusieurs fois de suite pour s'assurer qu'aucun géant ne viendrait plus troubler le ciel pur et la mer immense. Bien que toujours en ruine, Meleter n'avait pas non plus été ravagée par la créature et aucun Immortel n'agonisait au pied de la tour. Il se détendit un peu plus quand

un air frais vint sécher son visage et sa peau.

— Il est difficile pour un mortel de comprendre ce que nous éprouvons, reprurent impitoyablement les voix.

Épuisé, Sable essaya de lutter contre les illusions mais elles s’immiscèrent entre les mailles lâches de sa volonté et encore une fois, substituèrent le passé au présent.

— Pour nous, le temps garde encore un peu de son immobilité première et ne nous affecte pas de la même façon que vous. Je veux que tu partages avec moi ce que j’endure chaque jour.

Sable vit l’agonie de Carn, ses traits fins ravagés par la folie et cette douleur, insensée chez un être qui ignorait tout de la souffrance ; il entendit les cris de bête de l’Immortel et crut que ses tympanes allaient exploser.

— Celui que tu vois expirer est mon frère et se nomme Carn. Le plus grand d’entre nous... et ce sont les tiens qui l’ont assassiné froidement. Peu importe. De toute façon, il est trop tard, la Table a été créée et notre père – le vôtre aussi – a lié nos noms à la pierre enchantée, nous réduisant à l’impuissance face à vous. Jusqu’à ce jour, j’ai accepté le meurtre de Carn. J’ai accepté que mon autre frère Oboss se fasse déposséder de son corps originel. J’ai accepté qu’une partie de nous-mêmes nous soit arrachée et emprisonnée dans la Table. J’ai accepté que les hommes abandonnent Meleter. J’ai tout accepté... mais regarde ma cité. Les centaines de voix grondèrent et les yeux rubis prirent une teinte cramoisie. Regarde-la ! Elle se meurt et je ne peux rien. Le temps, ce cadeau empoisonné qui vous a été donné à votre naissance, a perverti la Création tout entière. Un mur de haine tangible s’éleva et se resserra autour de Sable qui une fois encore vacilla comme sous une pluie de coups. Lors de sa dernière incarnation, mon frère Oboss et ma sœur Sanne m’ont convaincu que cette Table devait être détruite. Ils m’ont demandé mon aide et je vais la leur apporter. Vois-tu, rien dans la Création ne peut détruire la Table qui est taillée dans l’Ankerit, une pierre unique composée de tous les éléments existants. Rien, excepté un objet qui aurait été façonné dans cette même pierre. Or, il se trouve que mon frère Oboss, plus subtil que Carn, a dérobé à l’insu de tous un morceau de la pierre lors de sa construction. Celle que les plus érudits parmi ton peuple nomment la Pierre Orpheline.

Le flot de paroles et d’images se tarit subitement. Dans un état d’hébétude, Sable nota qu’il reposait sur le dos et que le ciel étrangement orange s’était rempli d’une myriade de points rouges qui lui brûlaient l’intérieur du crâne. Mais il sentit aussi une autre présence qui chuchotait des mots dans un langage incompréhensible.

Des ombres glacées vinrent tourner autour de Sable et de l’Immortel en miaulant comme des chats tandis que leurs mains sans substance plongeaient dans sa poitrine et empoignaient son cœur. Une douleur fulgura à travers tout son corps qui s’arqua comme sous une décharge.

— Laissez-le ! ordonnèrent les voix, forçant l’étai de glace à desserrer son étreinte. C’est lui que j’ai choisi. Retourne là-haut avec tes serviteurs immondes et fais-moi confiance. De nouveau, il y eut ce bruissement dans l’air et cette langue inconnue. Tu te trompes Sanne, mon peuple ne m’a jamais trahi ; ils ne sont pas comme les autres humains, ils m’ont juré fidélité en échange de ma protection. Il ne faillira pas. Sable n’entendit pas la suite et sombra dans un puits de ténèbres froides et inhospitalières où

tournoyaient des ombres affamées. Leurs dents de givre s'enfonçaient déjà dans sa chair quand les voix de Sakrajka le ramenèrent de nouveau au sommet de la tour.

— C'est fini, mon enfant, c'est fini. Sable se retrouva blotti dans le creux des bras de l'Immortel, ses doigts entortillant les poils de la fourrure de Sakrajka. L'aube point déjà et tu en sais encore si peu. Endors-toi auprès de moi, nous allons rêver ensemble.

Deux des doigts de l'Immortel s'allongèrent et fermèrent ses paupières avec délicatesse, fusionnant passé, présent et futur. Les voix le guidaient dans la trame infinie et figée du temps, et, précautionneusement, lui dévoilaient ses secrets. Sable pleura quand les hommes apparurent nus et mortellement fragiles au beau milieu de l'éther originel et pleura encore, mais de joie, quand, sur le dos de Camerune et d'autres Immortels, il découvrit pour la première fois Ern.

— Nous vous avons aimés dès votre naissance et vois comment vous nous avez récompensés.

La conscience de Sable se fondit dans les souvenirs de Sakrajka et il erra longtemps, cajolé par les voix. Ses pensées rejoignirent celles des hommes d'un autre âge, vécurent des événements vieux de plusieurs siècles qu'il faisait siens.

— Tu vas m'aider à restaurer l'ordre ancien et en échange, je te donnerai la main de ma fille. Un jour tu gouverneras Meleter à ses côtés, mon enfant.

La lumière crue qui tapissait la chambre d'un blanc immaculé réveilla Sable. L'esprit embrouillé par les réminiscences de la nuit, il se demanda ce qu'il s'était réellement passé. Était-il éveillé ? En grimaçant à l'avance de douleur, il se pinça violemment l'avant-bras. Pas de doute. Il s'assit au bord du lit et écouta le vent s'engouffrer dans le silence de la pièce. Sa tête était pleine de souvenirs qui ne lui appartenaient pas et qui se mélangeaient aux siens. Il aurait tant voulu en parler avec ses amis, leur raconter comment il avait rencontré Sambraze, ce que lui avait fait subir l'Immortel ; il aurait voulu qu'ils soient à ses côtés, mais ils n'étaient que des cadavres maintenus en vie par Sakrajka. Un sentiment de solitude lui remonta dans la gorge et c'est avec peine qu'il refoula des larmes indignes d'un homme. Si Puce le voyait !

Il savait à présent ce qu'attendait de lui le seigneur de Meleter : amener Sambraze dans la cité de Godondsor où les Moens – les créatures de l'Immortel Modredor – veillaient jalousement sur le fragment dérobé une première fois par Oboss, puis par Jielkin qui le leur avait confié. La Pierre Orpheline. Sakrajka envoyait sa fille, car il avait juré de veiller sur Meleter, et la quitter signifiait la destruction de la cité et la mort de tous ses habitants. « Elle emporte en elle une part de mon souffle », avaient dit les voix. Une fois le rêve libéré dans la cité souterraine, les Moens façonneraient le marteau qui détruirait la Table.

Un reflet sur sa poitrine attira l'œil de Sable et il découvrit avec surprise un collier auquel pendait un rubis. Il se souvint des paroles de Sakrajka : « Prends l'un de mes yeux pour qu'ainsi je puisse voir à travers toi ».

Un courant d'air souleva le rideau et révéla, sur le balcon, une table chargée de nourriture. Son estomac émit une série de gargouillements qui l'auraient fait rire en d'autres temps, mais c'est à peine s'il sourit. Il se leva et se dirigea vers le balcon en traînant les

pieds.

« Le bateau des Nördes entrera dans le port dans trois jours. Il faudra vite embarquer, car la traversée sera longue et dangereuse », avait dit Sakrajka.

Dehors, la ville en ruine se troublait dans la chaleur et semblait plus abandonnée que jamais. Il ne savait pas combien de temps il avait dormi, peut-être plus de trois jours d'affilée. Il en doutait mais fouilla tout de même le port des yeux à la recherche d'un navire nörde. Seules quelques proues émergeaient à la surface du grand bassin, toutes retenues par des amarres qui avaient résisté à l'usure du temps ; les autres reposaient dans la vase par vingt brasses de fond. Gardant l'entrée, deux statues de métal tenaient, tendue entre elles, une lourde chaîne rouillée.

La main en visière pour s'abriter de la luminosité, il chercha une voile sur la mer bleue mais ne vit qu'une étendue plate et immense. Revoir des humains, même étrangers, lui plaisait et surtout retrouver enfin Sambraze et pouvoir la serrer entre ses bras.

Est-ce qu'elle éprouve les mêmes sentiments à mon égard ?

Il chassa le doute d'une chiquenaude en repensant à ses bras si accueillants, à sa peau si douce que ses mains rêches avaient rougie, à ses lèvres tour à tour gourmandes et timides. Un instant, il songea à courir la retrouver dans ses appartements qui ne devaient pas être trop éloignés des siens, mais l'Immortel l'avait mis en garde : il devait rester à l'écart de sa fille jusqu'à ce qu'ils embarquent sinon, il mourrait. Il se souvint des ombres qui s'en étaient pris à lui et que Sakrajka avait chassées. Elles étaient liées à sa sœur Sanne dont il avait parlé. Apparemment, cet autre Immortel ne semblait pas apprécier le choix de Sakrajka.

Malgré ce que lui coûtait une telle décision, il décida d'aller voir une dernière fois ses parents et ses amis. Un essaim de questions bourdonnait autour de lui tandis qu'il sortait de la tour et empruntait les sentiers ombragés des jardins abandonnés. Quelques arbres rabougris avaient survécu ainsi que de gros lézards prétentieux qui le défiaient de loin en sifflant. Une gargouille vint se poser sur la statue de bronze de l'un des premiers gouverneurs de Meleter et suivit sa progression de ses yeux de feu, de la bave en fusion coulant au coin de sa gueule grande ouverte. Perdu dans ses réflexions, Sable ne lui accorda qu'un bref coup d'œil. Il voulait croire en la bonne foi de l'Immortel mais une petite voix intérieure lui soufflait que certains détails clochaient. Si l'histoire de cette Table – enchantée par le Père du Monde – qui enfermait le pouvoir des Immortels était vraie, alors Sable n'avait rien à craindre de Sakrajka.

— *Bien que nos noms soient emprisonnés dans l'Ankerit, nous ne sommes pas totalement impuissants. Il sursauta quand les voix vinrent effleurer son esprit. Tu comprendras le moment venu. Le navire approche. Dépêche-toi d'aller faire tes adieux aux tiens. Tu ne les reverras pas avant longtemps.*

ooOoo

La tempête s'était calmée et mis à part une dent de la figure de proue et l'une des rames, le knarr n'avait pas été endommagé. Le vent gonflait la corne d'abondance

dessinée sur la voile, et ils filaient bon train vers l'est et la fabuleuse Meleter. Du moins, c'est ce qu'espéraient tous les Nördes à bord. Sigrud était à la proue, son bras encore musclé pour son âge passé autour du cou de la tête serpentine, il scrutait l'horizon. Sa barbe brune et bien fournie n'arrivait plus à cacher la maigreur de son visage. Heureusement, les pluies violentes avaient permis à l'équipage de remplir les deux tonneaux presque vides. Ils mangeaient du poisson cru depuis plus d'une semaine et même s'ils ne mouraient pas de faim, la colère grondait à l'arrière. Ses hommes désespéraient de voir la légendaire cité de l'Immortel et ses richesses fantastiques. Peut-être n'était-ce qu'un conte pour bonnes femmes, après tout ? Même les discours passionnés de Sigrud ne faisaient plus effet et il avait dû recourir à sa hache une fois déjà. Une fois de trop. Morgomnir était mort d'un coup en plein thorax pour avoir osé évoquer le retour, et son corps avait été jeté à la mer déchaînée qui – loués soient ses ancêtres – s'était aussitôt calmée. Pour tous, cela signifiait que ses parents défunts sur Sri lui faisaient encore confiance et soutenaient sa folle entreprise.

Il y a huit lunes, ils avaient quitté le village après que la jylfg eut contacté les ancêtres et annoncé à tous que le voyage était inévitable. Elle avait refusé d'en dire plus et c'est sous ces hospices sujets à interprétation qu'ils étaient partis alors que les premières neiges tombaient.

L'idée de cette expédition lui était venue à la fin de l'automne sous la forme d'un rêve blanc, peuplé de voix envoûtantes qui lui avaient promis des monceaux d'or et les esclaves les plus belles s'il réussissait à trouver Meleter, la cité de l'Immortel Sakrajka ; jusqu'à ce qu'il prenne la décision de monter l'expédition, les rêves s'étaient répétés et avaient transformé ses nuits en jours tant ils paraissaient réels. Et maintenant, ils naviguaient au beau milieu d'un océan inconnu que nul n'avait jamais mentionné.

— Tu devrais te reposer, Sigrud, conseilla gentiment Jallndrümน์ Longuehache dans son dos. Pourtant aussi gros et lourd qu'un ours, Sigrud n'avait pas entendu approcher son fidèle ami. Ses sens étaient émoussés par une trop longue veille mais dormir pour se réveiller poignardé par Isla que terrorisait la trop longue absence de terre, ou par Logmnir qui ne souhaitait que venger son frère Morgomnir, c'était par trop stupide.

— Je veillerai sur toi, le rassura l'énorme guerrier qui avait deviné ce qu'il pensait.

Sigrud tritura le talisman familial qu'il portait enroulé autour du poignet et qui, pour une raison inconnue, avait commencé à l'irriter quelques heures auparavant. Il s'apprêtait à céder quand il distingua un nuage de gros oiseaux blancs voler dans leur direction, depuis l'ouest.

— Des oiseaux ! hurla-t-il en les pointant du doigt.

Leur présence étant annonciatrice d'une terre à proximité, les guerriers nördes se précipitèrent à l'avant du knarr, certains tellement épuisés qu'ils se prirent les pieds dans les rames et tombèrent.

— Quelle est cette espèce ? demanda Jillkodr Dentnoire en crachant un jet de salive à tribord.

— Sais pas ! répondit Ari.

— Mais en tout cas, ce que je vois là-bas, c'est la côte, annonça Jallndrümน์ joyeusement. Dix paires d'yeux se plissèrent et cherchèrent la mince ligne de terre, source d'espoir, avant

de laisser éclater leur joie. Nous avons réussi et c'est grâce à Sigrud. Acclamons celui qui nous a guidés vers la cité légendaire de l'Immortel ! déclara le fidèle guerrier d'une voix forte pour couvrir celle de ses compagnons.

Et c'est en brailant et criant son nom que ceux qui rêvaient de le tuer une heure auparavant portèrent Sigrud sur leurs épaules, manquant de le faire passer par-dessus bord à chaque fois qu'ils le lançaient en l'air.

Tous à leur place sur les bancs de nage, ils souquaient depuis maintenant le début de l'après-midi, guidés par la nuée d'oiseaux, leurs dernières forces jetées dans cet ultime effort qui – espéraient-ils – leur apporterait fortune et gloire.

Pesant de tout son poids sur la barre, Sigrud les encourageait en donnant la cadence, regardant tour à tour les volatiles et les grandes falaises ocre et désertiques qu'ils longeaient. C'était un signe de ses ancêtres, se persuadait-il en essayant d'ignorer la douleur qui lui remontait tout le long du bras droit. Les osselets du talisman avaient pris une teinte sombre et exhalaient une odeur putride, comme pour l'avertir d'un danger. Son père le lui avait transmis sur son lit de mort après lui avoir fait jurer de ne jamais l'enlever, sauf pour le transmettre à son fils.

— Jallndrūmn, le vent se lève, il va falloir hisser la voile, dit-il en serrant les dents. Jallndrūmn ! appela-t-il à nouveau en résistant à l'envie d'arracher cette maudite lanière de cuir qui lui dévorait la peau. Le guerrier nörde ne réagit pas plus qu'avant et Sigrud remarqua alors la curieuse posture de ses hommes et le silence anormal. Couchés sur leurs avirons, ils tiraient et poussaient lentement, mécaniquement, comme s'ils étaient endormis. Isla ! cria-t-il alors qu'un mauvais pressentiment naissait dans son cœur et que la brûlure devenait de plus en plus insupportable. Il lâcha la lourde barre et se précipita vers Isla pour le secouer. Oh ! Isla, qu'y a-t-il ? dit-il.

Saisissant la tête du guerrier par le menton, il la releva brutalement pour découvrir un visage hagard, aux yeux vides. Il proféra quelques jurons bien sentis et passa à Jillkodr. Même regard hébété. La brûlure de son talisman devint insupportable, il essaya en vain de l'ôter tout en courant d'un banc à l'autre, d'un homme à l'autre pour découvrir que tous étaient victimes du même sortilège. Comme pour se moquer de lui, l'un des oiseaux passa à ras de sa tête et son bec rouge vif laissa une longue estafilade sur son crâne. Rendu fou par la douleur, Sigrud tomba à genoux et tenta sans succès de passer les doigts entre la lanière et la peau ; le cuir s'était encore resserré et lui sciait le poignet. Serrant les dents et s'efforçant de respirer calmement pour chasser la douleur – la chair s'était mise à grésiller comme la graisse sur le poêle – il dégaina son poignard et, sans se soucier de se blesser, trancha net la mince épaisseur de cuir. Mais au lieu de tomber sur le pont, le talisman disparut en se troublant et, surgies de nulle part, des mains furent sur ses épaules à le secouer alors que, pour une raison qu'il ne comprenait pas, son équipage était regroupé autour de lui.

— Sigrud ! Réveille-toi ! Qu'y a-t-il, bon sang ? le questionnait Jallndrūmn.

Hagard, il étudia un instant les visages inquiets qui l'entouraient, à la recherche d'une explication.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en se laissant remettre sur pied par Jillkodr et

Jallndrümnn.

— Tu t’es volatilisé ! Nous t’avons cru tombé à la mer et nous avons même fait demi-tour ! répondit son ami. Et puis, loué soit l’ancêtre Oldan, tu nous es revenu, bavant comme une vieille, mais entier... même pas mouillé !

— Tu dis que je n’étais plus sur le knarr ?

— Ou alors bien caché ! s’esclaffa le gros Jallndrümnn.

— Meleter ! hurla Isla, perché sur la tête de la figure de proue.

Pour la seconde fois de la journée, l’équipage se rua au bastingage en poussant des cris de joie, que vint remplacer un silence respectueux quand ils aperçurent les imposantes murailles blanches et la tour gigantesque qui perçait le ciel d’un bleu profond et chaud. Sigrud resta seul à l’arrière, contemplant son avant-bras intact et auquel il manquait son talisman. Avait-il rêvé ?

Chapitre 12 : Asurbias

Hiver 1257 AE (après l'Exode)

Petite Angande.

La partie nord du royaume des Mille Couronnes porte le nom trompeur de Petite Angande alors qu'elle est de très loin la plus vaste région et la plus riche. Jadis, il y avait trois rois qui se la partageaient mais, emportés par le vent lunaire, monarques et héritiers disparurent de la surface d'Ern sans laisser de trace. L'actuelle Petite Angande échet alors au premier haut-roi Angandir.

La pièce principale de la taverne était enfumée et puait la crasse froide en dépit de la généreuse flambée qui noircissait la grossière cheminée d'angle. Les flammes et quelques bougies plantées sur les tables usées et graisseuses renforçaient l'aspect sinistre de la seule habitation de la forêt de Guln. La traversée prenait en général deux jours mais une tempête de neige, inhabituelle en cette fin de saison, avait bloqué le prince Asurbias et les trois soldats qui l'accompagnaient.

Assis à l'opposé de l'âtre, le jeune prince ressassait intérieurement les derniers événements qui l'avaient propulsé au rang de premier conseiller. Certes, il avait atteint et même dépassé les objectifs qu'il s'était fixés en quittant le domaine familial, mais pour combien de temps, et dans quelles conditions... Le titre seul ne suffisait pas. Ses doigts ne cessaient de triturer la chaîne en or, symbole de la prestigieuse charge. Il en éprouvait les détails, caressant le relief doré des quatre couronnes.

Un serveur vint sans ménagement poser sur la table une petite marmite noire de suie.

— Tention, monseigneur, cé ti chaud.

Asurbias haussa un sourcil tout en étudiant l'empoté – sûrement le fils du propriétaire – et se demanda s'il devait le faire châtier pour son outrecuidance. Il n'était pas certain de la conduite à tenir et l'illégitimité de sa charge le faisait douter de tout. Se trompant sur le regard du conseiller, Bemenal se leva et donna un violent coup de pied au serveur qui, ayant été atteint à la cuisse, alla donner de la tête contre un banc. Le bruit du crâne contre le bois fit taire toutes les conversations.

— Plus de respect, misérable, ou je te démolis la figure à coups de talon !

Bemenal était le plus jeune des trois soldats qui l'accompagnaient. Colérique et d'un zèle sans défaut, il saisissait toute occasion pour prouver sa valeur, souvent avec une brutalité déplacée qu'Asurbias appréciait difficilement. Les deux autres étaient plus vieux d'une dizaine d'années et beaucoup moins empressés, ce qui les rendait encore plus inquiétants.

Affectant une bêtise trompeuse, Mascor passait son temps à se gratter le nez d'une main, les yeux dans le vide, et de l'autre fourrageait dans sa barbe à la recherche de poux. Poilu et costaud comme un ours, il semblait prendre un malin plaisir à la lenteur et était peu loquace. Tout le contraire de Solias qui était fort soucieux de son apparence et discutait volontiers avec le conseiller, aimant relater ses années passées sur les murs de la brèche de Jrid à combattre les déferlantes de Logranns. Tous les trois avaient sensiblement le même gabarit et le même penchant pour la violence, et surtout, arboraient désormais le chien couché vert et sable de sa famille sur leur livrée.

Asurbias avait demandé à Brangue – juste avant qu'il ne quitte Arabesque en compagnie de la pauvre Trienne – des têtes vides assorties de muscles, requête à laquelle le bâtard avait accédé de bonne grâce, sûrement curieux de savoir comment un lâche de sa trempe allait s'en sortir avec trois brutes. Mais si la force physique et la foi guerrière lui faisaient défaut, Asurbias avait su intuitivement user du pouvoir qu'on lui avait confié, satisfaisant à la fois ses intérêts et ceux de Caldric. Durant le peu de temps que le haut-roi lui avait accordé pour ses affaires privées, il avait fait rechercher la tour offerte à ses ancêtres quand ils avaient déposé leur couronne au pied d'Angandir. Il avait ensuite ordonné qu'on la restaure et qu'on ferme le quartier autour qui lui revenait de droit, le tout alors qu'il supervisait la capture de tous les princes présents à Arabesque ainsi que des membres de leur famille.

Il ne prêta pas attention au serveur qui boitait vers la cuisine sous le regard des rares clients présents. Que n'aurait-il pas donné pour rester auprès du haut-roi afin d'essayer de le raisonner ? Mais celui-ci avait décidé qu'il y avait plus important que d'empêcher le royaume de se désagréger. Asurbias avait fait ce qu'il avait pu avant son départ pour s'assurer que la situation n'empirerait pas trop pendant son absence. En ce moment, les derniers messagers chevauchaient à bride abattue vers les familles des princes dont les parents avaient été jetés dans la grande fosse des geôles royales ; ils étaient porteurs d'un pli royal qui tenterait de justifier l'injustifiable : victime d'un complot visant à l'éliminer, le haut-roi comptait s'assurer de la loyauté de ses nobles sujets en gardant les leurs en otage. Il n'osait imaginer l'accueil réservé aux messagers. Par chance, la situation était si confuse que même les conspirateurs, tout aussi surpris par le rétablissement inattendu de Caldric que par sa réaction face au complot, ne pouvaient sans doute pas dire qui les rejoindrait et qui resterait fidèle au haut-roi. Le bâtard Brangue, qui devait sa position à son demi-frère Caldric, avait tenu à lui dépeindre avec précision la situation politico-militaire et Asurbias devait reconnaître qu'il maîtrisait son sujet.

« Prince Asurbias, je vous sais intelligent, assez pour avoir su, par je ne sais quel moyen, devenir en moins d'un mois le premier conseiller de mon frère. Je vous en félicite », avait-il dit avec cette cruelle malice qui le caractérisait. « Mais vous n'êtes pas un stratège et ce qui vous attend, c'est la guerre. Faites ce que je vous ai dit et vous tiendrez quelques semaines, le temps de persuader mon frère de me dégager de la garde de sa stupide fille et de me confier son armée. C'est notre seule chance. »

Mais Caldric n'avait pas démordu.

« Mon frère doit veiller sur ma fille et ne point nous gêner. La guerre est un détail qu'il vous faut vite oublier ; ce qui compte, c'est mon bouffon. »

Un détail ! Certes, les terres du Nord – appelées communément la Petite Angande –

dirigées par des princes affiliés au haut-roi se rangeraient derrière celui-ci ; hormis la lointaine cité de Pragrald qui, tombée aux mains de l'énigmatique Enoir et de ses voleurs, poserait peut-être quelques difficultés ; mais stratégiquement isolée par la menace logrann et matgen, elle ne représentait guère plus qu'une gêne.

Avec la pointe de sa dague, il traça sur la table les contours de l'immense royaume qu'il sépara en deux par une ligne imaginaire censée marquer la limite entre le nord et le sud. Les anciens rois, rebaptisés, comme tous les nobles du titre symbolique de prince après la réunification imposée par le premier haut-roi Angandir, n'avaient dans les faits jamais cessé d'exercer leur influence sur la terre de leurs ancêtres et sur leurs vassaux. Gravement amoindri par la perte de son armure de fer-prié et ne bénéficiant que de trop peu de temps, Angandir n'avait pas su mener à bien toutes les réformes nécessaires à une centralisation réelle du pouvoir. Le grand-père d'Asurbias disait toujours que la régence qui avait suivi sa mort avait eu raison de ses rêves et n'avait laissé qu'une coquille vide et privée de substance à ses héritiers.

La pointe d'acier traça une première croix au sud-ouest là où se tenait Fulandre, la capitale de l'ancien royaume de Brann et fief de Gorgass Fragor. De là viendrait la principale menace et ce n'est pas ses deux fils retenus dans les geôles royales qui empêcherait le Lion de Brann d'attaquer ; il était encore assez jeune pour concevoir un héritier. Mais à cette heure, les troupes des princes du Nord, obéissant à son ordre, devaient s'être positionnées le long du fleuve Tilss pour renforcer la frontière naturelle qui départageait Brann et la Petite Angande. Fendant le bois avec facilité, la lame aiguisée dessina au centre des Mille Couronnes un massif montagneux qui isolait le sud du nord. Le massif de Hugn et ses cimes perçant le ciel. Il s'étendait d'ouest en est jusqu'à toucher la chaîne montagneuse que les érudits nommaient le collier de Shiriann et qui marquait la limite entre les Mille Couronnes et les terres inconnues de l'est. Selon Brangue, seul le col des Aiguilles, à deux jours d'Arabesque, pouvait être franchi par une armée, et la forteresse de Bogrd, qui en contrôlait l'accès, était réputée imprenable. Les seuls seigneurs possédant une terre adjacente au massif étaient soit la famille Percasang dirigée par Senyard, soit leurs vassaux qui étaient d'une fidélité à toute épreuve. L'alliance avec la famille Percasang était vitale pour Arabesque et finalement, le fait que l'héritier unique soit dans les geôles du palais du haut-roi n'était pas une si mauvaise chose.

En dessous du relief, Asurbias ajouta une autre croix qui représentait la capitale de l'ancien royaume de Sangue. Jandrin, le champion de Senyard devait déjà l'avoir rejointe et avait sans doute annoncé à son seigneur que son fils croupissait avec les autres otages. Ce seigneur, réputé pour sa droiture et son honneur, mettrait-il de côté l'amour qu'il portait à son fils unique sachant que sa femme était morte et qu'il se refusait à en épouser une seconde ? Méditant sur cette éventualité, il porta la chope d'étain à sa bouche et trempa ses lèvres dans la bière amère. En tout cas, le prince Horianss Parnemain, par sa fuite empressée en compagnie de Gorgass Fragor, avait indiqué clairement quel camp il comptait soutenir. Il situa approximativement la capitale de l'ancienne Parn entre les deux autres puis fit une encoche plus à l'est, dans le collier de Shiriann, à l'endroit où poussait l'arbre-ancêtre que vénérât la famille Lorss. Le Sobsogre était un royaume minuscule situé à la limite des terres inconnues, niché au creux d'une vallée encaissée et ne devait sa puissance qu'à son culte d'assassins dirigé par Kalssir, l'aîné des Lorss.

Asurbias ferma les yeux et essaya de faire ressurgir les souvenirs de cette nuit où il avait découvert l'existence de la conspiration. Mais la maladie avait affecté sa mémoire, laissant plus de questions que de réponses. Qu'avait dit le sorcier de Gonoth à l'assassin Lorss ? Cela semblait important mais malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à se remémorer les paroles du vieil homme. Quant aux jeteurs de sorts de l'archipel, Asurbias et Brangue étaient tombés d'accord pour dire que l'Étoile de Gonoth – qui rassemblait les cinq écoles de magie – ne pourrait intervenir de façon trop voyante tant que les Sadouraks veilleraient. Nulle force au monde, y compris les Immortels, n'était de taille à affronter l'ordre Gris. Les sorciers le savaient mieux que quiconque et n'oseraient jamais briser ouvertement l'interdit. Le représentant de la Forteresse Grise en poste à Arabesque avait bien évidemment été averti que des mages foulaient les terres d'Angande.

Il planta rageusement la dague entre deux planches disjointes, s'attirant le regard étonné de ses hommes, occupés à se régaler du brouet à l'odeur écœurante qu'on leur avait servi. Par l'Innomé, que faisait-il dans cette auberge puante et glacée au lieu d'essayer de rattraper les bourdes de Caldric ? Que n'avait-il pas dit au haut-roi ce qu'il pensait de la situation ? La réponse était simple : il ne voulait pas perdre la lourde chaîne qui pendait à son cou et finir sa vie par un plongeon de plusieurs étages. Son rôle consistait à tenter de modérer la sombre folie qui s'était emparée du monarque, et pour ça, il lui fallait se débarrasser au plus vite de cette stupide mission qui l'éloignait d'Arabesque.

« Stupide », ce n'était pas certain ; il demeurait quelques mystères autour de cette étrange maladie qui s'était saisie du haut-roi. Parfois, ses propos devenaient si incohérents qu'Asurbias était persuadé qu'il avait bien perdu la raison mais, à d'autres moments, il semblait transporté par une fièvre communicative et, les yeux cernés par des ombres furtives, chuchotait des paroles à d'invisibles visiteurs. L'imperturbable Monge n'était pas insensible au phénomène, et Asurbias l'avait vu plus d'une fois tressaillir lors de ces crises qui s'annonçaient toujours par une chute de température dans la pièce. « Tu vas trouver mon fou, je sais que lui seul peut me sauver. Tu dois partir à sa recherche au plus vite », n'avait cessé de répéter un Caldric à bout de nerfs. « Au plus vite... » Huit jours après sa nomination, Caldric l'avait menacé de mort s'il ne partait pas dans l'heure trouver son bouffon. Comment résister à un ordre de son roi quand une brute comme Monge vous menaçait de vous défenestrer ? « Pourquoi moi ? » avait demandé Asurbias. « Parce qu'ils t'ont choisi. »

— Vous n'en voulez pas, premier conseiller ? Ce n'est pas aussi mauvais qu'il y paraît, proposa Solias une louchée dans la main. Distraitement, Asurbias fixa la louche pleine et fumante sans prendre la peine de répondre.

« Ils ». Comment ne pas faire le parallèle avec ce que lui avait dit l'Itinérante ? À plusieurs reprises, elle avait mentionné un ancêtre dont le nom lui échappait comme lui échappaient beaucoup d'éléments : beaucoup trop. Il en venait à croire que ses facultés aussi avaient été altérées par ses fortes fièvres. En revanche, il se souvenait clairement du message que cet ancêtre avait demandé à l'Itinérante de transmettre.

À la tablée voisine, emporté par l'ivresse, un petit bonhomme agaçant braillait des histoires salaces pour le plus grand plaisir de ses quelques compagnons de voyage, vendeurs ambulants et autres miséreux traînant sur les routes.

— Faites taire ces saoulards, ordonna le premier conseiller sans hausser le ton.

Encore secoué par son rire vaseux, Mascor hocha la tête et se leva, absolument pas gêné par le fait que lui aussi s'amusait des pitreries de l'autre.

— Silence ! gronda-t-il d'une voix qui ne laissait aucun doute quant à ce qu'il ferait si on ne lui obéissait pas.

Leurs courtes masses dentelées bien en main, Bemenal et Solias s'étaient dressés à ses côtés et affichaient une détermination tout aussi guerrière. Peu à peu, toutes les têtes se tournèrent vers le coin où s'étaient réfugiés le premier conseiller et ses gardes et, découvrant trois hommes décidés, se baissèrent immédiatement. Le vacarme de l'auberge céda la place au crépitement des flammes et au sifflement du vent. Ses hommes se rassirent et reprirent tranquillement leur repas, enrichissant le silence du bruit de leur cuillère en bois raclant le fond des bols.

« Tu lui diras que quand il cherchera un homme, il le trouvera dans un petit village de Garderanne. » Voilà ce que lui avait confié Neliathe au champ d'automne. Troublante coïncidence. S'agissait-il du bouffon ? Retrouvée pendue dans son cachot, elle ne pouvait malheureusement plus l'éclairer sur ses dires, et les Itinérants n'étaient plus aussi nombreux que dans les temps anciens, ni les ancêtres aussi influents.

Dans le peu de temps que lui avaient accordé les événements, il s'était penché sur le problème du bouffon, consultant la bibliothèque royale et le corps des érudits. Angandir le vertueux avait interdit rapidement que les nobles puissent en avoir à leurs côtés. « Nul homme n'est assez puissant sur Ern pour s'octroyer le droit d'user d'un simple d'esprit ou d'un infirme comme d'un attribut. » Voilà tous les indices quant à la description de ce bouffon qu'il était censé trouver. C'était peu, mais il s'en contenterait.

La porte en bois s'ouvrit sur deux silhouettes aux manteaux couverts de neige, laissant entrer avec eux une brise glacée. Asurbias remonta le col de son gilet et fronça les sourcils.

— Hé ho, braves gens ! clama le premier en rejetant sa capuche en arrière tandis que sa compagne s'ébrouait pour se débarrasser de la neige fondue.

Joli brin de donzelle, pensa Asurbias.

Au lieu de se précipiter près du feu, l'homme s'avança vers le centre les bras écartés, en tournant sur lui-même.

— Que voilà de grises mines ! Permettez-moi d'égayer cet endroit lugubre que l'hiver semble vouloir voler au printemps !

La jeune femme blonde au visage bleui par le froid le suivait, déboutonnant adroitement le manteau de laine pour le jeter sur son épaule. Bien que chatoyants et agréables à l'œil, les vêtements des deux voyageurs n'en étaient pas moins usés jusqu'à la corde. Ces deux-là n'avaient pas un quart de couronne et mouraient de faim. De fines moustaches accompagnaient le sourire de l'homme et vibraient à chacune de ses paroles enjouées.

À Bemenal, qui guettait un signe de sa part, Asurbias répondit de laisser courir d'un mouvement de tête. D'un ricanement, le guerrier lui indiqua qu'il avait compris. Tels des prédateurs, les deux autres observaient les nouveaux venus, s'attardant généreusement sur

les maigres formes de la fille qu'ils détaillèrent avec une grossièreté gênante. Il était facile de deviner ce qu'ils comptaient lui faire subir si le conseiller ne les bridait pas. Peut-être allaient-ils s'amuser finalement ?

Le saltimbanque cueillit une fleur à l'oreille de la patronne, sortie tout droit de sa cuisine pour assister au spectacle, tout en déclamant des vers sur sa beauté, ce qui la fit rougir comme une jeune pucelle. Il fallait reconnaître que l'homme possédait quelques talents et les nombreux tours de passe-passe qu'il enchaîna sans souffler plurent à Asurbias et le déridèrent quelque peu. Mélangeant un jeu de cartes d'une main et lissant ses moustaches de l'autre, il récita un autre poème de son invention à la gloire, cette fois-ci, du haut-roi. À la dernière strophe, une carte lui échappa et plana jusqu'à la table d'Asurbias où elle se posa délicatement sous son nez, face cachée.

— Monseigneur ! s'exclama-t-il faussement affolé. Je vous prie de m'excuser de cette maladresse ! Quelle honte ! Faillir ainsi devant un homme de votre rang.

En deux pas, il rejoignit le coin que s'était approprié le premier conseiller et se fendit d'une révérence comique que seul un silence gêné récompensa. Tous avaient à l'esprit la réaction du premier conseiller et redoutaient que l'ordre ne fût donné aux trois brutes de corriger le saltimbanque. Mais celui-ci, loin de se démonter et sans un regard pour les guerriers qui s'étaient levés de leur banc, poursuivit.

— Si sa seigneurie se donnait la peine de retourner la carte, peut-être découvririons-nous pourquoi elle a voulu tomber là.

Après une courte hésitation, Asurbias passa l'index sous le bord doré de la carte et révéla l'autre côté d'une pichenette : un vieillard au cou duquel pendait une longue chaîne et qui, sous le poids de la charge, avançait courbé sur un long chemin tortueux.

— Que voilà un homme fatigué par le fardeau des responsabilités. N'est-il point trop tôt pour prendre un tel chemin ? Qu'en pensez-vous, premier conseiller ? ajouta-t-il sur un ton mi-figue mi-raisin.

Un murmure d'étonnement parcourut la salle et quelques téméraires se rapprochèrent, formant un cercle derrière le saltimbanque et sa fille qui l'avait rejoint.

N'importe qui d'un peu sensé aurait deviné à la chaîne que je porte qui je suis, se dit Asurbias, plus troublé qu'il ne voulait se l'avouer.

Le saltimbanque remonta ses manches, révélant des avant-bras squelettiques et passa plusieurs fois la paume de sa main au-dessus de la carte.

— Je dois vous avouer que je suis quelque peu devin et, si vous m'accordez le privilège de fouler votre avenir de mon esprit sagace, je me ferai le plaisir de vous le dévoiler.

La langue collée au palais et la bouche sèche, Asurbias invita le saltimbanque à continuer d'un mouvement sec du menton. Il n'accorda pas le moindre intérêt à l'agitation de la fille, repoussée par son compagnon quand elle lui prit le coude, ni ne prêta attention à ce souffle glacé qui moucha la plupart des bougies. Il ne voyait plus que cette main aux veines saillantes qui masquait à présent la carte, et n'entendait plus que cette voix envoûtante aux inflexions aiguës. L'assistance, telle la marée descendante, avait reflué vers le feu, seul îlot de lumière et de chaleur, et même les trois guerriers, que

cette magie déroutait, avaient prudemment reculé.

— Celui que vous cherchez se trouve dans le pays des collines et porte une bosse sur ses épaules, murmura pour lui seul le saltimbanque en découvrant une carte sur laquelle dansait un bossu de petite taille.

Cramponné au rebord de la table comme un naufragé aux débris d'une épave, Asurbias ne pouvait plus quitter des yeux l'illustration qui s'était animée et faisait des roues sur la carte, sous le regard argenté de Sri.

La jeune femme parvint finalement à tirer en arrière son partenaire qui s'écroula les quatre fers en l'air sans que personne ne trouve la chose amusante. Tous regardaient la carte pivoter sur son coin de plus en plus vite tandis que le bossu prenait vie dans ce tourbillon et leur souriait à tous. Asurbias tressaillit quand cette même main qui avait lancé la carte s'abattit sur cette dernière, chassant du même coup la noire présence qui s'était emparée de l'auberge.

— Désolé, monseigneur, s'excusa le saltimbanque essoufflé. Son visage était tiré et ce n'est qu'avec peine qu'il réussit à ébaucher un semblant de sourire. Ce tour-là n'appartient pas à mon répertoire et j'ignore tout de ce qui m'a pris.

Hébété, Asurbias n'arrivait pas à détacher son regard de l'endroit où était posée la carte.

— Si sa seigneurie veut bien m'écouter chanter une ballade en son honneur pour me faire pardonner, ce sera avec un immense plaisir.

Les clients et les trois guerriers fixaient avec crainte le visage du conseiller, toujours aussi pâle et ruisselant de sueur. Avec peine, celui-ci déglutit et releva péniblement la tête, son corps agité de frissons irrépressibles.

— Ce ne sera pas la peine. Mais soyez assuré que je ne vous en veux pas... et je vais même vous récompenser, dit-il d'une voix tremblante. Quelque chose dans le ton qu'avait employé le premier conseiller retint le saltimbanque de se réjouir et il attendit avec appréhension la suite, sa fille toujours accrochée à son bras. Le haut-roi m'a envoyé en mission pour lui trouver des amuseurs afin de choisir parmi eux son bouffon. Je ne vous promets pas que ce soit vous qu'il retienne mais, qui sait, avec un peu de chance, vous obtiendrez cette charge enviée dans tout le royaume.

— Mais..., protesta le saltimbanque qui ne comprenait pas.

— Emmenez-le ! ordonna-t-il avec un peu plus d'assurance aux trois brutes.

La donzelle cria, supplia, se jeta à genoux devant Asurbias tandis que l'autre se débattait inutilement entre les bras robustes de Bemenal et Mascor. Il la regarda sans vraiment la voir, trop obnubilé par l'image de ce bossu dansant devant ses yeux.

Garderanne. Il faudrait prendre le bateau à Lianss pour Bemen, la capitale du pays des collines, puis fouiller le pays entier à la recherche d'un nabot. Mais une petite voix lui murmurait qu'il n'aurait pas de mal à le trouver et que quoi qu'il fasse, il finirait par arriver au bon endroit. La présence de l'ombre – ancêtre ou pas ancêtre – l'inquiétait bien plus et avait réussi à lui faire oublier la conspiration ; une force supérieure se jouait d'eux et il aurait bien aimé savoir s'il s'agissait d'un ennemi ou d'un allié.

Chapitre 13 : Baldir

Fin de l'hiver 1257 AE (après l'Exode)

Royaume de Garderanne. Bemen.

Le royaume de Garderanne vit à l'abri du monde, à l'ombre de la puissance tutélaire de la forêt Anworden où l'esprit de l'Immortelle Shadrya Fêl s'est incarné. Proches de la nature, ses habitants ne privilégient que très peu les échanges avec les royaumes et empires étrangers et vivent en quasi-autarcie. La situation géographique du royaume facilite cette politique de stricte neutralité. En effet, à moins de vouloir traverser Anworden, l'accès à Garderanne ne se fait que par la mer. Le roi Elbann Trissebarbe a réaffirmé avec force cette indépendance aux différents émissaires des princes comploteurs des Mille Couronnes.

Construite en dépit du bon sens au bout de la jetée, la taverne du Phare n'en était pas moins déjà bondée au petit matin, et tous, bravant l'air vif et salé, avaient pris place sur la terrasse. Le gardien, qui était aussi le propriétaire, passait entre les tables les mains chargées de plateaux de calamars grillés et autres amuse-gueules, ses lourds brodequins lestés de plomb frappant la chaussée glissante. Quand on voulait boire, il fallait soi-même se servir à l'antique cuve de cuivre installée à droite de l'entrée ; elle contenait un breuvage très fort qui n'était ni de la bière, ni du vin, ni rien de connu et qui vous ôtait le goût pendant plusieurs heures si vous n'y étiez pas habitué. On racontait à Bemen que, par tradition, les pêcheurs venaient boire et manger ici chaque jour, quel que soit l'état de la mer.

Baldir aurait donné beaucoup pour les voir faire en pleine tempête mais, chance ou malchance, le temps avait été clément, à l'image de Camerune qui se hissait paresseusement derrière l'horizon dégagé. Cela faisait près d'une semaine qu'il avait débarqué dans la capitale du royaume de Garderanne et son impression générale sur ses habitants était bonne. Tout en bâillant, il jeta un œil vers la ville qui avait poussé sur les berges du fleuve Grean, lui-même encaissé entre deux collines abruptes. Le château royal était la première construction que Baldir avait aperçue depuis le bateau, surtout ses tours élancées, semblables à une volée de flèches de pierre décochées en plein ciel. Symbole de l'autorité du roi Elbann Trissebarbe, les successions de murailles, de ponts couverts et de donjons avaient envahi la quasi-totalité de la presque île et des îlots alentour. Non fortifiés, les quartiers bordant le fleuve semblaient n'être que les faubourgs de cette cité royale et pompeuse.

Simplement vêtu de hardes et ne possédant pour toute fortune qu'une demi-roue de fer, c'est dans le plus grand dénuement qu'il avait posé le pied sur les quais de Bemen. Mais très vite, cette ville joyeuse avait su lui dévoiler ses richesses et il avait su en prélever une partie raisonnable. Il fallait reconnaître que ses talents de voleur, hérités de son père, ainsi qu'un soupçon de magie n'avaient pas été étrangers à son ascension sociale. Chaque soir, il avait joué dans les auberges et tavernes de Bemen, alliant improvisation, tours préparés dans la journée et « allégement fiscal modéré » des bourses trop pansues. À présent, il était vêtu convenablement et son ventre avait repris un volume digne des généreuses collines du pays.

Pas assez pour s'acheter un marteleur, ces chevaux de guerre qui vivaient en troupeaux dans les collines sauvages de Garderanne et qui faisaient la fierté de ce royaume comme en témoignait le blason du roi : un cheval vert se cabrant sur fond blanc. Ils n'étaient pas les plus rapides mais leur vaillance et leur robustesse au combat étaient légendaires.

Le célèbre marché de Garderanne, accolé aux non moins fameuses écuries royales, jouxtait l'un des deux ponts qui reliaient les deux berges. C'était entre ces murs que les fameux étalons, avec lesquels aucune monture sur Ern ne pouvait rivaliser, étaient cédés pour des fortunes défiant l'imagination. Nul n'y était admis s'il n'était pas porteur d'un certificat l'y autorisant et qui coûtait plusieurs de leurs barbons d'or, leur drôle de monnaie locale en forme de triangle. Ne voulant pas se faire remarquer, Baldir avait abandonné l'idée de s'y introduire en douce. C'est que les Garderannais étaient très susceptibles dès qu'on abordait le sujet de leurs chevaux.

Ici, un seul crime était puni de la peine capitale : le vol ou la vente de marteleurs femelles. Celui ou celle qui était pris, finissait écartelé par leurs foutues juments dont la matrice était si précieuse. La semence de leur étalon étant impuissante à féconder les juments communes que l'on trouvait dans les Mille Couronnes et ailleurs, ils étaient les seuls à pouvoir quitter le pays. Mais Baldir ne se sentait pas frustré.

— Voilà pour vous, annonça le tavernier en posant sur sa table une salade de mollusques blanchâtres.

— Merci, fantasque gardien de phare !

L'autre grommela un vague « pas de quoi » tout en fouillant les recoins empoussiérés de sa mémoire afin de déterminer s'il venait d'être insulté ou complimenté.

Il n'y avait pas à dire, la bonne ambiance qui régnait à Bemen avait le don de revigorer Baldir et il espérait que tout Garderanne respirait cet air de bonheur qui régnait ici. Il s'était décidé à quitter la ville la veille ; attendre plus longtemps Tantrelou était dangereux, et même si aucun Sadourak n'était toléré dans ce royaume dévoué à l'Immortelle Shadrya Fêl, qui les empêcherait de venir s'il leur en prenait l'envie ?

À l'aide d'une baguette pointue, il piqua un bout de pieuvre et, l'ayant bien imbibé de sa sauce vinaigrée, le porta à sa bouche. La chair était merveilleusement élastique et il la mastiqua en soupirant d'aise, tendant le cou pour mieux cueillir sur son visage les premiers rayons de Camerune. C'était étrange, il fuyait Tantrelou tout en regrettant sa compagnie. Et celle de Nypherias, mais lui, il ne le reverrait que sur Sri. Il avait vu sa carcasse dévorée par le Sakt.

Il huma l'air marin et ferma les yeux. Il aurait apprécié leurs compagnies, ici sur cette

jetée du bout du monde. Il aurait aimé partager chaque bouchée de ce dernier repas avec eux, les convaincre qu'il avait compris, qu'il n'utiliserait plus la magie du sang, seulement celle des poudres. La magie. Finalement, c'est elle qu'il choisissait et cela impliquait de se cacher de Tantrelou. Déjà prêt depuis quelques jours, son sac de voyage posé entre ses jambes torves contenait quelques vivres, des vêtements de rechange ainsi qu'une tente et quelques ustensiles très utiles, de quoi affronter ce pays qu'on disait sauvage et peu habité. L'hiver dans cette contrée était plus clément, rendant les voyages plus faciles.

L'aventure ! Voilà de quoi il était question à présent. Il allait voyager et découvrir Garderanne, loin des ennuis et des complots de l'archipel de Gonoth, loin de la guerre qui semblait devoir éclater dans les Mille Couronnes ; il se sentait libre comme jamais il ne l'avait été.

— Merci, Tantrelou ! cria-t-il à une mouette qui lorgnait du côté de son assiette. Quelques clients lui jetèrent un coup d'œil amusé, quelques-uns rirent ou applaudirent pour le plaisir d'applaudir mais aucun ne le condamna. *Quel charmant pays*, pensa-t-il en se levant.

Les routes de Garderanne étaient en somme des ornières géantes, creusées dans la mousse abondante des forêts et entretenues par ceux qui se faisaient simplement appeler les forestiers. Nul carrosse, nulle charrette n'avait sa place hors de la capitale et peu d'hommes cherchaient à la quitter. La nature avait pris le pouvoir en cette contrée verdoyante et déjà en fleur. Le premier soir, Baldir avait bien commencé à allumer un feu mais le silence effrayant qui était tombé sur la forêt l'avait persuadé de l'éteindre au plus vite. Ce ne fut qu'au second jour de voyage qu'il pénétra, affamé et fatigué, dans un hameau côtier.

Les habitants l'accueillirent chaleureusement et c'est avec un réel bonheur qu'ils acceptèrent qu'il anime leur veillée. C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent à deviser tard dans la nuit, autour d'une table simplement posée sur la plage de galets. Ils rirent de ses déboires et lui apprirent la prière du feu à adresser aux esprits de la forêt. « Voyageur Baldir, si tu ramasses du bois mort et que tu respectes le rituel, la forêt acceptera que tu l'enfumes un peu. Mais n'oublie jamais de bien éteindre le foyer avant de t'endormir, pour qu'au matin il soit bien froid et mort comme doivent l'être tous les feux en ce pays », lui avait recommandé l'ancien avant d'aller se coucher.

Si la capitale l'avait étonné, l'intérieur des terres le dérouta davantage. La culture étant hors la loi, les Garderannais vivaient essentiellement de chasse, d'élevage, de pêche et de cueillette. L'autorité était confiée aux anciens dans les lieux civilisés, et aux forestiers sur les routes, ces hommes qui parcouraient Garderanne en long, en large et en travers afin de veiller sur la forêt.

Sur le chemin, il trouva plus d'un ingrédient qu'il s'appliqua à réduire en poudre et à ranger convenablement dans de petites bourses confectionnées dans la capitale à sa demande. Tantrelou lui avait interdit la magie du sang sous peine de le tuer et il comptait bien ne plus l'employer, non pas par peur du vieux magicien, mais plutôt par confiance. D'ailleurs, il ne s'était jamais senti aussi bien dans sa peau et même sa bosse avait perdu du volume. Se pouvait-il qu'elle disparaisse complètement ? Chaque matin, au risque de

se dévisser le cou, il trouvait le temps de se mirer dans l'un de ces ruisseaux qui abondaient dans la forêt, comparant sa difformité à ses souvenirs de la veille. Peu de changement, fallait-il avouer, mais il lui plaisait de l'imaginer plus courtaude et moins voyante. C'est dans cette position que le découvrit Dygdia la première fois qu'elle se révéla à lui.

— Tu y fais pousser quelque chose, lui dit-elle pour tout salut, lui faisant bondir le cœur au point de le faire tomber dans l'eau froide.

— Par les démons ! dit-il, les fesses dans le courant et reculant prudemment sur ses quatre pattes.

Perchée sur une racine biscornue, une femme encore plus petite que lui, vêtue d'un habit de lianes feuillues et tressées qui laissait entrevoir l'éclat de quelque trésor de nudité, l'observait. Les mains sur ses hanches larges, elle le toisait fièrement, ses boucles auburn, parsemées de feuilles qu'on eût dites roussies, s'agitant sans cesse dans la brise. Son visage piqueté de taches était aussi blanc que le givre, ses yeux plus sombres qu'un puits, et ses lèvres vermeilles se retroussaient sur des dents qu'aucun ivoire n'aurait pu égaler. C'était une vraie beauté et Baldir resta là à se geler le fondement, tout aussi muet qu'au premier jour de sa naissance.

— Tu y fais pousser quelque chose ? répéta-t-elle sans se départir de son adorable sourire.

Sous le charme, Baldir continuait à la fixer et à la détailler au point de finir par rougir de son audace. Les pensées tourbillonnaient dans son esprit déjà conquis et désireux de séduire ce joli brin de fille. Mais comment l'avait-elle trouvé, ainsi planqué à l'écart du chemin ?

— Pousser quoi ? croassa-t-il péniblement, se félicitant intérieurement pour son sens de la répartie.

— Sur ta bosse..., tu semblais si concentré à la regarder que je me disais que tu avais planté quelques graines dans l'espoir d'y voir germer une fleur, ou peut-être une courge.

Elle le tutoyait et, il n'avait pas rêvé, lui avait fait un clin d'œil. Retrouvant ses esprits, il se redressa avec souplesse et, sur le qui-vive, vérifia qu'il n'y ait point d'autres visiteurs sous le couvert des arbres.

— Je suis seule et tu n'as rien à craindre.

— C'est que..., voyez-vous belle plante, je ne connais point trop cette contrée et..., il hésita, vous ne m'avez pas l'air bien humaine. Un charmant démon, peut-être ?

La plaisanterie n'eut pas l'air de lui plaire. Elle sauta lestement dans l'eau, ses pieds nus bien à plat pour l'éclabousser généreusement.

— Un démon ? Je ne suis pas un enfant de Carn ! Enfonce-toi ça dans le crâne, l'humain.

— *Touché !* ... L'humain ? Je ne me suis pas trompé alors, et vous me semblez fort au fait de ce qu'est un démon, dit-il en s'essuyant le torse et le visage avec sa chemise hâtivement ramassée. Elle le suivit jusqu'à la berge moussue, les poings crispés et les sourcils froncés sur des yeux si noirs que Baldir s'attendait à ce qu'elle crache des éclairs. Mais la colère disparut aussi vite qu'elle était apparue, et laissa la place à un sourire plus

espiègle que jamais.

— Tu vas où ?

— Je suis la route.

— Je t'accompagne, déclara-t-elle à Baldir, ravi.

Il n'avait pas été aussi heureux depuis... en fait, il ne lui semblait jamais avoir été aussi heureux. Sur le point de s'en retourner sur le chemin, elle lui posa une main sur l'épaule – contact qui le fit frissonner des pieds à la tête – pour l'arrêter.

— Prenons par les bois, ce sera plus court, l'assura-t-elle. Son souffle sur sa joue était pareil à la brise tiède des oasis d'Osseroth, et c'est à peine s'il réussit à approuver tant il avait envie de l'embrasser. Mais d'un bond, elle s'était dérobée en souriant. As-tu envie de découvrir l'intérieur du pays ? demanda-t-elle en gambadant devant, parmi les grandes fougères.

— L'Est ?

— Oui.

Il avait du mal à la suivre dans le sous-bois touffu et piquant.

— Anworden ?

Un second « oui » tout aussi joyeux retentit.

— Le domaine de l'Immortelle ? Il répugnait à prononcer son nom. N'est-ce pas dangereux ? À moins que d'aventure, tu ne sois l'un de ses sujets ?

L'ayant perdue de vue, il se mit à trotter, jurant contre ces branches qui lui revenaient sans cesse en travers de la figure, sans compter ces bestioles qui lui piquaient le visage. Dygdia se déplaçant sans faire plus de bruit que le vent et lui, en faisant plus qu'un troupeau de bœufs, il se repérait à sa voix légère qu'il entendait un coup à droite : « Crois-tu que ma mère ait une couronne sur la tête et se tienne dans un trône ? », un coup à gauche : « Avec un sceptre dans la main et des flagorneurs tout autour ? »

Les poumons en feu, il s'adossa à un rocher recouvert de mousse pour reprendre sa respiration.

— Mère n'est pas ainsi, dit-elle en réapparaissant à ses côtés, toujours aussi fraîche et dispose.

— Mère ?

— C'est ainsi que je m'adresse à elle. Elle s'était approchée tout près, son regard déroutant posé sur lui comme pour le déshabiller.

— Et si je veux m'adresser à toi, comment dois-je t'appeler ?

— Dygdia.

— Moi, c'est Baldir, lui apprit-il en essayant de lui baiser les lèvres, mais encore une fois elle se refusa à lui, non sans lui avoir souri. Encouragement ? Il n'aurait su dire et de toute façon, pour le savoir, il lui fallait la rattraper.

— Une pause ? proposa-t-il en s'engageant dans le petit raidillon qu'elle avait emprunté.

— Continuons tant qu’il fait jour. Nous ne sommes pas assez loin.

— Assez loin de quoi ?

Mais à part le frou-frou des feuilles, il n’y eut pas de réponse.

Ils cavallèrent ainsi tout le reste de la journée, sans jamais traverser de chemin, ni voir la moindre habitation, et encore moins âme qui vive ; quoique des tribus entières d’écureuils trouvèrent amusant de les suivre pendant un bon moment, relayées ensuite par un renard à la fourrure fournie qui essaya même de lui mordiller les mollets, et d’autres animaux qui les escortaient par curiosité ou par jeu. Cette atmosphère presque irréelle tirée d’un conte pour enfants l’aurait rendu nerveux et suspicieux s’il n’y avait cette promesse qui courait devant lui. Ils firent quelques haltes lorsqu’il n’en pouvait plus. Quand Baldir lui demanda pourquoi elle était si pressée, elle lui appliqua un baiser sonore sur le front et fila. « On ne sait jamais », crut-il entendre alors qu’il se pressait pour la rattraper. Son père avait raison : une femme est capable de faire courir un homme éternellement. Baldir supposait que cette pensée valait aussi pour les créatures de l’Immortel ; après tout, si on en croyait les légendes, les Immortels avaient façonné la Création à l’image des humains afin de satisfaire la volonté de l’Innomé.

Alors qu’il soufflait à l’ombre d’une souche de la taille d’une maison, il remarqua les odeurs : des effluves printaniers si riches qu’ils en devenaient presque palpables ; l’écorce même des arbres exhalait des senteurs qui lui chatouillaient le nez. À vrai dire, Baldir trouva la forêt changée, les fougères emmêlées plus majestueuses, et plus volumineux les bouquets de champignons accrochés à la rugueuse peau des arbres. Ce n’était plus la même forêt.

— Allez Baldir, cesse de rêvasser et dépêche-toi, le rappela à l’ordre une Dygdia suspendue par les jambes à l’une des plus hautes branches d’un vieil orme. En connaisseur, il admira la façon dont elle se laissa tomber en contrôlant sa chute.

— Jolie pirouette, commenta-t-il.

— Je t’en montrerai d’autres qui te plairont bien plus, lança-t-elle avant de détalé.

Par l’Innomé ! Ce voyage s’annonce fort instructif, pensa-t-il guilleret. Péniblement, il se releva en se maudissant de ne pas avoir prévu quelques-uns des ingrédients nécessaires à un simple sortilège de voyage ; une ou deux plumes auraient suffi amplement pour alléger sa peine et renforcer ses pattes difformes. Il avait bien pensé en arracher quelques-unes aux moineaux qui voletaient en permanence autour de lui, ou bien à ces drôles d’oiseaux rouges au long bec flûté, mais Dygdia apprécierait-elle la magie ? L’idée le mit mal à l’aise et il la rejeta en frissonnant. Le jour déclinant, il repartit au petit trot derrière elle, le regard rivé à son arrière-train dodu.

Ce ne fut qu’à la nuit tombée et quand Baldir menaça de s’évanouir que la jolie nymphe leur trouva un lieu pour bivouaquer : une prairie d’herbes folles au sommet d’une colline chauve, au milieu de laquelle un ruisseau prenait sa source. Avec réticence, elle consentit à ce qu’il prépare un feu et fut agréablement surprise de le voir, avant même de s’enquérir du bois, réciter la prière apprise chez les pêcheurs. Mais lorsqu’il égrena quelques cendres et s’apprêta à lancer un sort de flamme sur le bois mort, elle se précipita sur lui et lui saisit le bras avec une vivacité qui le laissa interdit.

— Arrête ! le rabroua-t-elle d’une voix mordante. Ce n’est pas bien.

— Pourquoi donc ? demanda-t-il durement. Pour une raison qu'il ignorait, il eut une brusque envie de la frapper et c'est avec peine qu'il se contrôla.

— Je ne sais pas, mentit Dygdia en lui retenant toujours le poignet ; aussi soudainement qu'un orage d'été, ses traits rehaussés par l'argent de Sri s'étaient durcis et ses yeux ombrageux s'étaient plissés. Je te demande juste de ne pas utiliser de magie dans cette forêt... Pour moi, rajouta-t-elle radoucie.

Baldir soupira, la regarda, soupira une fois de plus puis, en hochant la tête, se résigna à allumer le feu avec un vulgaire briquet.

— C'est incroyable ce que les gens s'intéressent à moi et à ma magie !

— Pourquoi ? Qui s'est intéressé à toi ? C'était dit avec légèreté mais Baldir ne fut pas dupe.

— Un vieux mage du nom de Tantrelou. Tu le connais ?

— Non. Que t'a-t-il dit ?

Pour le peu qu'il pouvait en juger, elle ne mentait pas. Des étincelles jaillirent du silex et embrasèrent l'étoupe que Baldir se pressa de mettre en contact avec les brindilles imbibées d'huile. Bientôt, des flammes s'élevèrent entre eux.

— Qu'il me tuerait si je pratiquais encore la magie du sang. Mais attention, il me l'a dit gentiment avant de m'enlever à mon archipel d'adoption. Et c'est avec plaisir que j'ai accepté de revêtir des oripeaux, de dormir à même le sol et de me contenter d'un repas tous les trois jours.

— Il...

— Nous avons eu quelques problèmes avec des Sadouraks pointilleux sur les quais du port de Lianss et il nous a semblé bon de nous séparer. Depuis, je ne l'ai pas revu.

L'image de ce Sadourak immobile lui revint fugitivement en mémoire ; il la chassa comme on chasse un mauvais souvenir.

— Et...

— Et je n'ai plus versé de mon sang pour mes sortilèges, si tu tiens tant à le savoir.

— En tout cas, tu..., commença-t-elle amusée par ce jeu improvisé.

— Ce n'est pas bien dur de deviner ce que tu allais dire ; les femmes sont si prévisibles, qu'elles soient humaines ou nymphettes.

Il pimenta la pique d'un haussement de sourcils exagéré et obtint en retour un sourire ravissant.

Le repas fut vite prêt : baies sures et champignons à col violet agrémentèrent les tranches de sanglier salé et le demi-pain rassis que Baldir fit griller. Pour sa part, Dygdia ne mangea pas, se contentant de boire un peu d'eau de source et de grignoter une baie.

— Tu n'as pas faim ? demanda Baldir entre deux bouchées.

— Si, mais cet appétit attendra.

Il faillit s'étouffer. Il n'y avait pas plus beau mariage que l'innocence et la lubricité, et chez Dygdia, les deux convolaient ensemble depuis belle lurette. Tout en mastiquant la

viande nerveuse, il l'observait, ne manquant pas de s'attarder en quelques endroits bien précis. Elle paraissait l'étudier tout autant, avec, il l'aurait juré, une gourmandise égale.

Fallait-il qu'il s'attache à tous ceux qu'il attirait ? La merde appréciait-elle les mouches qui la harcelaient ? La comparaison ordurière réussit à le choquer mais il ne la jugea pas aussi fausse que ça. Pour Tantrelou et Dygdia, le sang qui alimentait sa magie ne valait pas mieux et eux-mêmes n'étaient-ils point aussi acharnés que ces insectes ?

— Dis-moi pourquoi tu t'intéresses tant à moi et sers-moi donc une histoire que je peux croire.

Assise en tailleur, elle prit un moment pour répondre.

— Pour te protéger.

— De qui ?

Elle hésita.

— De toi.

Un long blanc suivit, seulement troublé par le crépitement du feu et du vent soufflant sur les braises comme pour les attiser, prélevant les plus fragiles escarbilles, qu'il emportait aussitôt dans son sillage.

— Qu'ai-je à craindre de moi ? Je veux bien comprendre que la magie du sang est dangereuse pour le corps – je m'en suis aperçu depuis ma rencontre avec Tantrelou – mais je ne saisis pas bien pourquoi cet intérêt pour ma petite personne. D'abord, un mage de l'Anneau d'or, école dont on ne sait pas grand-chose si ce n'est leur peu d'amour pour les autres sorciers, puis une créature d'un Immortel, rien que ça ! J'aime le hasard mais à trop bien faire les choses, on finit par douter de lui. Il y en a d'autres à sauver qui valent bien plus qu'un simple bossu. Certes je suis doué, mais bien moins qu'un Bachul.

— Quand nous serons à l'abri, je t'expliquerai, promit-elle en contournant le feu. Faisons une trêve.

Elle s'approcha de lui avec une lueur dans le regard que toutes les professionnelles d'Osseroth – démons ou humaines – auraient envié, vu l'état d'excitation dans lequel il se trouvait à présent.

— Je..., protesta-t-il pour la forme alors qu'elle le repoussait en arrière et lui grimpait dessus.

Bien plus ému qu'à son dépucelage, il sentit sa main délayer ses chausses adroitement et fourrager dans ses caleçons pour finir par s'emparer de sa verge.

— Viens chez nous et tu vivras longtemps et heureux, ajouta-t-elle entre deux coups de langue sur son visage.

— Je..., bredouilla-t-il, incapable de la moindre initiative.

Mais avant qu'il ait trouvé quelque chose à répondre, elle avait plaqué sa bouche sur la sienne et y introduisait une langue fouguese. Vaillamment, il essaya bien de reprendre le dessus mais il céda aux alléchantes propositions qu'elle lui fit. Après tout...

Replié sur lui-même, le bossu s'était endormi la tête posée sur son bas-ventre et ses

jambes torves en ciseau autour des siennes. Avec curiosité, elle caressa sa bosse qui déformait son épaule droite, passant et repassant sur la peau ridée et sèche, traçant les contours inégaux de cette petite colline de chair. Puis elle remonta jusqu'à son visage, ses doigts pouvant juger rien qu'au toucher du contraste avec le reste du corps. Mère l'avait maintes fois mise en garde de ne pas s'attacher à un humain mais il fallait bien avouer qu'il ne leur ressemblait que très peu.

Une brise presque glaciale la fit frissonner...

Non ! Il s'agissait d'autre chose, se dit-elle en essayant de voir au-delà du cercle de lumière. L'ombre d'un humain rampa hors des ténèbres, suivie d'une autre et d'une autre. La bouche sèche, Dygdia reconnut les serviteurs de la Reine de la Folie à la description qu'en avait fait Shappss, l'un des plus vieux habitants d'Anworden. Il lui avait raconté l'histoire de la guerre de Sri, qui avait opposé les ancêtres à l'Immortelle Sanne. Près d'être vaincue par ceux que la Table protégeait, elle s'était enfermée dans une prison de glace noire que les ancêtres n'avaient su abattre. Cela se passait juste après la mort de Carn et l'exode des humains vers ce continent. Shappss lui avait conté que, les années passant, la Reine de la Folie avait corrompu l'âme des ancêtres affaiblis par la torpeur, renforçant ainsi sa prison de glace qui n'avait cessé de grossir. Certaines nuits, on pouvait apercevoir à l'œil nu la tache sombre à la surface de Sri. « Les Koropts – c'était le nom des ancêtres corrompus – ont perdu toute humanité et ils sont plus à craindre que les démons carnéens », l'avait averti le vénérable conteur. « Mais ne t'inquiète pas, jeune Dygdia, tu n'en rencontreras jamais ici », avait-il conclu de bonne humeur. Ce sur quoi il se trompait ; les ombres étaient là pour le prouver avec leur visage grimaçant, imitation grossière de leur passé.

— Que veut la sœur de Mère ? parvint-elle à demander en donnant des coups de pied dans les flancs de Baldir. Celui-ci remua dans son sommeil en grognant, mais guère plus.

— Ne le réveille pas, grinça une ombre.

— Ou nous serons obligés de te tuer, ajouta la seconde.

Un froid soudain s'était abattu sur la clairière, qui se couvrait déjà de givre.

— Mère vous en empêchera, affirma Dygdia en claquant des dents.

— Ta salope de mère n'est plus ; trop lâche pour combattre, elle a choisi de disparaître et de se fondre dans sa chère forêt. Elles ricanèrent en s'approchant encore. Fuis, pendant qu'il est encore temps, fuis ou la traîtresse Shadrya entendra tes hurlements toute la nuit.

Des doigts spectraux effleurèrent une mèche de ses cheveux et la firent sursauter. D'un revers de la main, elle tenta de les repousser, mais l'ombre avait déjà perdu de sa substance et repris sa forme immatérielle. Quand une langue cadavérique vint s'enrouler autour d'un de ses seins, elle hurla et s'enfuit, poursuivie par le rire sinistre des Koropts.

Ses jambes portées par la peur, elle courut bien après que Camerune eut allumé l'horizon, bien après qu'elle eut pénétré Anworden, et il fallut tout l'amour de Mère pour la débarrasser de cette trace maligne qui étouffait son cœur.

Baldir rêva qu'il se perdait dans un labyrinthe où des ombres essayaient de le guider en crachotant son nom précédé d'un « maître » obséquieux ou moqueur – c'était difficile

à dire tant leurs voix étaient chuchotées et sans consistance. C'est en grelottant qu'il se réveilla, auprès d'un feu mourant et sous un ciel virant au bleu clair. À tâtons, sa main partit à la recherche de sa douce Dygdia mais ne trouva que l'herbe aplatie et curieusement givrée. Inquiet, il se redressa sur les coudes pour se rendre compte qu'elle avait disparu. Pendant toute la matinée, il l'attendit, s'occupant à écraser les os de rongeurs dans le minuscule mortier acheté à Bemen.

L'après-midi tirant à sa fin, il se leva et rassembla ses affaires ; il lui fallait prendre une décision. Est-ce que l'invitation de Dygdia tenait toujours ? se demanda-t-il en lorgnant le manteau vert qui s'étendait à perte de vue du côté opposé à la mer et où régnait l'Immortelle Shadrya Fêl. Ou bien fallait-il rejoindre les terres habitées de Garderanne...

Il se décida pour la seconde solution. Après tout, si Dygdia avait vraiment tenu à ce qu'il l'accompagne, elle ne l'aurait pas quitté. Son raisonnement lui parut d'une logique douteuse mais, vexé qu'elle l'ait abandonné, il n'avait pas envie de réfléchir plus avant sur le pourquoi de cette disparition.

C'est en sifflant que Baldir repartit en sens inverse avec la vague impression qu'il avait fait le bon choix. Il en avait assez de laisser les autres décider pour lui. C'était sa vie après tout.

Ce n'est que deux jours plus tard, et après s'être perdu, qu'il découvrit le petit port de Sarb et la bourgade lui plut au premier coup d'œil. Elle détonnait avec les autres villages de Garderanne par son importance et ses longs pontons de bois qui pouvaient accueillir bien plus que des barques de pêche. Mais sa taille ne la rendait pas moins charmante, ainsi construite à flanc de colline, avec ses maisons bien espacées et sa multitude de jardinets bien entretenus. Baldir entama sa descente d'un pas gaillard et confiant, se dirigeant d'emblée vers la première bâtisse qui avait tout l'air d'être une auberge. S'ils avaient de la bière fraîche, il s'installerait là pour toujours, se promit-il.

Chapitre 14 : Deïal

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Brèche de Jrid.

Un hiver de plus va prendre fin. Les gardiens ont résisté aux assauts de la horde. Les anciens prétendent que jamais ils n'ont connu hiver aussi calme. Les tribus logranns ne se sont pas unies comme certaines autres années. À tel point que les officiers songent à envoyer des éclaireurs dans la forêt afin de cartographier Mogranne et répertorier les différentes tribus de mi-loups.

Où que les yeux se posent, ils tombaient sur l'insondable forêt qui s'en allait buter sur l'horizon à l'ouest, à l'est, au sud et au nord. Et au beau milieu, une cicatrice de pierre, laissée par la main de l'homme, venait séparer les eaux émeraude de cette mer végétale sans fin. Immobile sur le chemin de ronde, Deïal, songeur, contemplait les deux parties de l'ancienne Anworden, se laissant aller à suivre les ombres des nuages dériver au gré du vent à la surface de l'impénétrable forêt. Avec Jahald, ils avaient suivi pendant plusieurs jours la route pavée que protégeaient les remparts de la brèche de Jrid, la « balafre » comme l'appelaient les gardiens. Ce n'est qu'à l'aube qu'ils s'étaient dit adieu, à peine si Jahald avait souri, et Deïal n'avait pas attendu pour voir s'il se retournerait pour le saluer une dernière fois. Son compagnon atteindrait Pragrald-la-Gelée la nuit prochaine s'il maintenait son allure, si pressé qu'il était de représenter l'ordre Sadourak dans cette ville corrompue par les voleurs.

À présent seul, Deïal devrait pénétrer dans la partie est d'Anworden, qui portait désormais le nom de Mogranne, et où se terraient les mi-bêtes et le seigneur Grond. Il n'était pas impossible que les derniers humains qu'il verrait soient ces sentinelles à quelques pas de lui. Les gardiens défendaient de leur vie le mince cordon de pierre reliant la citadelle de Jambraldor à la lointaine Pragrald. Car Mogranne n'était rien d'autre qu'une prison où étaient enfermés les féroces Logranns et les étranges Matgens, et où ils résideraient à vie, dussent-ils mourir de faim ou de froid quand venait l'hiver. La brèche de Jrid, une autre muraille au sud, la mer de Glace au nord et le collier de Shiriann à l'est constituaient les murs de cette singulière prison.

Deïal observa un instant les gardiens faire les cent pas entre les tours de guet qui jalonnaient le chemin de ronde. Il y avait une nette différence entre ceux affectés au mur du côté ouest de la route, bien moins nombreux, et ceux positionnés à l'est. Ces derniers, lourdement protégés de ces cottes de mailles épaisses qui les sauveraient peut-être des

griffes redoutables des Logranns, allaient et venaient, les yeux rivés sur la canopée. Armés de lances courtes ou d'arbalètes, ils ne quittaient pas des yeux le fossé garni de pieux qui traçait la frontière entre l'artère de pierre et la forêt opaque, attentifs au moindre mouvement, au moindre bruit ; en hiver, quand venait la horde, cette mince bande de terre dégagée se couvrait de cadavres.

Des appels fréquents se répercutaient de gardien en gardien tout le long de la ligne de défense. De l'autre côté, à une cinquantaine de pas à peine, leurs compagnons d'armes surveillaient la partie d'Anworden qui abritait l'Immortelle Shadrya Fêl et ses enfants avec une attention beaucoup moins soutenue ; de mémoire d'homme, depuis la construction de la brèche, il n'y avait eu aucune attaque sur ce flanc. L'Immortelle tenait sa promesse.

Deïal éprouva une impression de calme en laissant son regard errer à la surface ondulante et verdoyante de la demeure de l'Immortelle. Quelque part, dans ce fouillis végétal, reposait l'un des êtres les plus puissants de leur monde, l'un des rares seigneurs inhumains encore favorables à la race humaine. Malgré la mort de son frère Carn, malgré la malédiction de l'Innomé, malgré la guerre qu'ils menaient contre les Logranns et les Matgens, l'Immortelle bicéphale demeurait là. Deïal fit de nouveau face à l'est et à Mogranne qui semblait guetter le moindre de ses mouvements ; elle paraissait plus sombre, plus sauvage, et Deïal comprit pourquoi certains l'appelaient « la Pire-née ». Là, les Logranns et les Matgens, parqués dans cette enceinte comme les bêtes qu'ils étaient devenus, expiaient un crime qu'ils n'avaient pas commis. Ces créatures étaient issues du vent lunaire qui avait soufflé, il y a longtemps, sur les royaumes humains comme le vent sur une bougie. Elles étaient les seules bêtes nées de la malédiction de l'Alchimiste qui avaient survécu à l'ire vengeresse du premier haut-roi Angandir. Deïal se souvenait de la devise des hauts-rois d'Angande : « ce que mille couronnes ne peuvent faire, une seule le fera ». Ainsi était né le royaume des Mille Couronnes, dans la souffrance et la mort.

Un hurlement monta du couvert des arbres, d'autres répondirent, ni animaux, ni humains mais bien plus effrayants. Le garde non loin crispa ses mains sur la hampe de sa lance. Deïal regarda Camerune, seul et blanc dans le ciel pâle. Il était encore trop tôt dans la journée pour une attaque. Néanmoins, quelques cris d'alarme coururent le long du chemin de ronde, des ordres fusèrent, le calme revint rapidement. En contrebas, de lourds chariots avançaient pesamment sur la chaussée, insensibles à la fausse alerte, leurs roues renforcées martelant les pavés tandis que les conducteurs encourageaient leurs bêtes par des sifflements et des coups de fouet. La caravane de marchands se dirigeait paisiblement vers le sud, convoyant des biens chargés à Pragrald. Rassuré, le garde reprit ses allées et venues ; il était jeune, son visage trahissait son inexpérience.

Deïal avait appris l'histoire des mi-bêtes bien avant qu'il ne revête l'armure de ferprié ; c'était l'un des récits que les mystiques Sadouraks contaient aux jeunes novices qui arrivaient à la Forteresse Grise : la troisième incarnation de l'Immortel Oboss. Ces créatures étaient nées lors de l'hiver 855 après l'Exode, un hiver plus rude qu'aucun autre, à tel point qu'il fut affublé d'un nom : *Manhern*, la fin des hommes. Il frappa tous les vieux royaumes ; même les terres indolentes de Parn, au sud, subirent sa colère. Les royaumes de Camrann, d'Imelrande et d'Ackot – l'actuelle Petite Angande – où naquit la malédiction furent les plus sévèrement touchés. Personne ne fut épargné. Le gel fendait le bois, figeait le sang des hommes comme celui des animaux, des meutes importantes de

loux attaquaient les villages, infiltraient les villes, les feux ne brûlaient plus, la famine faisait de chaque homme une bête, les seigneurs se terraient dans leurs châteaux de pierre froide, laissant leur autorité à ceux qui en voulaient. Et là, au cœur de Manhern et des trois royaumes du Nord, à l'endroit même où se tiendrait quelques années plus tard la capitale Arabesque, l'Alchimiste avait ordonné aux vents glacés d'emporter la poussière lunaire sur la terre des hommes. Les hybrides nés de cette nuit avaient pour la plupart perdu la raison et beaucoup n'avaient vécu guère plus d'une heure. Mais ceux qui avaient survécu fondirent sur le sud, poussés par le froid et une faim surnaturelle. Au sud, les royaumes de Parn, de Sangue et de Brann avaient bientôt vu des hordes de créatures contre nature envahir leurs campagnes, des choses mi-hommes mi-animales consumées par une rage inextinguible. Ils avaient lutté ardemment, mais la folie de ces choses l'avait emporté et le maléfice s'était emparé de la terre des hommes. « La horde du Grand Hiver », ce fut ainsi que les survivants appelèrent cette armée chaotique, balaya tout jusqu'à ce qu'Angandir et sa couronne de sang et d'or se dressent devant elle.

La voix grasse du gardien Arapian le ramena à sa propre histoire. Deïal se tourna doucement vers le vieil officier qui arrivait. Il était encore essoufflé d'avoir monté sa grosse bedaine en haut du petit escalier.

— J'ai bien réfléchi, seigneur Sadourak... Il soufflait entre chaque mot. Vous ne devriez pas partir seul, les mi-bêtes vous dévoreront.

Deïal se demandait ce que ce gros bonhomme avait bien pu retenir des leçons de l'Histoire. Savait-il pourquoi il était là et ce qui l'y avait amené, savait-il ce qu'il combattait ? Évidemment, non. Son regard se durcit, le gardien recula instinctivement et baissa les yeux. Deïal se plaça entre Camerune et l'officier, son ombre parut s'allonger et éclipsa l'astre brûlant des feux printaniers. Des mots sortirent maladroitement de la bouche moustachue du gardien Arapian.

— Excusez-moi, seigneur, d'avoir osé interrompre vos pensées.

Le regard de Deïal l'abandonna pour se perdre à nouveau dans les arbres. Combien le pouvoir était grisant et combien il vous faisait oublier vos doutes. Il se sentait tellement supérieur à ces hommes soumis à leurs croyances stupides et à leur fragile enveloppe corporelle.

Comme un père face à ses jeunes enfants, pensa-t-il. Oui, c'était ça, confronté au monde et à son ignorance, il se sentait soudain délivré de ces questions qui le hantaient. Mais était-ce réel ? La Forteresse Grise détenait-elle la vérité ?

Le silence s'était installé, troublé seulement par les roues des derniers chariots sur les pavés. Le gardien Arapian en profita pour étudier du coin de l'œil le Sadourak. Dans une taverne, l'esprit bien échauffé par les caresses de l'alcool et des femmes, il aurait dit : une petite tête rasée et tatouée, perdue dans une grande armure. Les guerriers Sadouraks ne quittaient jamais leurs arrogantes armures en fer-prié. Elle était comme une seconde peau, constituée d'épaisses plaques grises parfaitement articulées, et recouvrait chaque centimètre de leur corps jusque sous le menton. Des tatouages complexes ornaient leur tête nue et blanche, seul vestige de leur humanité perdue. Il ne put observer le visage du seigneur Deïal sans ressentir un étrange malaise ; d'une jeunesse surprenante, ses traits doux, noyés dans les dessins sombres de ces runes brûlantes, et son regard paisible contrastaient avec cette impression de puissance qu'il dégageait.

Des yeux de pucelle, pensa le gardien.

— Connaissez-vous l'histoire de la brèche de Jrid, Arapian ?

La voix lourde et puissante du Sadourak surprit Arapian qui ramena instinctivement ses observations à d'autres, bien plus humbles. Il se jura intérieurement de ne jamais élever son regard plus haut que l'épaule d'un Sadourak, aurait-il deux ans !

— Euh oui et non, bredouilla-t-il. Il maudit trois fois les ancêtres pour lui avoir imposé cette humiliation, il avait quarante ans, foutre merde, et dix hivers sur le mur de la brèche !

— Oui ou non ? insista le jeune Sadourak.

— Et bien, c'est après la malédiction de l'Alchimiste, enfin du Dissimulateur... (Arapian avait chuchoté le dernier mot) ...le haut-roi Angandir avait repoussé la meute des hommes-bêtes jusqu'à la vieille forêt...

Il mesurait chaque mot. Pourquoi devait-il subir ce ridicule interrogatoire ? Le Sadourak le regardait d'un air amusé.

— Les mi-loups...

— Les Logranns, rectifia Deïal.

— Euh oui, les Logranns et les mi... hmm, les Matgens... (Arapian frottait ses grosses mains l'une contre l'autre, de plus en plus angoissé) ...se réfugièrent dans la vieille Anworden, sous la protection de l'Immortelle. Et, euh... (Arapian s'humecta les lèvres) ...le haut-roi Angandir pactisa avec Shadrya Fêl et elle obtint de lui qu'il laisse en paix les... Logranns et les Matgens. Elle leur offrit la moitié de sa forêt pour asile car elle-même ne supportait pas de les voir dans cet état et jura en échange qu'elle ne se mêlerait plus jamais des affaires des hommes.

Le vieil officier sourit largement, heureux d'avoir fait une si bonne phrase et il continua fièrement :

— Le haut-roi Angandir ordonna de construire des murs et des citadelles sur le pourtour des deux forêts et une route fortifiée qui la couperait en deux, euh, et cette route, c'est la brèche de Jrid. C'est la frontière entre Mogranne et Anworden. Il tapa sur le gros moellon d'un créneau. Voilà, termina-t-il en souriant.

Le visage du Sadourak resta impassible, son regard indéchiffrable posé sur le gardien. Le sourire d'Arapian se transforma en grimace.

— Euh, j'ai oublié quelque chose, seigneur Sadourak ?

— Et les autres mi-bêtes, comme tu les appelles, que sont-elles devenues ?

— Euh, massacrées, l'Immortelle n'a autorisé que les mi-l..., euh les Logranns et les Matgens à se réfugier dans Mogranne.

— Trouves-tu qu'il ait été juste de les avoir ainsi massacrées ?

Arapian n'était plus sûr de rien, le ton du Sadourak sous-entendait qu'il n'était pas bien que le haut-roi les ait massacrées, mais les Sadouraks n'aimaient pas Angandir, après tout, il avait été l'un des leurs et les avait trahis.

— Euh oui, sinon, ils nous auraient tués, seigneur Sadourak !

Deïal soupira.

— Tu es né où, Arapian ?

— Dans les Mille Couronnes.

— Où exactement ?

— Et bien à Gulval, près de Lianss.

— Savais-tu que presque la totalité des hommes et femmes de cette région avaient été contaminés par la poudre lunaire et que leurs corps avaient été mêlés à des bêtes ?

Arapian n'aimait pas le ton calme du Sadourak, cela ne présageait rien de bon, il répondit prudemment.

— Euh... Je ne suis pas sûr, seigneur Sadourak.

— Comprends-tu que ces mi-bêtes étaient en partie tes ancêtres, que le sang que tu fais couler chaque hiver, c'est le tien ?

— Mais..., protesta faiblement Arapian.

Deïal continua :

— N'oublie jamais cela, gardien, ce souvenir doit accompagner chaque coup que tu leur porteras avec ton épée, c'est seulement ainsi que tu feras acte de justice.

Arapian acquiesça, pas du tout convaincu, mais qui oserait contredire un Sadourak ?

— Bien, il est temps, gardien, fais ouvrir la porte.

Arapian se courba à nouveau comme s'il eut été devant le haut-roi, heureux de pouvoir enfin s'en débarrasser.

— Suivez-moi, seigneur Deïal.

Ils empruntèrent le large chemin de ronde jusqu'à la tour la plus proche, les gardes s'écartaient par crainte ou respect envers le Sadourak. Ils descendirent l'étroit escalier qui menait à la chaussée pour se diriger ensuite vers une petite poterne dans la muraille est. Malgré la présence imposante du Sadourak dans son dos, Arapian ne se retourna pas une seule fois. Le garde en faction devant la petite porte en fer se leva précipitamment de son tabouret qu'il renversa, essayant d'ajuster maladroitement son casque de travers. Il était jeune, pas plus de seize années. Arapian le foudroya du regard.

— Ouvre la porte, idiot !

Le jeune garde s'empressa d'obéir et engagea la première clef dans la serrure avec tant de hâte qu'il la manqua. Arapian faillit exploser quand les lourds verrous résistèrent pour ce qui sembla être une éternité. Il n'osait toujours pas se retourner ni parler. Seul le bruit du métal rouillé et les grognements du jeune garde qui bataillait troublaient ce silence devenu gênant. Le dernier pêne glissa et la porte s'ouvrit, dévoilant un petit tunnel qui émergeait de l'autre côté du mur, dans le fossé, au milieu des pieux. Arapian et le garde s'écartèrent pour laisser le Sadourak s'engager dans l'étroit passage. Imaginant le chevalier avançant péniblement à travers la forêt, sans nourriture, sans armes, Arapian voulut une dernière fois le retenir, insister pour qu'un guide l'escorte ou qu'il prenne des provisions, qu'il échange son armure de plaque contre une autre plus légère, puis il se rappela que les Sadouraks ne mangeaient pas et ne quittaient jamais leur armure.

Finalement, c'est soulagé qu'il ordonna au garde de refermer la porte.

Les gardiens au sommet de la tour suivirent avec curiosité le Sadourak jusqu'à ce que la forêt l'engloutisse, certains prenant des paris entre eux pour savoir s'il survivrait. Plus bas, Arapian respirait enfin ; il ne connaissait pas les raisons de la venue du Sadourak et n'en voulait rien savoir, maudissant plutôt son ancêtre d'en avoir mis un sur sa route. Il n'était jamais de bon augure de rencontrer un Sadourak et heureusement qu'il y en avait peu ! Ses nerfs avaient été mis à rude épreuve et c'est tout naturellement qu'il trouva une jeune recrue, déchargeant sur lui toute sa rancœur.

Deïal traversa le fossé, avançant entre les pieux fichés en terre, un œil sur le crâne allongé du Logrann qui était encore empalé sur l'un d'eux ; ses dents avaient été arrachées, sûrement pour en faire un collier. Il remonta de l'autre côté et parcourut les derniers pas qui le séparaient de la forêt, s'arrêtant un court moment à l'orée. Il n'avait ni dormi, ni mangé depuis tant de jours qu'il en avait perdu le compte ; mais à quoi bon compter ? Ses doigts se contractèrent alors qu'il puisait dans les réserves de l'armure et, immédiatement, une énergie saine parcourut son corps, le débarrassant de la fatigue et de la faim. Il reprit sa marche et pénétra dans Mogranne. Repoussée par le Sakt qui auréolait le fer-prié, la végétation s'écartait à contrecœur à mesure qu'il avançait, les branches basses des grands sapins se repliant autour des troncs, les racines s'enfouissant sous la terre, les ronces démêlant leurs écheveaux épineux pour lui livrer passage. Il prit la direction du nord-est. Si le seigneur Grond tenait à le voir, alors les Logranns le trouveraient ; il n'avait qu'à marcher.

ooOoo

Masquée par les nuages, Sri était impuissante à dissiper l'obscurité de la forêt mais les Logranns s'en moquaient, leurs yeux jaunes perçant les ténèbres les plus épaisses.

C'est le jeune Jaldrann qui avait repéré l'inachevé un peu avant le crépuscule, un humain malodorant et seul qui, au mépris de sa vie, s'était aventuré sur leur territoire. Cinq nuits étaient passées depuis leur départ d'Edanngerren, l'une des villes nomades de son peuple et, loin de leurs frères, ils avaient pu enfin revêtir les pièces d'armures et s'équiper des armes humaines récupérées sur le cadavre des hommes ou échangées contre des plantes aux voleurs de Pragrald. La voie du fer était interdite, même si de plus en plus de ses frères la suivaient en cachette.

Rassemblés autour de Kordrann, leur chef, les Logranns discutaient de ce qu'ils allaient faire de ce fou qui avait osé profaner leur terre. Au centre de ses guerriers, Kordrann écoutait, le plastron couvrant son pelage noir et hirsute, ainsi que le casque témoignaient de son rang élevé. Sa longue gueule aux babines retroussées dévoilait des crocs jaunis et redoutables qui avaient goûté plus d'une fois la chair des inachevés, en échange de quoi, de nombreuses cicatrices glanées sur le mur lors des hivers précédents agrémentaient son corps comme autant de trophées. Des protections de cuir lui ceinturaient le torse, là où le fer manquait, et il serrait dans l'une de ses pattes sa lourde hache d'armes au tranchant émoussé et rouillé comme il l'aimait. Ses yeux jaunes à l'iris sombre lui donnaient un air

cruel et sauvage qui était mérité. Il écoutait et observait ses guerriers. Ils étaient six, accroupis en cercle, et donnaient leur avis chacun leur tour. Des bandes de cuir renforcées de fer protégeaient leurs bras, leur poitrine et leurs jambes. Des scalps humains, récolte de la dernière saison, pendaient à leurs ceinturons, comme autant d'indications sur leur valeur ; Jaldrann n'en avait aucun. Leurs besaces en bandoulière, taillées dans la peau d'un humain pour les plus braves, ils tenaient entre leurs pattes des lances de chêne et des lance-pierres montés au bout d'un bâton de frêne.

Tous sont fiers et valeureux, sauf moi, pensa Jaldrann. Bien que les Matgens aient averti tous les Logranns que Grond attendait un inachevé au corps recouvert de métal, Kordrann et les autres avaient bien envie de le tuer pour le dépouiller de sa précieuse armure. Lui avait peur ; c'était une chose que de suivre la voie du fer et une autre que de désobéir aux Matgens et encourir la colère du seigneur Grond.

— Nous devons prévenir un Matgen, sa sagesse nous guidera. J'ai vu l'étranger utiliser une magie inconnue.

L'ancien Hogrann prit le parti du courage :

— Jaldrann a peur d'un homme seul, juste parce qu'il porte un étrange manteau de fer. Je dis que le sang de l'inachevé coulera par sa tête. Hogrann désigna Jaldrann de l'un de ses longs doigts griffus. Il ne mérite pas de porter un nom, ni même une arme. Nous sommes plus nombreux, et Mogranne nous protège.

Les autres Logranns approuvèrent de grognements brefs. La voix dure de Bagred se fit menaçante.

— Mes pierres voleront ses yeux !

Il tendit sa fronde et la fit claquer en ricanant bruyamment. Les autres ricanèrent avec lui.

Pagerdann se leva d'un bond et claqua ses mâchoires brusquement en direction de Jaldrann ; celui-ci, effrayé, tomba en arrière. Les babines se retroussèrent, ils rirent encore, un rire animal et sincère. Drogen fut bref :

— Jaldrann est un enfant qui doit devenir un adulte, il portera le premier coup.

Les Logranns acquiescèrent. Ganndrolg n'avait pas encore parlé. Il se leva, étirant son corps au maximum de sa taille et bombant son large poitrail. Tous sauf Kordrann s'écartèrent prudemment, conscients que seule la tradition l'empêchait de les tuer pour avoir quitté la voie sacrée. Fidèle à la Source et à son serment, il ne portait pas d'arme et avait pour unique armure ses poils bruns. C'était un guerrier de la Racine et seules ses griffes aiguisées et ses crocs gravés pouvaient faire couler le sang. Il grogna pour faire taire les autres.

— Je suis avec vous car j'ai juré de protéger le chef de tribu Kordrann comme l'exige la coutume et, bien que je désapprouve tous les choix qu'il fait, j'obéirai encore cette fois-ci. Qu'il décide, conclut-il avant de se rasseoir.

Kordrann s'esclaffa méchamment, une seule fois, pour signifier son mépris à l'égard de ces « coutumes » qu'il estimait inutiles. Rassurés, les guerriers se détendirent.

Rentrant la tête dans ses épaules, Jaldrann attendit, sachant très bien que tous avaient décidé de tuer l'étranger, leur haine insatiable des inachevés et leur désir du fer ne

pouvant mener à autre chose.

Brandissant sa hache à bout de bras, le chef Logrann renversa sa tête en arrière et poussa son hurlement de bataille qui résonna longtemps à travers les grands pins. Sur la muraille, les sentinelles agrippèrent plus fermement leurs lances, d'autres rallumèrent des torches, des arbalétriers gagnèrent leur poste et les signaux passèrent d'une tour à l'autre. L'hiver n'était pas si loin et les nuits étaient encore longues.

ooOoo

Deïal fit halte quand il entendit le hurlement du Logrann. Les gardiens ne conduisant pas de patrouille dans la forêt, il était sûr d'être le seul humain dans les parages. Les Logranns devaient l'avoir repéré.

La question était de savoir s'il était une proie ou un invité de marque de leur seigneur Grond. Dans le doute, il valait mieux se préparer à la première hypothèse.

Il se trouvait dans une partie escarpée de la forêt où les arbres plusieurs fois centenaires disputaient jalousement chaque pouce de leur territoire, ne laissant entre eux que de rares espaces clairsemés, jonchés de leurs aiguilles. La mousse, fourrure épaisse réchauffant leur pied humide, s'accrochait à leur écorce vermoulue tandis que juste au-dessus, des bouquets de champignons grise-mine, sous lesquels Deïal aurait pu aisément s'abriter de la pluie, s'épanouissaient. Les géants laissaient passer un peu de lumière dans la journée mais, la nuit venue, hormis quelques lucioles fanfaronnant autour d'eux, il était difficile de distinguer leur majestueuse silhouette. Sans le Sakt irriguant ses yeux, il aurait été aussi impuissant qu'un aveugle. Il aimait cette sensation de chaleur qui lui barrait le front d'une tempe à l'autre et s'était habitué à cette vision du monde où tout lui apparaissait plus blanc et où les ombres n'existaient pas. Pour l'avoir vu faire par Jahald, il savait qu'à présent deux flammes pâles dansaient dans ses orbites, deux feux brûlants que les Logranns repéreraient facilement. Il s'agenouilla près d'un rocher craquelé et y plongea le gantelet droit jusqu'au coude comme si c'était de l'eau, murmurant, les yeux mi-clos, le nom de cette compagne unique.

— Ifral, viens !

À l'endroit où disparaissait son bras, la roche sembla s'affaisser sur elle-même et, autour, des flammèches blanches strièrent l'air, déchirant sa trame invisible dans un sifflement aigu. Lui revint alors en mémoire le jour où Milade avait failli être consumée par le Sakt emmagasiné dans son armure et aussi cette fois, sur le port de Lianss, où l'énergie sacrée avait dévoré un pan de maison. Ces souvenirs le troublèrent et au moment où ses doigts se refermaient sur la garde de l'épée, celle-ci se tordit dans sa main et lui échappa. Du Sakt en petite quantité remonta le long de son bras jusqu'à son épaule.

— *Arrête ça tout de suite !* ordonna la voix du Saktar Mojin qui s'était insinuée dans son esprit. Désarmé, Deïal retira son bras au moment où le rocher s'effondrait vers l'intérieur comme pour remplir le vide laissé par l'énergie sacrée. *Tu es un chevalier Sadourak et tu dois utiliser le Sakt contenu dans ton armure. Je t'ai prévenu plusieurs fois.*

— Comment... Mais les mots moururent dans sa gorge serrée. Pour la première fois, Ifral l'avait trahi et s'était refusée à lui. Il perçut entre ses pensées ce qui ressemblait le plus à un soupir de la part de Mojin.

— *C'est peut-être mieux ainsi, Deïal.*

ooOoo

Des traînées de résine jaune ou brune coulaient le long des troncs, saturant l'air d'effluves végétaux et masquant l'odeur ténue de l'humain. Les Logranns avançaient face à la légère brise nocturne, reniflant l'odeur de l'étranger qui sentait le fer, et autre chose, qu'ils étaient incapables d'identifier. Se mouvant sans bruit sur le tapis d'aiguilles, ils atteignirent le sommet de la colline où se trouvait l'inachevé. Leurs pupilles s'étaient dilatées, éclipsant presque totalement l'or dans leurs yeux. Leur vision était moins claire, moins nette mais plus efficace ; aucun mouvement, aucune source de chaleur ne leur échappait. Les Logranns aimaient chasser en compagnie de cette alliée qu'était la nuit.

Ce fut Hogrann qui le repéra le premier, un peu en contrebas, immobile et la tête baissée vers le sol où de petits serpents de feu se tordaient en crépitant. Jaldrann laissa échapper un grognement terrorisé qui dut trahir sa présence, car l'humain regarda dans leur direction et ses yeux étaient deux billes chauffées à blanc.

— Il nous a vus ! s'effraya Jaldrann en faisant un bond en arrière. Ses oreilles se couchèrent, sa queue passa entre ses jambes, il tremblait.

L'humain leva alors une main de fer et s'adressa à eux.

— Que dit-il ? demanda Kordrann.

— Je crois qu'il veut voir notre seigneur Grond, traduisit Bagred qui était le seul à parler le langage des humains.

— Qui ? plaisanta le chef Logrann avant d'éclater d'un rire affreux. Cette nuit est ta nuit Jaldrann, tu prendras ton nom de guerrier que tu traceras dans la chair de cet homme, déclara-t-il solennellement avant de pousser en avant le jeune Logrann qui s'était mis à geindre.

Serrant fermement sa hache pour contrôler ses tremblements, Jaldrann descendit lentement vers l'homme au regard de feu.

La forêt s'était tue à l'approche des Logranns et le vent lui-même retenait son souffle. Encore sous le coup de la disparition d'Ifreal, Deïal n'identifia pas tout de suite les silhouettes blanches qui s'étaient rassemblées au sommet de la colline. La description qu'en avaient faite les gardiens était juste : ils ressemblaient à des loups qui se seraient dressés sur leurs pattes arrière. Ou bien fallait-il changer de point de vue et voir des humains qui se seraient transformés de façon incomplète en loup. Cette fourrure épaisse et emmêlée qui recouvrait leur corps sec et dépourvu de graisse avait-elle poussé sur un homme ? Le vent lunaire avait transformé les bêtes et les hommes, les mêlant l'un à

l'autre selon la légende, mais dans quelle proportion ? À en juger par l'allure de celui qui précédait les autres, Deïal lui trouvait plus de ressemblance avec les loups qu'avec les hommes. Sa tête allongée et aplatie surmontée d'yeux sombres où étincelaient des iris dorés était à la fois une gueule, un nez et un visage. Celui-ci était terrorisé à en croire sa queue touffue, coincée entre ses pattes postérieures, et ses oreilles droites qui s'orientaient sans cesse indépendamment l'une de l'autre. Derrière lui, ses frères d'armes semblaient l'encourager de leurs voix aux accents bestiaux et aux inflexions grognées. Bien que rudimentaire, Deïal fut étonné par tout le fer qu'ils arboraient, que ce soit pour compléter leurs armures de cuir ou pour renforcer leurs armes. Ils avaient été jusqu'à en nouer des bouts ridicules à leurs poils. Les Logranns et les Matgens étaient supposés détester le métal car lié au feu qu'ils redoutaient tant. Excepté le grand un peu en retrait, tous avaient l'allure de mercenaires qui se seraient équipés sur les cadavres d'un champ de bataille.

— *Chevalier Sadourak, nous sommes prêts*, annonça un mystique alors que des pensées qui ne lui appartenaient pas envahissaient son esprit. Le Saktar Mojin avait cédé la place à de jeunes recrues. En lévitation dans les bulles de pensée, ils s'étaient mis en contemplation aux confins de la Création et s'apprêtaient à canaliser dans son armure l'énergie sacrée.

— *Je remercie l'Innommé du don qu'il me fait*, formula-t-il mentalement.

Son armure enfla et un trait d'énergie pure remonta sa colonne vertébrale et l'électrisa. Le Sakt enflammait son corps des pieds à la tête, et il avait de plus en plus de mal à le contenir. Les yeux écarquillés et les dents serrées, il laissa échapper un long gémissement de plaisir.

Reprenant lentement ses esprits, il se concentra à nouveau sur le groupe de Logranns ; aucun d'entre eux n'en réchapperait, c'était inévitable.

Pourtant, il lui fallait un guide, réalisa-t-il. Celui qui descendait d'un pas hésitant, jetant des coups d'œil affolés par-dessus ses épaules pourrait faire l'affaire.

Quand le Logrann en tête fut à mi-chemin, les six autres amorcèrent leur descente, formant peu à peu un demi-cercle qui s'élargissait à mesure qu'ils approchaient. Sûrs d'eux, ils se déplaçaient par petits bonds coulés, leurs muscles tendus, les crocs découverts, en grondant de façon menaçante. Deux bêtes s'arrêtèrent au bout de quelques pas et, sans perdre de temps, plantèrent leur bâton lance-pierres dans le sol meuble. Paralysé par la peur et malgré les encouragements, celui qui était en tête s'arrêta tout près, incapable de faire un pas supplémentaire, le poil hérissé et le museau baissé. Peut-être était-ce une forme d'initiation ? En ce cas, il l'avait manquée. Deïal franchit en deux enjambées la courte distance qui les séparait et le frappa du revers de la main, doucement. Le gantelet toucha durement la tempe de Jaldrann qui n'essaya pas d'esquiver et s'écroula, comme foudroyé.

Les frondes firent entendre leur claquement sonore, l'air vibra, des pierres épaisses comme le poing filèrent vers Deïal. D'un geste vif, il en attrapa une dans son gantelet et la pulvérisa en les défiant du regard. Le second projectile rebondit sur son armure et se perdit dans un buisson. Un Logrann au pelage noir arrivait sur la droite, ricanant et

grognant, comme déjà ivre du sang qui allait couler. Un autre, qui tenait une hache dans chaque patte, le contournait sur sa gauche pour le prendre à revers. Un troisième chargeait droit sur lui, sa lance tenue à deux mains au niveau de la taille, la pointe en avant. Le grand Logrann derrière eux surprit Deïal quand le sol l'aspira dans un tourbillon de terre. Les Sadouraks avaient les mystiques mais les Logranns avaient la magie matgen.

Deux pierres vrombirent à nouveau dans l'air, mais seule l'une d'elles le toucha au niveau du cœur avec un son mat, l'autre fila dans la nuit. Il aurait pu les tuer tous maintenant mais le Sakt aurait sûrement consommé celui qu'il avait assommé et il lui fallait préserver son guide. Des bras puissants se refermèrent soudain sur lui et serrèrent pour l'immobiliser, des griffes aussi dures que l'acier labourant son armure et une haleine tiède soufflant sur sa nuque. C'était le grand Logrann qui, derrière lui, avait jailli sans bruit du sol ; il était d'une force prodigieuse et, sous la pression, Deïal sentit son armure ployer légèrement et peser sur ses côtes. Avant que la gueule de la créature ne lui happe le cou, il déchargea du Sakt par tous les pores de son armure qui s'enflamma comme une torche. Brûlé à vif, le Logrann relâcha son étreinte et se jeta par terre, se roulant dans l'humus pour essayer de chasser la douleur et d'éteindre ce feu contre nature. Un des frondeurs pencha sa tête en arrière et poussa un hurlement bref et triste qui couvrit un instant les cris insoutenables de son frère qui agonisait.

Luttant contre la sensation d'ivresse procurée par le pouvoir qui le dévorait, Deïal reçut de plein fouet la charge du Logrann au poil gris et, sans sourciller, regarda stoïquement la pointe de la lance qui s'enfonçait en grinçant dans le fer-prié.

— C'est inutile, articula-t-il difficilement entre deux vagues de Sakt.

Et sans attendre la réponse du Logrann, il le saisit à la gorge et serra, broyant la chair et les os aussi facilement que s'il s'était agi de cire. Le sang gicla et lui éclaboussa le visage quand ses doigts se rejoignirent et que le cou céda. Le regard du Logrann se voila et il relâcha la hampe de sa lance en exhalant un dernier soupir.

Venant de la droite, une hache tenue à deux mains s'abattit sur son bras tendu à l'instant où il relâchait le corps sans vie, le tranchant mordant la chair sous l'armure, mais il ne ressentit rien. Le Sakt abreuvait son organisme et nourrissait son armure, lui procurant une sensation d'invulnérabilité qui lui fit grimacer un sourire. En ricanant méchamment, le Logrann dégagea son arme d'une torsion et recula d'un petit bond, guettant une ouverture pour attaquer ou distraire son attention. Deïal n'eut que le temps d'entr'apercevoir dans sa vision périphérique le mouvement flou d'une hache qui ripa de l'épaule au coude, déchirant bruyamment le métal épais. Un second coup, plus violent, l'atteignit entre les épaules, suivi d'un autre aux côtes, et il sentit le fer déchirer ses muscles. D'un geste rageur, il arracha ce qui restait de la lance plantée dans son ventre et la lança aux pieds de celui qui venait de le blesser.

À petits pas chassés et ramassés sur eux-mêmes, lorgnant avec inquiétude les gouttelettes de Sakt qui rongeaient le tranchant de leurs armes, les Logranns tournaient autour de lui. La pierre qui l'atteignit au genou fut comme un signal ; profitant de son inattention, celui qui portait la grande hache l'apostropha dans son langage pour se donner du courage et se jeta sur lui en faisant tourner son arme tandis que l'autre cherchait à le prendre à revers. Deïal ouvrit la bouche et vomit un flot de Sakt en

direction du Logrann qui stoppa net son élan. Le hurlement qu'il poussa quand le feu vorace dévora ses yeux, ses poils, ses babines, sa langue, vint relayer celui du grand Logrann qui n'était plus qu'un filet de voix à peine audible.

Un coup vicieux atteignit Deïal derrière le genou et le lui fit plier. Il entendit le bruit d'une hache qui tombe à terre. La peur avait gagné le cœur du Logrann.

— Fuis, murmura-t-il en se retournant lentement.

Le Logrann dansait d'un pied sur l'autre, la langue pendante hors de sa gueule. Ne possédant plus qu'une vieille dague rouillée, il hésitait. Ses yeux fendus passaient du Sadourak auréolé d'un feu blanc qui avançait vers lui au chef Logrann qui essayait d'arracher l'atroce douleur de son visage à pleines griffes. Une pierre miaula une fois de plus aux oreilles de Deïal et alla s'enfoncer dans l'écorce d'un résineux. Le guerrier Logrann lui lança la lame au visage pour s'en débarrasser mais Deïal dévia sa trajectoire d'une claque avec le dos de la main. L'homme-loup poussa un cri plaintif en reculant, ses pattes griffues s'ouvrant et se refermant. Une pierre fusa sous le nez de Deïal. Sans même tourner la tête, il avança vers le Logrann pour le frapper mais celui-ci, plus rapide, esquiva adroitement et griffa le visage découvert. Le coup entailla profondément sa joue, faisant flamboyer les runes sur sa peau. Deïal répondit par un coup-de-poing au menton qui emporta la mâchoire inférieure, arrachant peau, os et dents avec un bruit écœurant. Le Logrann virevolta sous la force de l'impact et s'étala de tout son long en gémissant. Deïal ramassa la hache à côté de lui et, comme on fend une bûche, lui ouvrit le crâne en deux. Un jet de sang l'aspergea de bas en haut, vite consumé par le Sakt affleurant à la surface du fer-prié.

Partout autour de lui, l'énergie du vide en petite quantité avait tissé une toile ardente et chaotique, l'air crachait, se troublait et sifflait à son contact. Prenant sur lui, il contint le Sakt à l'intérieur de son armure. Un tir imprécis passa au-dessus de lui. Il restait deux Logranns. Rapidement, il se mit à grimper vers les deux frondeurs qui couinaient de peur en rechargeant leurs armes. Estimant être assez loin de là où reposait le corps du Logrann qu'il avait assommé, et pressé par une envie destructrice qu'il avait du mal à contrôler, il décida avec une joie à peine contenue de les anéantir.

Les deux Logranns essayaient vainement de tendre leur fronde quand Deïal vomit l'énergie blanche, un flot aveuglant et animé d'une vie propre embrasa l'air, absorba la végétation sur son passage et enveloppa les Logranns. Deïal vit des ombres tomber et se convulser dans l'amas de feu blanc en expansion ; il stoppa l'afflux d'énergie, sa bouche agitée de spasmes nerveux. Le Sakt s'attaquant déjà aux arbres proches et ayant entamé la couche d'humus, il recula prudemment en plissant les yeux. Le feu blanc se résorberait lentement.

— Arrêtez ! commanda-t-il aux mystiques. Immédiatement, la source inépuisable se tarit. Deïal redescendit vers le jeune Logrann qu'il avait assommé. Dans son dos, il entendit un sapin rompre et s'abattre avec fracas dans l'enchevêtrement des branches voisines. Déjà, le fer-prié se réparait et régénérât sa chair.

Au passage, il observa le grand Logrann couché sur le dos, toute la partie supérieure de son corps dévorée, son squelette saillant ici et là, quelques traces minuscules de Sakt se tortillant dans ses chairs sanguinolentes. L'énergie du vide ne brûlait pas comme le feu mais dévorait la matière de l'intérieur, liquide et solide sans distinction, même l'air qu'il

respirait. C'était la première fois qu'il avait l'occasion d'examiner les effets du Sakt hors de la forteresse mais il s'y refusa, ayant confusément le sentiment que l'impossibilité d'invoquer Ifral était liée à sa compréhension plus grande de l'utilisation de l'énergie du vide.

Encore fébrile, Deïal remercia l'Innomé pour son aide et s'approcha du jeune Logrann. Par chance, il avait été épargné et gisait inconscient. Sa respiration était hachée. Deïal le tira à l'écart des résidus de Sakt et vérifia que sa seule blessure était cette bosse qui lui déformait la tempe. Il ne tarderait pas à reprendre connaissance.

Blessé, le cœur de la forêt se remit à battre sur un rythme prudent. Envoyée en reconnaissance, une volée de chauves-souris vint tourner autour du vainqueur pour finalement se percher tête en bas dans les branches du sapin le plus proche. Un air frais brassé par mille senteurs printanières s'immisça dans les narines irritées de Deïal et réussit un instant à chasser la grisaille qui lui encombra l'esprit. Le Sadourak repéra un rocher de belle taille envahi par les plantes grimpantes et alla s'y adosser. Fermant les yeux un instant, il trouva étrange d'être assis, réconfortant aussi. Malgré ses nombreuses blessures, il n'éprouvait aucune fatigue ni même de lassitude ; il aurait pu combattre encore pendant des heures, des jours, des années, en fait tant que les mystiques continuaient à nourrir son armure. Le fer-prié avait déjà commencé son travail de régénération et les runes faisaient grésiller sa chair ; les tissus se cicatrisaient, ses os se ressoudaient, le fer repoussait ; il laissa faire, c'était agréable de sentir la douleur refluer lentement.

ooOoo

Les bulles de pensées étaient des sphères imposantes taillées dans un seul bloc. Elles possédaient quatre entrées qui toutes menaient à de courts pontons jetés vers le centre. Le Bachar de l'ordre Sadourak se tenait sur l'un d'eux. Rigide dans son armure imposante, il attendait. Un mystique, au centre de la sphère, en lévitation à deux mètres du sol, tournait lentement sur lui-même. Les yeux fermés, les jambes croisées et repliées sous lui, les talons touchant le bas de son dos, les bras tendus devant lui, mains ouvertes, paumes offertes, il psalmodiait d'une voix sourde. Une simple robe de laine grise protégeait son corps maigre du froid de la forteresse. L'air au-dessus de lui frémit, se troubla, et le mystique hocha de la tête à l'intention du Bachar pour signifier qu'il était prêt à retransmettre ses paroles.

— *Bienvenu chez toi, Deïal.*

Deïal ne pouvait voir le Bachar mais il sentait la présence du mystique toute proche, plus proche encore que pendant le combat. En contact avec le vide, son esprit servait de pont entre la forêt de Mograne et la Forteresse Grise. Ils passaient leur courte vie en contemplation. Ils maintenaient ouverts les chemins du vide pour les guerriers de l'ordre Sadourak et surveillaient Ern. Deïal salua respectueusement le Bachar.

— *Je suis à vous, maître.*

Les paroles de Deïal sortirent de la bouche du mystique, articulées soigneusement. Le Bachar avait coutume de recourir à eux pour communiquer avec les guerriers Sadouraks depuis qu'il avait été nommé à la tête de l'ordre. C'était il y a si longtemps. En un siècle, son armure avait pris une teinte plus foncée et s'était épaissie, renforçant sa stature et augmentant encore sa masse. À présent, les runes traçaient sur sa peau des sillons profonds, découpant son visage jusqu'à l'os. Nul ne pouvait échapper à son regard cerné de ces ombres héritées du passé. Ses yeux se rivaient aux vôtres jusqu'à ce que votre esprit soit le sien et qu'il puisse en disposer librement. Seuls les plus âgés des Sadouraks échappaient à son emprise, et parce que tel était son désir. C'est pour cette raison qu'il détestait communiquer ainsi.

— *Es-tu sur le bon chemin, Deïal ?* demanda-t-il par l'intermédiaire du mystique.

— *J'ai trouvé un guide, maître, peut-être me mènera-t-il à Bracellanne.*

Hyass approuva :

— *Bien, Deïal, quand tu seras devant Grond, je te délivrerai le message qui lui est destiné.*

— *J'obéis dans la vérité, maître.*

Le mystique déplaça ses jambes et redescendit lentement.

— C'est tout, Bachar, dit-il d'une voix affaiblie.

Le grand maître de l'ordre Sadourak le salua et quitta la pièce par l'une des quatre petites portes.

Bientôt, pensa le Bachar Hyass, sa dernière incarnation sera bientôt détruite. Au moins ça... Au moins ça.

Il se dirigea vers la salle de l'ordre. Un autre Immortel le préoccupait.

Chapitre 15 : Jandrin

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Royaume de Brann. Fulandre.

Gorgass Fragor a invité tous les princes des Mille Couronnes à son futur couronnement de haut-roi. En échange, il a promis de leur rendre couronnes et titres. Le Nord étant fidèle au haut-roi Caldric, seuls les princes du Sud affluent dans la capitale de Brann, pressés de savoir ce que deviendront les titres et les terres des princes absents, la rumeur voulant que Gorgass les redistribue aux plus méritants.

Dans les allées les plus sombres comme dans certains des quartiers les plus en vue, les manifestations magiques sont de plus en plus fréquentes malgré l'interdit sadourak.

Courbés au ras du sol, les paysans s'arrêtèrent un moment pour regarder passer, avec une certaine nervosité, le groupe de chevaliers qui filait vers l'ouest à bonne allure, les sabots de leurs montures soulevant des gerbes de terre encore humide de la dernière averse. La lumière matinale de Camerune faisait étinceler l'acier de leurs pesantes armures, tandis que claquaient au vent les étendards bleus frappés d'une tour d'or. Cette fois-ci, les paysans le savaient, le printemps traînait dans son sillage les relents d'une guerre qui n'allait pas tarder à germer. Ils s'en retournèrent pourtant à leur tâche sans émettre la moindre remarque, sachant que de toute façon, il leur faudrait manger, guerre ou pas guerre.

Le champion Jandrin chevauchait en tête, bien droit dans son lourd harnois, suivi de près par ses compagnons, des hommes aguerris qui composaient habituellement la garde du prince de Sangue. Le seigneur Senyard avait suivi son conseil et était resté à l'abri des murs de son château, obsédé par une seule idée : son fils Yrann était retenu par ce fou de Caldric. *Leur fils*. Les souvenirs de cette nuit où lui, Jandrin, champion du prince de Sangue, avait pénétré dans la chambre de son souverain et avait pris sa femme, revinrent le tourmenter ; comment ne pas se souvenir de ce visage épris d'amour et de ces yeux languissants qui l'avaient fait tant pleurer quand ils s'étaient éteints, trois saisons plus tard, en mettant au monde Yrann. Désormais, ils n'étaient plus que deux à partager ce secret : Senyard, dont la semence manquait de force et lui-même. Personne ne saurait jamais qu'il était le père naturel d'Yrann et pour cela, il lui fallait l'oublier.

D'un claquement sec de la langue, il enjoignit sa monture à prendre le trot afin de la préserver un peu, imité aussitôt par les neuf hommes derrière lui. Bromar, un ours rasé au corps anguleux et puissant, se porta à son niveau.

— Il va y avoir du raffut ? demanda-t-il de sa voix tonnante.

— Cela dépend des réponses qu'il va nous donner et de celles qu'on va lui servir. C'est possible.

Tous deux au service du vieux Senyard de Sangue depuis l'enfance, ils se considéraient comme deux frères que rien ne pourrait séparer. Bourru mais bon vivant, Bromar ne s'était pas rapproché du prince comme l'avait fait Jandrin ; il n'avait pas non plus son don pour les armes et pour la guerre, ni sa légendaire carrure, même si la sienne était déjà hors du commun. Mais qui pouvait égaler la force physique de Jandrin dans les Mille Couronnes ?

— Tu crois que c'est ce maudit Gorgass qui a fait empoisonner le haut-roi ?

Jandrin éluda la question, observant à la dérobée des gamins détalier à leur approche, quelques lièvres passés à la ceinture. Leur groupe était à présent sur les terres de l'ancien royaume de Brann et il n'était pas de son ressort de les punir pour braconnage. Partis depuis cinq jours, ils avaient traversé la pointe nord de l'ancien royaume de Parn, une vaste forêt laissée à l'abandon et infestée de brigands. L'idée de ces princes – en particulier Horianss Parnemain, l'héritier légitime de Parn – qui voulaient récupérer ou tout bonnement s'approprier une couronne royale alors que leurs vassaux vivant sur ces vastes territoires se rebellaient ouvertement, irritait Jandrin. À quoi bon se proclamer roi si l'on n'était pas capable d'en assurer la fonction ? Avec les rumeurs sur la guerre et sur l'insurrection qui se préparait contre le haut-roi, tous les nobliaux se voyaient déjà la tête surmontée d'une couronne et couraient la réclamer à Gorgass Fragor, comme si celui-ci détenait le pouvoir de la leur rendre. Le seigneur Senyard, et ses pères avant lui, n'avaient jamais abandonné leur devoir et avaient régné sur leur ancien domaine, au nom des hauts-rois, mais tous savaient qu'en fait, rien n'avait changé.

— N'empêche qu'on les a bien ridiculisés, ces satanés gardes du haut-roi, quelle bataille ! J'ai bien cru que nous allions y laisser la vie, plaisanta Bromar.

— Nous leur avons abandonné bien plus précieux, répliqua sèchement Jandrin.

Les soldats de Caldric étaient arrivés en nombre et de nuit pour les emprisonner. Yrann avait expédié le capitaine sur Sri d'un coup d'épée. Ils n'avaient eu d'autre choix que de se frayer un passage hors de la tour. Une fois dehors, ils avaient couru vers les murailles d'Arabesque. Le souvenir de cette fuite manquée qui avait vu la capture du prince Yrann le mettait en rogne. Il l'avait abandonné derrière lui. Encore maintenant, il se demandait pourquoi. Pour en rendre compte à son seigneur Senyard ? D'autres auraient pu le faire. Parce que libre, il pourrait alors retourner le délivrer ? Alors que faisait-il à chevaucher vers la demeure de ce traître de Gorgass. Jandrin n'aurait pas dû fuir. Il n'avait jamais fui !

Toujours au trot, ils entrèrent dans le petit bois, fouillant du regard les fourrés au cas où...

— On ne pouvait rien pour le prince Yrann. C'est déjà une chance qu'on ait pu tous s'échapper, reprit Bromar sur un ton moins enjoué.

— Pas tous.

— Mais que voulais-tu qu'on fasse ? Il est tombé du haut du mur ; heureusement, il ne

s'est pas blessé. Nous ne pouvions pas redescendre, tu le sais ! protesta Bromar, mécontent que son ami lui gâche le souvenir de cette belle empoignade.

— Nous irons le chercher ! cria Tarss derrière eux.

— Du fer et du sang ! hurla à son tour Hur.

Quand Camerune atteignit son zénith, ils firent une halte près de la tumultueuse rivière qu'ils longeaient depuis plus d'une heure. Les neiges des sommets du massif de Hugn avaient commencé à fondre et annonçaient la venue des premières crues. Après avoir démonté, ils débarrassèrent les chevaux de leur selle et les attachèrent par le licol à un vieux bosquet d'aubépines aux troncs épais.

D'un pas assuré malgré son encombrante armure et faisant plus de bruit qu'une batterie de cuisine, Jandrin alla s'asseoir sur le bord d'une souche et attendit que ses hommes en aient terminé. Suivant ses ordres, ils s'étaient équipés comme s'ils allaient combattre et non parlementer.

Tous étaient princes – comme lui – un titre sans valeur, hérité le jour de l'avènement du premier haut-roi Angandir, le jour où la noblesse plia le genou et abandonna à ses pieds la précieuse couronne de ses ancêtres.

Neuf princes qui avaient plutôt l'allure de mercenaires en maraude, pensa Jandrin en inspectant rapidement ces hommes qui lui vouaient une fidélité plus grande qu'à leur seigneur légitime.

Murlan, le plus jeune mais pas le plus maigre, avait revêtu un pourpoint de chasse renforcé de clous de bronze et, comme toujours, ses mains, exagérément baguées, tenaient fermement l'épieu de chasse qu'il ne quittait jamais. Proférant des menaces ordurières à l'encontre de ses ancêtres et les menaçant des pires maux, Lossar, presque aussi grand que lui, luttait contre la boucle d'une sangle. La cicatrice en étoile qui le défigurait se fronçait horriblement à chaque juron et le rendait encore plus laid qu'il ne l'était. C'est avec le terrible fléau à deux mains qui reposait près de ses fontes qu'il s'était blessé étant jeune. Hektiard vint l'aider, lui aussi un ami d'enfance, un homme violent et peu enclin aux civilités mais pour qui l'amitié comptait plus que tout. Il y avait Hur, un grand blond toujours en train de se plaindre mais endurant au mal, et puis Tarss, avec son humour gras et son adresse sans pareille quand il s'agissait de se battre avec son épée brise-lame. Venaient ensuite ceux qui étaient rentrés tardivement au service du prince Senyard mais dont la loyauté et le courage ne pouvaient être remis en question : Pordian, têtue et sombre, s'était assis à l'écart, l'épée en travers de ses puissantes épaules qu'un simple haubert protégeait ; Vandraine, coureur de filles et à qui l'on attribuait près d'une cinquantaine de bâtards et enfin Ykiriann, arrivé une dizaine d'années plus tôt, qui affectionnait deux choses : son arbalète et le silence.

À l'ombre du bosquet sous lequel ils s'étaient arrêtés et avec le bruit rafraîchissant du courant, Jandrin éprouva un bien-être qu'il n'avait pas connu depuis longtemps. Il ferma les yeux et goûta cette paix inattendue.

— Ce foutu plastron me scie les épaules jusqu'à l'os, râla Hur.

— Tu serais mieux avec une robe, plaisanta Tarss en affectant une allure efféminée.

Pour toute réponse, le guerrier blond lui offrit deux doigts tendus. Et tous de rire.

Quelques moineaux vinrent pépier dans les branches au-dessus d'eux et égayèrent le silence tranquille qui suivit.

— Alors Jandrin, le plan ? On est partis pour tuer Gorgass ? demanda finalement Murlan en jouant avec un anneau d'or passé à son annulaire.

Toutes les têtes se tournèrent vers le colosse perdu dans ses pensées. Sa main flattant sa nuque large et rasée, Jandrin observa pendant un long moment la pointe rabotée de ses solerets, cherchant les mots justes. Il n'avait pas le droit de leur mentir.

— Quand nous serons à Fulandre, j'irai voir le prince Gorgass et je lui poserai quelques questions. S'il s'avère que c'est lui qui a ordonné l'empoisonnement du haut-roi et entraîné cette folie à l'origine de l'emprisonnement du prince Yrann et des autres nobles, alors, nous le tuons. Peut-être.

— Comment ça, « peut-être » ? s'emporta Hur.

— Le prince Yrann n'est pas mort, le coupa Jandrin. Que ce soit bien clair : s'il existe une chance que Gorgass et la conspiration puissent aider à sa libération, nous devons la saisir. C'est tout. Nous allons observer ce qui se passe à Fulandre et agir au mieux.

— Le seigneur Senyard ne peut quand même pas s'acoquiner avec cette raclure sans honneur ! Mieux vaut encore suivre un fou que cette espèce rare de lion qui fraie avec les assassins Lorss, objecta le guerrier blond en grimaçant de dégoût.

Bromar approuva d'un hochement de tête tout en découpant une tranche de pain noir qu'il tendit à la ronde. Lossar s'en empara et l'enfourna goulûment.

— Notre seigneur compte s'allier à Gorgass et rejoindre la conspiration ? insista Hektiard.

— Ça ou la guerre, lâcha Jandrin.

— Si je résume bien, reprit Bromar en continuant la distribution de pain, soit Sangué reste fidèle à Caldric le fou et il y aura inévitablement affrontement avec la conspiration, c'est-à-dire avec les anciens royaumes de Brann, du Sobsogre et de Parn ; soit, nous rallions Gorgass Fragor et nous risquons de perdre le prince Yrann.

Il fit une pause.

— Pourquoi ne pas capturer ce foutu lion et l'échanger contre le jeune prince ? proposait-il avant de reposer le pain et de fourrager dans ses fontes pour en sortir une roue de fromage.

— Trop difficile, rétorqua Jandrin calmement. Si nous prenons la décision de tuer Gorgass, peu d'entre nous en réchapperont et Yrann sera toujours prisonnier.

— J'ai causé avec une servante du palais avant que Caldric ne sorte de son coma, commença Vandrain.

— Parce que tu leur causes ? s'esclaffa Murlan entre deux bouchées, mais le séducteur ne releva pas.

— Elle aurait entendu certains dire que le premier conseiller actuel, Asurbias ou quelque chose comme ça, avait accusé Gorgass Fragor de trahison et aussi... (il baissa

d'un ton) ...de s'être allié à l'Étoile de Gonoth.

— Foutus sorciers ! s'exclama Hur et il cracha entre ses jambes.

Bromar fut le seul à remarquer le léger tressaillement nerveux qui agita la joue de Jandrin. Leur ami ne leur disait pas tout. Vandrain allait ajouter quelque chose mais Jandrin coupa court.

— En route, nous avons assez traîné.

Hur et Lossar rechignèrent pour la forme, prétextant que, s'il fallait mourir, autant le faire le ventre plein, mais l'éclat dur et pierreux dans les yeux de Jandrin les mit d'accord.

À la tombée de la nuit, ils avaient atteint l'immense vallée de Sorm qui constituait l'essentiel de l'ancien royaume de Brann. Sri se découpait nettement dans le ciel clair, dévoilant même une partie de la prison de glace noire de l'Immortelle Sanne qui formait une tache maligne sur la surface argentée. Jandrin en tête, ils avançaient au pas sur la route de terre bien entretenue menant à Fulandre, leurs voix troublant la quiétude de la nuit printanière.

— Nous aurions pu venir avec une armée, ils ne défendent même pas leurs frontières, dit Hur sur un ton méprisant.

— Les troupes de Gorgass doivent être à la frontière avec la Petite Angande, prêtes à en découdre avec tous les princes dans les veines desquels coule le sang d'Angandir. Le Nord est derrière le haut-roi et le restera. Ils ont trop à perdre et rien à gagner. Gorgass ne laissera en vie aucun parent de Caldric, analysa rapidement Bromar.

— Mais Gorgass n'est pas marié à une lointaine cousine de Caldric ? Ce qui ferait de ses enfants des prétendants à la couronne.

Bromar asséna une grande claque amicale sur le casque de Murlan.

— Crétin ! Comment crois-tu que le Lion de Brann va s'imposer comme monarque des Mille Couronnes une fois ce dément de Caldric mort !

Jandrin les écoutait sans broncher, son esprit accaparé par la vision d'Yrann glissant stupidement sur le chemin de ronde et hurlant dans sa chute. Un instant, il avait pensé se jeter à la suite du prince et tenter de le libérer des mains des gardes du haut-roi, mais ils étaient trop nombreux. Sa bravoure n'avait pas été remise en question par son seigneur Senyard ni par ses hommes – personne n'aurait osé – pourtant, il avait toujours été homme à penser que la raison allait souvent de pair avec la lâcheté. Avait-il eu peur ? Il n'avait eu qu'un instant pour décider s'il se jetait en bas pour délivrer Yrann des mains des soldats, un instant qui avait semblé si long et si lourd, même pour ses puissantes épaules. Et comment oublier le regard du petit quand il avait compris que le champion de son père l'abandonnait ? Certes, ils avaient eu de la chance de s'en sortir avec seulement des égratignures, de la chance d'avoir réchappé à ce saut incroyable du haut des murailles, de ne s'être pas noyés dans les douves et d'avoir pu atteindre le massif de Hugn avant que l'alerte ne soit donnée et qu'on ne ferme le seul col praticable. De la chance. Mais Yrann était resté à Arabesque. Il se jura intérieurement de ne plus faillir.

Alors que l'aube naissait dans leur dos, ils arrivèrent en vue de Fulandre, encore plongée dans la nuit. Obéissant au bras levé de Jandrin, ils tirèrent hâtivement sur leurs rênes quand celui-ci atteignit le sommet de la colline surplombant la capitale de l'ancien royaume de Brann.

— C'est quoi toutes ces tentes ? s'étonna Lossar en se grattant pensivement le front.

La petite cité dominée par le château du prince Gorgass Fragor avait vu pousser sous ses murs une seconde ville de toile qui avait presque la moitié de sa taille.

— Celle-là est plus grande qu'un manoir, remarqua Murlan en pointant du doigt un chapiteau imposant non loin de la porte sud.

Intrigués, ils éperonnèrent leurs montures et descendirent au galop vers Fulandre.

— M'a tout l'air d'être un tournoi qui se prépare ici, grommela Bromar aux abords des tentes. Un sacré si j'en juge le nombre de montures, ajouta-t-il en jaugeant avec l'œil du connaisseur deux fiers destriers retenus par leur licol à une barre en bois.

Peu firent attention à cette troupe en armes qui remontait au pas l'artère centrale de la ville improvisée, tout au plus reçurent-ils quelques coups d'œil des rares lève-tôt encore ensommeillés. Ils croisèrent bien quelques serviteurs allant chercher de l'eau à la rivière ou des artisans pressés, mais personne qui puisse fournir une explication. L'herbe au sol avait été foulée par des milliers de pieds et de sabots, et les relents nauséabonds qui montaient par moments témoignaient, s'il était nécessaire, de l'intense activité qui devait régner ici dans la journée.

— Je n'ai aperçu ni lice, ni tribunes du haut de la colline, et le tournoi de Fulandre a lieu à la fin de l'été, objecta Jandrin tout en fouillant du regard les allées. En tout cas, si j'en juge le nombre de bannières, toute la noblesse du Sud s'est donné rendez-vous ici. Dis-moi Vandrain, les armoiries te sont-elles familières ? demanda-t-il au chevalier.

— Par mes ancêtres, jamais je n'ai entendu parler d'un rassemblement aussi important de princes. J'en reconnais certains mais pour la plupart, ils ne me disent rien, d'obscurs lignages sans doute. Aucun de notre belle terre de Sangue ou de la Petite Angande. Uniquement des princes de Brann et de Parn, répondit-il après un long sifflement. Eh ! Toi !

Le garçon qu'il avait interpellé se retourna brusquement manquant de laisser choir une pleine brassée de vêtements.

— Oui, monseigneur ? s'empessa-t-il de répondre.

— Que se passe-t-il ici, gamin ?

Impressionné par les dix chevaliers en armes, il mit un instant à répondre et ils durent tendre l'oreille pour comprendre ce qu'il disait.

— Le couronnement ? reprit Vandrain en se lissant la moustache. Quel couronnement ?

— Nous y allons, ordonna Jandrin qui pressa les flancs de sa monture.

Gorgass Fragor avait tenu à le voir dès son arrivée au château et, à présent, Jandrin gravissait un escalier en colimaçon creusé à l'intérieur des murs épais du donjon. Ses

hommes étaient restés dans la cour avec l'ordre de se tenir prêts. Le bruit des solerets de métal sur les marches de pierre résonnait lugubrement dans le sombre passage, à mesure que lui et le gros laquais montaient. Ayant laissé son estramaçon à la garde de Bromar, il se sentait vulnérable dans l'encombrant harnois. Son guide l'abandonna devant un huis de chêne renforcé de clous après avoir frappé trois fois du poing.

Ce fut Terpan, le champion de Gorgass Fragor, qui ouvrit à Jandrin. Si beaucoup les comparaient tant pour leurs prouesses physiques que pour leur talent à l'épée, il suffisait de les mettre l'un à côté de l'autre pour voir que le champion de Gorgass n'était qu'une mauvaise copie à échelle réduite de Jandrin.

— Ainsi c'est vrai, ton maître n'est pas venu, dit la grosse brute en s'écartant pour laisser le passage.

Les deux champions s'étaient souvent rencontrés dans les tournois et le corps massif de Terpan en portait sûrement encore les traces. Sans vouloir l'estropier, Jandrin avait tenu à chaque fois à lui laisser un souvenir dans sa chair, à tel point que Terpan avait refusé de l'affronter les trois dernières années. Le champion de Sangu ne l'aimait pas, comme il détestait celui qui l'attendait assis sur le rebord de la petite fenêtre.

Orientée nord, l'antichambre triangulaire était encore plongée dans une ombre matinale. Dépourvue de mobilier et complètement nue, la pièce paraissait froide et ce n'étaient pas les deux autres portes closes et bâties à l'image de la première qui la réchauffaient. Le Lion de Brann écaillait un œuf en le faisant rouler entre ses paumes, un sourire faux flottant sur son visage léonin que les années avaient épargné. Simplet vêtu de chausses et d'un long gilet passementé d'or découvrant son torse nu et musclé, il étudiait Jandrin. Terpan s'était placé à droite de son maître, une main posée sur le pommeau de son épée et un pouce passé dans son large ceinturon.

— Je t'avouerais que je suis déçu par le roi Senyard. Son refus de venir, alors que je l'avais invité, me trouble au plus haut point, et je ne sais comment l'interpréter. Et puis cette ridicule armure que tu portes, comme si tu allais à la guerre. Vraiment je n'y comprends rien. Peut-être pourrais-tu m'expliquer ? demanda-t-il sur un ton mi-amusé mi-menaçant.

— Le prince de Sangu... (Gorgass tiqua quand il employa ce titre sans valeur à ses yeux) m'a chargé de le représenter, précisa simplement Jandrin.

Avec une nonchalance feinte, le seigneur de Brann se laissa glisser du rebord de la fenêtre et, faisant sauter l'œuf dans sa main, il s'approcha de Jandrin.

— J'ai tenu à te parler avant que les autres ne sachent que tu es là. Soyons clairs, tu sortiras vivant de cette ville seulement si j'ai l'assurance que ton roi viendra à mon couronnement et me reconnaîtra comme le nouveau haut-roi. Réfléchis bien à ce que tu vas me répondre. J'ai bien sûr besoin de pouvoir passer par vos terres pour attaquer Arabesque par le sud mais...

— Un seul col est praticable pour une armée et la forteresse de Bogrd qui le défend est imprenable, le coupa brutalement Jandrin.

Gorgass s'arrêta à un pas devant lui, ses yeux clairs cherchant à percer la mine impassible du géant.

— Oublie Bogrd un instant. Je disais donc : mes troupes sont, comme tu l'auras deviné, massées le long du fleuve Tilss et c'est donc l'armée du roi de Parn qui ira prendre Bogrd, libérant au passage Sangue du joug de ton maître.

Imperturbable, Jandrin fixait Gorgass, les mâchoires soudées l'une à l'autre, partagé entre l'envie d'écraser ce nez bien droit et celle de lui briser le cou. Étrangement, le roi de Brann se sentait en sécurité alors que ni lui, ni son champion n'auraient été capables de s'opposer à Jandrin s'il venait à décider de leur mort.

— Aucun des vassaux de mon prince ne le trahira, affirma-t-il en croisant les bras.

— Oh, j'en suis sûr, ton maître est homme à être aimé et respecté mais il se pourrait que germent des couronnes sur des têtes moins loyales. Vois-tu, je vais organiser un petit jeu après mon couronnement où les participants pourront librement revendiquer des terres qu'ils jugent devoir posséder, et retrouver les titres perdus. Ainsi, mes alliés et moi-même nous assurerons de la fidélité des princes du Sud.

— Pourquoi vouloir devenir haut-roi d'un royaume morcelé ?

Gorgass mordit une pleine bouchée dans l'œuf et, lui tournant le dos, fit quelques pas vers la fenêtre. Jandrin comprit alors pourquoi le Lion ne le craignait pas : des gens à lui attendaient derrière les portes et peut-être même des assassins Lorss ou un sorcier de Gonoth. L'idée d'un combat l'excita malgré lui et c'est avec peine qu'il se concentra à nouveau sur les paroles de Gorgass.

— Je compte faire ce qu'Angandir n'a pas eu le temps de mettre en place. Je gouvernerai les Mille Couronnes à l'aide d'un conseil composé de rois qui, à leur tour, dirigeront un conseil de barons et ainsi de suite. Mais il est trop tôt pour discuter de ces détails. Ce qu'il me tarde de savoir, c'est si tu comptes rallier ton maître à notre petite conspiration auquel cas, je te présenterai mes alliés, ou devrais-je dire « nos alliés ».

Il se retourna après avoir avalé ce qui restait de l'œuf.

— Sinon...

Peu sensible à la menace, Jandrin posa la question pour laquelle il était venu, guettant sur le visage souriant de Gorgass le moindre signe qui le trahirait.

— Est-ce toi qui as donné l'ordre d'empoisonner le haut-roi ?

Il avait tutoyé Gorgass pour le choquer et le déstabiliser mais seul Terpann réagit en tirant à demi l'épée du fourreau. S'il restait un doute, le champion venait de le dissiper ; il y avait bien des renforts dans les pièces à côté, prêts à intervenir, sinon le chevalier n'aurait jamais osé fanfaronner de la sorte.

Gorgass ne répondit pas immédiatement, son sourire de prédateur figé en une drôle de grimace, choisissant avec soin les mots qu'il allait prononcer.

— Le haut-roi devait et doit mourir, c'est une évidence, ainsi que sa fille...

Jandrin encaissa sans broncher l'allusion à l'assassinat futur du souverain des Mille Couronnes et de Trienne, qui n'était même pas encore une femme. Désormais, son honneur gisait là où il aurait dû crever, aux côtés du prince Yrann, sur cette maudite muraille qui l'avait vu fuir pour la première fois de sa vie.

— Mais..., s'empressa d'ajouter Gorgass devant l'expression déterminée du géant

qu'il identifia à tort comme de la haine envers sa personne. Je suis le premier surpris par cette ridicule tentative d'assassinat contre le haut-roi Caldric qui aurait pu, je te le rappelle, me coûter la vie si je ne m'étais pas enfui à temps. Certes, nous complotons contre Caldric depuis un moment déjà mais il ne devait pas mourir maintenant, pas encore.

Gorgass ne mentait pas ; Jandrin aurait parié sa vie. *Mais alors qui avait voulu supprimer le haut-roi ?*

— Et je te prierais de t'adresser à moi en respectant mon rang désormais, ajouta crânement le Lion de Brann qui savait à présent que Jandrin ne tenterait rien contre lui.

Jandrin se haïssait déjà pour ce qu'il allait faire afin de sauver le fils de son seigneur. L'aurait-il fait si Yrann n'avait pas été son fils ? pensa-t-il malgré lui. Il connaissait malheureusement la réponse. Il s'en haït davantage.

— Quel intérêt le roi Senyard a-t-il à rejoindre votre conspiration ? demanda-t-il en essayant de masquer ses sentiments.

Gorgass éclata d'un rire forcé.

— J'aime ta façon de négocier, Jandrin, et sache que je regrette de ne pas avoir un homme tel que toi à mon service, dit-il en jetant un coup d'œil rapide à Terpan qui avait pâli sous le trait. Si ton maître me soutient, il retrouvera sa couronne et ses prérogatives de roi qu'on lui a injustement...

— Comment ferez-vous pour éviter que les otages ne meurent ? Dès que nous attaquerons, il les fera exécuter, le coupa à nouveau Jandrin sur un ton dur.

Gorgass soupira d'un air découragé.

— Je me demande finalement s'il est réellement possible de s'entendre.

— Ça ne l'est peut-être pas.

Le Lion de Brann secoua la tête, écartant les bras en signe d'incompréhension puis fit mine de céder.

— Imaginons que le roi de Sangue me reconnaisse comme le nouveau haut-roi des Mille Couronnes. Personne ne le saura avant que vous n'attaquiez et, si vous êtes rapides, vous serez sous les murs d'Arabesque avant même que Caldric ne soit au courant. Alors, tout sera possible. Je ne promets pas que le jeune Yrann survive mais au moins, je vous jure que nos enfants seront vengés dans le sang, car n'oublie pas que j'ai moi aussi deux fils retenus dans les geôles du palais-forteresse.

Jandrin n'était pas dupe : l'homme qu'il avait en face de lui se souciait autant de sa progéniture que le fauve auquel on le comparait. Non, ce qui l'intéressait vraiment, c'était de pouvoir franchir le massif de Hugn et surprendre Arabesque. Ainsi, le Lion de Brann comptait sur le fait que Sangue – ou bien Parn s'ils refusaient l'alliance – prenne la citadelle de Bogrd. Mais comment ? Et même alors, Arabesque ne tomberait pas sur un simple claquement de doigts ; certes, la guerre serait gagnée mais rien n'empêcherait la mise à mort d'Yrann. Non, prendre Bogrd ne délivrerait pas le jeune prince...

À moins que... Une idée venait de germer dans son esprit, une idée qui fit frissonner ce qui lui restait de conscience. Une double trahison. S'ils rejoignaient la conspiration de

Gorgass et prenaient Bogrd, ils commanderaient l'accès à Arabesque et seraient peut-être en position de négocier un échange avec Caldric ou le nouveau premier conseiller : la citadelle et la certitude que le Sud serait loyal contre la libération du prince Yrann. Mais il faudrait faire vite et dans le plus grand secret. Au prix d'un effort considérable, il parvint à masquer son contentement et se força à baisser la tête en un geste d'abandon.

— Et comment prendrons-nous Bogrd ? demanda-t-il en se mordant les joues jusqu'au sang quand il vit le sourire de triomphe sur le visage de Gorgass.

— Suis-moi, je vais te présenter à nos amis et tu comprendras.

Encore une fois, il s'efforça de ne pas laisser transparaître la haine qu'il éprouvait quand le roi de Brann lui tapota l'épaule en passant devant lui. Comme il aurait aimé lui briser le bras !

Quand la porte se referma dans la pièce que venaient de quitter les seigneurs Gorgass et Jandrin, Yabsse fit comprendre à sa nièce à l'aide du langage des signes qu'il était temps pour eux de rejoindre les autres acteurs de la conspiration. Il avait jugé, à l'intonation de la voix du dénommé Jandrin, qu'il ne tenterait plus rien contre leur allié. La jeune fille acquiesça et suivit son tuteur.

Habillé comme un marchand d'origine modeste, son oncle affectait un air fatigué et soucieux, voire craintif, quand ils croisaient les gardes les plus rétifs. Pour tous, elle agissait comme le fils prévenant, aidant son père que la vie avait vieilli prématurément. Vêtue d'une longue tunique en lin serrée à la taille par un simple cordon de cuir, et passée par-dessus des chausses de garçon, personne ne faisait attention à elle. Des bandelettes de soie enserraient ses seins naissants et ses cheveux de paille étaient coupés au bol, ajoutant encore à la confusion ; elle avait l'air d'un garçon efféminé. Son visage tacheté de roux exprimait une soumission candide envers ce père marchand dont la bonté transparaissait dans chaque sourire attendri qu'il lui adressait.

Illusion. C'était son oncle qui choisissait chaque matin son rôle, son nom, son sexe et sa vêtue, et elle n'avait rien à redire, juste à obéir. Bien qu'ayant prêté serment sous les branches hantées de l'arbre-ancêtre à la fin de son initiation, il n'en restait pas moins que son éducation n'était pas terminée. L'homme qui s'appuyait sur son épaule obéissante l'avait formée à la manière des assassins du Sobsogre, c'est dire s'il connaissait sa chair intimement, comme toute sa famille d'ailleurs. Pas un cousin, pas une tante, pas un membre de sa famille – tous ceux qui étaient initiés – qui ne l'ait violée, qui ne l'ait torturée, qui ne l'ait soumise aux pires atrocités dès qu'elle fut en âge de parler ; il fallait s'habituer à la douleur et maîtriser son corps très tôt. « Il n'y a pas une famille dans Ern qui ne connaisse aussi bien ceux de son sang », aimait plaisanter Yabsse. Elle-même devrait un jour se charger de l'initiation d'un membre de sa famille et deviendrait officiellement une « tante ». Selon la règle imposée par les premiers ancêtres qui logeaient au cœur du gigantesque arbre noir, aucun Lorss ne devait agir seul. Ainsi, ils avaient quitté leur minuscule royaume – elle, pour la première fois – l'été précédent. Sur le chemin, il avait parfait son éducation par des leçons sanglantes et souvent cruelles. Mais ce dernier mot ne signifiait plus rien une fois passée l'initiation. Guillss avait ainsi assassiné des dizaines de personnes, du nourrisson au vieillard, en passant par le guerrier le plus rusé, usant de subterfuges compliqués ou bien en attaquant de front, selon

l'humeur de son oncle. Elle lui appartenait car c'était ainsi. Elle l'aimait même. Le plus difficile, avait-elle découvert, était d'aller à l'encontre de ses instincts de tueuse, bien plus que de se faufiler comme une ombre entre deux sentinelles.

Un chat ne fait pas de bruit, tout le monde trouve ça normal mais qu'un humain n'en fasse pas et il va éveiller la peur ou la méfiance dans l'inconscient de tous.

— Le secret, c'est de ne pas laisser paraître ce que tu es vraiment, jamais, avait coutume de dire Yabsse.

Alors que résonnait dans la cour le chant tardif d'un coq, ils se dirigèrent vers la salle du trône, prenant soin de choisir un itinéraire différent du roi Gorgass et de son invité. Prévenante, elle ouvrait les portes à son oncle comme le bon fils qu'elle devait être, sous l'œil amusé ou distrait des gardes en poste. Pour eux, il s'agissait d'un marchand dont le souverain appréciait la compagnie. Avec une bonne avance, ils parvinrent dans la grande pièce où attendaient déjà les autres conspirateurs.

Le trône était placé sous un vitrail de belle taille où figurait un splendide lion rugissant auquel il était difficile d'échapper. Sur les tentures rouges habillant les murs froids, ce même lion suivait un roi – aisément reconnaissable – à la chasse, ou bien l'aidait à combattre ses ennemis, ou se couchait docilement à ses pieds. Les dalles du sol avaient été peintes de motifs similaires, ne laissant à l'œil nulle occasion d'échapper à la présence de ce fauve, symbole du roi de Brann et futur haut-roi des Mille Couronnes.

La lumière du vitrail n'étant pas suffisante à cette heure de la journée, les serviteurs avaient allumé bon nombre des gros chandeliers en fer noir, créant une atmosphère propice aux chuchotements et aux ombres que renforçait encore l'odeur humide et froide de la pierre.

Le groupe le plus important était réuni autour du roi de Parn, le gros et mou Horianss Parnemain qui se tenait non loin du trône de chêne, et était constitué de princes assez puissants pour avoir été invités à cette réunion qui était censée décider de l'avenir des Mille Couronnes ; ils savaient tous que Yabsse et son neveu représentaient le Sobsogre, et Guillss s'amusa de la crainte qu'elle lut dans leurs yeux. Venaient ensuite par ordre d'importance le dénommé Guldiron, qui affectait toujours le même air de s'ennuyer terriblement et qui représentait les intérêts du mystérieux Enoïr, le maître de la lointaine cité de Pragrald, puis un second groupe de trois hommes, des vassaux sans importance du Lion de Brann qui avaient été invités pour faire bonne figure. Hormis le voleur Guldiron et peut-être le roi de Parn dont la susceptibilité se devait d'être un peu ménagée, il n'y avait guère que des pantins prêts à tout sacrifier pour quelques miettes de pouvoir, les seconds rôles de cette farce qui était en train de se jouer dans Angande.

Son oncle et elle eurent droit à quelques saluts discrets de la tête mais très vite, les princes reprirent leurs messes basses de conspirateurs que l'oreille exercée de Guillss n'eut aucune peine à saisir : il n'était question que du couronnement du Lion de Brann et de la redistribution des titres à ses fidèles vassaux. Guère intéressant.

Les conversations cessèrent quand la porte s'ouvrit sur la haute silhouette de leur hôte qui, sans même un coup d'œil pour ses invités, se dirigea vers le trône, suivi de son champion, fort mal à l'aise de précéder l'imposant chevalier Jandrin ; et Guillss comprenait pourquoi : le géant en armure dégageait une impression de force et

d'assurance qui ébranla son premier jugement. Sous sa main, posée affectueusement sur l'épaule de son oncle, elle sentit les muscles se tendre un instant ; lui aussi avait réagi à la menace que représentait le champion du roi de Sangue et se demandait à présent s'il n'avait pas fait une erreur de croire qu'il n'y avait plus rien à craindre du chevalier. L'humeur de celui-là pouvait changer à tout moment. Les yeux clairs et animés d'une colère effrayante, tant elle était contenue, avaient jaugé rapidement l'assistance soudainement devenue muette, s'attardant un peu plus sur son oncle et elle, pour finalement revenir à Gorgass qui était parvenu jusqu'à son trône et s'y était assis en soupirant d'aise.

Rassurée par la résignation dans ce regard implacable, Guillss relâcha la pression qu'elle avait exercée malgré elle sur son oncle. Le Lion de Brann avait bel et bien dompté le géant Jandrin ou du moins, avait suffisamment de cartes en main pour lui imposer sa volonté.

— Mes seigneurs, je vous sais gré d'avoir répondu à mon invitation si matinale, commença le roi Gorgass en souriant largement. Sa face léonine rayonnait d'une joie sauvage. Je vais vous annoncer une nouvelle qui devrait tous nous réjouir : le chevalier Jandrin est venu nous rassurer sur les intentions de son maître. Il fit une pause pour se laisser le temps de savourer son triomphe.

Le chevalier Jandrin était au bord de l'explosion et Guillss s'attendit à ce que ses dents se brisent tant il serrait les mâchoires ; elle comprit que la force de cet homme n'était pas son physique ni sa valeur au combat mais cette volonté implacable qui dominait toute autre émotion.

— Celui-ci, le roi Senyard de Sangue, indisposé par une faiblesse passagère, assistera à mon couronnement et engagera ses vassaux à nos côtés.

Les seigneurs présents saluèrent la nouvelle poliment, tous un peu déçus de ne pas pouvoir engager une guerre contre Sangue avant d'envahir le Nord et d'assiéger Arabesque ; c'était autant de terres qu'ils ne dépouilleraient pas.

— Mes seigneurs, il est désormais temps de revoir nos plans, annonça Gorgass un ton plus bas. Et d'abord, la disparition du fou Caldric et de sa fille Trienne.

Guillss vit le sang se retirer des joues du chevalier Jandrin et le métal de ses gantelets grinça quand il serra davantage ses poings.

— Je pense que nous sommes tous d'accord pour dire que cette branche est pourrie et qu'il faut la couper, n'est-ce pas ? fit-il en parcourant tous les visages, guettant chaque réaction de son regard carnassier ; la question sonnait comme une mise en garde. C'est un peu plus tôt que nous ne l'avions prévu mais les récents événements nous forcent à passer à l'action.

De faibles « oui » ou de modestes hochements de tête lui répondirent tandis que tous se dévisageaient ; Jandrin baissa les yeux. Excepté le voleur de Pragrald et le chevalier Jandrin, tous redoutaient le Lion de Brann, même le gros roi de Parn qui n'en menait pas plus large que ses vassaux, songea Guillss.

— Bien, très bien. Par chance, nos amis du Sobsogre veulent bien nous dispenser de salir notre honneur et se charger de cette tâche méprisable, reprit-il en se renfonçant dans son trône. Passons maintenant à la préparation de l'attaque de la forteresse de Bogrd. Le

roi de Sangue ayant fait preuve de bon sens, nous allons pouvoir compter sur ses troupes pour prendre cette forteresse qui nous ouvrira le massif de Hugn et la route vers Arabesque où sont retenus injustement nos parents. Roi Horiass, vous et le roi Senyard mènerez de concert vos armées jusqu'à la forteresse et la prendrez.

À l'un des barons présents qui ouvrait la bouche pour parler, Gorgass intima d'un simple regard l'ordre de se taire. Sa décision de ne pas laisser le roi de Sangue attaquer Bogrd avec ses seules troupes indiquait clairement qu'il ne faisait pas confiance à ce ralliement de dernière minute. Le roi Senyard devrait faire ses preuves.

— Ne me dites pas que Bogrd est imprenable, je le sais déjà, mais nous avons un atout qu'il nous faudra certes jouer habilement et qui devrait nous donner la victoire. Nos gentils alliés de Pragrard ont infiltré la forteresse. La mine triomphante, le futur haut-roi laissa à ses alliés le temps de bien comprendre ce qu'il venait de dire, puis il laissa la parole à Guldurion qui leur expliqua.

Assassinats et trahison, le ton est donné, cette guerre-là se jouerait en coulisse, pensa Guillss.

Chapitre 16 : Sable

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Terres nördes.

Les premiers clans se formèrent un peu après l'Exode, sous l'œil approbateur de l'Immortel Modredor qui les aida par l'entremise de ses serviteurs, les Moens. Ils s'installèrent le long des côtes de la mer de Glace et sur les contreforts d'Osgur, la Mâchoire du Monde. Ils prospérèrent grâce au commerce avec les royaumes du Sud et le royaume Moen. Cela dura plusieurs siècles jusqu'à ce qu'Oboss se réincarne dans une de leurs jylfgs, la sorcière des Glaces, et que les Sadouraks viennent l'affronter. Aujourd'hui, les clans n'ont plus de liens avec les Moens, et ceux qui vivaient dans les montagnes ont rejoint la côte.

Combien de jours – de semaines – depuis que le bateau des Nördes avait quitté Meleter ? Comment savoir ? Le froid mordait la peau trempée et nue de Sable, le sel dévorait son visage. Leur embarcation flottait dans la brume, quelque part entre le ciel et la terre, au milieu de nulle part. Il ne restait plus que quelques dattes et très peu d'eau. Le dernier membre de l'équipage pourrissait sur le pont du navire, le bas du ventre empalé sur un aviron brisé. Ses yeux pâles et morts le fixaient, l'accusaient. Mais de quoi ? Il n'était pas coupable ; l'équipage était déjà prisonnier de l'enchantement de Sakrajka quand Sable avait embarqué, d'une manière différente des habitants de la cité car les marins bougeaient encore, mais leurs yeux semblaient morts et leurs mouvements étaient maladroits. Leur état n'avait fait qu'empirer ; le dernier marin encore valide était tombé quelques jours plus tôt, en pleine tempête. Une vague gigantesque l'avait emporté ainsi que les corps en décomposition. Tous, excepté celui-là qui dardait sur lui sa rancœur morbide. Instinctivement, Sable serra le curieux bracelet d'osselets qu'il avait trouvé sur le pont et qu'il avait, à la manière des voleurs, cousu maladroitement sous sa tunique.

À présent, le bateau au mât brisé dérivait sur la mer, entraîné par les courants ou poussé par les vents. Sable s'était coincé entre le bastingage, la rame-gouvernail et l'imposant sarcophage de bronze où reposait le corps de Sambraze. Le métal lisse et sombre émettait une douce chaleur à laquelle il se raccrochait. Elle l'appelait, un murmure aussi insaisissable qu'une ombre mais qu'il pouvait entendre par-dessus le vacarme de l'océan qui les environnait. Ses doigts griffèrent le métal qui le séparait de celle qui avait enflammé son cœur ; au moins n'était-elle pas morte comme il avait pu le croire en découvrant le lugubre sarcophage à bord du navire étranger. La voix de

Sakrajka était venue le rassurer et lui expliquer qu'elle portait en elle une infime partie de l'immortel pouvoir, mais Sable n'avait retenu qu'une seule chose : l'Immortel lui avait menti en lui promettant qu'il la reverrait une fois embarqué. Impuissant, il avait perçu chaque jour un peu plus la solitude de celle qu'il désirait, avec toute la force de ceux qui aiment pour la première fois. Sambraze lui avait interdit de venir se réfugier dans le rêve dont il percevait les émanations. Avec raison : son propre corps laissé à l'abandon aurait été à la merci de la mer et rapidement happé par une vague ; et alors, qui veillerait sur elle ? Tant que leurs deux corps ne seraient pas unis physiquement et mentalement, ils ne le seraient pas vraiment. Il lui fallait patienter jusqu'à Godondsor, la cité des Nains.

Godondsor. À chaque fois qu'il repensait aux paroles de l'Immortel, des images l'assaillaient, les mêmes qui s'étaient déversées en lui au sommet de la tour et qui, tels des souvenirs, marquaient à présent sa mémoire. Du fragment éblouissant de l'Ankerit gardé par les Nains – ces créatures brûlantes couvertes de fer, au cœur de la terre – il gardait le souvenir de ses couleurs innombrables. Il avait aussi contemplé les halls de métal étincelant de Godondsor, qui tissaient un réseau de tunnels bien plus vastes que toutes les rues de Meleter.

Il connaissait le nom du peuple des marins, les Nördes. Il les avait observés dans leurs longues maisons en forme de bateau renversé, et parcouru en leur compagnie leur pays vert et blanc, depuis les hautes montagnes gardant le nord jusqu'à cette mer de glace, au sud. Et chaque nuit, de nouvelles visions le submergeaient, l'emportaient dans des endroits nouveaux qu'il ne connaissait pas encore et l'initiaient à des coutumes et des mœurs qu'il ne comprenait pas tout à fait.

Cette fois-ci, ce fut différent. À peine endormi, il vit un visage ciselé dans un diamant noir qui l'observait et des yeux figés qui exploraient son esprit ; un froid soudain l'envahit qui lui rappela les ombres au sommet de la tour de l'Immortel. Un choc violent le réveilla et le libéra de l'emprise de la créature. Il pensa aussitôt qu'il s'agissait de l'un de ces majestueux fantômes blancs et glacés qui hantaient la mer, mais des voix aux sonorités gutturales lui parvinrent. Ce devait être un autre bateau. Il se tapit derrière le sarcophage. Dans la brume, les deux coques des navires glissèrent l'une sur l'autre, les rivets de bronze raclant les planches de pin. Les marins criaient, donnaient des ordres. Une voix féminine dominait les autres, dure et cinglante. Chacun de leurs mots était immédiatement associé à une image, à un symbole implanté dans son esprit par Sakrajka. Il était comme un voyageur qui n'avait pas parlé une langue depuis longtemps et qui avait besoin de se dérouiller, sauf qu'il n'avait jamais appris le nörde.

Une silhouette sauta à bord et relia les deux navires à l'aide d'une corde. Sable essaya de comprendre ce que disait l'intrus. Celui-ci avait vu le sarcophage, et l'objet l'inquiétait. Le brouillard empêchait les autres de le voir clairement. Des chocs sourds l'avertirent que d'autres marins étaient montés sur le pont. Il se pelotonna. La femme leur ordonnait d'aller voir plus près. Ils obéirent et s'approchèrent. Un visage rude à la barbe emmêlée de cristaux de glaces jaillit par-dessus le sarcophage.

Ils l'avaient trouvé. Une main essaya de le saisir. Il esquaiva la poigne menaçante et bondit hors de sa pauvre cachette, sur le dessus glissant du sarcophage. Trois guerriers Nördes – il savait à présent qu'il s'agissait d'eux – l'acculaient à la poupe. De toute façon, il n'avait nulle part où s'enfuir, la mer houleuse cernait le navire. Sambraze lui

souffla alors ce qu'il devait répondre. Il essaya de leur parler mais ces mots qu'il prononçait pour la première fois furent inaudibles. Il recommença.

— Vous devez me conduire à Godondsor, ordonna-t-il timidement, répétant ce que Sambraze lui avait communiqué.

Ils tressaillirent. D'autres ombres sortirent de la brume. Au centre se tenait une femme à la stature imposante et carrée. Son visage encadré par deux épaisses nattes blondes exprimait une farouche détermination. Ses yeux bleus sans peur l'étudiaient attentivement. Elle portait une armure de mailles de fer sous une cape de fourrure et tenait dans ses mains une hache au tranchant redoutable. Elle parla : elle voulait savoir qui il était. Il essaya de répondre malgré ses dents qui claquaient furieusement et son corps qui tremblait à le faire vaciller.

— S... ab... le. Il n'avait qu'une envie : se lover à nouveau contre le bronze doux et chaud.

Elle se présenta, le menton relevé, un air de défi dans la voix.

— Je suis Nigrumndr tueuse d'hommes.

Il n'en pouvait plus, il se laissa glisser sur le sarcophage, l'enveloppa de ses bras trop courts et ferma les yeux.

Il lui sembla presque sentir la peau d'ivoire de Sambraze l'effleurer, le réchauffer. Il chuchota son nom. Les Nördes discutaient vivement à propos du sarcophage. Ils ne voulaient pas transborder la chose dans leur bateau. Sable se tourna légèrement, un guerrier, plus grand que la femme d'une tête, lui parlait. Une cicatrice lui labourait le visage d'une pommette à l'autre, divisant le nez en deux. Il gesticulait avec sa hache en direction de Sable. Autour de lui, il y avait d'autres silhouettes engoncées dans de lourds manteaux de fourrure.

— Nigrumndr, nous ne pouvons prendre cette chose à bord. Un démon y est peut-être enfermé. Écoute-le l'appeler à son secours. Il désigna le cadavre du Nörde empalé : Coulons ce navire avant qu'il ne nous arrive la même chose qu'à celui-là.

Il lui avait parlé avec respect et crainte. Elle renifla avec mépris.

— Aurais-tu peur, Nandrall ? Elle s'avança tout près de Sable, agrippa ses longs cheveux noirs et tira sauvagement sa tête en arrière, l'exposant à la vue de tous. Aurais-tu peur d'un enfant mort de froid ?

Ils virent ses traits tirés, sa peau bleuie et ses larmes gelées collées à ses joues creusées par la faim. Elle s'adressa à tout son équipage de sa voix rauque :

— Nous tirerons ce bateau jusqu'à Joskuldr. Arrimez-le au nôtre par la proue. Nandrall, tu restes pour le diriger.

Elle lâcha Sable. Sa tête heurta le métal avec un son mat et il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il était sur l'autre bateau, on avait jeté sur lui plusieurs fourrures à l'odeur forte. Son front le lançait. Il voulut se dégager mais une cordelette de cuir bien serrée lui liait les mains et les pieds. Des ordres lancés par les Nördes indiquèrent qu'ils avaient accosté. Le bateau tanguait doucement contre le quai d'appontement.

Les peaux furent écartées. Le soleil à la verticale l'éblouit, il cligna des yeux, l'air était frais, le ciel complètement bleu. Un gros Nörde le saisit par un bras et le jeta sur une de ses épaules comme un vulgaire sac ; il le retenait par les jambes, le haut de son corps pendant mollement sur son large dos. Ils montèrent sur le quai par une échelle de coupée. Des hommes s'affairaient à préparer un système de treuil pour enlever le sarcophage. Quatre autres navires aux formes allongées et aux flancs bombés attendaient, les avirons relevés, les voiles carguées, leurs terribles proues aux têtes cornues et écailleuses jetant des regards envieux vers l'horizon. Sable se balança un peu pour voir où on l'emmenait.

Un village protégé par une palissade de rondins de bois se dressait à l'orée d'une forêt de sapins vert sombre. On distinguait encore quelques plaques de neige sous les arbres.

Hommes, femmes, enfants et chiens se bousculaient pour le voir. Ils passèrent les portes du village. Tout était comme dans les visions envoyées par l'Immortel. Les trois maisons étaient longues et étroites, sans étage, soutenues sur les côtés par de solides étais. Les toits aplatis étaient couverts de chaume grisâtre et de la fumée blanche s'élevait des cheminées à mi-pente.

Les Nördes étaient grands, la chevelure dorée et pâle pour la grande majorité, même si certains étaient bruns. La plupart des hommes étaient armés de haches ou d'épées larges. Ils se vêtaient de braies et de chemises de peaux tannées ; des bonnets, manteaux et bottes de fourrure les protégeaient contre le froid.

Le gros Nörde pénétra dans la maison dont l'entrée était surmontée d'un crâne effrayant et se débarrassa de Sable sur un tas de bois, non loin de la cheminée. Celui-ci se redressa tant bien que mal et, juché sur la pile de bûches, étudia son nouvel environnement sous l'œil attentif de son gardien. Il n'y avait aucune séparation, le corps de la maison était constitué d'une seule pièce. Les parois de planches de pin à peine ajourées ne livraient que très peu de lumière. Une longue table jonchée de victuailles, de vaisselle sale et rudimentaire occupait la moitié de l'espace. Des hommes et des femmes s'affairaient à nettoyer les restes. Ce devait être des esclaves : ils étaient habillés misérablement et baissaient les yeux. Au bout, une chaise à haut dossier orné de bois de cerf dominait la table. Derrière, des coffres et des armes étaient étalés sur des fourrures.

Tandis que son gardien allait se servir à boire, il repensa à Sambraze. Quelle illusion Sakrajka avait-il créée pour sa fille à l'intérieur du sarcophage ? Un palais ? Et dans quel état était son corps ? Comment la récupérerait-il une fois sa libération acquise ? Il ignorait s'il saurait prendre soin d'elle comme l'avaient fait les Onirks pour lui. Son geôlier revint et s'assit face à lui, lui rappelant par sa présence qu'il fallait d'abord réussir la mission que l'Immortel lui avait confiée.

Bientôt les esclaves quittèrent la maison, et lui et le gros Nörde restèrent seuls. Ils n'échangèrent pas un mot de toute l'après-midi. La soif et la faim le tenaillaient mais il ne demanda rien. Il s'endormit plusieurs fois.

En fin de journée, les femmes et les enfants revinrent pour préparer le repas. Des chasseurs apportèrent du gibier frais qu'ils étalèrent sur la table. Toutes les conversations tournaient autour du sarcophage et de Sable. Une vieille femme affirma à voix basse qu'il était l'esprit gardien du démon à l'intérieur de la tombe de bronze. Les autres acquiescèrent.

Les femmes mirent à rôtir la viande. Un chasseur vint l'examiner sans le toucher, suivi d'un autre. Plus l'heure avançait, plus la maison se remplissait.

Le silence se fit quand un personnage à l'allure imposante entra, suivi de Nigrumndr et d'autres guerriers. Tous ignorèrent ostensiblement Sable. Celui qui devait être le chef alla s'asseoir sur le trône, les autres s'installant autour de la table. Les Nördes étaient tendus. Personne ne fit allusion au sarcophage dans la conversation ni ne parla de Sable jusqu'à la fin du repas, mais il se sentait l'objet d'une attention toute particulière. Il attendit, l'estomac tordu par la faim, salivant devant tous les plats qui défilaient.

— Qu'on m'amène le jeune étranger ! ordonna enfin le chef.

Ce fut comme si un interdit venait d'être levé et tous les regards convergèrent vers lui dans la seconde suivante. Son gardien l'attrapa de la même façon que la première fois et l'amena au pied du trône.

— Relève-toi, étranger !

On aida Sable, toujours attaché, à se remettre debout sans ménagement.

— Je me nomme Mendroldir, jehald de Joskuldr, dit-il d'un ton solennel.

Sable leva les yeux. Leur chef avait une barbe filée de gris qui lui mangeait la moitié inférieure du visage. Un diadème en os coiffait sa tête bien ronde. Une cotte de mailles lui tombait jusqu'aux cuisses. Une épée à nu était posée en travers de ses genoux, le pommeau terminé par une griffe, ses mains épaisses et poilues sur le plat de la large lame maintes fois aiguisée. Ses yeux profondément enfoncés et sombres le fixaient maintenant avec curiosité.

— Ma fille me dit que tu te nommes Sable et que tu parles notre langue. Comme Sable ne répondait pas, il continua de sa voix aux accents rudes : Tu es venu dans un de nos knarrs et un Nörde mort a été trouvé sur le pont.

Il guetta une réaction mais Sable ne disait mot, attendant un conseil de Sambraze qui, elle, saurait quoi répondre. Mais peut-être le sarcophage était-il trop éloigné de lui. Il aurait aimé que le chef nörde braille un peu moins fort car il lui avait semblé plusieurs fois percevoir la pensée de Sambraze.

— Ma fille m'a dit également que tu voulais que l'on te mène à Godondsor avec cette... chose. Mendroldir prononça le dernier mot avec réticence. D'où viens-tu, étranger ? demanda-t-il, énervé par ce silence qu'il crut à tort provoqué par la peur.

Enfin, la pensée de Sambraze fut en lui, à peine audible et il put répondre.

— Je viens de la lointaine Meleter. J'obéis au seigneur immortel Sakrajka. Il désire que le sarcophage de bronze et moi-même soyons amenés à Godondsor, la cité des Nains.

Un brouhaha gagna la salle. La respiration du jehald s'était faite plus rapide. Le gardien de Sable s'était emparé de sa hache. Mendroldir leva une main pour rétablir le calme.

— Tu prononces bien hardiment le nom d'un Immortel. Il étudia Sable comme pour y chercher une réponse, qu'il ne trouva pas. Cette affaire est par trop importante pour les simples épaules des vivants. La jylfg interrogera les ancêtres demain. Que l'on nourrisse l'étranger et qu'on lui donne une couche !

Le gros Nörde le ramena à sa place initiale. Un jeune esclave terrorisé vint lui servir d'abondants restes. Il se jeta dessus sans retenue, rognant et suçant les os, les brisant à la recherche de la moelle. À présent, on parlait de lui sans aucune gêne et des enfants vinrent l'observer de près. Quand il fut rassasié, il s'assit dos à la paroi en rondins et ferma les yeux pour avoir un peu de paix.

Le repas ne s'éternisa pas et bientôt le chef se leva et alla se coucher avec sa femme et ses enfants sur les fourrures déposées derrière le trône. Les familles des maisons voisines regagnèrent leurs demeures.

Les Nördes restant s'allongèrent là où ils étaient. Les esclaves éteignirent les torches résineuses puis firent de même.

Ils étaient partis tôt dans la matinée et avaient trouvé la jylfg dans une clairière, le visage plongé dans l'ombre de sa capuche.

À présent, la créature à peine humaine se tenait près d'une pierre dressée. Une dizaine de Nördes en armes étaient rassemblés autour de Mendroldir, à bonne distance, dans l'ombre des grands sapins verts. Leurs visages baissés et silencieux exprimaient un profond respect. Sable, entravé aux pieds et encadré par Nigrumndr et le gros Nörde, fixait la sorcière avec crainte.

Décharnée et drapée d'une robe à capuche, elle subissait d'horribles transformations. Tandis qu'elle psalmodiait d'une voix au timbre en perpétuelle mutation, les générations défilaient sur son visage, ses traits vieillissaient puis rajeunissaient, passant de la naissance à la mort, puis de la mort à la naissance, suivant toutes les étapes de la vie. Elle chantait, le corps tendu à se rompre, d'un ton monocorde, claquant bruyamment sa langue contre son palais après chaque mot. Elle ponctuait chaque couplet d'un coup de sa crosse sur le nom de l'un des ancêtres gravés sur la pierre, essayant de l'éveiller. La roche réagissait à chaque fois en émettant une longue plainte, une seule note vibrante et lugubre qui montait droit vers le ciel vide et glacé.

Quand la jylfg n'obtenait pas de réponse, elle se tournait vers le ciel, s'excusait auprès du mort et reprenait son chant, en interrogeant un autre.

Elle avait commencé sa métamorphose dès leur arrivée et cela durait depuis plus d'une heure. La crosse de bois heurta un nouveau nom, la pierre trembla et le gémissement cessa. La jylfg interrompit son chant. Elle interrogea le monolithe, les années ne cessant de danser sur son visage.

— Ô Besrald, vénéré ancêtre, répondras-tu à nos questions ?

Une bouche s'ouvrit dans la pierre et parla, ses mots s'étirant sans fin.

— Que veux-tu, jylfg ?

Elle fit un signe au jehald qui s'avança. Elle répondit :

— Le jehald Mendroldir te demande conseil.

Mendroldir affichait une expression empreinte de gravité. Il s'arrêta à côté de la devineresse, dénuda son bras et le tendit au-dessus de la pierre. La jylfg sortit des plis de sa robe un silex grossièrement taillé. Les doigts courbes et bosselés de sa main gauche

agrippèrent le poignet de Mendroldir, et de son autre main tenant le couteau rudimentaire, elle coupa profondément l'avant-bras sur toute sa largeur, libérant un sang épais et chaud. La pierre but avidement chaque goutte du liquide grenat qui s'écrasait sur elle.

La bouche s'anima à nouveau.

— Je reconnais ton sang, c'est aussi le mien, parle Mendroldir, je te répondrai !

Mendroldir, ignorant sa blessure qui saignait abondamment, parla d'une voix forte.

— Cet enfant qui est là dit venir de la lointaine cité de Meleter, la demeure de l'Immortel Sakrajka.

Son doigt se tendit vers Sable qui essayait de faire bonne figure. Les Nördes avaient relevé la tête et assistaient, le visage immobile et sérieux, à l'échange entre l'ancêtre et leur chef.

— Il exige de nous que nous l'accompagnions, lui et la chose qu'il a amenée, à Godondsor, la cité perdue des Nains, enfants de l'Immortel Modredor. Il se retourna de nouveau vers la pierre. Que devons-nous faire ?

L'ancêtre-pierre Besrald prit son temps pour répondre.

— Obéis, il doit en être ainsi. Tu n'es pas de taille à lutter contre celui qui vient avec l'enfant, serait-il le mal le plus grand.

La bouche se referma et se figea en craquant, ne laissant plus que le nom inerte de l'ancêtre gravé dans la pierre. La jylfg rabattit son capuchon sur son visage et, aidée de son bâton, gagna les sous-bois sans se retourner.

Les Nördes attendirent immobiles et silencieux qu'elle ait disparu, et prirent le chemin du retour sans dire un mot. Seul le bruit des pas crissant sur les plaques de neige troubla la quiétude des bois, chacun ressassant les propos de la pierre. Les paroles de l'ancêtre tournaient dans tous les esprits, semant la confusion. Sable sentait peser sur lui la méfiance des grands guerriers. L'ancêtre avait insinué que ce qui était dans le sarcophage était mauvais ; c'était impossible. L'image de Sambraze, belle et magnifique, vint chasser ses craintes. Non, il ne devait pas douter, c'était le seul moyen, quoi qu'il en coûte à Mendroldir et à son peuple. Il avait tout abandonné pour Sambraze.

Au village, les hommes avaient fini de débarquer le sarcophage et l'avaient amené sur la grève, un peu à l'écart. Mendroldir ordonna qu'on laisse Sable à côté de la chose et que tout le monde vienne assister au conseil en sa demeure. Le gros Nörde, dont Sable savait à présent qu'il s'appelait Kerik, le traîna sans ménagement vers le sarcophage et l'y laissa. Sable s'y colla immédiatement et ferma les yeux, il pouvait l'entendre le féliciter. Son gardien le regarda avec dégoût se frotter au métal et s'éloigna vers le village. Quelques enfants rôdèrent autour malgré l'interdiction des adultes, jetant des regards curieux et apeurés. Ils furent vite rappelés par leurs mères.

Quand les derniers rayons du soleil frappèrent la côte, les portes du village se fermèrent. Sable resta seul dans la nuit glacée, seul avec Sambraze, inaccessible et pourtant si proche.

Chapitre 17 : Baldir

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Garderranne. Village de Sarb.

Les nouvelles des Mille Couronnes sont alarmantes. Dans la capitale Arabesque, le haut-roi Caldric a fait enfermer la plupart des membres des familles princières présents dans la capitale. Peu ont réussi à s'enfuir. Devenu paranoïaque, il a chassé la presque totalité des résidents du palais-forteresse, ne gardant que les gardes royaux et un minimum de serviteurs. Le peuple prie pour que le haut-roi guérisse afin qu'il puisse rétablir l'ordre et empêcher la guerre entre le Sud et le Nord.

Le village avait fait preuve de l'hospitalité propre à ce pays prodigieux et Baldir n'avait pas eu de peine à se faire accepter. Les journées étaient passées rapidement, le printemps déployant ses couleurs sur les collines alentour. La matinée fort avancée, Baldir promenait sa carcasse dans les rues étroites et pentues de Sarb, respirant l'air iodé et poissonneux qui montait du port. Il s'attardait auprès des jeunes femmes affairées, racontait des blagues salaces aux jeunes tendrons, pinçant les fesses les plus grasses. Son air rigolard et souvent lubrique, son corps déformé, attiraient ici la sympathie. Elles le chassaient d'une tape, rares étaient celles qui s'énervaient. Au pire, il risquait un bon coup de sabot sur sa bosse, au mieux, elles s'occupaient de son autre bosse. Et ça leur portait chance, quel que soit le choix qu'elles avaient fait.

Quelle affaire ! Il rit de bon cœur au souvenir de la harpie qui, la veille, l'avait rejoint dans sa chambre, quelle énergie !

Un vieux cordonnier, sur le pas de sa boutique, le regarda d'un air soupçonneux. Il l'ignora. Les hommes ne le craignaient pas. Il ne pouvait être un rival à leurs yeux. Son corps était difforme, mais pas déplaisant à voir. Qui se méfierait d'un saltimbanque aux vêtements colorés, aux allures grivoises, à la farce facile. Il n'était que la moitié d'un homme après tout et des plus humbles, toujours à se courber jusqu'à toucher le sol, même devant le gueux des gueux. Non, vraiment, il avait la belle vie. Il avait bien fait de quitter le service de ces maudits mages de l'Étoile ! Ces vieux tordus avec leurs drôles de manies lui avaient gâché une grande partie de sa jeunesse. Oh, il avait bien appris quelques petits tours sympathiques, et les mages le disaient même très doué, mais dans l'ensemble, c'est ici et ainsi qu'il voulait vivre. Heureusement que Tantrelou l'avait tiré de là. Chaque jour, il s'attendait à ce que le vieux magicien débarque de l'un de ces navires qui venaient charger le poisson et les plantes récoltées par les villageois.

Baldir s'arrêta pour écouter les mouettes, respira un grand coup et offrit son plus beau sourire. Décidément, cette petite ville du royaume de Garderanne lui plaisait de plus en plus. Ses habitants étaient gens de bonne compagnie. Leur roi, Trissebarbe, menait le royaume des Collines avec justice. Un brave voleur ne craignait rien de plus – hormis s'il touchait à l'un de leurs canassons – que quelques coups de fouet et une amende ; et de voleur, il n'en avait pas vu l'ombre d'un seul à Sarb. Normal, Pragrald-la-Gelée les attirait tous comme la merde, les mouches. Les crétins !

Baldir déboucha sur les quais. Camerune était au plus haut que le lui permettait la saison. Croisant dans le ciel, quelques nuages bouffis et blancs se gondolaient crânement. La mer roulait paisiblement ses vagues sur la grève non loin des docks, abreuvant les premières pentes du pays des Collines de ses eaux claires et salées. Quelques pêcheurs démêlaient leur filet, des retardataires. C'était l'heure où, de concert avec le gosier, le ventre réclamait son dû. La bière coulait, les viandes rôtissaient.

Excepté l'armada de bateaux de pêche, il n'y avait que deux navires dans le port. Le premier, aux flancs arrondis, faisait grincer le ponton de bois en tirant sur ses amarres. Le capitaine était Garderannais et faisait l'aller-retour entre Sarb et la capitale deux fois par mois quand la mer le permettait. Était accolée à celui-ci une petite nef du royaume des Mille Couronnes, arrivée pendant la nuit. L'ayant observée depuis l'auberge sur les hauteurs où il logeait, Baldir avait constaté qu'aucune marchandise n'avait été débarquée ni embarquée. Il en avait fait la remarque à l'aubergiste qui lui avait répondu que ces foutus Angandes avaient toujours une cargaison d'ennuis à vous proposer. En passant non loin de la nef, le regard de Baldir s'attarda sur le château d'arrière où deux hommes, un personnage de haute extraction à en juger par sa mise et un grand guerrier tout en force, discutaient. Il les observa un instant du coin de l'œil mais sa bedaine le travaillait trop et il avait la bouche sèche ; c'était au bout du port qu'il trouverait son remède et non sur cette nef.

Une odeur de sardines grillées accompagnait la fumée provenant de la barque de Josp. Des planches posées sur deux tonneaux, une gaillarde de femme qui faisait l'aller et le retour entre l'embarcation transformée en cuisine et les clients, un tonnelet plein de bon vin, des dockers de bonne compagnie : voilà une vie simple et rafraîchissante.

Le gros Bagoul le héla :

— Alors Baldir, on vient nourrir sa bosse ?

Baldir rit de bon cœur. Il s'approcha de l'échelle qui descendait à la barque. Josp s'activait près du petit brasero, retournant les sardines, les saupoudrant de bonnes herbes des collines, les coinçant entre deux grosses tranches de pain bien huileuses. C'était un homme à l'abri de l'intelligence mais pas du bon sens. Il ne savait faire qu'une chose : travailler. Son garçon nettoyait les sardines sous l'œil autoritaire du paternel. Ses parents n'avaient pas de chance, c'était un sacré bon à rien. Il passait son temps à manger ce que son énorme bedaine pouvait encore cacher.

— Salut Josp, on fait frétiller le menu fretin, lança Baldir d'un ton joyeux.

L'intéressé leva la tête un instant et le salua.

— Bien le bonjour Baldir, le prochain est pour toi.

Baldir alla s'asseoir sur l'une des grosses bittes d'amarrage en bois. Geanne lui amena

son déjeuner en grommelant. Comme Josp se régalaient de ses histoires et de ses tours, il avait trouvé juste de régaler à son tour Baldir, ce qui déplaisait à sa femme. D'ailleurs, le pêcheur ne manquait jamais une représentation à la taverne.

Baldir prit un gobelet et se servit une rasade de vin de Gandrol. Les autres le regardaient, sachant plus ou moins ce qui les attendait. Il commença à manger mais pressa si fort sur les deux tranches que les sardines bien huilées glissèrent hors de leur prison de mie. Pour les rattraper, Baldir lâcha les tranches de pain, mais, un poisson dans chaque main, il s'aperçut de son erreur. L'air affolé, il les lança en l'air au-dessus de lui très vite, se pencha de façon comique pour reprendre les tranches avant que les poissons ne touchent terre, se redressa et se mit à jongler avec le pain et les sardines, hilare. Bagoul se tenait les côtes, les deux autres dockers applaudissaient, Baldir arracha même un sourire à Geanne. Les villageois de Sarb étaient de grands enfants en comparaison des citadins. Il termina son repas plus normalement malgré les protestations de Josp qui avait tout manqué. La représentation du soir exigeait qu'il ait la panse bien remplie.

Deux fois par semaine, à la taverne des Voyageurs où il avait une chambre, il se produisait sur une petite scène dans la grande salle. En peu de temps, il avait acquis une belle renommée. Le brinquebalant propriétaire Osuard l'hébergeait et le payait en fonction de la recette. Bien sûr, cela ne suffisait pas, Baldir devait recourir à ce que lui avait enseigné son père pour remplir sa bourse ; le principe des vases communicants.

L'estomac rempli, il prit le chemin du retour sans prêter attention à l'Angande tout en noir qui, accoudé au plat-bord de la nef, le suivait des yeux. Son esprit était trop occupé à répéter mentalement les gestes de son spectacle et les formules des quelques sortilèges à se remémorer. *Rien de très sorcier*, aimait-il se dire à lui-même quand il pensait à Tantrelou. Après tout, il ne recourait plus à la magie du sang et n'en avait même plus l'envie. Tantrelou n'allait quand même pas le tuer pour si peu !

Osuard avait tréigné tout l'après-midi après qu'un Angande agissant pour le compte de son prince, sûrement l'homme en noir aperçu le midi, lui eut réservé une table. Le guerrier à l'air rustre avait insisté sur la propreté tout en louchant étrangement du côté de Baldir. La bourse pesante qu'il avait laissé tomber aux pieds de l'aubergiste avait électrisé celui-ci... Osuard n'avait pour l'aider que la Gournette, une servante toute dévouée, sa femme et son neveu, un grand gaillard un peu gauche, mais il s'acharna si bien sur eux qu'ils firent des merveilles. Il avait crié, tempêté, frappé, rien n'allait assez vite pour lui. Il avait fallu chasser la crasse et surtout l'odeur de poisson qui pouvait incommoder le prince. La femme d'Osuard avait fait bouillir des centaines de racines de jur et la Gournette avait frotté et encore frotté. Baldir avait ri comme à son habitude, énervant un peu plus le gros Osuard de ses commentaires lourdauds jusqu'à ce que l'aubergiste, exaspéré, le chasse. Pour être plus tranquille, il avait fermé la taverne jusqu'à la tombée de la nuit.

Mais les efforts avaient payé et le résultat était convaincant. Les cinq longues tables et les bancs n'étaient plus chargés de graisse et il n'y avait plus aucune trace de poussière sur le parquet. Même la rangée de fûts de bière au fond avait été astiquée. La petite scène en noyer que Baldir s'était fait construire avec son propre or occupait la quasi-totalité du mur attenant à la cuisine. Une petite ouverture barrée par un rideau de mauvais jute lui

servait d'entrée des artistes. Il avait installé sa loge de fortune à côté du four. C'est là qu'il était, perché sur un tabouret, à guetter l'arrivée des villageois et de ce fameux prince.

Égard, le neveu, se posta derrière lui et lui posa son éternelle question :

— Tu vas encore disparaître ce soir ?

Sa voix traînante de crétin l'énervait. Baldir ne répondit pas, l'autre rigola bêtement et retourna servir dans la salle. Les habitués étaient déjà tous là. Une brise amenait par la porte ouverte les senteurs de l'arrière-pays garderannais. La taverne à flanc de colline dominait la mer et surplombait la charmante bourgade de Sarb. Seul un petit chemin pavé, déroulant ses boucles sur la colline verdoyante la reliait aux premières habitations. Des chênes rustiques veillaient sur la taverne, certains allant jusqu'à s'accouder au toit de tuiles rouges de leurs branches épaisses. Les gens de Sarb adoraient cet endroit qu'ils tenaient pour unique. Depuis l'arrivée de Baldir, la taverne ne désemplassait pas. Il n'était pas rare que des marchands, sur les conseils des habitants enthousiastes, restent quelques jours de plus pour assister au spectacle de Baldir.

L'arrivée du prince suspendit les conversations. Les Garderannais l'observèrent en détail avec leur bonhomie quotidienne. De taille moyenne, vêtu de noir du justaucorps aux bottes, il semblait affectionner les bijoux en or. En plus des nombreux bracelets et bagues, une lourde chaîne du même métal précieux pendait à son cou. Il balaya la salle de façon insistante. Son visage affichait un petit air suffisant qu'accentuait sa barbe blonde parfaitement taillée en pointe. Seule sa main droite, très blanche, qui jouait avec le pommeau de sa dague d'apparat, trahissait sa fébrilité. Trois robustes hommes d'armes l'accompagnaient, de courtes masses dentelées battant sur leurs épaisses cuissardes, la mine figée en une grimace méchante. Une table avait été rajoutée à leur intention près de la scène. Osuard s'empressa de les rejoindre et, après maintes courbettes, les y conduisit.

Le brouhaha reprit de plus belle dès qu'ils furent assis. C'est Baldir qui avait fait disposer la table non loin de l'ouverture par laquelle il rentrerait sur scène. Il les observa attentivement, écoutant ce qu'ils disaient. Osuard ne quittait plus le sol des yeux, tant il se courbait. S'il continuait, il allait se faire mal au dos. Baldir l'aimait bien, c'était un brave homme qui faisait au mieux. Le prince s'installa le premier, les brutes à sa suite, plus bruyamment.

— Vous nous servirez de votre meilleur vin dans des gobelets propres, ordonna sèchement le prince.

— Bien, monseigneur, ce sera fait, monseigneur, répondit Osuard.

Il allait filer vers la cave quand l'une des brutes l'empoigna.

— Un instant, misérable, dis-nous quand le bossu va venir nous jouer ses tours.

— Lâchez-moi, messire, il va venir, bientôt, mais lâchez-moi !

Fâché, Osuard, essayait de se libérer.

— Tu peux y aller maintenant, petit bonhomme, reprit la voix caverneuse en le poussant.

Osuard réajusta son tablier, les toisant avec le peu de fierté qui lui restait.

— Vos manières ne sont pas de bonnes manières, dit-il d'une voix tremblante.

— Disparais ! menaça l'autre brute.

L'aubergiste rassembla tout son courage et prit son temps, allant d'une tablée à l'autre, parlant avec les habitués de façon ostensible avant de se diriger vers la cave. Tout cela pour rien : ils l'ignoraient, absorbés par la scène vide.

Le prince fixa le rideau derrière lequel attendait Baldir. Ce dernier s'interrogeait sur leur visite. Pourquoi seraient-ils venus pour lui ? Étaient-ils envoyés par l'Étoile de l'archipel de Gonoth ? Que les ancêtres le protègent, était-il si important qu'on vienne si loin pour le chercher ? Non, c'était ridicule, et ça ne pouvait être Gonoth, le royaume des Mille Couronnes était en mauvais terme avec les magiciens, et les Sadouraks veillaient. Non, ils voulaient autre chose. Peut-être, après tout, était-il plus célèbre qu'il ne l'avait cru, même si une petite voix lui disait qu'il était impossible que sa notoriété ait en si peu de temps franchi tant de distance. Et il y avait cette lourde chaîne, trop volumineuse, qui pendait au cou de ce prince. Une charge, mais laquelle ? Osuard interrompit ses réflexions d'une brusque tape sur l'épaule. Baldir laissa retomber le pan du rideau et regarda l'aubergiste qui semblait hors de lui.

— Ce ne sont pas des gens corrects, s'il pouvait leur tomber dessus toutes sortes de choses, je ne t'en voudrais pas, déclara-t-il, deux flasques de vinasse dans les mains, de ce cru que sa femme utilisait pour la cuisine. Qu'ils retournent chez eux le plus vite possible ! cria-t-il et sur ce, il regagna la salle commune pour leur apporter l'horrible breuvage.

Baldir en resta interloqué, il ne l'avait jamais vu aussi en colère. Il acquiesça un peu en retard.

— Ils en auront pour leur or, rassure-toi mon bon Osuard, et ils ne l'oublieront pas de sitôt.

Il était temps de monter sur scène.

Il respira un grand coup, échauffa ses doigts les uns contre les autres, fit jouer ses articulations et détendit ses muscles. Il portait son costume de scène, une tunique de lin toute simple sur laquelle il avait adroitement accroché de nombreuses bandelettes de couleurs vives. Il avait poudré son visage et avait serré une corde autour de sa bosse. Il était parfaitement ridicule. Il jeta d'un geste vif une boulette de sa composition sur la scène, elle éclata, libérant une importante fumée blanche qui dissimula la petite estrade. Il écarta le rideau et entra en scène.

Les cris fusaient, on applaudissait, sifflait. Il prononça l'incantation d'invisibilité, doucement. Sa main gauche répandit un peu de poudre, dessinant les runes correspondantes sur le sol en noyer. Les mots de pouvoir lui gonflaient bizarrement la bouche en sortant : c'était toujours désagréable quand on s'y remettait ! Il sentit les énergies affluer, il frissonna et rejeta l'appel du sang.

La partie la plus délicate avec ce sort, c'était la confiance. Il ne saurait s'il avait fonctionné que trop tard, quand les clients le découvriraient ou ne le découvriraient pas.

L'épaisse fumée commençait déjà à se dissiper, il fallait se dépêcher. Il entama le deuxième sortilège, tout aussi simple, qui s'ajouta au premier. Habilement, les doigts de

sa main gauche agrippèrent une fine cordelette dissimulée dans sa manche et libérèrent la poudre correspondante tandis que de l'autre main, il effectuait une passe simple et qu'il prononçait la formule. Cette fois-ci, les mots franchirent plus aisément ses lèvres.

Un instant, il s'amusa des efforts qu'il faisait et se remémora les leçons de son maître Kishnat, cette période où il ne connaissait pas encore la magie du sang. C'était plaisant de revenir à ces expédients poussifs auxquels recouraient les petits sorciers. L'art des poudres demandait de prodigieux efforts pour des résultats bien ridicules mais possédait un certain charme. Tout ce travail pour apprendre le langage carnéen, dont certains mots étaient plus blessants que la plus aiguisée des épées, tout ce temps passé à trouver les composantes qu'il fallait ensuite broyer ou brûler afin de les réduire en une poudre transportable et facile à utiliser, enfin la colorer pour l'identifier aisément, sans compter les heures perdues à débusquer les vieux grimoires contenant les sortilèges les plus rares qui, bien souvent, étaient truffés d'erreurs volontaires et mortelles. Dès qu'il avait pu librement recourir à son corps pour canaliser les énergies, et en dépit du prix à payer, Baldir avait abandonné ses recherches, méprisant ceux qui ne possédaient pas le don pour la magie du sang. Mais Tantrelou avait réussi à le faire changer.

Des sifflets le ramenèrent à la salle surchauffée et impatiente, et il se concentra sur l'image de lui qu'il avait gravée dans sa mémoire une heure plus tôt, en se regardant dans le miroir : un dernier mot chuchoté et un autre Baldir, éclatant de couleur, apparut sur le devant de la scène. Il lui fit faire une large révérence à son public. Tel un marionnettiste, il s'était entraîné des heures et des heures pour animer l'illusion de la façon la plus naturelle qui soit, travaillant chaque mimique, chaque haussement de sourcils. Le faux Baldir sortit deux balles et jongla avec. Il avait prévu d'en rajouter une à chaque passage jusqu'à un maximum de douze balles en même temps. Après, une par une, elles s'enflammeraient. L'illusion avait cet avantage sur le réel qu'elle ne posait aucune limite.

Tandis que tous regardaient son double jongler, Baldir sauta dans la salle. Souple et silencieux comme un chat bossu, s'imagina-t-il, en prenant garde de ne pas troubler l'écoulement des poudres et de ne pas lâcher des yeux son illusion. Le prince et ses trois gros larbins regardaient attentivement le spectacle, la salle bondée trépignait. À reculons, il s'approcha du noble, dénoua de sa main libre les cordons de sa bourse et le délésta d'une grosse pièce d'or, frappée de la couronne et du visage de Caldric, qu'il remplaça par une pièce de fer grossière d'un poids équivalent. À chaque fois que son double saisissait et lançait une balle supplémentaire en l'air, il répétait l'opération. Huit pièces d'or rejoignirent ainsi sa bourse avant la fin du numéro. Le prince ne s'aperçut de rien, absorbé qu'il était par ce qui se passait sur la scène. D'habitude, il se serait contenté d'une seule, mais c'eût été trahir les volontés de son employeur et il fallait bien reconnaître que l'homme ne lui plaisait guère au premier abord.

Sous son contrôle, les poudres s'égrainaient lentement au bout des doigts, et au vu des réserves qu'il avait préparées, il avait encore du temps. Malgré tout, il décida de passer à la seconde partie : son double jeta toutes les balles enflammées en l'air comme pour s'en débarrasser et s'approcha du bord de la scène, sans un coup d'œil pour les balles qui explosaient derrière lui l'une après l'autre, sans bruit. Dans un silence impressionnant, le double enchaîna et, s'accroupissant pour se mettre au niveau de la table des étrangers, déforma outrageusement son visage dans tous les sens. Tous éclatèrent de rire – Baldir lui-même eut beaucoup de mal à se retenir – sauf les Angandes qui purent voir que ces

grimaces n'étaient pas tout à fait normales, ni tout à fait humaines. La langue de son double s'allongea sur plus d'un demi-pas, frôlant le visage du prince, dégoûté et horrifié et qui pouvait voir à présent des dents pousser sur les joues du faux bossu. Comme surpris, le faux Baldir interrompit ses bouffonneries, se releva brusquement et désigna du doigt l'autre bout de la salle. D'un même élan, tous se retournèrent pour découvrir un broc d'eau qui flottait non loin de l'entrée de la cuisine.

Baldir avait saisi l'objet sur une table voisine en prenant bien garde de ne heurter personne et d'éviter à l'avance tout mouvement brusque qu'un client aurait pu faire. Il le maintenait à bout de bras au-dessus de sa tête et se dirigeait vers la sortie de telle sorte qu'on eût pu croire que le broc voulait s'échapper. C'était la partie la plus délicate car, avec une main occupée à contrôler le lâcher de poudre et seulement une pour mimer les mouvements d'un broc farceur, il ne lui restait guère que ses pieds pour parer à toute éventualité. Il aurait pu lancer un troisième sortilège tout en maintenant les deux autres mais il trouvait plus amusant de faire ainsi. Obéissant parfaitement à ses ordres, son double mima le lancer d'une corde vers le broc et, un battement de cœur plus tard, Baldir imprima un arrêt brusque à l'objet, laissant croire qu'un nœud coulant l'avait attrapé. L'air fort fâché par la tournure que prenaient les événements, le double fit alors mine de tirer sur la corde imaginaire afin d'attirer à elle ce broc qui semblait avoir décidé de son propre chef de lui résister. Pour donner l'impression que l'objet avançait par à-coups vers la scène, Baldir accompagnait chaque effort de son double d'un petit saut en avant.

Il jubilait. Derrière lui, il reconnut le rire sec de Josp, sûrement effondré comme beaucoup d'autres sous une table et essayant vainement de se relever pour voir ce que Baldir allait inventer.

Attendez la suite, pensa-t-il en savourant déjà sa victoire. S'arrangeant pour que sa trajectoire passe par la table des Angandes, il continua son manège ; le prince, bien qu'obligé de se retourner pour voir les pitreries de l'objet animé, semblait intrigué et amusé. Trop imbu de sa condition, il ne se douta pas un instant que la farce lui était destinée.

Arrivé près du prince, Baldir, sur la pointe des pieds, pria ses ancêtres que celui-ci ne fasse pas le geste de trop qui le démasquerait, tout en balançant dangereusement le broc au-dessus de la tête blonde. L'ustensile semblait lutter avec de plus en plus d'acharnement. Agacé par les péripéties de l'objet qui l'obligeaient à lever les yeux et se tordre le cou, le prince d'Angande recula sa chaise, sans grand résultat ; guidé par Baldir, le broc céda du terrain au même moment et se retrouva à nouveau pile au-dessus de lui. Les trois rustres, plus lucides, ne savaient plus s'ils pouvaient rire ou s'ils devaient intervenir. Ils ne virent pas le double derrière eux, après un dernier effort, s'étaler sur son séant quand la corde invisible lui échappa des mains ; ils ne virent que le broc qui se mit à tourner dangereusement et, quand il s'arrêta net, à l'envers, ils se levèrent en criant comme si on assassinait leur maître. Baldir déversa sur le prince tout le contenu du broc, le trempant jusqu'aux épaules et laissa tomber l'objet sur le plancher où il se fracassa.

Paralysé par l'énormité de l'affront, le prince ne cilla pas. Le silence s'abattit sur la salle bondée, personne ne bougeait. Tous attendaient la réaction de l'Angande. Il se leva sans précipitation, tendu. Une haine froide, à la mesure de l'humiliation dont il était victime, ravageait ses traits dégoulinants. Un gloussement venant de l'arrière-salle fit se

tourner toutes les têtes. Josp venait d'émerger de dessous sa table, le visage larmoyant, encore secoué par le fou rire qui l'avait terrassé. Le spectacle qu'il découvrit l'acheva. Un long hurlement franchit ses lèvres tremblantes, se transforma en un énorme rire qui l'envoya de nouveau sur le plancher. Ses voisins avaient commencé à pouffer et, ne pouvant plus se retenir, éclatèrent de rire à leur tour. La contagion fut immédiate. L'hilarité gagna toute la salle. Chose incroyable, Osuard monta sur la planche de service et, pleurant de joie, se mit à taper du pied et des mains. Certains entamèrent même une gigue en criant. La liesse et l'ivresse l'avaient emporté sur la crainte des représailles.

Le double s'était redressé et se frottait la nuque, ébahi et ravi par ce qu'il semblait voir. D'un bond, il fut sur pied et salua. Les acclamations fusèrent. Ce n'était pas tous les jours qu'on se payait la tête d'un prince des Mille Couronnes. Sur un ordre du prince et sous les quolibets, les quatre étrangers se frayèrent sans ménagement un chemin vers la sortie. Les cris ne cessèrent que quand ils eurent disparu dans la nuit mais reprirent de plus belle quand le double fit une dernière courbette avant de disparaître dans un nuage de fumée. Ensuite, ils portèrent en triomphe leur héros qui sortait de la cuisine, un sourire ravi sur son visage en sueur. C'était bien la première fois que l'on scandait son nom avec tant de joie.

Les guerriers suivirent sans broncher quand Asurbias quitta l'étroit sentier qui serpentait vers la petite ville, et ils n'ouvrirent pas plus la bouche quand celui-ci s'arrêta dans une clairière que la lumière argentée de Sri éclairait faiblement. La colère du premier conseiller était palpable et aucun des trois ne désirait affronter cet orage qui couvait. Attentifs, ils attendirent à la lisière, observant leur maître qui s'était assis à même le sol. La tête entre les mains, il marmonnait des paroles incompréhensibles et tapait du pied nerveusement.

— Je crois qu'il loge à l'auberge, dit-il d'une voix forte.

Seul le jeune Bemenal osa répondre :

— Oui, dans la petite chambre attenante. Vous voulez qu'on y aille, monseigneur ?

— Pas tout de suite, attendons qu'il soit bien ivre et couché.

— Ici ? interrogea Solias, mais il n'obtint pas de réponse.

Le premier conseiller Asurbias s'était allongé sur le dos et contemplait Sri en souriant. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce que les cris en provenance de l'auberge cessent tout à fait.

Baldir essaya de se lever, une terrible douleur à la tête manqua de le faire vomir. Il ouvrit les yeux péniblement en se demandant quelle quantité d'alcool il avait dû boire pour avoir aussi mal. Il se souvenait d'Osuard dansant nu sur les tables, poursuivi par sa femme, et de Josp qui avait tenu à vider un fût de bière à lui tout seul, manquant de peu la noyade. Mais il s'était pourtant couché avec l'impression de ne pas avoir abusé autant que cela.

Tout son corps tanguait affreusement et il y avait ce bruit d'eau comme si sa tête en était remplie. En tentant à nouveau de se redresser sur son lit, Baldir perçut comme un raclement métallique qui accompagnait son mouvement.

Des chaînes ! réalisa-t-il. Mais le pire, c'était son pauvre corps qui le tiraillait de partout. Les coups. Sa mémoire lui revint en trombe. Il se rappelait les gourdins qui l'avaient cueilli en plein sommeil dans sa chambrée, deux – ou trois, il n'était plus sûr – grands costauds qui l'avaient matraqué sévèrement. Ensuite, on le transportait jusqu'au port, on le hissait sur le navire des Mille Couronnes et on le bastonnait encore et encore sous l'œil amusé du prince, car c'était bien lui qui était à l'origine de son enlèvement.

Il avait parfaitement reconnu la voix moqueuse tout près de son oreille : « On va te faire rentrer ton horrible bosse. »

Et c'est ce qu'ils avaient tenté de faire, s'il en jugeait la formidable douleur à l'endroit de sa difformité. Il se souvenait qu'on lui pinçait le nez et que tout de suite après, alors qu'il ouvrait la bouche à la manière des poissons hors de l'eau, un liquide fort amer lui coulait dans le gosier. Le breuvage horrible lui avait fait rapidement perdre conscience.

Ses yeux s'adaptèrent petit à petit à la faible luminosité et il put bientôt distinguer les anneaux de fer qui lui mordaient les pieds et les poignets. La chaîne lourde et rouillée était fixée à une plaque, rivée dans l'une des parois de la cale. Les mouvements du bateau indiquaient une vive allure. La lumière du jour ne passant que très partiellement à travers les épaisses planches goudronnées du pont au-dessus de lui, il n'arrivait pas à percer l'obscurité environnante. Se forçant à réfléchir en dépit de sa migraine, il essaya de savoir pourquoi il était là et où ils l'emmenaient. Si c'était une vengeance du prince, pourquoi l'avoir fait prisonnier ? Pour le plaisir de pouvoir l'humilier et le torturer à volonté ? L'hypothèse était peu réjouissante mais il ne voyait que celle-là. Il y avait de fortes chances pour que le navire longe les côtes, à moins de vouloir gagner une île au large. Comme celle de l'ordre Sadourak. La pensée qui fit jour dans son esprit le terrifia et il décida qu'il était temps de leur fausser compagnie. Bien qu'étant sûr d'avoir été dépouillé, il chercha d'abord dans les compartiments secrets de ses manches.

— Non, mon cher ami, tu ne joueras plus aucun tour tant que tu seras sous ma garde, l'interrompit la voix sucrée du prince. Nous t'avons proprement débarrassé de tout ton attirail.

Toujours vêtu de noir, le prince sortit de l'ombre, quelques rais de lumière suspendus soulignaient en partie sa longue silhouette, suivi par ses trois sbires au visage rigolard.

— Mais permets-moi de me présenter, je suis le prince Asurbias de Gandrol, premier conseiller du haut-roi Caldric, et chargé ici d'une mission... (il médita un instant) ...délicate. J'ai été chargé par son altesse de lui ramener toutes les personnes susceptibles de devenir son bouffon. Tu es le dernier et je tiens à te féliciter : pas un des crétins que je lui ramène ne t'égale. Bien sûr, un seul sera retenu et compte tenu de... (il toussa poliment) ...l'originalité qui s'est saisie de notre seigneur ces derniers mois, je ne peux que te conseiller de prier tes ancêtres qu'il te choisisse, toi.

Baldir faillit pleurer. Un bouffon. Les Angandes l'avaient capturé pour qu'il devienne un bouffon !

Ils étaient fous.

Et tant pis pour Tantrelou, pensa-t-il rageusement.

Ses yeux se plissèrent tandis qu'il mordait sa langue et qu'un peu de sang coulait sur son menton. Se méprenant sur son geste, Asurbias réagit tout aussi rapidement :

— Assommez-le, vite ! Il attend à ses jours !

Le plus jeune des gardes bondit et frappa Baldir à toute volée sans remarquer le désarroi qui se lisait sur son visage encadré de boucles brunes : la magie s'était refusée à lui pour la première fois de sa vie. Les deux autres grosses masses se ruèrent sur lui, leur gourdin de bois en main, et frappèrent sauvagement, mais déjà, Baldir s'était évanoui, emportant avec lui une dernière pensée : il savait à présent ce qu'il y avait dans le breuvage que Tantrelou lui avait imposé chaque soir. Du mercure. Ils le battirent encore longtemps après qu'il eut perdu connaissance.

Le voyage par mer et par terre passa comme un cauchemar délirant où des Tantrelou le poursuivaient à dos de chien à travers un labyrinthe en criant : « Je t'ai bien eu, vermine ! » Des ombres glaçantes s'invitèrent également dans son sommeil et vinrent hanter son inconscient comme pour l'étudier.

Le premier conseiller était homme prudent et c'est drogué jusqu'aux yeux que Baldir fit le reste du voyage.

Lentement, il émergea de sa torpeur avec une sensation de froid au niveau de la joue : il était couché sur un sol de pierre. Il n'était plus à bord du navire. Jusqu'à présent, il avait été incapable de se poser la moindre question ni de percevoir quoi que ce soit à part ce liquide pâteux et épais que les brutes lui versaient régulièrement de force dans la bouche, et aussi que son habitat s'était considérablement réduit après la bastonnade à fond de cale ; sûrement l'avaient-ils mis dans un coffre ou une malle. Le trajet jusqu'à la capitale, Arabesque, ne lui laissa finalement que très peu de souvenirs et jamais il ne vit les autres « candidats ».

Quand, pour se relever, il posa ses mains à plat sur une des dalles, un cri lui transperça les tympans et il crut entendre détalé un petit animal. Il se sentait faible. Combien de jours étaient passés ? Il était bien incapable de le dire. Ses yeux s'ouvrirent sur un mur humide et sur un tas de paille défraîchie. Au prix d'un effort considérable, il s'agenouilla, les fesses sur les talons, pour découvrir un bat-flanc retenu par une seule chaîne dont la planche était vermoulue. Lentement, il fit le tour de ce qui devait être son cachot. Rien de bien folichon : un trou puant et froid, une porte renforcée de métal et un gros rat poilu qui le zieutait goulûment depuis l'entrée de sa fissure. La lueur tremblotante d'une torche accrochée à l'extérieur lui parvenait par une petite ouverture garnie de barreaux. Avec précaution, il toucha son visage, son bien le plus précieux après la vie, pour découvrir qu'il ne semblait pas aussi abîmé qu'il l'avait imaginé. Bien sûr, quelques bosses vallonnaient son front et ses pommettes, et certaines parties étaient encore très sensibles à une simple pression de ses doigts, mais dans l'ensemble, rien de bien grave. Un vertige le saisit quand il se mit sur son séant ; c'est que leur poisson n'était pas très nourrissant, et que dire du liquide épais qui allait avec ! C'est à peine s'il parvint à s'adosser contre une des parois.

— Bouh ! fit-il au rat pour le faire décamper, mais celui-ci se contenta de couiner à son encontre.

D'après ce qu'avait dit le prince, il concluait qu'il devait être à Arabesque. Il y a

longtemps, il s'était juré de visiter cette ville connue pour être la plus grande, mais il n'avait jamais songé à cette époque commencer par la prison. Après quelque temps, il s'assit péniblement sur le banc puis s'allongea. Il ne tarda pas à s'endormir.

Des pas et des voix dans le couloir le réveillèrent. Il se sentait plus reposé mais toujours affamé. Un verrou fut tiré et un boiteux avec une gueule de travers entra, une lanterne à la main. Au vu du trousseau de clefs accroché à un anneau de son large ceinturon, Baldir sut qu'il s'agissait du geôlier. Celui-ci se mit sur le côté pour laisser entrer un deuxième personnage. Toujours habillé de noir et d'or, le prince affichait son petit sourire sardonique. Derrière lui, Baldir devina la masse imposante de l'un de ses garde-chiourmes qui veillait.

— Vous avez bien dormi ?

Baldir fit l'effort de s'étirer, malgré la douleur et son affaiblissement. Il bâilla même.

— Aaaaah, quel sommeil réparateur. Je dois vous remercier, mon bon prince, pour cette hospitalité sans faille.

Le prince Asurbias hocha plusieurs fois la tête.

— Tu as raison. Entraîne-toi. Il ne saurait y avoir qu'un seul bouffon. Asurbias continua, plus menaçant. Et n'essaie pas d'user de ta magie. Tu es dans la forteresse du haut-roi. Les Sadouraks veillent, et ils ne plaisantent pas.

Un frisson surprit Baldir, il tremblait.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dénoncé ? demanda-t-il en revoyant les deux chevaliers Sadouraks sur les quais de Lianss, surtout celui qui l'avait fixé avec insistance et qui l'avait laissé filer.

Le prince sembla réfléchir puis répondit.

— Parce que quelque chose me laisse penser que cette lubie du haut-roi n'est peut-être pas aussi folle. Des événements m'ont conduit à toi. Il hésita. J'aurai pu aller directement là où tu te trouvais sans m'encombrer des autres candidats.

— Je ne comprends pas. Vous me cherchiez ou vous cherchiez un bouffon pour votre roi ?

— Disons que je t'ai trouvé et c'est ce qui compte.

— Avez-vous si peu d'importance qu'il faille vous envoyer chercher le futur bouffon du roi ? Dans premier conseiller, il y a « premier », non ?

La question lui avait échappé, mais Asurbias se contenta d'éclater de rire.

— Tu feras un bon bouffon, j'en suis persuadé... si tu passes l'épreuve que Caldric a inventée. Considère que je me l'approprie comme vengeance de cette mauvaise blague que tu m'as fait subir. Si tu survis et que tu deviens le bouffon du haut-roi, j'estimerai que nous sommes quittes. Mais ne t'inquiète pas trop, l'épreuve a été imaginée pour toi. Après un clin d'œil que Baldir ne trouva pas rassurant du tout, il fit un geste au geôlier. Je t'apporterai ton habit demain, juste avant l'épreuve.

Il sortit à reculons, un sourire étiré en travers de son pâle visage. Baldir le lui rendit

avec en prime un petit signe. Le geôlier quitta le cachot à son tour et la porte tourna sur ses gonds avant de claquer bruyamment et de le laisser seul dans l'obscurité.

— Je me demande quel est le plus chanceux de nous deux, dit-il à l'adresse du rat qui n'avait pas bougé.

Épuisé, Baldir se laissa retomber sur sa couche et fixa le plafond. Sa bosse le lançait mais quand il la palpa, il ne dénicha aucune plaie et à ce qu'il en savait, elle n'était faite d'aucune sorte d'os. Certes, il était mal en point mais on ne l'avait pas plus déformé qu'il ne l'était déjà. Il récupérait vite, il l'avait déjà constaté par le passé. Sa main descendit sous sa bosse et souleva le repli de chair dure et insensible qui lui servait de cachette mais le conseiller avait trouvé celle-là aussi. Il poussa un long soupir.

Il songea à cette fameuse épreuve qu'allait lui imposer le haut-roi ; il aurait été plus rassurant que ce soit le prince – un homme qui possédait toute sa raison et qui ne semblait pas dénué de finesse – plutôt que ce haut-roi qui passait pour fou. Les rumeurs parlaient d'un empoisonnement dont Caldric était sorti intact physiquement mais, hélas, sans sa raison qui s'était perdue en chemin. Depuis que Tantrelou était venu l'enlever à sa paisible vie, le sort, obéissant à un maître invisible, n'avait eu de cesse de le rudoyer. D'abord, le mage au service de Bachul et le Ssir qui avait été à deux doigts – et cette expression n'avait jamais été aussi juste – de le tuer, ensuite cette rencontre avec les deux Sadouraks, celle avec Dygdia, et, au moment où il pensait avoir trouvé un endroit pour se reposer, ce prince qui arrivait pour le prendre comme bouffon... S'il passait cette foutue épreuve – car rien n'était moins sûr –, il trouverait ce qu'il y avait derrière toutes ces coïncidences.

Peu de temps après, son geôlier lui amena un ragoût de squelette de mouton accompagné d'un croûton de pain bien dur pour tout couvert. Baldir essaya d'entamer la conversation.

— Je l'ai toujours dit : beaucoup d'os, beaucoup d'eau, voilà le secret.

Mais l'autre n'était pas bavard. Une fois seul, il se jeta sur son maigre repas, dévorant d'abord les quelques filandres de viande. Il poussa un grand « oh ! » de contentement quand il trouva une patate douce qui avait échappé au cuistot. Tantrelou avait coutume de dire que les petits riens faisaient les plus grandes joies, et il fallait lui rendre justice, il n'avait pas mangé avec autant d'appétit depuis bien longtemps. Il rogna les petits os et but le bouillon. Un grand rot, épris tout comme lui de liberté, s'échappa d'entre ses lèvres quand il repoussa le plat vide.

— Au moins un qui ne pourra pas ici, dit-il au rat en clignant de l'œil à son intention. Cette fois-ci, curieusement, l'animal détala.

Baldir alla examiner la serrure à tout hasard mais il n'y avait rien qu'il puisse faire. Avec l'ongle de son pouce, il s'entama la peau mais son sang véhiculait encore trop de mercure pour lui permettre d'utiliser la moindre magie. Restaient les différents matériaux que l'on pouvait trouver dans son cachot mais là encore, il n'y avait rien qui puisse ouvrir une porte.

— Mince ! Rien de tel qu'une bonne vieille prison humide et sale pour vous faire déprimer. Abattu, il retourna s'asseoir et ne tarda pas à plonger dans un sommeil dénué de rêves.

Combien de temps après avoir parlé avec le prince, il était incapable de le dire, il eut droit à sa troisième visite.

— Vous n’avez pas d’autre garde-robe ? demanda-t-il au prince quand il découvrit son habit sombre paré d’or.

L’autre se contenta de lui présenter ce sourire que Baldir avait appris à connaître et recula dans le coin près de la porte pour laisser passer le geôlier. Celui-ci ressortit pour aller chercher un baquet d’eau qu’il déposa contre le mur opposé à l’entrée. Finalement sa cellule était plus vaste qu’il ne l’avait cru. Une brosse flottait dans une eau claire mais qui, hélas, ne fumait pas.

— Tu as meilleure mine, bouffon. Le ton était railleur mais sympathique. Mais, tu ne peux être présenté à ton souverain dans cet état. Un bon dégrassement et ensuite, je t’amène à lui. Allons donc, de la pudeur ? s’étonna Asurbias devant Baldir qui hésitait.

— Non pas, mais je ne sais pas nager, répliqua ce dernier du tac au tac.

Cette fois-ci, le premier conseiller rit de bon cœur.

— Allez, lave-toi et ne fais pas attention à moi. J’ai des choses à te dire.

— Faites-le au moins sortir lui, je lui trouve l’œil pervers.

Asurbias y consentit et, du pouce, ordonna au geôlier de partir. Finalement, Baldir se déshabilla et rapidement – sa nudité exposait par trop ses difformités – entra dans l’eau glacée.

— Ouch ! s’exclama-t-il en saisissant la brosse.

Après une rapide immersion, il entreprit de se frotter avec acharnement, se réchauffant la peau du mieux qu’il pouvait. Asurbias était ravi.

— Tu as vu ? J’ai rajouté un chapeau à grelots à ton habit. J’ai pensé qu’il t’éclaircirait les idées.

Tout en s’aspergeant d’eau – finalement, ce bain lui faisait beaucoup de bien –, Baldir le regarda d’un air faussement épouvanté.

— Des idées ? Mais vous n’y pensez pas !

Le prince le regarda, narquois.

— Je suis sûr que nous allons nous entendre tous les deux. Bien, il faut que je t’instruise de l’épreuve. Chaque prétendant, j’en ai ramené trois en plus de toi, devra exposer devant le roi Caldric la façon dont il aimerait mourir s’il venait à ne pas être retenu comme bouffon. Le roi choisira alors son bouffon et les perdants mourront comme ils l’ont souhaité !

Les mots serrèrent le cœur de Baldir dans un étau. Encore sous le choc, il sortit du bain et s’habilla mécaniquement. Il saisissait toute la subtilité de ce jeu cruel. Les bras croisés, Asurbias l’observait, guettant une réaction. Il n’y en eut pas. Baldir se secoua, agitant les grelots et forçant son esprit au calme. Il n’avait accès ni à la magie du sang ni à celle des poudres mais il trouverait un moyen.

— Je suis prêt. Allons distraire notre bon souverain, dit-il la voix nouée.

D'une courte révérence, Asurbias lui signifia de passer devant. La sensation de liberté qu'il éprouva quand il franchit le pas de la porte fut si forte qu'il s'arrêta un instant. Tout de suite à droite, un des trois sbires – le plus jeune – discutait à voix basse avec le geôlier. Dès qu'il vit Baldir, il se tut et fila un coup de coude à son compagnon qui redressa machinalement le buste et attrapa une torche. Asurbias sur ses talons, Baldir suivit les deux hommes qui s'éloignaient déjà.

Les tintements dissonants des grelots précédaient la petite troupe et éveillaient des échos sinistres ; c'étaient des cris derrière une porte basse, des grattements furieux suivis de grognements derrière une autre, des chocs sourds contre un mur, des gémissements affreux, les suppliques de prisonniers ayant encore assez de force et de lucidité pour parler ; Baldir aurait voulu courir, s'échapper à toutes jambes de cet endroit mais il parvint à se calmer et réfléchit à ce qu'il allait répondre au haut-roi.

Avant toute chose, il lui fallait trouver une mort qui séduise le monarque dément ou qui le satisfasse s'il venait à ne pas être choisi. Oui, c'était ça, il avait trouvé.

— Au bout de ce couloir, il y a le château-fosse ; j'ignore de qui est ce piètre jeu de mots mais il est fort approprié, surtout depuis que le roi Caldric a décidé d'y déplacer sa cour, déclara Asurbias avant qu'ils n'empruntent un escalier. Mais aujourd'hui, notre souverain a décidé qu'il recevrait dans l'ancienne salle du trône.

— C'est fort aimable à vous de me faire la visite ; j'espère que le haut-roi apprécie tout autant que moi vos talents de guide, rétorqua Baldir en soufflant.

Ses jambes étaient lourdes et malgré le peu de distance qu'ils avaient parcouru, il avait du mal à respirer. Asurbias s'esclaffa comme par politesse.

— J'aime ton sens de la répartie et j'avoue être curieux de savoir ce que tu vas répondre au haut-roi.

J'espère seulement qu'aucun des autres pauvres candidats – il avait du mal à imaginer qu'ils puissent être volontaires – qui passeront avant moi n'auront eu la même idée, pensa-t-il. C'était si simple.

— Et dis-moi, Baldir, pour quelle raison t'es-tu mordu la langue pendant la traversée ? J'ai cru d'abord que tu avais tenté de la sectionner pour te tuer mais à la voir si bien pendue, je suis sûr maintenant que c'était autre chose.

Baldir marqua une hésitation. Par chance, le conseiller qui le suivait dans l'escalier n'avait pu surprendre l'inquiétude sur son visage.

— De peur, fut la seule réponse qu'il trouva mais, heureusement, elle sembla contenter le conseiller qui ne le reprit point.

Pour se relaxer, Baldir compta les marches. À quatre-vingts et après avoir dépassé deux paliers d'où partaient des passages sinistres, les deux hommes qui les précédaient s'arrêtèrent.

— Nous sommes arrivés, déclara Asurbias tandis que le geôlier glissait une grosse clef dans la serrure de la grille qui leur barrait la sortie.

Le premier conseiller mit sa main sur l'épaule de Baldir et le força à se retourner. Pris

dans le jeu des ombres, son bouc blond pointait telle une corne sur son menton et donnait à l'ensemble du visage un air démoniaque.

— Il y a une chose que tu dois savoir : c'est une Itinérante qui m'a dit que je te trouverais dans le royaume de Garderanne. Je ne crois pas au destin mais j'avoue que tu m'as impressionné, assez pour te donner toutes les chances de réussir. Alors, si jamais tu devenais le bouffon de notre bon roi, je pense qu'il serait bon que nous ne soyons pas ennemis et que nous œuvrions de concert pour le guérir de sa maladie qui met en danger le royaume des Mille Couronnes.

Ne s'attendant pas à un tel discours, Baldir fixa quelques secondes la main que lui tendait le premier conseiller, puis décida finalement de l'accepter.

— C'est une bonne chose. Allons soldat, ouvre la grille. Le prince perdit de son sérieux et retrouva son sourire de façade. Tu vas découvrir les pauvres hères que j'ai choisis ; le seul qui aurait pu l'emporter sur toi – si l'on considère que le haut-roi va être rationnel dans son choix – a eu un accident cette nuit. Quelle chance pour toi quand on y pense, ajouta-t-il en le poussant en avant.

Ils pénétrèrent dans une vaste salle nue où, sous la garde des deux autres sbires d'Asurbias, attendaient, alignés contre le mur de droite, trois hommes affublés tout comme lui d'un costume bariolé et coiffés d'un chapeau tintinnabulant. Un grand maigre tremblait si fort que ses grelots faisaient un vacarme presque comique. Tous fixaient une porte bardée de fer noir dans le mur opposé comme s'ils étaient certains qu'un démon allait en jaillir. Le soldat poussa Baldir vers le petit groupe. En pleurs, un vieillard se jeta aux pieds du prince et passa les bras autour de ses jambes, manquant de le faire tomber.

— Monseigneur, pitié !

Gêné, Asurbias essaya de le repousser mais ce fut le garde qui, après avoir administré deux gifles sonores à l'importun pour le calmer, réussit à l'arracher à son étreinte et le remit brutalement à sa place.

— Bravo, vous êtes tous superbes, je suis sûr que la lutte va être serrée. Le roi sera content. Asurbias parlait vite, fâché d'avoir été ainsi bousculé. Il allait continuer quand il aperçut la tache qui s'élargissait à vue d'œil sur les caleçons du plus jeune.

Baldir ressentit de la pitié pour lui. Le premier conseiller ne trouva pas cela à son goût et s'emporta.

— Allons les enfants, remettez-vous. Son sourire pincé s'étira un peu plus.

Baldir comprit qu'il en voulait à ses prisonniers de lui faire partager leurs peurs et leurs souffrances. Il aurait voulu qu'ils aillent affronter la folie du haut-roi le cœur léger et le sourire aux lèvres afin d'apaiser sa conscience.

— Vous avez tous songé à ce que je vous ai demandé ? Exposer à notre bon souverain comment vous aimeriez mourir si, d'aventure, vous ne deviez pas être choisis ? Allez, soyez inventifs et je suis sûr que tout se passera bien.

Baldir considéra ses trois compagnons qui ne comprenaient pas vraiment pourquoi ils étaient là : le grand maigre se balançait d'avant en arrière en se tordant les mains ; le vieillard s'était mis à prier ses ancêtres entre deux plaintes ; et le dernier, un jeunot pas beaucoup plus grand que lui, avait ce regard éploré des chiots séparés de leur mère.

— Allez, le roi s’impatiente. Vous rentrerez un par un et quand je vous l’ordonnerai, vous irez vous placer devant le trône. Rappelez-vous que vous vous destinez à être le bouffon du plus grand royaume, surpassez-vous ! Amusez-le ! Il alla ouvrir la porte et fit signe au jeune homme d’avancer. Intérieurement, Baldir, trois rangs plus loin, jura et pria qu’il ne lui vole pas sa mort.

Le conseiller écarta le lourd rideau de velours qui masquait l’entrée et tous purent entendre la voix criarde du haut-roi.

— ...Que fait ce maudit Asurbias. Où sont mes bouffons ? Je veux mes bouffons. JE VEUX MES BOUFFONS !

Une personne lui répondit sur un ton plus bas, inaudible. Celui qui semblait être le roi se mit à crier comme un forcené

— MAINTENANT ! MAINTENANT !

Asurbias fit un geste impérieux au premier bouffon. Celui-ci s’avança à contrecœur, regardant ses éphémères compagnons une dernière fois. Le prince écarta la tenture et s’effaça pour le laisser entrer. Excepté le conseiller qui s’était posté de l’autre côté, tous tendirent l’oreille. Les sons leur parvenaient étouffés : d’abord comme le bruit d’une chute puis des jérémiades et de nouveau la voix qui hurle.

— COMMENT VEUX-TU MOURIR, BOUFFON ? Une réponse, un silence et de nouveau la voix :

— UN AUTRE !

Baldir retint son souffle quand il vit Asurbias réapparaître et pointer son doigt sur lui.

— À toi, articula-t-il tout bas.

C’était son tour. Baldir prit une profonde inspiration et trotta jusqu’à la tenture. Au passage, il crut déceler une certaine curiosité dans les yeux brillants du conseiller. Il entra.

Les murs de la salle majestueuse étaient constitués de blocs de granit gris-vert imbriqués les uns dans les autres, que recouvraient à intervalle régulier des tapisseries ornées de broderies délicates représentant les plus importantes armoiries princières. Baldir distinguait difficilement le roi car des piliers énormes s’alignaient sur deux rangées au centre et gênaient sa vue. Un tapis sang et or déroulait toute sa longueur de la grande porte de fer au dais royal. Les gardes du roi portant l’imposant harnois aux couleurs d’Angande flanquaient l’allée, la hallebarde en travers.

Cherchant à savoir d’où provenait la lueur blanche et irréaliste qui baignait la travée centrale et le trône, il leva la tête et découvrit les voûtes du plafond, percées de vastes vitraux blancs. N’ayant pas de temps à perdre ou à faire perdre, Baldir s’élança pour prendre son élan. Dès qu’il estima être dans le champ de vision du haut-roi, il plongeait les mains en avant et roula sur lui-même jusqu’au tapis, sa bosse le faisant rebondir à chaque tour. Après tout, il était là pour être bouffon.

Quand ses doigts sentirent le moelleux du tapis, il se détendit, jambes et bras dans la position de la roue et vira vers le trône en zigzaguant. Il ne voyait plus grand-chose et espérait simplement que le haut-roi était capable d’apprécier toute cette débauche d’énergie. À mi-chemin, il perdit son chapeau et le bruit des grelots cessa, plongeant

l'endroit dans un silence de mauvais augure. Sans se décourager, il termina sa course comme l'aurait fait une pièce de monnaie qu'on aurait fait tourner très vite sur elle-même. D'une voix forte et qui se voulait amusée, il demanda :

— Pile ou face, monseigneur ? N'obtenant pas de réponse, il choisit de finir sur le dos. Côté face. Silence. D'un bond adroit, il se releva devant le trône, déployant toute son adresse dans une révérence parfaite. Face, monseigneur ! Vous gagnez !

Cette fois-ci, par-dessus le silence, il entendit les sanglots étouffés du jeune homme qui l'avait précédé.

Non, rien n'est gagné, pensa Baldir. Étudiant le roi par en dessous, il vit à quel point il était marqué par sa maladie.

Le vieillard était en train de l'examiner attentivement, les yeux écarquillés et dans lesquels brûlait une folie vorace qui semblait ne pas vouloir se satisfaire de ce seul esprit. Un diadème de rubis tressé de fils d'or, de travers sur son crâne osseux, écrasait ses rares cheveux blancs. Il était accroupi sur le trône de chêne, de côté, ses mains agrippées aux accoudoirs et la tête collée à son épaule dans une posture grotesque. D'amples étoffes précieuses s'accumulaient sur son corps flasque.

Un homme protégé par un haubert de mailles se tenait à la gauche du roi, sur la première marche du dais royal. Un nez écrasé, des arcades sourcilières et une cicatrice autour du cou donnaient au personnage une allure brutale, peu amène. C'est lui qui parla.

— Le premier candidat a choisi d'être pelé jusqu'à ce que mort s'ensuive. Quel est ton choix ?

Les paroles, prononcées sans émotion et d'une voix basse, tombèrent comme une sentence. Le pauvre malheureux derrière lui sanglota de plus belle. Baldir comprenait un peu mieux son abattement. À son tour. Il déglutit avec peine avant de s'adresser au roi.

— Messire, il serait plaisant pour moi de vous amuser de ma mort. Mais l'idée même...

Caldric le coupa en hurlant, debout sur son trône.

— COMMENT VEUX-TU MOURIR, BOUFFON ?

Baldir rentra les épaules en haussant les sourcils et souriant comme un idiot.

— De vieillesse, votre altesse.

Le roi se recroquevilla, affolé comme s'il venait de voir pour la première fois celui qui était en face de lui. Ne sachant trop comment interpréter la réaction du haut-roi, Baldir prit le parti d'insister.

— Par les ancêtres, la nature est si bien faite, pourquoi la contrarier ?

Le roi, sa folie figée en une grimace, ne bougeait plus, comme hypnotisé par la présence de Baldir. Le troisième candidat, envoyé trop tôt par Asurbias, arriva alors en se dandinant gauchement, remuant les bras et les fesses en tous sens, roulant ses yeux dans ses orbites, les clochettes accrochées à son chapeau tressautant au rythme de ses bonds désordonnés. Le roi le regarda venir, interloqué. Baldir se demanda si son accoutrement le faisait apparaître aussi stupide que celui-là. Le troisième prétendant s'arrêta à deux pas du trône et éclata d'un grand rire en allongeant et remuant la tête de façon stupide.

— Qu'est-ce que c'est ? fit le roi, son visage s'était apaisé.

Le nouveau venu exécuta une courbette élégante. La sueur perlait sur sa face exagérément réjouie, seule trace de sa peur dont le reste était enfoui quelque part en lui. Il se présenta au roi, s'agitant comme un ours en équilibre sur une branche.

— Frene, messire, pour vous servir. Je veux être désossé vivant, en commençant par les membres...

Le roi leva la main pour l'arrêter. Il était bien plus serein et aussi plus déterminé. Baldir retint son souffle.

— Et bien soit, mon bourreau exaucera ton souhait, ainsi que celui des autres. Allez, disparaissez. Monge, si je n'entends pas leur hurlement de mes appartements, c'est toi qui mourras. Caldric revint à Baldir. Toi, viens avec moi, tu es mon bouffon désormais.

Le dénommé Frene s'était évanoui, l'autre rampait vers le roi en suppliant.

— Pitié, messire, par pitié, épargnez-moi !

Monge s'interposa.

— Gardes, amenez-moi ceux-là dans mes quartiers.

De son pied chaussé de fer, le dénommé Monge fracassa la mâchoire du plus jeune. Baldir détourna les yeux et suivit le maître du royaume des Mille Couronnes vers une porte cachée. Il ne se retourna pas.

Sans même un regard pour le dernier malheureux qui n'aurait même pas le plaisir de choisir sa mort, Asurbias quitta la petite pièce et gagna prestement l'aile des princes, la plus importante du palais. Il ne croisa que les gardes du roi en faction à chaque porte. Caldric, dans une de ses crises de paranoïa, avait interdit toute présence vivante, excepté les membres de sa garde et les serviteurs. Très vite, les quelques princes qui avaient la chance d'appartenir de près ou de loin à l'une des branches familiales du Nord avaient quitté le palais de peur de se retrouver emprisonnés avec les otages.

Asurbias se pressa. Il lui fallait faire vite, il voulait comprendre, il espérait qu'il y eût quelque chose à comprendre.

Arrivé devant une petite statuette, il s'arrêta et, après avoir vérifié qu'il était seul dans la galerie, il abaissa l'un des bras. Non loin, un pan de mur glissa dans un bruit feutré, révélant l'un des tunnels de la toile secrète tissée à l'intérieur des murs du palais-forteresse. C'est en répondant à l'une de ses questions innocentes à propos des passages secrets que le commandant Nanss lui avait révélé qu'il existait un plan sommaire du réseau qui courait entre les murs ; plan reproduit sur un vieux parchemin de la bibliothèque royale. Comment cet homme idiot avait pu obtenir cette information, Asurbias s'en moquait. Après quelques recherches, il avait déniché le parchemin posé sur une étagère poussiéreuse. Mais les indications, sommaires et incomplètes ne suffisaient pas et, dans le peu de temps que lui avait laissé la gestion du royaume, souvent la nuit, il avait exploré les différents passages. Chaque nuit, il découvrait de nouveaux boutons poussoirs, de nouveaux leviers, de nouveaux pièges, de faux murs... La liste était interminable, c'était un palais dans le palais. Et il connaissait une cache juste au-dessus de la chambre du haut-roi où l'acoustique lui permettrait d'entendre tout ce qui s'y dirait,

mais il fallait pour cela qu'il y soit avant eux.

Caldric sautillait comme un gamin devant Baldir, se retournant parfois pour vérifier que son bouffon le suivait bien.

— Allez viens, bouffon, plus vite, le temps presse, hi hi... Il s'arrêtait parfois, plissait les yeux, reprenait sa voix de conspirateur. Nous avons du travail, beaucoup de travail, mais silence, les murs ont des yeux et des oreilles.

Caldric guidait Baldir à travers une succession de couloirs aussi somptueux qu'interminables. La lumière crue des dômes de verre dans les plafonds ou des fenêtres, quand il y en avait, donnaient une allure spectrale à ce palais qui paraissait déserté par la vie. Ayant l'habitude de faire travailler sa mémoire, Baldir retint facilement leur itinéraire qui les mena droit – il devait l'apprendre plus tard – à la chambre royale ou plutôt à ce qui avait dû être la chambre royale.

S'il n'avait su le haut-roi fou, Baldir aurait pu croire que la pièce avait été consciencieusement pillée par des soudards, chose relativement invraisemblable puisqu'on se trouvait au cœur du palais-forteresse. L'assemblage de peaux de renard argenté, qui recouvrait le sol de la pièce spacieuse, était encombré de nombreux grimoires et rouleaux de parchemins agrémentés de riches enluminures. Des panneaux de bois qui masquaient habituellement les murs de pierre, il n'en restait qu'un seul intact ; les autres avaient été défoncés et arrachés. Des braises étaient éparpillées sur le devant de la large cheminée dont un pan entier du manteau de marbre avait été brisé. Un édredon déchiqueté et ensanglanté pendait du lit. Une vieille table aux pieds d'ivoire jaunis et une chaise habilement ciselée avaient été mises en morceau, mais le plus révélateur de la folie de Caldric était, au centre, la statue représentant le premier haut-roi, Angandir, dont les quatre visages, sculptés dans l'aorn bleuté et faisant face aux quatre horizons, avaient été grattés et maculés de sang séché. Baldir se sentit pris au piège.

Le haut-roi alla jusqu'à la large baie pratiquée dans l'épais mur extérieur.

— Approche, bouffon ! commanda-t-il en s'agrippant à la balustrade de fer devant la fenêtre.

Baldir le rejoignit prudemment. Les petits carreaux de verre blanc enchâssés dans le treillis de fils de plomb de la fenêtre morcelaient la vision que l'on avait de la ville en contrebas et lui donnaient l'allure d'une mosaïque.

Le palais étant construit sur la butte du Roi, à l'arrière de la capitale, il avait à présent une vue unique. Impressionné, il contempla pour la première fois la titanesque Arabesque, cité vieille de quatre siècles, qu'on disait issue du rêve étrange de l'architecte sorcier Guéneros. Les remparts lui firent penser à un serpent de pierre crénelé qui se mordait la queue et qui enserrait dans son anneau parfait la vie de la cité. Sur son pourtour s'écrasaient les faubourgs, constructions de torchis et de chaume qui ne bénéficiaient pas de la protection des remparts d'Arabesque. Plus loin encore, les champs, les bois et les villages coloraient la campagne des teintes chaudes du printemps que venaient troubler les ombres lâchées sur la terre par le ciel de coton. À l'intérieur de la cité, les rues traçaient une ligne continue, se croisant et se décroisant, suivant des courbes sinueuses, délimitant harmonieusement les différents quartiers. L'ensemble était piqué de centaines de tours. Le

schéma parfaitement ordonné troubla Baldir.

Caldric le prit soudain par le bras et l'entraîna vers le lit. Il le força à s'asseoir et s'assit à son tour sur l'édredon déchiqueté et puant. Caldric avait de nouveau le regard fiévreux.

— Comment t'appelle-t-on, bouffon ?

Des tics nerveux agitaient le corps du roi. Sa main gonflée de veines saillantes allait et venait sur l'avant-bras de Baldir. Il n'osait le retirer de peur de devoir affronter la fureur du haut-roi.

— Je me nomme Baldir, votre altesse. Ne pensez-vous pas...

Le roi le coupa comme à son habitude, il était de plus en plus agité.

— Et bien Baldir, je suis heureux que tu sois enfin là. Je te connais, tu sais. Non, non, ne dis rien. Mon histoire est longue et tu ne dois m'interrompre sous aucun prétexte. Il se mit à chuchoter, jetant des coups d'œil nerveux vers la porte. Je n'ai pas été empoisonné comme les misérables pantins de ma cour le pensent. Non, non, c'est bien plus grandiose, bien moins misérable.

— Mais les otages, ils...

— Tais-toi ! Les otages ne sont rien de plus qu'un prétexte ; plus personne ne doit entrer dans le palais tant que nous n'aurons pas réussi et puis de toute façon, ils auraient tenté de m'assassiner un jour ou l'autre. Mais passons, et cette fois-ci, écoute ! Je n'étais pas à l'agonie, juste absent ; j'ai fait un voyage, j'ai été plus loin qu'aucun être humain vivant avant moi, aux confins du royaume des grands ancêtres, dans les terres des ombres éveillées de la reine Sanne, là où les morts ont oublié qu'ils avaient été un jour des humains. Son bras squelettique se tendit vers la fenêtre : Sri.

Caldric soufflait comme une vieille forge, il tapait frénétiquement sur sa cuisse avec son poing.

— Les ancêtres m'attendaient, des esprits éveillés qui savaient que j'allais venir. Ils m'attaquèrent. Ils s'emparèrent de moi et me couchèrent dans la cendre ; leur cœur noir et desséché battait tout contre moi, CONTRE MOI ! Il se mit à pleurer ou à faire semblant car nulle larme ne coula de ses yeux rougis.

— Messire...

— Ne me coupe pas, bouffon ! Il s'était jeté en arrière et menaçait Baldir de son index décharné. Tu ne sais pas ce que c'est. Écoute, et tais-toi ! Ensuite, ils m'insultèrent et me promirent mille tourments quand je viendrai les rejoindre après ma mort. Caldric marchait de long en large devant la baie, hoquetant entre chaque mot. C'est là que j'ai compris que je n'étais pas mort. Je me suis débattu, je leur ai demandé pourquoi ils m'en voulaient. Ils me répondirent par des coups encore plus violents. Ils voulaient mettre mon corps en lambeaux. J'ai fui, bouffon, j'ai fui. Ils me poursuivirent de leur morbide haine et me rattrapèrent plusieurs fois. Les plus vieux m'arrachaient la chair avec leurs dents pourries, me tailladaient la peau avec leurs ongles bestiaux.

Il se dénuda l'épaule pour la montrer à Baldir qui eut un mouvement de recul : un bout manquait et une horrible cicatrice était là pour prouver la morsure. Il descendit ses bas et révéla des sillons blanchâtres et parallèles qui longeaient ses muscles.

— Ils voulaient me MANGER, bouffon. Ceux qui n'étaient pas morts depuis longtemps m'injuriaient, leur face déformée par l'effort qu'ils faisaient pour arracher à leurs mémoires des bribes de leur vie. Ils CRIAIENT ! Caldric crachait ses mots.

Baldir était de plus en plus mal à l'aise.

— J'ai dû me cacher sur cette plaine de cendres brûlantes. J'ai erré comme un voleur parmi les corps endormis des esprits ancestraux. Je souffrais de la soif et de la faim. Mes pas finirent par me mener à un mur de ténèbres qui barrait l'horizon de toute part ; il se nourrissait de lumière et semblait grandir un peu plus à chaque instant. Une force terrible en émanait.

— La glace noire, prison de l'Immortelle Sanne, murmura Baldir entre ses dents, mais Caldric qui semblait ne pas avoir entendu continuait.

— Alors, un cavalier approcha. Le haut-roi désigna la statue de l'ancêtre au centre de la pièce. C'était lui. D'autres ancêtres le suivaient. Je pouvais lire l'envie dans leurs yeux creusés par les vers, l'ENVIE DE MA CHAIR ! Mais Angandir les retint d'un geste. Il était splendide.

Caldric alla s'agenouiller près de la représentation et la caressa doucement. Baldir remarqua l'état pitoyable des doigts meurtris. Des larmes coulèrent enfin sur les joues râpeuses du monarque.

— Il était la seule lumière sur la plaine désolée, bouffon. Il s'est adressé à moi. Il m'a sermonné. Je n'avais pas accompli ce qui devait être accompli. Un objet ignoble salissait le royaume des Mille Couronnes dont j'avais la charge. Et cette chose était dissimulée au centre de ce royaume, au cœur même de ce palais, DE MON PALAIS ! Il s'était raidi. Je le suppliais de me laisser une chance. Je trouverai la source de cette noirceur, cet objet qui ternissait mon royaume et l'en débarrasserai. Et alors...

Caldric était maintenant à quatre pattes et fouillait frénétiquement parmi les livres. Il trouva ce qu'il cherchait et le tendit à Baldir. C'était une page avec le portrait d'un bouffon, *Dern à la harpe*, indiquait la légende, bien qu'il ne possédât pas cet instrument.

— Tu vois, c'est toi Baldir, je t'avais dit que je te connaissais.

Caldric n'y voyait plus très clair. Certes ce Dern portait des culottes bouffantes très colorées et garnies de clochettes, une excroissance déformait grossièrement son dos mais c'était tout.

— Dern à la harpe se tenait aux côtés d'Angandir. Il s'avança pour me dire qu'il viendrait m'aider, qu'il prendrait la forme de mon bouffon. Et avant que je revienne à moi, il ajouta que je te reconnaîtrai à ta ressemblance avec lui.

Baldir le regardait, atterré. Mais quel était ce délire ?

— Et te voilà, comme il l'avait prédit. Et heureusement car je n'ai rien trouvé. Et pourtant j'ai cherché, tu peux me croire. Il faut que tu m'aides, que tu trouves cette chose tapie entre ces murs et qu'on la détruise. Il était debout devant Baldir et lui tenait les épaules. Alors, par quoi commençons-nous, Baldir ?

C'est un cauchemar, se dit Baldir. Et je me demande si je vais me réveiller un jour.

— Nous la trouverons cette chose obscure, messire, et ainsi vous pourrez gouverner

tranquille, essaya de le rassurer Baldir.

Le roi se baissa pour l'embrasser.

Par les ancêtres !

Asurbias, le corps ankylosé et coincé dans une niche à la verticale de la chambre du roi, eut la même pensée.

Chapitre 18 : Guillss

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Nord de la Petite Angande. Château du prince Brangue.

Les paysans s'activent dans les champs, les terres du nord des Mille Couronnes sont parmi les plus riches du royaume. Les rumeurs de la guerre qui se prépare entre les seigneurs du Sud et ceux du Nord inquiètent. Beaucoup pensent que le haut-roi, dont la folie est sur toutes les lèvres des colporteurs, n'est plus de taille à mener la guerre contre le Sud.

À la demande du maître des lieux, la table avait été dressée dans la cour du château, non loin de l'entrée du donjon. C'était une journée printanière fort agréable et il eût été dommage, de l'avis du prince Brangue, de goûter toute cette bonne chère dans une pièce sombre et froide. Déjà, il s'était installé dans la chaise fabriquée à la mesure de son corps obèse. Hormis les soldats de garde sur le chemin de ronde, ceux postés à la herse, le page et Hurn, le château semblait désert pour la bonne et simple raison que le repas du prince Brangue était sacré. Les oiseaux avaient compris eux aussi depuis que, sur son ordre, les arbalétriers avaient la charge d'abattre tous les volatiles dont le pépiement troublait son plaisir. Jusqu'au vent qui refusait de souffler quand il était à table.

Les sourcils froncés, Brangue considérait Hurn, l'un de ses deux hommes de main qui se tenait sur sa droite.

— Quelle peste ! gronda-t-il en croquant dans une saucisse. Pourquoi Virn met-il si longtemps à la ramener ? demanda-t-il sans cesser de mâcher.

Connaissant le caractère de son maître et ne sachant pas si cette question appelait réellement une réponse, Hurn se contenta de hocher la tête prudemment. Il valait mieux attendre qu'il se calme. Comme pour confirmer sa pensée, le jeune page eut le malheur de servir du vin à Brangue et récolta une claque du revers de la main en travers du visage.

— Je n'ai pas soif ! hurla-t-il.

Depuis que, sur ordre du haut-roi, Brangue était revenu sur ses terres, il n'avait pas décoléré ; il rageait d'être éloigné des affaires du royaume à un moment si crucial et, surtout, de devoir jouer la nounou pour Trienne, cette petite effrontée dont le corps où coulait le sang royal lui était à jamais refusé.

Hurn regardait le demi-frère du haut-roi s'empiffrer à la sauvette en attendant sa nièce.

Le vrai repas n'avait pas commencé, même s'il avait déjà ingurgité une quantité incroyable de nourriture car, quand Brangue mangeait, c'était tout autre chose : on eût dit un des ogres des terres inconnues de l'Est, ces grosses créatures dont parlaient les troubadours dans leurs chansons. Mais, Hurn l'avait appris assez vite pour survivre, réduire Brangue à sa seule apparence était une erreur car c'était avant tout un homme rusé et à qui rien n'échappait. Dans ce visage noir de barbe – juste une bouche entourée de poils lorsqu'il penchait la tête en arrière pour avaler – c'étaient ces deux yeux bleus nuancés de gris qu'il fallait voir ; ces petites fenêtres, derrière lesquelles on devinait une intelligence sauvage, étaient toujours en mouvement et traquaient le moindre détail. Pour l'heure, ceux-ci guettaient l'arrivée de Virn et de sa nièce par la porte cloutée qui menait dans les entrailles de l'imposant donjon. Au-delà de ses inquiétudes pour son déjeuner qui ne commencerait réellement que quand elle serait là, il y avait cette menace qui planait sur la tête de Trienne et que Brangue prenait très au sérieux. Surtout quand il était question des assassins du Sobsogre.

— Seigneur, il y a une chose que je ne comprends pas, risqua Hurn pour distraire son maître.

— Quoi ? beugla Brangue en enfournant une boulette de viande.

— Pourquoi le prince Gorgass Fragor de Brann et les traîtres voudraient-ils éliminer le haut-roi et sa fille alors même qu'ils projettent d'envahir le Nord ?

— La légitimité ! Cette petite truie et mon frère sont les derniers descendants de la lignée directe d'Angandir. Après, il faut chercher parmi les dizaines de petits cousins de Caldric celui dont le sang est le plus proche, mais ce sera vraiment difficile. Et la plupart sont dans le nord, tous je dirais si on excepte Illine, la femme du Lionceau de Brann. Si Caldric et Trienne venaient à disparaître, il pourrait revendiquer la couronne. Tu me diras : comme tous les autres. Mais au moins, il peut prétendre au trône et certains seigneurs du Nord pourraient être tentés de le rejoindre. Ne jamais oublier que ce ne sont que des hommes et si tu leur donnes l'occasion d'être lâches, la plupart n'hésiteront pas.

Brangue fit une pause pour essuyer la graisse qui ruisselait dans les plis de son double menton.

— Tiens, tu sais pourquoi le sang d'Angandir coule dans les veines de pratiquement tous les princes du Nord ?

Hurn, qui s'en foutait, secoua la tête en signe de dénégation. La bonne humeur retrouvée de son seigneur valait bien quelques petites hypocrisies.

— Et bien ce beau héros qui sauva les anciens royaumes du maléfice de l'Alchimiste et qui les unifia, profita des ravages monstrueux de la poudre lunaire dans ce qui s'appelle aujourd'hui la Petite Angande pour mettre à la tête des vieilles baronnies des parents à lui. On dit même qu'il y eut des simples d'esprit parmi eux. La suite est connue ; comme ceux de Brann, Sangue et Parn, les princes du Nord – à peine couronnés – ont tous déposé leur couronne au pied d'Angandir le jour de son sacre. Ainsi, il s'assurait qu'à sa mort, au moins la moitié du royaume des Mille Couronnes resterait fidèle à son héritier. Et personne n'a protesté. Un héros mais un beau salaud !

Un bruit de pas du côté du donjon attira leur attention. À la vue du fidèle Virn et de sa nièce qu'il traînait par le cou, un sourire caverneux s'ouvrit dans la barbe de Brangue,

révélant une dentition régulière et saine là où on aurait pensé trouver un enchevêtrement de dents jaunies.

— Ah, voilà ma gentille nièce et moi... S'arrêtant net dans sa phrase, il bredouilla un « Que... » le temps de comprendre que la jeune fille que lui ramenait Virn n'était pas Trienne. C'était la jeune suivante qu'il avait consenti à mettre à son service, mais vêtue et coiffée comme sa nièce. Sa salope de nièce !

Essoufflée, Trienne s'arrêta, ses mains fines et blanches posées sur ses cuisses, contemplant vaguement un gros merle noir qui luttait contre le vent. Tout autour d'elle, c'étaient des champs hérissés de lignes de peupliers qui suivaient le cours des nombreux ruisseaux. Un groupe de paysans occupés à semer les graines de leurs prochaines récoltes lui jetaient des coups d'œil curieux. C'est qu'ils voyaient une jeune fille vêtue d'une robe et d'un tablier très commun, les cheveux retenus par un fichu vulgaire, l'une des leurs, et pourtant, ils ne la reconnaissaient pas.

C'était un dur sacrifice d'avoir dû laisser sa belle robe à sa servante Naeme, mais pour se reconforter, elle n'avait cessé d'imaginer la tête de son oncle, non, de ce bâtard qui se disait son oncle et qui ne rêvait que d'une chose : abuser d'elle, comme il le faisait avec toutes ces filles à peine grandies.

Elle était fière de son stratagème inspiré tout simplement d'un de ses livres de chevalerie. Néanmoins, elle n'était pas encore totalement libre et ne le serait qu'une fois atteinte la forteresse de Bogrd. Là-bas, son cousin Jadrel lui accorderait sa protection. Pour se rassurer, elle fouilla dans son corsage et trouva les huit couronnes d'or qui lui permettraient d'acheter un cheval dans le prochain village. De là, elle filerait vers le sud, se logeant et se nourrissant dans les nombreuses auberges qu'elle trouverait sur la route. Cette aventure lui plaisait de plus en plus.

Sur sa droite, elle avisa un petit bois vers lequel elle se dirigea. Les paysans ne manqueraient pas de parler aux patrouilles que Brangue enverrait ; autant brouiller les pistes. Arrivée à l'orée, elle s'apprêtait à pénétrer sous le couvert des arbres quand elle aperçut deux paysans qui venaient tranquillement vers elle. Le premier, frêle de stature, était jeune, un peu efféminé, les cheveux blonds coupés au ras du front, et marchait pieds nus, une faux négligemment posée en travers de ses épaules. Le second, un grand gaillard au visage sec qui devait avoir l'âge de son père, la détaillait en souriant, un long brin d'herbe au coin de la bouche. Elle aurait juré sur ses ancêtres qu'ils avaient échangé un regard de connivence en la découvrant. Nerveuse, elle chercha en contrebas le premier groupe de paysans mais un caprice du relief les avait escamotés.

— Mademoiselle ! l'appela le jeune homme.

La voix était douce et rassurante. Comme pour l'amadouer ou la retenir, le jeune homme avançait main tendue, la paume ouverte. Son aîné s'était immobilisé derrière et, impassible, continuait à mâcher son brin d'herbe. Avec un soupir, elle décida qu'il ne servait à rien de fuir.

— Oui, qu'y a-t-il ? répondit-elle en leur faisant face, les bras croisés sur sa poitrine pour les empêcher de trembler.

— Vous êtes Trienne d'Angande, fille du haut-roi Caldric.

C'était une affirmation et non une question. Comment savaient-ils ? Sauf s'ils étaient... La peur la prit d'assaut avec tant de violence qu'elle crut s'évanouir. Un « oui » timide lui échappa et des larmes coulèrent sur ses joues roses. Les yeux calmes de l'adolescent ne lâchaient plus les siens, comme deux puits sombres qui vous donnaient le vertige. Elle entendit alors l'air siffler et le monde chavira, le ciel bleu fut traversé par une traînée rouge. Ensuite, il fit très froid.

Le bassin tituba sur ses jambes en crachant de longs jets de sang puis s'écroula à côté de la partie supérieure du corps dont les yeux fixaient Camerune avec une intensité morbide. Les intestins avaient déroulé leurs anneaux visqueux et jaunes dans l'herbe verte et empuantissaient déjà l'air.

— Laissons le cadavre là et filons. Ils sont peut-être déjà à sa poursuite, dit Yabsse.

Guillss acquiesça en regardant une dernière fois cette princesse qui devait avoir son âge. À la voir déguisée de la sorte, il était clair que l'idiote s'était trompée d'ennemi.

— Viens ! l'appela Yabsse qui s'était déjà engouffré dans les fourrés.

Elle obtempéra.

À la nuit tombée, ils firent une pause près d'un petit ravin, la première de la journée. Le chant d'une rivière leur parvenait d'en bas. Adossé à une pierre blanchie par la lueur argentée de Sri, Yabsse sortit deux galettes de seigle et en tendit une à sa nièce.

— Penses-tu que nous avons eu de la chance ? l'interrogea-t-il après avoir mâché consciencieusement sa première bouchée.

Avec le tablier en cuir volé dans un des villages qu'ils avaient traversés et son crâne rasé, il ressemblait à un forgeron dans la force de l'âge. De fait, elle était devenue son jeune assistant et était chargée de porter le lourd marteau – lui aussi dérobé l'après-midi – symbole de la profession de son maître. En compagnie de son apprenti, Yabsse allait à Arabesque pour louer son bras.

De la chance ? La question n'était pas innocente et elle prit le temps d'y répondre, la tête rejetée en arrière pour ne plus voir que les étoiles clignoter. Petite, c'était son seul refuge, inaccessible à sa famille, cette multitude de diamants qui essayaient de communiquer avec elle. Encore à son âge, elle essayait de percer leur code, persuadée qu'un formidable secret l'attendait.

— La chance n'existe pas, récita-t-elle à haute voix.

— En es-tu convaincue ? rétorqua Yabsse qui, bien entendu, avait su exactement ce qu'elle allait répondre.

Non, elle n'était pas certaine de ça et avait tendance à croire que le destin leur avait servi la princesse Trienne sur un plateau.

— Si tu penses que nous avons eu de la chance, c'est que tu n'étais pas préparée, continua la voix patiente. Tu aurais dû envisager la possibilité que la fille du haut-roi ne soit pas au château du bâtard, de son gré ou non. Tu as pris pour une évidence qu'elle y serait et c'est une erreur.

Elle reconnaissait qu'elle avait tort. En soupirant, elle se leva et sortit son couteau pour

s'infliger la punition qu'il allait sûrement ordonner.

— Non, laisse cela. Moi aussi, j'ai été surpris de la trouver là, admit-il. Dormons un peu, notre prochaine proie sera bien plus coriace.

Chapitre 19 : Deïal

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Mogranne, la Pire-née.

Parqués dans cette forêt gigantesque, les Logranns se sont organisés en tribus, les plus grandes comptant plusieurs centaines d'individus et ayant des campements semi-permanents de la taille de petites villes. Chaque chef Logrann a un ou plusieurs gardiens de la Racine à son service. Ces guerriers voués à Grond et aux croyances matgens, même s'ils veillent sur les chefs des tribus, sont également là pour faire appliquer les lois que Grond instaura après le Grand Hiver et particulièrement celle qui condamne l'usage du fer. Tous reconnaissent le pouvoir de Grond et de ses serviteurs, les Matgens, mais beaucoup empruntent à présent la voie du fer, y compris certains chefs.

Cela faisait plus de dix journées qu'avait eu lieu le combat entre ses frères Logranns et l'homme de fer qui maîtrisait le feu blanc, dix jours qu'ils progressaient entre les troncs rugueux des sapins centenaires, remontant inexorablement vers le nord.

Jaldrann se souvenait parfaitement de son réveil et de ce visage couvert de runes penché sur lui, dont les yeux gris le fixaient avec une douceur inquiétante. Ensuite l'odeur de chair brûlée qui lui avait piqué le museau, et la carcasse qu'il avait entr'aperçue sur sa droite alors que l'inachevé à la peau de fer le secouait. Ne parlant pas son langage, et affaibli par le coup qu'il avait reçu, il n'avait pas tout de suite saisi ce que voulait l'homme, bien qu'un mot familier revenait souvent. Puis, il s'était souvenu de ce qu'avait dit Bagred : l'inachevé voulait voir le seigneur Grond. Il avait une drôle de façon de prononcer son nom mais au moins, pour ce mot, leurs langues n'étaient pas si éloignées. L'inachevé l'avait alors soulevé et remis sur ses pattes d'une seule main. Autour de lui, ce n'était que chaos et mort ; Kordrann, Bagred, tous étaient morts, dévorés par les flammes ou le corps brisé. Mais l'homme ne lui avait pas laissé le temps de se lamenter et, d'une poussée dans le dos, lui avait fait comprendre qu'il était temps de se mettre en route.

Durant leur périple, c'est à peine si Jaldrann avait pu prendre un peu de repos ou manger ; l'homme de fer ne se nourrissait pas et ne dormait pas. Jaldrann s'endormait et se réveillait avec la même vision angoissante : ces yeux d'acier fixés sur lui. Au début, il avait été tenté de l'entraîner vers Edangeren, là où son clan avait pris ses quartiers, mais très vite, il s'était rendu compte que la forêt entravait leur chemin et leur indiquait une direction : le nord. Les Matgens réclamaient l'étranger. Ses sens emprisonnés dans le

métal, il n'avait pas remarqué que Mogranne était devenue, au fil des jours, ce guide implacable qu'il ne fallait pas contrarier. Résigné – Jaldrann n'aimait pas les serviteurs de Grond et craignait qu'ils ne le jugent pour avoir suivi la voie du fer –, il avait pris la direction de la roche dormante.

Jamais Jaldrann n'avait été si loin dans le nord, aussi près de ce lieu saint que certains appelaient aussi la Porte de Bracellanne. Jamais il n'avait eu aussi peur.

ooOoo

Les Matgens étaient rassemblés en cercle dans la caverne. Leurs masses brunes voûtées, plongées jusqu'à la taille dans l'eau bouillante de la source, ils chantaient. Leurs lourds bâtons de bois fossilisé frappaient régulièrement la surface de l'eau bouillonnante et leurs têtes, épaisses et osseuses, oscillaient au rythme de la litanie lente et menaçante, encore accentuée par le cliquetis macabre des dizaines de colliers d'osselets pendus à leur fourrure trempée par la vapeur. Et ce chant entêtant se répercutait à travers la roche, nourrissait la Racine et donnait ses ordres à la forêt. Mogranne leur amenait l'intrus. La terre cracha un jet brûlant.

ooOoo

Le mi-loup sautillait aux côtés de Deïal, la langue pendante et les yeux inquiets. Son ventre affamé se tordit et produisit un son creux quand ils croisèrent un isatis à la fourrure bleutée qui les observait depuis son terrier. Sa mâchoire claqua dans le vide.

À en juger par l'attitude nerveuse de son guide, Deïal pensa qu'ils ne devaient plus être trop éloignés de Bracellanne. Pour les Logranns, il s'agissait sûrement d'une terre sacrée et interdite, ce qui expliquerait l'inquiétude grandissante du mi-loup. Sa tête allongée ne cessait de fureter à droite et à gauche, les narines humant l'air à chaque halte.

Le paysage avait imperceptiblement changé au fur et à mesure qu'ils avaient progressé vers le nord. Une couche de neige uniforme recouvrait à présent le sol encore gelé et les arbres avaient crû en taille et en force. Mais surtout, il avait cette impression qu'ici, la forêt était éveillée et suivait leur lent cheminement avec attention. Plus d'une fois, il avait surpris le mouvement peu naturel de ces racines imposantes qui jaillissaient du sol tels de gros serpents sans tête. Et que dire des voix basses et chantantes qui se mêlaient au vent glacé et auxquelles semblaient répondre les sapins en agitant leurs branches de façon singulière ? Magie matgen ou magie de Grond ? Il n'eut pas le loisir de creuser le problème car, devant lui, le Logrann trébucha et s'écroula, roulant dans une ravine peu profonde. Au temps qu'il mit pour se relever, Deïal comprit qu'il fallait faire une pause pour qu'il dorme un peu.

— Repos, ordonna-t-il en joignant ses mains sous sa joue pour simuler le sommeil.

Épuisé et affaibli par le manque de nourriture, le Logrann ne se fit pas prier et débaya à peine la neige avant de se coucher, la queue entre les pattes. Quelques minutes plus tard, il dormait replié sur lui-même. Allongé ainsi, il avait plus l'air d'un loup que d'un

humain, avec sa gueule démesurée et son museau frémissant. Seuls les bouts de fer emmêlés dans son pelage noir ou passés sous la peau et l'espèce de baudrier qu'il portait en bandoulière indiquaient un certain degré de civilisation. Deïal s'approcha de lui et resta là à attendre. Il le réveillerait à la nuit tombée.

Pour la première fois, il remarqua que l'air était légèrement iodé ; ainsi, ils étaient montés jusqu'aux côtes de la mer de Glace et, à moins que le repaire du seigneur des mi-bêtes ne soit plus à l'est, ils ne devraient plus tarder à apercevoir Bracellanne. À quoi ressemblait ce lieu sacré ? Il imagina une vaste caverne froide et des pierres dressées. À la pensée que son périple se terminerait bientôt et qu'il verrait le légendaire Grond, il frissonna, de crainte ou d'excitation, il ne savait pas. Son regard erra sur le mur de végétation qui semblait s'être refermé sur eux, un entrelacs impénétrable de racines, d'épineux et de branches. L'avait-on envoyé à la mort ? Et pour quelle raison ? Trouver Bracellanne ? Tuer Grond, celui qui avait été l'Alchimiste, celui qui avait répandu la poudre lunaire sur les anciens royaumes avant d'y succomber à son tour ? Et que lui voulait l'ancienne incarnation d'Oboss ? Était-ce lié à Ifral ?

Il avait eu du temps pour réfléchir, assez pour découvrir qu'il obéissait à la Forteresse Grise par habitude, et non plus parce qu'il croyait en l'ordre Sadourak. Que lui avaient-ils offert à part ces années de privation et cette armure pesante dans laquelle ils l'avaient enfermé ? Qu'avaient-ils fait pour l'aider à comprendre ce qu'il était ? Rien. Ses maîtres n'avaient eu de cesse de combattre ce qu'il y avait en lui. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il espérait presque cette confrontation avec Grond. Mais il savait au fond de lui qu'il se plierait à la volonté du Bachar et servirait la Forteresse ; il ne pouvait se résoudre à trahir. Quoi qu'ils demandent. Il croyait en l'Innomé. La pensée d'un mystique vint flotter à la limite de sa conscience et, après qu'il y eut consenti, déversa le Sakt nourricier dans cette armure qui s'était ancrée dans ses chairs. Le fer-prié se gava de cette énergie invisible en craquant et en gonflant, jusqu'à ce qu'elle enflamme son organisme et lui vrille le crâne. Luttant contre l'euphorie qui le gagnait, il ordonna au mystique d'arrêter, des flammèches blanches perlant à la commissure de ses lèvres.

Grisé par la puissance de l'énergie sacrée, il sentit ses doutes s'évanouir. Il avait remarqué que son humeur variait selon l'état des réserves de son armure. Incapable de tenir en place, il fit quelques pas dans la neige pour essayer de se calmer. La végétation était si épaisse dans cette partie de Mogramme que l'obscurité tombait bien avant que Camerune ne descende derrière l'horizon. Ses iris prirent une teinte blanche et se rétractèrent.

— *Es-tu encore loin ?* demanda le Saktar Mojin sans s'annoncer.

— *Plus trop*, formula-t-il muettement.

— *Tiens-toi prêt.*

Il crut déceler une pointe d'amertume dans la pensée fugitive. Le Logrann dormait à poings fermés. Il se pencha et le réveilla d'une tape derrière la nuque qui le fit sursauter. Après un coup d'œil apeuré vers le feu qui couvait dans les orbites de Deïal, il se releva et se remit en marche en sautillant vers le nord, les épaules affaissées et les oreilles couchées en arrière.

Au bord d'une combe profonde et sombre, le Logrann stoppa et refusa d'avancer, les membres agités de tremblements. Il prononça une phrase dans son langage guttural et indiqua de son doigt griffu le fond invisible.

Apporté par le vent humide, le sel attisait les runes brûlantes sur le visage de Deïal, un picotement agréable pour ses sens atrophiés. Autour de lui, toujours cette forêt aux sous-bois envahis d'épineux très verts mais nulle trace de la mer. Ainsi, son guide voulait qu'il descende.

— Grond ? interrogea-t-il en montrant à son tour la direction qu'indiquait le mi-loup.

Le Logrann hésita puis acquiesça plusieurs fois de la tête. Deïal examina à nouveau la pente abrupte hérissée de sapins à l'écorce grisonnante et dont les pieds moussus semblaient tisser une toile d'araignée. Pour le peu qu'il découvrait de ce cratère, il lui faudrait un certain temps pour atteindre le fond.

Une branche morte craqua sous la patte maladroite de son guide. Lentement, le Logrann battait en retraite, ses yeux dorés et suppliants fixés sur Deïal. Sans y penser, il laissa le Sakt affluer au bout de ses doigts de fer, déclenchant chez le mi-loup une série de jappements craintifs. À quoi bon ? Sans plus prêter attention à son guide, il se tourna vers la pente et, après avoir laissé goutter l'énergie vorace sur le sol, s'y engagea d'un pas lourd et décidé.

Il mit plus d'une heure pour atteindre le fond où béait un trou circulaire taillé dans la roche grise. Prudemment, il s'approcha du bord. La neige fondue ruisselait sur les parois humides et la bouche obscure exhalait des nuages de vapeur. Une trouée dans la canopée laissait passer la lumière argentée de Sri et donnait aux volutes brûlantes des allures de spectre. Avec précaution, Deïal posa le pied sur une des marches grossières, taillées dans les flancs du puits, guettant un mouvement dans cette brume mouvante. Prenant garde ne pas glisser, il continua à progresser vers le bas ; l'escalier n'était pas très long et il se retrouva vite sur un sol inégal. La chaleur étouffante, les nuages de vapeur et l'humidité troublaient sa vision et l'obligeaient à battre des paupières sans arrêt. Plusieurs ouvertures donnaient sur des tunnels sans lumière, plongeant dans les entrailles de la terre, et de l'un d'entre eux montait un chant grave.

Une brise soudaine souffla et dévoila une silhouette imposante. Un Matgen dressé sur ses deux pattes postérieures l'attendait devant une entrée, dominant Deïal de toute sa taille d'ours. Une fourrure brune et trempée par la vapeur absorbait les contours et les détails de sa masse. Des dizaines de phalanges gravées étaient nouées dans ses poils et il tenait dans ses lourdes pattes allongées un bâton de bois fossilisé, surmonté d'un crâne humain. Son énorme tête dodelinait sur ses épaules et ses minuscules yeux enfoncés dans leurs orbites le fixaient intensément. Sa voix basse et chantée surprit Deïal.

— Sadourak, une longue marche t'attend.

— Alors je marcherai, répondit Deïal impressionné par sa masse et cette force qui en émanait.

— Suis ce tunnel jusqu'à son extrémité, dit-il avec cet accent grondant qui faisait de chaque mot une menace.

Il y avait une note furieuse dans la voix du Matgen, comme s'il obéissait à contrecœur. Au vu des trophées dans sa fourrure, Deïal devina que la bête aurait préféré lui rompre l'échine et ne s'attarda pas. Le Matgen le mettait mal à l'aise et c'est en se forçant qu'il passa à côté de lui sans lever les yeux sur cette face bestiale aux mâchoires monstrueuses. En frôlant la créature qui s'était à peine écartée pour lui livrer le passage, il put sentir son souffle animal. Le Matgen lança un dernier avertissement.

— *Surtout, ne t'arrête pas !*

Celui qui se nommait Monrgând regarda le Sadourak s'enfoncer dans les ténèbres et quitter la pierre dormante et ses secrets. Comme ses frères et sœurs, il ne comprenait pas la décision de leur père. Un instant, il fut tenté de laisser la terre broyer l'humain mais renonça ; seuls les Logranns étaient assez faibles pour désobéir. D'un pas chaloupé, il rejoignit la source et se mit à chanter à l'unisson avec les autres.

Il n'y avait aucune source de lumière dans ce boyau naturel qu'on eût dit creusé par un vers géant et soutenu par des racines au diamètre énorme ; ainsi, il avait deviné juste pour Bracellanne : c'était sûrement une caverne. Au bout de quelques pas, un chant commença à monter du sol et résonna contre les parois qui frémirent et se gondolèrent. Quelques pierres se détachèrent du plafond pour laisser émerger l'extrémité d'une racine blanche et molle. Sur ses gardes, Deïal continua à progresser lentement en priant l'Innomé que ce ne soit pas un piège. Mais, hormis l'écho des voix des Matgens, il n'y eut plus d'éboulements pendant un long moment, jusqu'à ce qu'il parvienne à une frontière nette dans le souterrain. D'un coup, il passait d'un boyau naturel à un tunnel, dont les parois semblaient avoir été fraîchement labourées par le soc d'une charrue, et du plafond duquel tombaient de nombreux lombrics et autres insectes, qui finissaient par se tortiller entre les pierres et les mottes de terre battue.

Une odeur de son enfance monta à ses narines palpitantes, celle de la terre fraîchement remuée à l'époque des semailles. Avec prudence, il avança la main comme s'il s'attendait à trouver une barrière invisible mais ne rencontra nul obstacle. Les battements de son cœur s'accéléchèrent quand un pan entier du plafond s'effondra à sa droite puis quand un second frôla son épaule. La partie du tunnel devant lui venait d'être creusée !

« Surtout, ne t'arrête pas », avait dit le Matgen.

D'un bond, il se mit à courir, gêné par cette terre trop meuble pour son poids. Si c'était un piège, il était mort, tout Sadourak qu'il soit.

— *Qu'est-ce qu'il y a ?* s'inquiéta une voix dans sa tête.

— *Ce n'est rien*, pensa-t-il à l'intention de l'intrus, serrant les dents et se concentrant sur sa course difficile et disgracieuse.

Le mystique n'insista pas. Deïal puisa dans les ressources de l'armure pour augmenter son allure. Derrière lui, le plafond s'écroula dans un vacarme assourdissant et boucha le tunnel.

Ne pas se retourner. Ne pas céder à la terreur. Le chant des Matgens devenait de plus en plus présent et le tunnel de plus en plus instable. Pesamment, il courait sous une pluie

de terre et de bestioles d'un blanc translucide.

Un cri s'échappa de ses lèvres exsangues quand il aperçut devant lui le cul-de-sac. Pas vraiment un cul-de-sac. La fin de la galerie était en mouvement, un tourbillon de racines, de terre broyée et de pierres, et ce tourbillon avançait sous l'impulsion de la magie matgen. Lentement. Pour la première fois depuis son départ de la Forteresse, il se sentit vraiment vulnérable. Que pouvaient le Sakt et l'enseignement sadourak contre des tonnes et des tonnes de terre ? D'un geste rageur de la main, il écarta un long mille-pattes qui s'était enroulé autour de son avant-bras et regarda en arrière. Sa visibilité réduite par les nombreux filets d'eau coulant du plafond et les projections de pierre, il ne pouvait distinguer la partie du tunnel qui était en train de s'effondrer. Mais il entendait par-dessus le chant matgen et percevait à travers tout son corps les secousses violentes et brèves provoquées par la terre qui se referme, comme les pas d'un géant lancé à sa poursuite.

— Plus vite ! supplia-t-il en faisant face à la portion qui se creusait.

Une partie importante du tunnel s'effondra derrière lui dans un coup de tonnerre. Il tomba à genoux. En s'appuyant sur une des parois, il se força à se calmer. À moins de vouloir le torturer, les Matgens l'auraient éliminé bien avant si telle avait été leur volonté. La réponse n'allait pas tarder ; les deux extrémités de ce tronçon de tunnel étaient si proches qu'il pouvait presque les toucher en écartant les bras. Tendue, il attendit, environné du chant grave et puissant des Matgens qui lui ouvraient les entrailles de la terre. Mais il n'y eut pas d'effondrement. La galerie continua à se creuser devant lui à mesure qu'elle se refermait dans son dos.

Deïal était bel et bien en route pour Bracellanne. Prisonnier de cette bulle, il s'enfonça dans les profondeurs de la terre pendant ce qui lui sembla une éternité. Une demi-journée selon les mystiques.

Régulièrement, une brise fraîche remplaçait l'air vicié et nettoyait ses poumons encombrés. Deïal sentit que le Saktar Mojin était étonné par la puissance des Matgens.

— *Méfie-toi de Grond !* avait-il conclu lors de sa dernière manifestation.

Les mystiques étaient désormais présents en permanence. Au moins trois pensées différentes avaient investi son esprit et ne le quittaient plus. C'était comme des froissements de tissu accompagnés de chuchotements incompréhensibles ; Deïal arrivait à les différencier sans qu'il puisse s'expliquer comment il s'y prenait. À part l'esprit de Mojin, qui pouvait s'introduire dans ses pensées sans qu'il ne s'en aperçoive.

— *Pourquoi autant de mystiques ?* avait questionné Deïal.

— *Par précaution*, avait été la seule réponse de Mojin.

Bercé par le chant des mi-bêtes, il ne remarqua pas tout de suite que la déclivité s'était inversée ; il ne descendait plus, il montait. D'après son estimation et l'orientation du tunnel au départ, il avait pensé être sous la mer de Glace et il n'avait pas marché assez longtemps pour avoir atteint les côtes nördes. Une île ! Bracellanne était une île et non une caverne. Il en eut la brusque confirmation quand, après l'escalade d'une pente raide et une ultime note des Matgens qui fit éclater la dernière barrière de terre, le ciel bleu se révéla à lui.

Sans attendre d'être enterré vivant, il sortit à l'air libre. Une gifle marine l'accueillit tandis que, déjà, le trou qu'il venait de quitter s'affaissait. Il était sur une plage de terre étroite, piquetée de longues herbes vertes et parsemée de jonquilles aux pétales éclatants. La douce chaleur matinale de Camerune caressa son visage tandis qu'il tournait sur lui-même pour découvrir l'île. Une marée de chênes trapus montait à l'assaut du seul relief visible : une montagne en forme de fourche.

Nimbés de l'or de Camerune, les deux pics de basalte crevaient la canopée verte et ondoyante et, tels des gardiens, encadraient un cube taillé dans la roche volcanique. Par un effet d'optique, la construction paraissait avoir été simplement posée en équilibre sur le fil de crête reliant les deux sommets. En altitude, filaient sans bruit de longs esquifs nuageux poussés par des courants glacials. L'ensemble avait quelque chose d'irréel et d'immuable. Deïal essaya de distinguer des fenêtres ou une entrée dans la forteresse massive mais la roche noire, à cette distance, semblait uniforme.

Les mains sur les hanches, il était en train d'évaluer combien de temps lui prendrait le trajet jusqu'au cube de basalte, quand il aperçut le Logrann blanc. Le mi-loup n'était pas armé et n'avait aucun des attributs de métal ou de cuir qu'il avait vus sur ses congénères. Tous deux immobiles, ils s'entre-regardèrent encore quelques instants.

— Tu es le petit Sadourak.

Ce n'était pas une question mais une affirmation chargée de mépris. Sa voix était rauque et désagréable mais il parlait parfaitement le langage des Mille Couronnes.

— Je suis Deïal.

Son nom fit ricaner le Logrann.

— Je sais, dit-il en se grattant sous l'oreille. Avance vers moi que je te détaille mais surtout, ne lâche pas ta saloperie de Sakt ici.

Deïal obtempéra, sachant qu'aucun adversaire n'était de taille à l'affronter dans un combat purement physique. Quand il fut assez près pour voir les nombreuses cicatrices qui balafrèrent son pelage, le Logrann lui intima l'ordre d'arrêter.

— C'est assez près comme ça.

Encore une fois, Deïal obéit, essayant de donner un âge au mi-loup. Mais sur son front étroit, aucune ride, seulement des poils épais et sales. Seul le regard bleu strié de veines rouges, un peu moqueur, indiquait les nombreux hivers qu'ils avaient dû contempler.

— Je vais te conduire au seigneur Grond ; marche toujours quatre pas derrière moi.

Simultanément, un mystique lui transmit un message du maître de la Forteresse Grise :

— *Le Bachar Hyass veut que tu nous avertisses quand tu seras devant l'entité Grond.*

Tout allait trop vite et lui échappait ; il éprouvait le sentiment de n'être qu'un pion ignorant poussé sur un échiquier flou. Une phrase d'un chevalier Sadourak lui revint en mémoire : « Vous êtes les soldats de l'Innomé. »

Après une grande inspiration, il suivit son nouveau guide qui s'était déjà enfoncé sous le couvert de la forêt. Une fois à l'ombre protectrice des vieux arbres, le bruit de la mer cessait totalement, laissant place à une paix revigorante et surnaturelle. Entre les chênes ancestraux qui régnaient sans partage, une mousse gonflée d'humidité tapissait le sol

accidenté et dégagé, d'où émergeait parfois un arbrisseau de buis aux baies d'un rouge rutilant. Des champignons cascadaient sur les troncs des patriarches, attirant toutes sortes d'oiseaux venus becqueter leur chair vérolée.

Surpris par cette tranquillité, Deïal marqua un arrêt et, pour y goûter un instant, ferma les yeux pour les rouvrir tout aussitôt, étourdi par ce calme extérieur qui avait submergé son âme. Interdit, il secoua la tête pour chasser le vertige et chercha le Logrann blanc. Une patte postérieure négligemment posée sur une racine noueuse, il semblait s'amuser de la réaction de Deïal.

— Pas trop à l'étroit dans ta boîte de fer ? demanda-t-il sans lui laisser le temps de répondre. Allez viens, nous ne sommes pas arrivés, dit-il avant de descendre un raidillon qui menait à un ruisseau.

Deïal le suivit, ressassant la remarque du Logrann ; hasard ou magie, il avait éprouvé une aversion profonde et violente pour son armure au moment où ses yeux s'étaient fermés.

Ils mirent plus de deux heures pour traverser la forêt et atteindre le pied de la montagne de basalte. Plus rapide et plus agile, le Logrann l'avait asticoté sur sa lenteur et, Deïal l'aurait juré, avait choisi un chemin tortueux et accidenté, voire impraticable par endroits, pour avoir le plaisir de le voir trébucher. S'il avait compté sur son épuisement, le Logrann en serait pour ses frais ; les mystiques l'abreuyaient de Sakt depuis son entrée dans la forêt et il ne s'était jamais senti aussi puissant.

L'ivresse du Sakt. À plusieurs reprises, il avait dû se contenir pour ne pas pulvériser ou brûler les obstacles naturels qui se dressaient sur sa route, aussi majestueux soient-ils, tels ces chênes siamois plusieurs fois centenaires dont les racines emmêlées l'avaient ralenti plusieurs minutes.

Perché sur un bloc de basalte, le Logrann l'attendait tranquillement.

— Tu as une sale tête, petit Sadourak, on dirait qu'elle va éclater. Je t'ai prévenu, pas de ton fichu Sakt ici. Contiens-toi.

— Sinon ? demanda Deïal dont le rictus était bien plus féroce en cet instant que celui du mi-loup.

Celui-ci le regarda sans ciller puis se leva et s'étira.

— Allons, tu es venu pour voir le seigneur Grond et je ne voudrais pas te décevoir, dit-il.

Avec leur longue gueule, il était difficile de dire si un Logrann riait ou non, mais Deïal restait persuadé que l'autre s'amusait à l'exciter.

Pour la première fois, il prêta attention au panorama qui s'offrait à lui de ce côté de la forêt. Ils étaient au pied d'une pierrée gigantesque qui dévalait depuis la crête, tel un fleuve noir et immobile. Penchés sur la forteresse en forme de cube, les deux pics semblaient aussi lisses que du verre et, la noirceur sans nuance de la roche faussant les perspectives, il était difficile d'appréhender leur taille réelle.

Sur les traces du Logrann, il amorça la montée dans ce lit de pierres qui se dérobaient

à chacun de ses pas. Pour ne pas tomber, il essaya dans un premier temps d'avancer face à la pente, martelant le sol avec force, mais le terrain instable glissait sous ses pieds et lui faisait perdre l'équilibre. Il se résolut à zigzaguer dans la pierre, se servant de sa masse pour tasser les pierres et se tracer un sentier rudimentaire.

Après un nombre incalculable de chutes humiliantes qu'accompagnaient toujours les sarcasmes de son guide, il s'arrêta. Ils étaient à mi-pente, dans le creux d'une cuvette aveugle. Pas un souffle de vent et l'astre flamboyant chauffant indifféremment la roche, son armure et son crâne. Deïal, alimenté par les mystiques qui nourrissaient son armure à l'en faire dégueuler, n'avait qu'une envie : exploser.

— *Arrêtez*, demanda-t-il aux mystiques en reprenant le contrôle sur lui-même. *C'est plus qu'assez.*

Pour se calmer, il tourna le dos à la pierre et au Logrann, et s'évertua à chercher des yeux un peu de cette nature apaisante, un peu de couleur et de mouvement. Mais il ne trouva qu'un ciel affreusement pâle et du noir partout autour de lui.

— *Es-tu proche de l'entité Grond ?* l'interrogea un mystique.

— Je vous avertirai ! cria-t-il excédé.

Les poings serrés, il reprit sa marche difficile. Plus haut, le Logrann blanc patientait à l'ombre d'une grosse pierre plate, observant avec attention cet humain qui malgré le poids de son armure n'éprouvait nulle fatigue. Des souvenirs rejaillirent du plus profond de sa conscience animale sous la forme d'un feu blanc qui dévorait les pauvres créatures créées par le vent lunaire. Les hommes en armure de fer à la force incroyable qui menaient les humains avaient massacré des milliers d'entre eux. Il n'avait dû sa survie qu'à la chance d'avoir aussi été un loup avant d'être un humain. Et pas n'importe quel loup.

— Alors, petit Sadourak, on parle tout seul ? dit-il avant de reprendre la lente ascension.

Deïal ne releva pas et, sans quitter des yeux le mi-loup, se contenta de saisir une pierre qu'il réduisit en poudre. Sans se retourner, le Logrann blanc haussa les épaules et, la tête rejetée en arrière, poussa un court hurlement de défi.

Camerune était passé de l'autre côté de la corne ouest quand ils approchèrent de la ligne de crête et de la forteresse dont il pouvait à présent voir les détails : constituée de blocs colossaux, ses arêtes rongées par les ans, sa masse aux dimensions inquiétantes semblait défier quiconque d'entrer.

Un vent frais les accueillit quand ils rejoignirent un étroit chemin qui courait sur la crête. De là, Deïal aurait pu embrasser l'île entièrement, prendre conscience du triple contraste entre cette mer étincelante des derniers rayons solaires, la forêt aux teintes mouvantes et la roche volcanique, mais une seule chose retenait son attention : l'ouverture dans le cube noir devant laquelle se tenait le mi-loup.

Malgré ses protestations, les mystiques en contemplation persistaient à gaver son armure, lui imposant des efforts considérables pour contenir le Sakt. En réponse à cette surcharge d'énergie, le fer-prié avait plongé ses racines plus profondément dans sa chair.

Très vite – son cerveau saturé par la souffrance et l'énergie sacrée –, il avait été incapable de réfléchir correctement et, l'esprit embrouillé et sous pression, s'était contenté des explications du Saktar Mojin : « Nous te préparons ». Sa seule satisfaction avait été de voir le Logrann esquiver un mouvement de recul quand il l'avait vu approcher, le visage convulsé de douleur.

— Le seigneur Grond va te recevoir. Écoute-le, lui conseilla le Logrann qui, en dépit de sa peur, le gratifia d'un petit coup de griffe sur le plastron quand il fut assez proche.

Au prix d'un effort de volonté considérable, Deïal parvint à résister à l'envie d'embraser cette gueule insolente. Et de détruire cette forteresse. Il s'en sentait capable.

Un mystique le rappela à l'ordre :

— *Attends d'être devant l'entité Grond.*

Précédé du Logrann blanc, il franchit le seuil, large comme l'entrée d'un château, et s'engouffra dans un couloir taillé pour un être gigantesque. Mais Deïal ne voyait plus rien que ce dos aux poils serrés et blancs qui le devançait et le conduisait à son seigneur. Ni les plaques d'ambre qui jetaient une clarté orangée, ni ces marches plus petites taillées dans l'escalier monumental qu'ils empruntaient n'attirèrent son attention. Seulement ce dos qu'il haïssait de plus en plus, cette tache blanche de plus en plus floue.

La soudaine apparition d'une étoile clignotante au-dessus de lui et l'air frais qui envahit ses poumons lui apprirent qu'il était de nouveau à l'extérieur. Plus exactement, il était dans une vaste cour à ciel ouvert. Au fond, se tenait une masse qu'il identifia sans mal : Grond.

Repoussant les trop nombreuses pensées qui bruissaient dans son esprit et essayaient vainement de lui communiquer un message, il tituba vers cette silhouette énorme à moitié mangée par l'ombre. Il n'y avait plus aucune trace du Logrann blanc. Il était seul avec cet être dont le corps formidable avait accueilli deux Immortels : Shadrya Fêl et Oboss, l'ennemi des hommes. Marqué par les affres de la transformation, il avait l'apparence d'un vieil ours, aussi haut et massif qu'une tour. Ses pattes griffues qui ressemblaient vaguement à des mains auraient pu facilement balayer dix cavaliers, mais Deïal ne ressentait aucune menace. Au contraire. Une douce et grave mélodie jaillissait des mâchoires fantastiques de la créature tandis qu'elle balançait lentement sa tête de gauche à droite, l'iris de ses yeux purulents rivés à Deïal. Des plaques de peau malade grêlaient sa fourrure grise.

La pensée du Saktar Mojin fit irruption avec la violence d'une bourrasque :

— *Es-tu devant Grond ?*

Il acquiesça mentalement et de nouveau, la souffrance provoquée par le Sakt accumulé dans son armure l'emporta. Les runes avaient recommencé à saigner et il pouvait les entendre grésiller. Il fallait que ça cesse.

— *Alors tue-le !* ordonna le Saktar.

Il y avait comme un regret dans cette dernière pensée. C'est alors qu'il réalisa combien étaient nombreux les mystiques qui canalisaient l'énergie depuis le vide jusqu'à son corps. Pourquoi ?

— Ils vont nous éliminer, répondit simplement l'être qui se tenait en face de lui.

Grond n'avait toujours pas bougé comme indifférent au danger ; il semblait attendre

quelque chose. Deïal hurla et son cri fut emporté par un flot de Sakt jaillissant de sa bouche. Par-delà la douleur, il visualisa les mystiques en lévitation dans leur bulle de pensée, leur esprit projeté à la frontière de la Création et puisant dans le vide des quantités inhumaines de Sakt qu'il canalisait dans le fer-prié de son armure. Dans la Forteresse Grise, on avait coutume de dire que le fer est aveugle. Il comprenait enfin pourquoi. Les chevaliers Sadouraks, s'ils étaient les bras, étaient aussi et surtout les yeux de l'ordre. Le Bachar avait pris la décision de le sacrifier et ce qui comptait à présent, c'est qu'assez de fer-prié soit à proximité de leur ennemi. L'armure était un catalyseur et le chevalier un simple porteur.

— Tu peux lutter. Repousse-les.

C'était encore la voix de Grond, calme et posée qui retentissait avec force dans la cour.

Incapable de contenir plus longtemps l'énergie sacrée, Deïal était tombé à genoux, les bras écartelés par le Sakt et le visage comme un masque aux trous percés de lances de feu blanc, et pourtant, il entendit encore la voix de Grond, roulant avec la force d'une vague immense :

— Ferme les yeux et vois.

Prisonnier de ce corps qu'il imaginait ne plus être qu'une forme indistincte et luminescente dont s'échappaient des torrents d'énergie, il contracta son esprit en une boule et essaya de repousser les assauts des mystiques. Fugitivement, il vit son corps de l'intérieur, où fulguraient de fines traînées de Sakt et qu'enfermaient les plaques de fer-prié. Puis, il découvrit la source : une colonne tumultueuse et immatérielle qui tombait du ciel, comme un cordon ombilical monstrueux qui aurait relié directement son armure au vide. Cette vision lui évoqua son épée Ifral et ce qu'en avait dit le Bachar : « En réalité, tu ne te rends pas compte de ce que tu fais vraiment et des dangers qu'encourt la Création quand tu t'y emploies ».

Avec le peu de force qui lui restait, il banda sa volonté et tenta de résister, se concentrant sur la base de la colonne invisible. Au début il ne sentit rien, puis son esprit entra en contact avec la source du pouvoir ; ce fut comme de plonger dans une eau glacée, comme quand, enfant, il avait contacté le vide pour la première fois. Désorienté, il vit le monde autour de lui se modifier ou plus exactement s'épandre en une myriade de points. Tout au bout du cordon, il perçut le vide immuable et les enveloppes éthérées des mystiques en contemplation qui étaient en train de le tuer. Instinctivement, il bloqua la source.

Un « Non ! » affolé éclata dans son cerveau, accompagné d'autres pensées plus primaires, allant de la terreur à la rage, et, subitement, il retrouva l'usage de son corps et le trouva lourd, très lourd, trop lourd. Il s'écroula comme une masse, face contre terre, les dernières réserves de Sakt se répandant sur les dalles de basalte. La dernière chose qu'il vit fut le seigneur de Bracellanne qui, gravement brûlé à la gueule, se dandinait sur trois pattes vers lui.

Avant que le néant ne l'aspire, il entendit la voix rauque du Logrann :

— À nous deux.

Peut-être avait-il commis une erreur.

La salle de l'ordre, comme toutes les salles de la Forteresse Grise était vaste et nue. Une large baie de résine transparente donnait une rare occasion à la lumière du jour d'investir la forteresse.

Le Bachar Hyass observait distraitemment la mer qui les séparait du continent. Les vagues écumantes élaboussaient les nuages pesants et lourds. Le ciel dardait ses flèches de foudre sur les flots bouleversés. Le verre résineux isolant donnait au spectacle un caractère irréel. L'air et l'eau se livraient bataille sans bruit. Si le temps n'avait pas été à l'orage, il aurait pu distinguer le port de Lianss.

Il sentait la force inquisitrice des deux maîtres s'agripper à son dos ; il ne s'était pas retourné à leur arrivée, laissant leur silence s'imprégner du sien. Le combat de Deïal contre Grond, plutôt son sacrifice – décidé par eux – n'avait pas donné les résultats escomptés ; le seigneur de Bracellanne avait survécu et rien n'affirmait que le jeune chevalier fût mort. C'était un échec total. Lui, le Bachar de l'ordre Sadourak avait failli par deux fois. Il avait engagé les forces de la Forteresse dans une bataille qui n'était pas la leur et il l'avait perdue. Le jeune Deïal n'aurait jamais dû quitter ces murs ; ses pouvoirs étaient impurs et il fallait au plus vite l'empêcher de toucher ainsi à la Création. Les derniers temps, il s'était pris à croire qu'Oboss avait peut-être choisi Deïal pour s'y incarner. Idée stupide. Pas un Sadourak. Plus simplement, lui, le garant de l'ordre, avait cédé à l'inaction tout comme le conseillait le Far Mehal qui s'agitait derrière lui. D'après le témoignage du Saktar qui avait réchappé de justesse au combat, c'est Deïal qui avait éliminé les six mystiques, retrouvés carbonisés dans les bulles de pensée. S'il était vivant, il fallait s'occuper de cette aberration.

Le Bachar Hyass abandonna les éléments à regret et, se retournant, décida qu'il était temps de prendre certaines décisions.

Engoncé dans son armure, Far Mehal se tenait bien droit face à lui, son visage solide ravagé par la surabondance de Sakt dans son organisme. Saktar Mojin, enveloppé dans sa robe de laine flottante paraissait à chaque fois plus vieux ; la contemplation du vide avait rongé sa vie. Deux jeunes mystiques soutenaient son corps épuisé par le combat qu'il avait mené et qui avait failli le tuer. Hyass prit la parole.

— L'incarnation Grond a survécu et rien ne prouve que Deïal soit mort.

Hyass surprit un éclair dans les yeux de Mojin. Mehal s'emporta.

— Il faut les anéantir ! Que le roi Caldric lève une armée, envoyons nos chevaliers ! Dépeçons Mogranne, pelons cette maudite forêt, éliminons le traître Deïal et crevons cette ignoble carcasse de Grond !

Hyass l'interrompit brutalement.

— Silence Far Mehal, rappelez-vous qui vous êtes et où vous êtes ! Vous devriez avoir appris à contrôler le Sakt. Vous êtes le Far et, un jour, vous me remplacerez.

Mehal s'avança, le visage cramoisi et contracté.

— Mais c'est un seigneur inhumain. Par l'Innomé, allons-nous nous abaisser devant des demi-hommes, un Immortel et une ancienne incarnation d'Oboss ? Auriez-vous peur, Bachar Hyass ? Le Far avait soigneusement détaché les derniers mots.

Les deux aides de Mojin ne bronchaient pas, le visage dénué d'expression. Ils retenaient leur maître qui avait commencé à léviter et qui, inconsciemment, essayait de gagner le vide. Hyass laissa en suspens l'impertinente question et se fit apaisant.

— Far Mehal, réfléchissez un peu. Caldric est fou. Une conspiration menace de le renverser. Atte...

Le maître des chevaliers le coupa, crachant et vociférant.

— Et bien aidons-les à abattre ce roi sénile !

Hyass fit un pas en avant, menaçant du doigt Far Mehal.

— Cessez d'aboyer comme un chien, Far et écoutez !

Son armure se contracta, des ombres blanches s'amassèrent autour de ses yeux. Mehal recula, blême. Il se laissa tomber sur ses deux genoux, le fer heurtant brutalement la pierre grise, menton sur la poitrine. Il s'excusa.

— Bachar, je vous prie de me pardonner. Le chagrin m'égare.

Tous savaient la profonde amitié qui liait Mehal à l'une des victimes de Deïal, un mystique du nom d'Erhiln. Mais il était allé trop loin.

Hyass croisa les bras et reprit d'un ton cassant.

— Nous regrettons tous amèrement la disparition des six mystiques. Mais notre ordre a d'autres tâches que d'intervenir dans les affaires purement humaines. J'ai commis une erreur en voulant tuer Grond et nous aurions dû nous occuper nous-mêmes de Deïal. Le prix en vies humaines a été trop élevé. Je vais vous rafraîchir la mémoire avec quelques chiffres. L'ordre ne compte plus que vingt chevaliers, quinze ici et cinq autres dans les Mille Couronnes. Nous n'avons qu'un seul véritable ennemi, et c'est le Dissimulateur. La prochaine incarnation d'Oboss, nous la combattons avec toutes nos forces. Quant à Deïal, il a trahi en refusant son sacrifice et nous nous occuperons de lui. S'il est encore en vie. Redressez-vous, Far Mehal, ordonna sèchement Hyass. A-t-on des nouvelles du recruteur ?

— Oui, il a repéré une gamine et s'en occupe, répondit-il, rassuré par le tour normal qu'avait repris la discussion.

— Bien. Ce sera tout, Far Mehal.

Le maître Sadourak hésita puis, soulagé, se dirigea vers la porte. Il tapa avec son gantelet sur sa surface dure et polie. Le garde en faction – un simple soldat – lui ouvrit. Il sortit précipitamment. Hyass attendit que la porte se referme pour s'adresser au vieux Saktar.

— Vous voulez me dire quelque chose, Saktar Mojin ?

Les yeux du vieux mystique avaient pris une teinte blanchâtre. Sa peau lisse et translucide brillait, comme éclairée de l'intérieur. Hyass fit un geste aux deux aides. Le plus jeune chuchota à l'oreille du maître. Le Saktar Mojin abandonna partiellement le

vide, ses yeux délavés étaient deux portes entrouvertes sur le domaine de l'Innomé. Hyass répéta sa question :

— Qu'avez-vous à me dire, Saktar Mojin ?

Un filet de voix franchit doucement les lèvres fines du Saktar.

— J'ai moi-même fait une erreur. Deïal est bel et bien mort ou plus précisément, le chevalier que nous connaissions et que nous avons formé n'existe plus. Son armure n'existe plus.

Hyass tressaillit. Il repensa à Angandir et aux Sadouraks qui avaient désobéi.

— Maintenant nous l'avons perdu. Il n'y avait nul ressentiment dans les paroles du Saktar. Mojin poursuivit, rêveur : Il possède un grand pouvoir et Grond le savait. Je ne suis même pas certain que ses buts soient si différents des nôtres. Mais vous êtes le Bachar et, dans l'ordre Sadourak, le fer a toujours prédominé sur la pensée ; c'est ainsi.

La mâchoire du Bachar se crispa mais par respect pour le Saktar, il ne releva pas.

— Les événements se bousculent et ce ne peut être le fruit du hasard. Mojin hocha la tête et poursuivit de sa voix égale : La mystérieuse maladie de Caldric. Le meurtre de sa fille Trienne par les assassins de l'arbre-ancêtre Irssal. La guerre qui menace d'emporter le royaume des Mille Couronnes. Notre ordre qui s'en retrouve affaibli. Le court réveil de l'Immortel Sakrajka... Hyass s'approcha ; le monologue était devenu inaudible. L'Étoile de Gonoth qui étend son ombre sur les Mille Couronnes. Des preuves de sa présence mais également des leurres pour nous égarer, Bachar. Oboss au visage caché se terre parmi les hommes et nous, nous ne le voyons pas. Vous avez raison, Bachar, voilà notre véritable but.

Le regard de Mojin retrouva son humanité, ses pieds touchèrent terre, il grimaça.

— Oboss ne s'est peut-être pas incarné, objecta Hyass.

— Peut-être, peut-être..., hésita Mojin. Il me faut retourner dans les salles de la pensée, Hyass, mon corps me fatigue, annonça Mojin. Cela me coûte de venir vous parler. Je ne vous reproche rien, Bachar. Six mystiques Sadouraks ont rejoint le vide. Dix de plus n'auraient pas suffi. Vous l'avez dit au Far Mehal, nous devons nous concentrer sur le véritable ennemi.

Les traits du Bachar se figèrent.

— Saktar..., commença-t-il.

La pensée affûtée de Mojin envahit son esprit aussi facilement que s'il avait été un enfant.

— *Reprenez-vous, Bachar. Je ne suis pas Far Mehal. Votre obstination nous a coûté notre plus belle recrue depuis des siècles. Vous ne comprenez pas le Sakt comme nous, les mystiques, le comprenons. Ou comme lui le comprendra. Je ne vous en tiendrai pas rigueur. Je ne vous laisserai pas non plus abandonner votre commandement à la prochaine assemblée des maîtres. Je crois en vous, Bachar.*

Les deux mystiques obéissant à un ordre invisible soulevèrent le Saktar et se dirigèrent vers la porte qui s'ouvrit sans qu'ils aient à frapper. Hyass prit sur lui et ravala sa colère. Il resta là jusqu'à ce que la nuit tombe avec la désagréable sensation d'avoir échoué.

Skalgann travaillait sous les ordres de son seigneur dans la salle médicinale du château sombre. La pièce, comme toutes celles de la demeure, était à l'échelle de Grond, c'est-à-dire gigantesque. Mais, contrairement aux autres, une végétation luxuriante et variée avait recouvert la roche basaltique et nue. L'air y était humide, presque étouffant, et chargé d'odeurs entêtantes.

L'humain Deïal était allongé sur un lit de mousse spongieuse qui poussait sur la grande table au centre ; le Logrann blanc avait fait absorber au Sadourak un breuvage anesthésiant et nourrissant à base d'herbe-lien. En retrait, Grond, blessé, psalmodiait doucement pour apaiser ses douleurs et celles de l'humain. Le temps pressait. La Forteresse Grise avait perdu ce combat mais tant que le fer sadourak était présent sur l'île, ils risquaient tous leur vie. Si les mystiques retrouvaient la trace du métal, ils s'y accrocheraient telles des sangsues et alors... L'humain était trop affaibli pour réitérer son exploit.

Le Logrann blanc avait commencé par découper l'armure longitudinalement en traçant, à l'aide de son couteau, de longs traits du cou à la pointe des pieds, puis par le travers, afin d'obtenir un quadrillage régulier. À présent, il écartait les bords délicatement et décollait les bandes de métal collées à la chair. La dague courbe en os de baleine fendait aisément le fer-prié ; Grond lui-même avait gravé les runes sur sa surface laiteuse. Jamais il n'avait vu un acier aussi souple et aussi dur, y compris lorsqu'il n'était encore qu'un humain. C'était comme une seconde peau greffée sur la première.

Peu à peu, le gris de l'armure laissait la place à un rouge vif et sanguinolent. Skalgann avait déjà écorché des captifs pour le plaisir de les voir souffrir. Il avait aussi chassé et dépouillé de nombreux gibiers de leurs précieuses peaux, mais dans les deux cas, la victime était soit déjà morte soit vouée à l'être. Cet inachevé-là devait vivre. Pourquoi, il ne savait pas, mais c'était un ordre de Grond. Une hémorragie se déclencha quand il ôta un bout de métal profondément enraciné dans la cuisse.

— Par la Racine !

Sans se soucier du sang qui giclait sur sa fourrure blanche, il plongeait son pouce dans l'artère pour endiguer l'hémorragie. La mélodie derrière lui s'intensifia et il sentit les tissus élastiques se refermer autour de son doigt ; il y eut un petit bruit de succion quand il le dégagea.

— Concentre-toi, dit Grond.

Refoulant un geste d'humeur, Skalgann se remit au travail et, par vengeance, s'attaqua à l'aîne et à cette partie sensible pour tous les mâles : le pubis. Mais son bonheur fut de courte durée, un bout de métal avait remplacé les attributs sexuels de l'humain. Ces Sadouraks étaient fous, pensa-t-il en nettoyant la dague sur le lit de mousse.

L'opération prit tout le reste de la nuit. La lame maniée avec dextérité fouilla, coupa, trancha, isola et il ne resta plus à l'aube qu'une masse charcutée dont seul le visage permettait de dire qu'il était humain. Deïal vivrait. Skalgann émit un grognement de

plaisir. Restait la tête.

— Là aussi ? demanda-t-il, une trace d'envie dans la voix.

Sans cesser son incantation, Grond se rapprocha et étudia un instant Deïal de ses yeux aveugles. Une partie de son épaule droite manquait, emportée par le feu vorace et sa patte, désarticulée, pendait sans force. Grond répondit d'une voix lasse et caverneuse.

— Oui, il ne doit rien rester de l'héritage sadourak. Et ensuite tu iras jeter à la mer le métal maudit.

Les poils du Logrann blanc se hérissèrent à cette idée.

— Peut-être est-ce mieux que j'y aille maintenant, dit-il en levant les yeux vers Grond.

— Non, mes forces s'épuisent. Je ne pourrai tenir longtemps et je dois être sûr qu'il vivra.

En maugréant, Skalgann se hâta vers les étagères masquées par des rideaux de lierre, se saisit de deux récipients en terre cuite et revint à la table. Avec précaution, il graissa les organes visibles avec une mixture grumeleuse puis enduisit toute la surface supérieure du corps avec un baume aux vertus cicatrisantes. Il répéta l'opération après l'avoir retourné sur le ventre, en profitant pour remplacer la mousse imbibée de sang et d'humeurs diverses. Le chant s'amplifia quand le Logrann blanc passa l'une de ses pattes sur le front du Sadourak.

— J'ai toujours rêvé de faire ça, articula-t-il du bout des babines.

Tenant fermement la nuque de l'humain, il scalpa en profondeur l'inachevé pour le débarrasser de ses tatouages. Celui-ci remua un peu quand la lame passa sur l'os.

Une fois le crâne débarrassé des runes, il étala à nouveau le second baume sur les plaies. Vidé, Skalgann contempla son travail : du corps, seuls le nez, les oreilles, les yeux et le cou avaient été épargnés par la dague du Logrann et n'étaient pas recouverts d'une pâte brune. Cela donnait à l'humain un air d'animal de laboratoire.

— Je vais méditer et me reposer, annonça le seigneur Grond qui avait cessé sa litanie. Retombant lourdement sur sa patte valide et sans plus attendre, il quitta la pièce en claudiquant.

— Et c'est ça qui va nous sauver ? Il n'a pas plus de force qu'un nouveau-né sans son armure. Et nous sauver de quoi, au fait ? cria Skalgann à moitié pour lui, à moitié pour son seigneur.

— Ne tarde pas, fut la seule réponse qui résonna dans les couloirs de la forteresse sombre.

Obéissant, il s'empressa d'emporter deux des huit seaux contenant le fer. Bientôt, des poissons sadouraks sillonnaient les mers d'Ern et sèmeraient la terreur. L'idée le fit sourire. Et s'il leur prenait l'envie de mettre le feu à la mer, grand bien leur fasse ; les Logranns détestaient l'eau.

Après un dernier jappement, il sortit lui aussi.

Deïal se réveilla avec l'impression que sa peau brûlait. Difficilement, il ouvrit les yeux

et découvrit des lianes au-dessus de lui. Pourquoi était-il dans une forêt ? Instinctivement, sa main alla à la rencontre de son front. Affaibli, et l'esprit confus, il ne comprit pas tout de suite ce qui avait changé. Au prix d'un effort considérable, il se redressa. Ce n'était pas une forêt mais une pièce de grande dimension où croissaient des plantes de toutes sortes. Derrière les fleurs, les lierres et autres moisissures, il reconnut la roche noire. C'est alors qu'il vit ses jambes nues et horriblement mutilées ; il mit quelques instants à comprendre ce que cela signifiait : on lui avait arraché son armure. Pris d'un vertige, il se laissa aller en arrière et ferma les yeux. De nouveau, ses mains explorèrent son corps, caressèrent son torse, ses bras, son visage. On avait bel et bien arraché le fer-prié. Il n'était plus un Sadourak.

Chapitre 20 : Baldir

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Petite Angande. Arabesque.

Les armées du haut-roi ont commencé à se rassembler à l'ouest afin de sécuriser la frontière avec l'ancien royaume de Brann. Des troupes supplémentaires ont été acheminées vers la forteresse de Bogrd qui contrôle les voies d'accès au sud. Malgré la folie du haut-roi, le Nord compte bien se défendre contre les princes rebelles.

Les rayons dorés de Camerune transperçaient les larges vitraux blancs orientés à l'ouest et venaient frapper l'interminable tapis de la galerie que remontait Baldir de sa démarche hachée. Par jeu, et sa petite taille aidant, il évitait les zones de lumière en rasant les murs de granit vert. Habillé tel un prince – il avait obtenu du haut-roi qu'il n'ait pas à porter l'habit de bouffon – et l'estomac plein, il abordait cette nouvelle journée avec excitation.

Jouissant d'un statut particulier auprès de Caldric, Baldir s'était tout d'abord installé dans les appartements réservés aux hauts dignitaires du royaume. Les vastes pièces en enfilade aux murs drapés de riches tentures, ces lits moelleux et ces fauteuils confortables, voilà ce qu'il aimait. Les serviteurs, quand il en trouvait, obéissaient à tous ses caprices, lui apportaient les mets les plus rares dans des plats d'or ou d'argent merveilleusement ouvragés. Et s'il le désirait, des servantes bien dodues le rejoignaient dans son bain l'après-midi. Mais surtout, Baldir avait flâné dans le palais, utilisant le réseau complexe et très étendu de passages secrets dont il avait essayé de dresser mentalement les plans.

Il aurait pu continuer ainsi si la folie du haut-roi ne s'était faite aussi envahissante ; la toute première nuit, Caldric était venu surprendre Baldir dans son lit pour lui demander où il en était dans ses recherches. L'irruption de cet homme décharné dans sa chambre l'avait effrayé, surtout ce cri de rapace que Caldric avait poussé en se jetant sur lui. Couvert d'une sueur aux relents âcres, il s'était collé à lui, bafouillant des menaces incompréhensibles qui ne lui étaient pas adressées, avant de le supplier de l'aider et d'éclater en sanglots. Ensuite, le monarque épuisé s'était blotti au pied de l'édredon, une main emprisonnant la sienne, et s'était endormi sous le regard protecteur de Monge. Le garde du corps était resté debout à côté du lit.

À peine assoupi, des cauchemars horribles avaient tourmenté le vieux monarque. À maintes reprises, il s'était réveillé en sursaut, se griffant, s'arrachant les cheveux et

hurlant jusqu'à en devenir aphone, les yeux exorbités. C'est Monge qui l'avait calmé en le serrant maladroitement dans ses bras couverts de mailles. Une vision insupportable. Discrètement, Baldir s'était éclipsé. Désormais, il avait pris la liberté de ne plus dormir au même endroit, il se cachait même, car le haut-roi hantait le palais toute la nuit dans l'espoir de découvrir où il se terrait.

Mais ces crises avaient été stimulantes et deux jours après, il s'était mis à explorer la forteresse avec plus d'enthousiasme, plus de méthode, n'hésitant pas à recourir à la magie. D'ailleurs, il avait établi un petit rituel : il précédait chacun de ses sortilèges d'un « tant pis pour Tantrelou ». Après tout, le vieux sorcier l'avait abandonné.

Baldir aimait sentir la poudre glisser le long de ses doigts, parler l'ancienne langue des puissants seigneurs inhumains, voir l'environnement se transformer sous sa seule volonté.

Ne s'agissant plus de simples tours, un laboratoire était devenu rapidement nécessaire ; par précaution, il l'avait installé dans une chambre secrète difficilement accessible. Sans discuter, Nanss – le commandant de la garde du haut-roi – lui avait obtenu toutes les composantes matérielles qu'il avait demandées et que Baldir s'évertuait aussitôt à transformer en poudres colorées. Ses connaissances alchimiques s'étaient avérées limitées – à Osseroth, il n'avait pas l'habitude d'user de la magie des poudres – et certaines substances lui avaient donné beaucoup de mal. Les liquides par exemple. Mais cela l'amusait.

L'autre partie de son temps était occupée par ses recherches à sonder coins et recoins. Il avait consenti à livrer son rapport à Caldric tous les jours à l'aube ; en dehors de ce moment, Baldir avait obtenu une certaine tranquillité.

Le palais était un monde à part, surtout depuis que le haut-roi avait ordonné d'expulser la plupart de ses occupants. On y éprouvait un sentiment d'isolement absolu. Ses seuls contacts avec l'extérieur se limitaient aux serviteurs et aux gardes, cloîtrés dans la partie basse, ainsi qu'à Asurbias.

Finalement, Baldir avait sympathisé avec le conseiller. Certains soirs, ils buvaient ensemble des heures durant, discutant des événements qui secouaient le royaume. Le règne de Caldric vacillait. La fille du haut-roi avait été retrouvée à moitié dévorée près d'un bois, le corps coupé en deux, et les nouvelles du Sud n'étaient pas bonnes. Les otages ne suffiraient pas à retenir les armées du Lion de Brann et personne ne pouvait dire avec exactitude quels autres princes le suivraient. Asurbias savait pour la maladie du haut-roi, il y avait fait allusion lors d'une de leurs rares beuveries. Mais ils n'abordaient jamais franchement le sujet.

Une seule fois, le conseiller avait eu ce mot peu rassurant : « N'oublie pas que l'ordre Sadourak a en permanence l'un de ses chevaliers dans la capitale », avait-il dit avant que Baldir ne quitte ses appartements.

Baldir frissonna à l'idée qu'un Sadourak puisse être si près. Mais pourquoi s'intéresseraient-ils à un bouffon, serait-il un peu magicien ? Il se rassura en pensant que le haut-roi protégerait son bouffon si précieux.

Pour une fois, la rencontre matinale avec Caldric le réjouissait. La folie du haut-roi n'était peut-être pas qu'une chimère ; cette nuit, il avait découvert un passage muré dans la paroi d'un tunnel qui courait sous les caves. *L'Œil de Froz* qu'il avait invoqué lui avait permis de voir que le boyau continuait de l'autre côté. Aucun mécanisme d'ouverture.

Les joints n'avaient rien révélé. Ce qui était bien plus surprenant, c'était cette protection magique qui avait été inscrite en filigrane dans la pierre du centre. Un mage avait protégé cet endroit de toute intrusion.

L'excitation lui fit oublier sa longue veille et il pressa son pas chaloupé.

Caldric l'attendait dans l'allée des rois, près des jardins supérieurs. Les statues en bronze de ses prédécesseurs étaient alignées face aux arcades donnant sur les cours boisées où des rangées de pommiers avaient été respectueusement plantées sous leurs yeux de métal. Les noms des hauts-rois étaient gravés sur leurs socles. L'énorme Volgandir, le bel Hondric, le jeune Dessindir..., ils étaient tous là, regardant la pommeraie où ils avaient passé leur enfance et où jouait leur descendance. Angandir, au centre, était l'objet de toute la dévotion de Caldric qui se lovait contre son ancêtre tout en lui susurrant des mots inaudibles entrecoupés de baisers ridicules. Sa chemise de nuit couverte de taches dégradantes flottait à demi ouverte sur sa maigre silhouette. Monge, dans son haubert démaillé, se tenait impassible à ses côtés, sa brutalité toute dévouée à son seigneur. Deux gardes attendaient quelques mètres plus loin, mal à l'aise. Dans une grande cage en argent au fond des jardins, des rossignols s'agitaient sur leurs perchoirs en pépiant timidement. L'arrivée de Baldir arracha le roi à son monologue. Il s'élança vers son bouffon et après deux enjambées nerveuses, l'agrippa aux épaules de ses mains osseuses.

— Ah ! Mon bon Baldir, quelles sont les nouvelles ? Non, non, allons plus loin, même Monge ne doit rien savoir et encore moins ces idiots de gardes. Si je n'avais besoin de leurs oreilles, je les ferais couper.

Le roi, à genoux, avait collé son visage contre celui de Baldir, il caressait sa bosse amoureusement, il gloussait.

— Hi, hi. Je vois à ton regard que tu as de bonnes nouvelles, viens par ici, sous les pommiers. Hi, hi.

Caldric, toujours agenouillé, l'entraîna à sa suite, vers un arbre vigoureux.

— Combien de pommes ai-je pu croquer à l'ombre de cet arbre, que d'années depuis ! Alors bouffon, tu as trouvé ? Il raffermir sa prise sur les épaules de Baldir. Ils étaient front contre front.

Las de cette proximité gênante, Baldir le repoussa, peut-être plus violemment qu'il ne l'aurait voulu. Le roi partit en arrière et tomba sur les fesses, les jambes écartées, le haut du corps soutenu par ses deux bras tendus derrière son dos. Il riait bêtement sans comprendre. Monge avança la main sur la garde de son épée et fit un pas vers eux.

— Excusez-moi, monseigneur, mais j'ai besoin de respirer ; si vous voulez que je vous aide, laissez-moi un peu d'air et épargnez-moi votre haleine dégoûtante.

Voyant qu'il était peut-être allé trop loin, il s'empressa d'ajouter :

— Vos jérémiades ne sont pas dignes de vous, ni cette façon de vous frotter à moi, votre bouffon.

Discrètement, et observant du coin de l'œil Monge qui s'approchait l'épée au clair, ses doigts caressèrent un cordon dans l'une de ses manches. Caldric se mit à rire et à sangloter en même temps.

— Non, Monge, ne le tue pas, il a raison.

Monge stoppa net.

— Mon bon bouffon, pardonne-moi.

Caldric se rapprocha à quatre pattes de Baldir. Celui-ci le toisait furieusement. Le monarque s'arrêta, le bras tendu.

— Allez, dis-moi que tu as trouvé et je serai le plus gentil des rois, allez, mon bon Baldir, je t'en supplie.

Baldir secoua la tête, dégoûté mais résigné.

— Vous devriez vous reprendre, monseigneur et prendre soin de votre personne.

S'il avait remarqué qu'en quelques jours, il avait pris un certain ascendant sur le haut-roi et pouvait se permettre certaines familiarités, il n'avait pas non plus oublié le sort qui avait été réservé aux otages et aux conseillers. Il aurait pu fuir mais quelque chose le retenait.

— J'ai trouvé un passage cette nuit, lâcha Baldir.

Le roi émit un petit cri de contentement.

— Je pense qu'un sortilège est scellé dans la pierre qui l'obstrue. Quelque chose de très dangereux que je ne peux identifier ni même ôter sans quelques risques.

Le roi se redressa, inquiet.

— Mais que faut-il faire, alors ?

— Si je pouvais avoir quelques maçons habiles... des hommes dévoués... qui ne rechigneraient pas à affronter certains dangers...

— Ils sont à toi, tous. Le commandant Nanss en trouvera autant que tu en voudras.

— Trois suffiront, votre altesse.

Caldric, minaudant, fit un pas en avant, la main cherchant la joue de Baldir, une larme coulant sur la sienne.

— Tu vois, rien ne te sera refusé, mon bon bouffon. Baldir se déroba, masquant à peine son mépris. La mine changeante de Caldric affecta une vive terreur. Mais fais vite, bouffon, mes nuits sont de plus en plus insupportables. Il nous faut trouver cette ignominie qui nous nargue dans le tréfonds de mon palais.

Baldir s'écarta.

— Alors, je vais me reposer, messire. Si les artisans sont dans les caves royales en début d'après-midi, ce sera bien. Il s'éloigna. Et prenez un bain, majesté, cela vous... détendra, lança-t-il avant de disparaître.

Caldric hochait la tête rapidement, acquiesçant comme un enfant désireux de plaire.

— Oui, oui, mon bon bouffon, je me laverai, oui, oui, tu peux compter sur moi.

Cette partie des caves était réservée à la conservation des vins. La température y était fraîche. Nul bruit ne venait troubler le repos bonifiant des alcools. Le plafond voûté et bas forçait les plus grands à l'humilité. Des centaines de bouteilles étaient allongées dans leur

logement de bois, des petites plaques en cuivre, détaillant l'année et le lieu d'origine, clouées en dessous. Une lampe à huile pendait au bout de sa chaîne.

Baldir avait l'impression de fouler le sol d'un caveau. Il inspecta les trois hommes. Un garçon râblé et courtaud, un homme d'âge mûr, sec et petit, à qui il manquait la moitié de trois doigts à la main gauche et un grand type à la mâchoire de guingois. Ils étaient habillés de hardes cotonneuses sans couleur et chaussés de gros souliers rigides. Ils avaient tous les trois des caisses retenues en bandoulière par de larges courroies en cuir. Troublés, ils fixaient tour à tour celui qui s'était présenté comme le bouffon et la trappe à demi ouverte sur un trou sombre d'où jaillissait une échelle. Pour la circonstance, Baldir avait choisi une tunique en soie jaune et des chausses bleues. Sa tête frisée était surmontée d'un bonnet de nuit chamarré. Après tout, il devait tenir son rôle. Il essaya de les mettre à l'aise.

— Ne craignez rien. C'est juste un petit travail pour le roi, un simple mur à abattre, une broutille. Il fit une pause avant d'avancer l'argument fatal. Cela vous rapportera deux couronnes d'or à chacun.

La dernière phrase les fit sursauter. Ils ne purent empêcher un sourire de naître sur leurs faces maintenant excitées par la convoitise.

Baldir profita de ce regain de courage.

— Je vois que vous avez pris vos outils, alors allons-y. Il saisit la lanterne à ses pieds et la fit descendre doucement dans l'ouverture au bout d'une cordelette. Quand elle toucha le sol, deux mètres plus bas, il se tourna à nouveau vers eux. Qui veut passer le premier ?

Ils s'entre-regardèrent sans répondre.

— Dans ce cas, laissons sa chance à la jeunesse, décida Baldir.

Une fois tous dans le tunnel, il les guida vers le passage muré qui n'était éloigné que d'une centaine de pas. L'espace dans lequel ils allaient travailler était réduit. Ils devraient se relayer. Il leur indiqua la paroi qu'il avait marquée.

— Voilà où je veux que vous perciez un trou, ça ne devrait pas être long, il n'y a que deux ou trois pierres à déloger. Celle entourée de craie ne devra pas être entamée, elle doit demeurer intacte. Il insista. Vous la manipulerez avec précaution, c'est très important. Les autres, faites-en ce que vous voulez. Le tout, c'est que je puisse passer de l'autre côté.

Il se tenait à bonne distance, leur coupant la retraite. La lanterne était tenue par le plus jeune, celui qui était descendu le premier. Rapidement, le métier reprit le dessus et chassa leurs craintes. Le vieux apprécia les grosses pierres de taille.

— Là. Il pointa avec un pied-de-biche la partie qu'il fallait entamer. Ça va prendre plus de temps que vous ne le pensez... euh... monseigneur. C'est du granit.

Les deux autres approuvèrent d'un hochement de tête.

Baldir les rassura.

— Vous avez tout le temps nécessaire. Vous ne quitterez pas cet endroit tant que le travail n'aura pas été accompli.

La faible clarté projetée par l'œil de la lanterne masqua leur désapprobation.

Et peut-être plus jamais, pensa-t-il tristement. Il réprouvait l'emploi de ces hommes, mais il ne voyait pas d'autres solutions. Il ne pouvait pas lancer de sorts d'invocation, certains éléments lui manquaient encore et il ne voulait pas perdre de temps. L'obsession du haut-roi l'incitait à agir.

— Allez, mettez-vous au travail et faites bien attention à la pierre, répéta-t-il.

Le plus jeune sortit un burin et une massette. Il s'attela tranquillement à la tâche. Il commença par gratter le ciment qui liait les pierres. Discrètement, Baldir formula les mots carnéens et lâcha un peu de poudre. Un troisième œil, invisible, lui poussa sur le front. *L'Œil de Froz*. Il se concentra et bientôt vit leur sang couler dans leurs veines, leurs muscles se gonfler et se dégonfler, l'air emplir leurs poumons, leur cœur battre ; quel chirurgien n'avait pas rêvé de pouvoir étudier ainsi le corps humain ? Ces Sadouraks, avec leurs fâcheuses manies de vouloir éliminer les magiciens, causaient bien du tort à leur civilisation, au bout du compte.

Il reporta son attention sur la rune de mercure à l'intérieur de la grosse pierre de granit. Elle ne bougeait pas. Le mercure était l'ennemi du magicien car il interdisait l'usage du sang dans la magie. C'est pour cette raison qu'il ne pouvait plus y recourir – bien qu'il n'ait plus essayé depuis son enlèvement – le breuvage amer que Tantrelou lui avait imposé chaque soir en contenant d'infimes quantités.

Une heure passa. Mâchoire de guingois demanda de l'eau. Baldir leur accorda une pause, le temps de dérober, pour leur plus grand plaisir, une bouteille de vin. Après s'être servis de généreuses rasades, ils reprirent le travail de plus belle. Une autre pause. Une autre bouteille. Ragaillardis, ils travaillèrent encore longtemps avant de percer le mur.

Le plus vieux, suant le peu d'eau qui lui restait, étudiait la pierre, dégagée largement sur un côté. Un air vicié s'échappait du trou béant pratiqué dans le mur. De la pierraille jonchait le sol. Guingois et le jeune se reposaient, adossés à la pierre froide, la bouche sèche, lorgnant le bouffon de leurs yeux fatigués.

— Monseigneur... un homme pourrait passer s'il s'y prend bien, dit le vieux.

Baldir étudia l'ouverture. Le vieux disait vrai. Pourtant, son instinct l'avertissait d'un danger. Il aurait préféré voir cette pierre ailleurs.

— Bien, prouve donc tes dires, faufile-toi de l'autre côté.

Le vieux hésita puis obtempéra sous le regard des autres, soulagés que ce soit lui. Il introduisit sa tête dans le trou, puis ses épaules et enfin par un mouvement de reptation pénétra entièrement. Baldir ouvrit son troisième œil.

Par les ancêtres ! Le dessin de mercure s'était mis à palpiter. Il se souvint de ce que lui disait l'un des mages de l'Étoile : « Il n'y a rien de plus difficile pour un sorcier que d'affronter une autre magie que la sienne ». Jamais il n'avait rencontré pareille protection. L'argent liquide serpentait horizontalement à travers la pierre en direction du vieux. Les deux maçons penchés en avant pour l'éclairer ne virent pas les gouttes de mercure suinter du bloc de granit. Elles glissèrent très vite vers le sol, laissant des sillons profonds. Des rires spectraux se firent entendre dans les deux parties du tunnel. Guingois et le jeune levèrent la tête, intrigués. Ne sachant que faire, Baldir attendit.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda le vieux de l'autre côté.

Les gouttes éclatèrent sur le sol terreux, libérant une fumée argentée qui noya le boyau. Baldir recula vivement. Les maçons criaient, paniqués, pris dans ce nuage dense et grouillant de vers brillants. Les cris de peur devinrent des hurlements de souffrance quand les fines gueules tranchantes et aiguisées à chaque extrémité des vers s'enfoncèrent dans leur chair. Le pauvre Guingois réussit à ramper vers Baldir en gémissant. *L'Œil de Froz* grand ouvert lui dévoilait les vers voraces déchiquetant les organes du maçon et transformant son corps en véritable bouillie. Un gargouillement informe sortait de sa bouche tandis que le nuage argenté progressait en roulant vers Baldir. Avec horreur, il découvrit que le sang prélevé sur les maçons irriguait à présent les appendices vermiformes de la créature gazeuse. Un sortilège auto-entretenu.

La fuite s'imposait. Arrivé à l'échelle, il se hissa au plus vite vers la cave et, une fois en haut, donna un grand coup de pied dans la trappe qui se referma avec un bruit sourd. Épuisé, il s'arrêta pour reprendre son souffle et réfléchir. Il ne pouvait laisser cette créature en vie si tant est qu'elle puisse mourir. Son appétit ne devait pas avoir de limite, ni sa taille. Les rires lui revinrent en mémoire. L'atroce festin devait se poursuivre en bas mais il n'entendait plus les cris d'agonie des maçons. La seule piste était cette pierre dans laquelle la créature avait été piégée. Par qui ? Il serait toujours temps de l'apprendre plus tard. À présent, il fallait réfléchir à un moyen de la capturer à nouveau.

Une volute cramoisie émergea en sifflant de l'interstice entre la trappe et le sol de la cave, une deuxième suivit le même chemin, puis une troisième. Des rires cristallins fusèrent, moqueurs et cruels. De rage, Baldir ramassa une bouteille vide qui traînait non loin et la jeta vers la créature qui se reconstituait devant lui. Elle passa au travers du corps vapoureux et rebondit sur la surface meuble du sol. Le nuage, frémissant des mouvements des vers gorgés de sang qui le composaient, gonfla jusqu'à emplir toute la largeur de la cave. Baldir se concentra. Il lui semblait entendre des chuchotements qui accompagnaient les rires. Peut-être obéissait-elle à un magicien connaissant la langue de Carn.

— Arrête démon, je te l'ordonne ! commanda-t-il en carnéen.

La créature vermillon reflua de quelques pas, laissant une trace sombre et humide sur la terre. Elle émettait de petits bruits plaintifs et surpris.

— Tu t'es assez nourrie pour aujourd'hui, je t'ordonne de t'en retourner d'où tu viens ! continua Baldir. *Encore faudrait-il que je sache d'où tu viens*, pensa-t-il pour lui-même. *Allez, trouve une solution !* s'admonesta-t-il en serrant les poings.

La rune ! La créature était enfermée dans la rune, elle-même inscrite dans le granit. Il ne connaissait pas le sortilège utilisé, ce qui signifiait qu'il devrait recourir à la magie du sang, mais l'idée était bonne ; il ne restait plus qu'à espérer que son organisme n'était plus pollué par les décoctions de Tantrelou. La créature avança à nouveau, ne lui laissant pas le choix.

De mémoire, il dessina le symbole vif-argent dans son esprit et le projeta devant lui, reproduit à l'identique. La magie du sang réclama son tribut immédiatement et provoqua des lésions sur son front, à l'intérieur des joues et des cavités nasales. Soulagé, Baldir accentua son effort et, obéissant à sa seule volonté, le dessin complexe s'ouvrit comme les pétales d'une fleur. Contrainte par les mots de pouvoir, la créature éthérée se laissa aspirer

et piéger à l'intérieur de la rune. Les vers abandonnés dans son sillage se cristallisèrent et se brisèrent, répandant une pluie de sang sur le sol. Baldir maintenait avec difficulté la rune-prison en suspension devant lui. Aussi immobile qu'une statue, il ignora les veinules qui éclataient sur ses avant-bras. Un réceptacle, il lui fallait un réceptacle. La bouteille de vin qu'il avait lancée gisait intacte un peu plus loin. Au prix d'un effort considérable, il déplaça la rune-prison vers l'objet et l'introduisit avec difficulté par l'étroite ouverture. Le mercure épousa les formes de la bouteille, chassant l'air et le reste de vin. L'emprise de Baldir s'étendit au verre, son esprit l'échauffa, l'amena à une température suffisante pour qu'il fonde. Des gouttes de sang perlaient à présent sur son front tandis que ses veines brûlantes charriaient la magie des Immortels. La silice et le sel s'amalgamèrent de nouveau autour de la forme de mercure et l'enserrèrent dans un étau de verre. Il avait réussi. Des spasmes soudain le secouèrent, il se cassa en deux pour vomir.

Vidé et fébrile, il se pencha vers la boule de verre informe et verdâtre où était enfermée la créature. Elle était aussi grosse que le poing. Quand elle eut cessé de fumer, il la ramassa et la fourra sous sa bosse, dans le repli secret qu'elle constituait. Elle était encore chaude au toucher.

Baldir calma les tremblements qui l'agitaient et gagna ses appartements pour se changer. Il pensa qu'il serait de bon ton de choisir un habit rouge afin de ne pas briser l'harmonie d'une telle journée. Mais il avait trop présumé de ses forces et c'est à peine s'il parvint à gagner les cuisines. Il s'affala simplement sur le carrelage froid et s'endormit sous les yeux éberlués d'une grosse femme.

Quand il se réveilla, la nuit était bien avancée. Une brise légère agitait les rideaux devant la fenêtre ouverte. Une bougie blanche finissait de brûler sur son trépied, à côté du lit. Des draps soyeux le recouvraient jusqu'au menton. On avait calé sa tête au fond d'un oreiller gonflé de plumes.

Il voulut se relever. Il n'y parvint pas. La fièvre brûlait son front, son combat l'avait affaibli plus qu'il ne le pensait. Cela signifiait que son sang n'était pas totalement débarrassé des impuretés du breuvage de Tantrelou.

Il était dans une chambre de l'aile ouest, réservée en temps normal aux familles princières les plus influentes. Les armoiries reposant sur l'énorme commode en témoignaient.

— Ce chien vert couché sur un lit d'or représente ma famille depuis plus de six siècles, dit une voix connue.

Baldir chercha d'où elle provenait. Asurbias était assis sur une chaise ronde près de la porte. Il avait reconnu le timbre caractéristique mais ne put distinguer le visage caché dans la pénombre.

— Alors, est-ce que tu vas mieux, mon cher bouffon ? demanda Asurbias. Le vin est parfois traître mon ami, dit-il avec une pointe d'ironie. Nous avons rendez-vous en début de soirée. Je t'ai fait chercher partout. J'aurais dû penser à la cave, se moqua-t-il.

— Ah désolé, Asurbias, j'ai trop tiré sur... mes réserves. Je me croyais plus résistant. Mais ne croyez pas que je n'ai pas eu raison de la bouteille qui m'a mis dans cet état, assura Baldir que cette conversation revigorait.

La bonne humeur qu'ils partageaient ne cessait de l'étonner. Cet homme sans scrupules l'avait fait bastonner, l'avait drogué et livré au jeu mortel d'un roi fou. Et maintenant, ils devisaient comme de vieux amis. Il pensa à Tantrelou ; le vieux brigand lui manquait, quoi qu'il lui reprochât de plus en plus son intransigeance et sa roublardise qui avaient bien failli le tuer.

— Je ne te demande pas où menait cette trappe que j'ai découverte près de la cave du roi, ni ne te demande où sont passés les remarquables artisans descendus avec toi, reprit Asurbias avec sa petite moue sardonique. D'ailleurs à ce sujet, que devons-nous répondre aux familles qui demandent de leurs nouvelles ? Reviendront-ils ? poursuivit-il.

Un coup de vent menaça de souffler la chandelle, les rideaux se levèrent complètement, laissant filtrer quelques rayons de Sri. La face rusée du conseiller apparut plus blanche que jamais, rehaussée d'or aux oreilles et coiffée d'un bonnet de velours noir. Baldir se redressa à demi.

— Dites-leur qu'un mur trop vieux s'est écroulé sur eux. Ils sont morts sur le coup. Donnez-leur une bourse d'or, ils l'avaient bien méritée.

Le souvenir pénible de Guingois, bouffé par cette vermine, lui revint brusquement. Il préféra changer de sujet.

— Et les affaires du royaume, où en sont-elles ?

Asurbias le regarda un moment.

— Il serait plus prudent à l'avenir de poster un garde à l'entrée des caves, qu'en penses-tu ?

— Non. C'est trop voyant, répondit Baldir d'un ton plus ferme.

— Bien, bien. Tu voulais savoir ce qu'il advenait des Mille Couronnes que nous connaissons ? Peu de bonnes nouvelles. Les réfugiés affluent et parmi eux, de nombreux voleurs si j'en crois mes hommes, en provenance directe de Pragrald. Ce n'est pas pour me rassurer. D'une façon ou d'une autre, ils ont rejoint la conspiration et agissent dans l'ombre contre nous. Les informations que je collecte sont désormais à prendre avec précaution ; Gorgass se serait fait couronner haut-roi des Mille Couronnes par les anciens rois du Sud. Je n'y crois pas, enfin pas totalement. Que dire de plus ? Que le peuple remue et gronde ? Ce ne sera pas longtemps un problème ; j'ai donné l'ordre qu'on arrête les agitateurs et, à l'heure actuelle, certains doivent déjà se balancer au bout d'une corde. Depuis la mort de Trienne, le royaume ne repose plus que sur les épaules d'un haut-roi fou qui refuse de prendre une seconde femme. Foutue tête de mule ! Il faudrait que tu lui en touches un mot ; il t'écoute, toi. Enfin, j'ai réussi à persuader Caldric de nommer Brangue à la tête de son armée de l'ouest. Des rapports font état d'importants mouvements de troupes à la frontière de Brann et de la Petite Angande. Il ne reste plus qu'à espérer que les princes du Nord acceptent un bâtard pour chef. Il se tapota les lèvres de ses doigts effilés, ses yeux jouant avec les ombres du plafond. Quoi d'autre... Ah oui ! La Forteresse Grise refuse toujours de s'engager à nos côtés. Je n'ai pas encore tous les noms des conspirateurs, mais je les obtiendrai. Finalement, Caldric a eu une fort bonne idée de retenir tous ces otages. Il se pourrait que l'un d'entre eux craque et rejoigne notre bord, qui sait, peut-être avons-nous une chance après tout ?

La question resta en suspens. Un léger ronflement troubla le silence. Asurbias se leva

précautionneusement. Baldir dormait.

— Bonne nuit, et heureux que ma berceuse t’ait plu, bouffon.

Celui-ci grogna une réponse indistincte. Le conseiller quitta la chambre en sifflotant un air triste.

Chapitre 21 : Tantrelou

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Fulandre, capitale de l'ancien royaume de Brann.

Gorgass Fragor a été couronné haut-roi d'Angande. Il y a désormais deux monarques pour les Mille Couronnes, un au sud, un autre au nord. Le Lion de Brann distribue à ses partisans les terres et les couronnes des seigneurs qui l'appellent usurpateur et qui le défient ouvertement. Durant le couronnement, des orages surnaturels se sont succédé, faisant dire au peuple que leur roi aurait pactisé avec les sorciers.

Les cinq hommes, allongés sur un énorme rocher plat, la tête dépassant dans le vide, observaient sous eux le voyageur étendu dans l'herbe grasse, au creux d'une large dépression. Un châtaignier centenaire et solitaire poussait un peu à l'écart et, à la façon dont ses branches bruissaient sous la brise, on aurait pu croire qu'il était mécontent de la présence de l'humain. Celui-ci avait choisi ce lieu singulier, abrité du vent frais, pour prendre le soleil et réchauffer sa maigre carcasse. Le balcon naturel s'agrippait au flanc de la colline abrupte, nul sentier n'y menait. L'endroit semblait hors du temps. Il avait fallu à l'homme un sacré cran pour descendre l'à-pic.

Il avait découvert son torse blanc aux côtes saillantes et avait calé sa tête sur son sac de jute. Quelques cheveux filasse et noirs poussaient encore sur son crâne bien rond. Son menton et son nez se recourbaient l'un vers l'autre. Ses yeux étaient clos. Ses lèvres se retroussaient sans cesse comme s'il avait voulu exposer ses gencives et ses dents aux rayons bienfaiteurs. Un bâton de marche traînait près de ses grands pieds chaussés de souliers à la poulaine très pointue. Des braies brunes et sales dissimulaient mal ses jambes longues et maigres comme des échasses. Mais surtout, les cinq hommes admiraient l'anneau doré brillant à l'un de ses doigts.

Un gourdin dans ses paluches poilues, Gros Bar s'agitait. Il ne tenait plus en place.

— N'y va, n'y va, dit-il en bavant.

Viel lui mit une claque sur la nuque.

— Chttt, idiot ! Il va nous entendre.

Gros Bar grommela une phrase inintelligible. Lud tenait nerveusement une dague à la lame ébréchée.

— J'le sens pas, çui là. Y pue l'embrouille.

Dag, l'aîné, observa ses quatre frères du coin de l'œil. Aucun ne ressemblait à l'autre, tous de pères différents. Bosse, malade, avait le visage terreux. Il avait été le plus avenant, un trousseur de jupons, les dents intactes malgré son âge. Une vieille veste de cuir dont les pans cachaient les chausses rapiécées, pieds nus comme les autres. Il crachait du sang, il ne vivrait guère longtemps. Le Gros Bar, la brute idiote et sauvage. Lud, le seul blond de la famille, un maniaque du couteau, sournois et lâche. Viel était le petit dernier, il adorait Gros Bar, la taille en dessous, téméraire. Leur pute de mère en avait mis plus de douze au monde, tous dépareillés. Sept étaient morts. Lui-même avait plus de cinquante années, il se faisait vieux, moins fort, moins rapide. Heureusement, sa cervelle fonctionnait encore. Il se comportait comme s'il avait été leur père. D'ailleurs, ils l'appelaient « p'pa ».

Voilà deux semaines qu'ils avaient quitté Arabesque et la folie du haut-roi pour rejoindre Fulandre et ses promesses de richesse. La rumeur voulait que le prince Gorgass ait été couronné haut-roi et que tout le Sud se soit réuni à Fulandre pour un grand tournoi, comme on n'en avait jamais vu. Ils n'avaient plus grand-chose, pas le dixième d'un ferreux, mais ils allaient se refaire sur celui-là. C'est Bosse qui était tombé par hasard sur le voyageur en cherchant un coin pour se soulager. Il était seul, isolé, une aubaine.

— Comment qu'on va descendre ? demanda Viel.

Bosse rampa en arrière et s'assit, les traits blancs. Il se mit à tousser, le poing dans la bouche pour étouffer le bruit. Les autres le rejoignirent de la même façon. Lud se leva et menaça ses frères, hargneux.

— J'préviens, pas question que j'descende, trop dang'reux.

— Tais-toi, t'es rien qu'un rat, t'ferais mieux de retourner à ton trou, vermine ! râla Viel.

L'autre serra sa dague.

— Silence, mes frères, ou l'voyageur va nous entendre, menaça Dag. Il attendit d'avoir toute leur attention pour leur proposer son idée. On va le lapider.

Ce fut Viel qui comprit le premier.

— On va lui balancer de la caillasse, comme ça on risque rien ! Il tapota l'épaule de Gros Bar. Des rochers, frerot, plein de rochers.

— On va l'crabouiller, on va l'crabouiller, s'énerva Gros Bar.

Lud acquiesça, l'excitation se lisait dans ses yeux.

— Et toi Bosse, t'es d'accord ? demanda Dag.

— Oui, p'pa, mais je crois que j'serai pas capable de soul'ver l'moindre caillasse.

— C'est pas grave, on se passera d'toi, allons-y !

Ils amoncelèrent des cailloux près du bord, les plus gros qu'ils purent trouver. Gros Bar, le sourire jusqu'aux oreilles, en serrait un énorme sur sa poitrine. Ils se mirent à trois pour pousser le tas dans le vide. Une grêle de pierres s'abattit à côté du châtaignier. Les plus grosses rebondirent sur l'herbe et dévalèrent plus bas dans un roulement de tonnerre. Gros Bar leva le dernier rocher au-dessus de sa tête et s'approcha du rebord. Il s'arrêta, une expression d'incompréhension plus vive qu'à l'habitude.

— Où l'est, où l'est ? Il lança la charge trop pesante devant lui. Il ne cessait de dire : Où l'est, où l'est ?

Ils se rapprochèrent tous. Le voyageur avait disparu. Il ne restait plus qu'un tapis de pierres à l'endroit où il s'était reposé, pas assez épais pour qu'il puisse être en dessous. Tantrelou s'était volatilisé.

— Merci de m'avoir proposé de monter derrière votre charrette, mon bon monsieur, dit Tantrelou de sa voix polie.

Le vieux paysan répondit par un mouvement de la tête. Il était assis à l'avant, les pieds ballants et fumait la pipe. Tantrelou s'était juché sur l'un des sacs de patates. Un jeune garçon menait les deux bœufs par le licol, les encourageant avec sa badine et des claquements secs de la langue. Ils suivaient une piste cahoteuse à travers la campagne. Des saluts fusaient des groupes de paysans travaillant dans les champs, auxquels répondait le vieux par un geste tranquille. Les nuages étaient bas et la pluie ne tarderait pas. Tantrelou était descendu des collines tôt dans la matinée par le chemin des crêtes. Il avait pu admirer la majestueuse vallée de Sorm qui s'étendait bien plus loin que le regard, un long et large fleuve de terre aux berges escarpées et verdoyantes. L'ancien royaume de Brann. Fulandre se tenait à quelques jours au sud.

Tantrelou brisa le silence

— Dans combien de temps serons-nous sur la grand-route ?

Le vieux tira une bonne bouffée de sa pipe et répondit d'une voix lasse :

— On y arrive.

Les roues grinçaient. Un faucon pèlerin descendit en piqué et disparut derrière un petit bois.

Bien, pensa Tantrelou, *j'espère que les langues seront plus déliées à Fulandre...* Il s'allongea et fit un petit somme.

Le paysan et son fils le débarquèrent au carrefour avec la grand-route, un peu avant la nuit. Un panneau indiquait Fulandre au sud. Il remercia le vieux pour le transport et repartit d'un bon pas.

Le souvenir de Nyphérias en train d'agoniser dans ses bras revint le hanter ; pendant quelques jours, il avait cru que son ami se remettrait des graves blessures causées par le feu sadourak mais sa formidable constitution n'avait pas eu le dessus. Sa dernière phrase avait été pour Baldir : « Ne le laisse pas seul trop longtemps », avait-il eu le temps de bredouiller avant de s'éteindre.

Après lui avoir rendu un dernier hommage et ôté l'anneau d'or de son oreille, Tantrelou l'avait enterré au cœur d'un petit bois, entre deux roches blanches.

Nyphérias était bien plus vieux que Tantrelou et avait été son mentor les premières années passées à l'Anneau d'or. C'était lui qui l'avait amené adroitement à abandonner la magie du sang.

— C'est la vie ! clama-t-il à la ronde, surprenant un couple de vaches paissant au bord de la route. Répondant à son sourire en demi-lune, la noire beugla avant de se

remettre à brouter.

Après s'être occupé de son ami, il avait pris un bateau pour Garderanne et avait retrouvé la trace de Baldir dans la capitale pour la perdre à nouveau. Par chance, cet idiot s'était donné en spectacle – c'était le moins qu'on puisse dire – dans un village côtier. Mais le destin – ou autre chose – s'acharnait contre eux car, une fois à Sarb, les villageois lui avaient annoncé qu'il avait été enlevé par un prince des Mille Couronnes. Vexé d'avoir été pris pour cible lors de la dernière représentation de Baldir, celui-ci se serait vengé.

Étrange réaction, avait alors pensé Tantrelou, surtout quand on lui fit le portrait de l'individu. Qui, à part le premier conseiller du haut-roi, se baladait avec une imposante chaîne en or autour du cou ? Et qu'était venu faire un illustre membre de la cour dans un petit village perdu de Garderanne alors que le royaume des Mille Couronnes était au bord de l'écèlement ? Par curiosité, Tantrelou s'était fait décrire le numéro de ce bossu que tout le monde regrettait. Fouillant dans sa chambrée, il avait trouvé des reliquats de préparation qui confirmèrent ses doutes. Ce fut un coup dur d'apprendre qu'il s'était remis à pratiquer la magie des poudres. Abattu, il reprit la mer pour les Mille Couronnes, priant l'Innomé que le prince ne s'en soit pas débarrassé pendant la traversée. Il avait de l'affection pour Baldir et sa bouille sympathique.

Son enquête auprès de l'équipage du prince avait confirmé son intuition ; le ravisseur avait fait route vers la capitale. Le plus étonnant était que Baldir n'était pas son seul prisonnier. Pressé par le temps, il avait alors choisi de se mettre en route pour Fulandre et de retarder sa visite à Arabesque. Baldir attendrait.

Il atteignit Fulandre le surlendemain dans l'après-midi, sous l'orage. Les éclairs succédaient au tonnerre et le tonnerre aux éclairs, terrorisant les montures et les animaux de trait. Le ciel traînait ses flancs gris et lourds sur la terre inondée. Personne n'aurait su dire s'il faisait jour ou nuit. La pluie tombait à torrents, l'eau avait transformé le sol en borbier et les routes s'étaient effondrées par endroits. Des files interminables et immobiles de chariots et carrosses s'étiraient sur plusieurs lieues à travers la campagne et bloquaient tous les accès à la ville, donnant à Fulandre l'allure d'une pieuvre. Les conducteurs et marchands s'affairaient au mieux pour les dégager. Certains nobles avaient fait venir des chaises à porteurs et filaient vers la ville, abandonnant leurs véhicules à leurs serviteurs. Les moins favorisés restaient à côté de leurs biens, se protégeant tant bien que mal.

Tantrelou avait emprunté un chapeau à large bord afin de s'abriter de ce déluge peu naturel. Les rebords rabattus par la pluie lui tombaient sur les oreilles. La boue alourdissait ses poulaines à tel point qu'il faillit les perdre plusieurs fois. Barbotant et pestant contre les démons du ciel, il remonta le fleuve de chariots immobilisés. Épuisé et trempé, il atteignit enfin la ville de tentes dressées autour de Fulandre.

Le cœur du royaume avait été transplanté dans un corps bien trop petit. Pour que Fulandre regorge ainsi de vie, Arabesque la titanesque devait être aussi joyeuse qu'une tombe en hiver. Baladins, coupe-jarrets, tire-laine, troubadours, artisans ambitieux, aventuriers, courtisans, princes sans couronne, mercenaires sans vergogne, tous venaient à la cour de Gorgass Fragor pour rendre hommage au Lion de Brann, seigneur de

Fulandre et nouveau haut-roi des Mille Couronnes. Ou du moins, ce qu'il en resterait après le partage.

Tantrelou avisa un chapiteau de la taille d'un petit château. Des dizaines de poutres de chêne à peine dégrossies soutenaient l'énorme toile de tente rugueuse et gorgée d'eau. Une enseigne à demi décrochée par les bourrasques indiquait le hall du roi comme s'il s'agissait d'une vulgaire taverne. Le donjon de Fulandre ne suffisait pas, il avait fallu improviser. Le vieux royaume des Mille Couronnes sombrait dans la folie et celui qui se voulait lui succéder ressemblait plus à un cirque qu'à autre chose.

Deux guérites en bois abritaient les gardes en faction devant l'énorme tente. Tantrelou se faufila entre eux ; ils ne firent pas un geste pour l'en empêcher, plus soucieux de se protéger de la pluie que de vérifier son identité. Il écarta le lourd rabat de l'entrée et se précipita à l'intérieur. Le vacarme de plusieurs centaines d'hommes l'accueillit, ils hurlaient et braillaient, buvaient et s'apostrophaient. Il n'y avait aucune séparation et l'atmosphère de cette seule pièce gigantesque était humide et surchauffée. Une sous-tente protégeait tant bien que mal l'ensemble contre les infiltrations, l'eau s'écoulant en abondance par les trous ménagés sur les côtés en prévision d'orages de ce genre.

Des plates-formes en bois placées à différentes hauteurs formaient des marches géantes bordées de tables autour desquelles festoyaient les princes. Ces terrasses composaient un escalier démesuré et chaotique aboutissant à l'étage de la conspiration, celui du haut-roi auto-proclamé Gorgass Fragor et des rois des anciens royaumes. Même le métal couronnant les nobles têtes devenait plus précieux à mesure qu'on gravissait les degrés de cet escalier symbolisant naïvement l'accès au pouvoir : du fer pour les terrasses les plus basses jusqu'à l'or rehaussé de pierreries pour celle du haut-roi. Le partage du royaume avait débuté.

Tantrelou s'amusa de cette excentricité qui illustrait bien le caractère du Lion de Brann. Jamais peut-être n'avait-on peint un tableau si actuel du pouvoir dans les Mille Couronnes. Des courtisans flagornaient auprès des princes ivres et prodigues. Des vendeurs ambulants passaient d'une table à l'autre, offrant des talismans d'invincibilité aux guerriers qui allaient combattre. Des usuriers prêtaient de l'or aux princes afin qu'ils puissent louer les services d'un mercenaire. Des jongleurs et acrobates amusaient les différents niveaux de cette cour suspendue. Les serviteurs allaient et venaient entre les tables, repartaient aux cuisines – installées à ras de terre sous les pieds de la noblesse – faire le plein de vin et de viande, chercher des braises brûlantes pour les braseros. Des femmes à la chair souriante et généreuse offraient leurs charmes derrière des paravents peu discrets ou sous les tables. Le nouveau haut-roi dépensait sans compter pour amuser ses vassaux et s'assurer leur soutien dans cette guerre qui était prête à éclater.

Le pouvoir tient à si peu de choses en fin de compte, pensa amèrement Tantrelou. Il secoua son manteau et ôta son chapeau. La soudaine chaleur collait ses vêtements mouillés à son corps.

Le bruit du fer contre le bois attira son attention ; deux chevaliers en armure s'affrontaient dans l'indifférence générale. Le combat avait lieu dans une arène au centre, une fosse creusée dans la terre brune à l'aplomb de l'étage du souverain. Le premier portait une armure de plates complète et tenait à deux mains un espadon plus grand que lui, chose qu'on aurait pu croire impossible au vu de son gabarit déjà imposant. Il arborait un

pommier rouge grossièrement cousu sur sa tunique de lin. Il abattait régulièrement et à grands cris l'imposante épée sur le bouclier que lui offrait son adversaire, le réduisant peu à peu en charpie. Le ventail de son heaume était perforé au niveau de la gorge, un coup qui aurait pu être mortel. Entre chacun des assauts, de plus en plus espacés, on pouvait entendre sa respiration hachée et difficile. L'autre combattait avec pour seule protection un pourpoint de cuir clouté et son triste bouclier. On y distinguait difficilement le corbeau azur peint sur la moitié restante. Son bec-de-corbin, sorte d'arme entre la pioche et le marteau conçue pour la guerre, gisait sur le sol à quelques mètres de lui, la pointe ensanglantée. La sueur collait ses cheveux noirs et longs à son jeune visage fatigué mais sûr de lui. Un grand coup fendit le reste du bouclier et la pointe de l'épée heurta lourdement la terre. Exténué, le chevalier en harnois ne put soulever à nouveau son arme. Il restait là, figé et pantelant, soufflant comme une forge. Le jeune chevalier jeta en souriant les débris de son bouclier à la face de son adversaire et alla tranquillement ramasser le bec-de-corbin. L'autre ne fit pas un mouvement.

Tantrelou arrêta un serviteur, un garçon affairé et sérieux.

— Dis, brave petit, pourquoi ces nobles chevaliers se donnent-ils en spectacle ? demanda-t-il sans quitter des yeux les deux combattants.

Le garçon, occupé, étudia rapidement son interlocuteur pauvrement vêtu, prêt à l'envoyer promener, mais le sourire sympathique et engageant sur ce drôle de visage rond et pointu en forme de croissant de lune le fit changer d'avis. Il répondit en haussant les épaules.

— Ils revendiquaient chacun la même terre. Il y en avait un de trop, alors... Le haut-roi a décidé que tous les litiges se régleraient de cette façon. Celui à la grosse armure, c'est Terpan, le champion du haut-roi, prêté généreusement à Homonde Barzass, un fidèle vassal. L'autre est un jeune inconnu qui a beaucoup de chance, on dirait. Ça fait près d'un quart d'heure qu'il résiste aux assauts de Terpan.

Ayant répondu à la question, il s'excusa et alla servir des princes impatients.

Le jeune chevalier avait saisi son arme et s'était posté tranquillement dans le dos de son adversaire. Celui-ci ne bougeait plus, penché sur son épée fichée dans la terre, terrassé par l'épuisement. Le fracas des armes ayant cessé, les regards de l'assemblée tombèrent sur cette issue surprenante et désobligeante pour le nouveau haut-roi. Un de ses fidèles allait se voir déposséder d'une partie de ses terres.

Le jeune leva ses yeux brillants et victorieux vers une table non loin. Debout, un seigneur, au visage bouffi par la graisse et congestionné par la rage, fixait l'impudent jeune homme. Sur sa chemise de soie gonflée par l'énorme ventre poussait un pommier rouge.

Le roi se leva. Gorgass était grand et puissamment bâti. Il portait un plastron de métal argenté où rugissait un superbe lion doré. Sur sa tête rasée pesait la couronne d'or et de diamants qui indiquait son rang. Des yeux de glace éclairaient son visage carré et martial d'une lueur sinistre. Sa voix grave et menaçante retentit dans le silence.

— Beau combat, prince... Seianne... Corbir... Corbir de Moke. Vos ancêtres vous donnent raison. Les terres et le titre que vous réclamez sont désormais à vous. Par mon pouvoir, je vous rends la couronne que vos ancêtres ont déposée au pied du haut-roi

Angandir.

Il appela de la main son premier conseiller, un homme maigre et voûté au cou duquel pendait la réplique en or de la chaîne que portait le prince Asurbias. Le serviteur zélé lui apporta une couronne de fer. Le roi la prit et la jeta de façon méprisante dans la fosse, aux pieds du jeune prince Seianne Corbir.

— Va voir mon forgeron, il apposera mon sceau sur ta couronne. Te voilà baron de fer. Félicitations.

Puis il se rassit et reprit sa discussion avec le roi de Sangue, ignorant le jeune prince. Homonde Barzass le salua avec un sourire forcé et se détourna de la fosse. La fête reprit. Seianne se baissa et prit l'objet pour lequel il s'était battu. Il l'étudia d'un air réjoui tandis que les écuyers de Terpann descendaient dans la fosse pour aider leur maître. Le chevalier était toujours debout, soutenu par son épée, du sang pissant par tous les défauts de son armure. Quand ils enlevèrent son heaume, ils virent que son cou était transpercé de la glotte à la nuque. Il ne respirait plus.

Seianne avait déposé la couronne sur sa tête. Tantrelou attrapa au vol un gobelet sur un plateau et alla l'offrir au jeune homme qui sortait de l'arène.

— Voilà pour vous, monseigneur. Il vous sera certainement agréable de vous nettoyer le corps et l'esprit avec ce vin ni trop rouge ni trop fort. Il fit une pause. À l'égal du sang que vous avez fait couler. Il finit sa tirade teintée d'ironie par une profonde révérence.

Surpris, Seianne considéra ce grand échalas avec méfiance.

— Qui es-tu ? demanda-t-il sur la défensive. Il saisit néanmoins le gobelet et le but d'un trait.

Tantrelou ricana.

— Pourquoi ris-tu ?

Tantrelou désigna une table isolée et libre non loin.

— J'ai fait un long voyage. Mes jambes tremblent de me porter encore plus longtemps. Asseyons-nous et je répondrai à toutes vos questions, jeune baron Corbir.

Et sans attendre, Tantrelou se dirigea de son pas trop long vers la table en question, prit un tabouret et s'y laissa tomber. Seianne resta un instant songeur, son arme et son gobelet pendant stupidement au bout de ses bras. Finalement, il jeta l'un par-dessus l'épaule, accrocha l'autre par le crochet à sa ceinture et alla s'installer en face de Tantrelou.

— Qui êtes-vous à la fin ? s'énerva Seianne.

Tantrelou héla un serviteur.

— Du vin pour le baron Corbir et son ami, commanda-t-il.

— Vous allez me répondre ou je vous jette dehors ! menaça Seianne, en colère.

— Un vrai baron doit savoir faire preuve de patience, enfin si vous en êtes vraiment un, rétorqua malicieusement Tantrelou.

On leur apporta une cruche de vin. L'agitation près de l'arène attira l'attention de Tantrelou qui se détourna de son interlocuteur. Seianne suivit nerveusement son regard.

Le héraut annonçait le prochain combat. La déclaration fut pour moitié noyée dans le brouhaha ambiant. Un certain prince Gandran réclamait des terres loin à l'est. Il allait les disputer à un autre prince dont le nom leur échappa. Ils virent deux chevaliers pénétrer dans la fosse. Le premier était équipé d'un vieux haubert, d'un fléau et d'un bouclier rond, l'autre avait revêtu une cotte de mailles et tenait son épée bâtarde à deux mains. Au vu des tuniques sur lesquelles étaient sommairement cousues les armes de ceux dont ils s'étaient fait les champions, il s'agissait de deux mercenaires qui, après avoir loué leurs bras une misère, allaient vendre chèrement leur vie.

— Vous vouliez que je réponde à vos questions, baron Corbir, demanda calmement Tantrelou.

— Hein ? sursauta Seianne, vexé de s'être laissé distraire par le combat. Euh oui, qui êtes-vous et pourquoi vous moquez-vous de moi ? reprit-il rageusement.

Il détestait cet homme qui s'amusait de lui et qui sous-entendait certaines choses.

— Je me nomme Tantrelou et je ne me moque pas de vous mais de votre hardie jeunesse.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'impacienta Seianne.

Tantrelou replia le pouce de sa main gauche qu'il avait levée devant lui.

— Premièrement, hardie jeunesse signifie boire stupidement le verre que vous tend un étranger. Puis il replia l'index et continua plus sérieusement. Deuxièmement, hardie jeunesse signifie croire que le prince ou haut-roi, peu importe, Gorgass Fragor laissera impunie la mort de son champion. Il replia le majeur. Seianne voulut l'interrompre mais Tantrelou l'ignora et poursuivit. Troisièmement, hardie jeunesse signifie espérer que le prince Homonde est beau joueur et ne vous fera pas assassiner dans la nuit. Il replia l'annulaire et se pencha en avant en chuchotant. Et pour finir, hardie jeunesse signifie penser que personne ne va s'apercevoir de la supercherie. Il contempla son petit doigt crochu resté seul dressé au bout de sa main. Voilà tout ce que signifie hardie jeunesse. J'aurais bien aimé qu'il y eût un dernier point, c'eût été plus élégant mais hélas...

Il replia son dernier doigt l'air déçu. Seianne le regardait bouche bée, les lèvres tremblantes.

— Comment savez-vous ? bredouilla-t-il.

— Oh ! Je ne sais pas, je devine. J'ai une espèce de don pour cela. Tantrelou observa le jeune homme abattu. Solide et trapu, peu de jugeote, courageux et honnête, tout à fait ce dont il avait besoin. Allez, buvez un peu, baron Corbir, et puis racontez donc votre histoire. Cela vous soulagera d'un poids, dit-il d'un ton rassurant.

Seianne parla d'une voix morne.

— Je ne suis pas venu pour dérober un titre, je vous assure. Je suis venu me venger de Homonde Barzass qui a massacré tous les habitants de Moke. Ses poings se serrèrent à l'évocation du nom du baron. J'étais l'écuyer du jeune seigneur Corbir. C'était un bon maître, j'ai appris à me battre avec lui. Le jour de la tuerie, je n'étais pas là. Je n'ai trouvé que décombres fumants et cadavres. Il déglutit péniblement et continua d'une voix étranglée. Les soldats avaient abandonné l'un des leurs. Il portait la livrée au pommier rouge. J'ai ramassé les armes du jeune maître et je suis parti demander justice au roi. Les

gens disaient que le nouveau haut-roi tenait sa cour ici, à Fulandre. À mon arrivée, je me renseignais sur un éventuel blason au pommier rouge. J'appris que l'arbre sanglant appartenait à un fidèle du roi, le prince Homonde Barzass.

Seianne regarda dans la direction de la table du gros prince. Il buvait, mangeait et riait. Quelquefois, il lorgnait de leur côté.

— Je suis venu à la cour. C'était il y a trois jours. Un brave chevalier, mort dans l'arène quelques heures plus tard, m'expliqua le pourquoi de ces combats. Je sus alors pourquoi ce Homonde Barzass avait éliminé mon maître et sa famille. De là me vint l'idée d'affronter le prince pour lui reprendre les terres auxquelles il prétendait injustement. Il baissa la tête. Vous avez vu la suite. Avec la couronne, j'ai vraiment cru que j'étais devenu le baron de Corbir. Je suis trop bête.

Il se sentait vidé. Tantrelou, qui avait écouté attentivement, siffla entre ses dents.

— Pfff, mon garçon, que de chemin pour une si courte histoire. Tu ne doutes de rien. Il se leva. Allez, viens, il nous faut disparaître d'ici. Laisse ta couronne sur la table. Ça ne vaut même pas le clou auquel on la pendrait.

Seianne lui obéit sans broncher. Il le suivit après un dernier coup d'œil à l'objet de fer pour lequel il avait tué un homme. Dehors, l'orage obscurcissait le ciel et inondait la terre. Ils furent immédiatement trempés. Tantrelou dut crier pour se faire entendre.

— Et où dormais-tu, mon garçon ?

— L'auberge de toile ! hurla-t-il.

— Bien, mène-nous là-bas.

Seianne partit en courant entre les tentes. Tantrelou le rattrapa. Ils pataugeaient dans les flaques boueuses.

— Pourquoi cours-tu, mon garçon ?

— Il pleut, vous savez, répondit le jeune homme sans s'arrêter.

— Mais puisque nous sommes déjà trempés...

Seianne accéléra sans écouter la suite. Un peu plus loin, il se précipita dans une tente. Un plancher de fortune avait été installé et il n'y avait quasiment aucune source de lumière. L'auberge de toile abritait une centaine de paillasses mouillées, serrées les unes contre les autres, presque toutes occupées. Le toit était percé comme une passoire. L'aubergiste qui attendait à l'entrée était taillé comme un vieux fût. Un gourdin massif pendait à ses côtés. Tantrelou arriva juste après Seianne.

— Heureusement que l'orage ne durera pas plus d'une heure. Je ne pourrais pas en passer plus dans ce taudis. Il n'y a vraiment que les humains pour créer des choses aussi laides, dit-il en jetant son vieux sac sur une paille.

— Comment savez-vous qu'il ne durera pas plus d'une heure ? questionna Seianne qui le rejoignit.

— Je ne le sais pas vraiment, je le devine, répondit-il en allongeant tant bien que mal sa maigre silhouette. Réveille-moi quand il y aura du soleil. Je vais faire une petite sieste.

Il s'endormit presque aussitôt, la tête sur son sac. De grosses gouttes lui tombaient sur le

visage par un petit trou percé juste au-dessus de lui. Il fronçait les sourcils et clignait des yeux sans se réveiller.

ooOoo

La table de la conspiration surplombait l'arène de quelques mètres. Les nouveaux rois pouvaient embrasser toute la cour qui bruissait à leurs pieds. Droit comme un I derrière le haut dossier de la chaise du prince Senyard de Sangue, Jandrin bouillait ; il n'aimait pas cet endroit confiné et bruyant.

Si au moins ces orages si soudains et si violents pouvaient cesser, nous pourrions profiter du printemps, pensa-t-il.

Les premiers jours, le toit était ouvert largement, donnant à cette farce un air champêtre et presque agréable. Il y avait alors plus de lumière et moins de cette horrible fumée. Ces princes, venus chercher leur titre avec leur coffre plein d'or et leur bouche pleine de promesses et de fiel le dégoûtaient. Il n'aimait pas voir le sang fier et honnête couler inutilement dans la boue. Il n'aimait que très peu de choses ici. Le prince Gorgass – Jandrin ne parvenait toujours pas à lui donner un autre titre – tenait à ce système de champions, cela l'excitait de contempler ces hommes s'entre-tuer dans l'espoir de se voir récompensés par lui d'un titre et d'une terre. C'était un mauvais prince et un haut-roi plus mauvais encore. Son couronnement avait été à l'image de ce qu'il avait sous les yeux : une comédie pompeuse et fausse qui n'avait trompé personne. Les Itinérants, qui avaient invoqué les ancêtres du haut-roi Angandir et annoncé haut et fort leur assentiment comme la coutume l'exigeait, n'étaient que de mauvais acteurs.

Désormais, un monarque fou gouvernait le Nord et un usurpateur le Sud. Au moins avait-il eu aujourd'hui la satisfaction de voir périr son champion Terpan, vaincu par un hobereau inconnu qui s'était éclipsé avec un vieil homme au visage étonnant. Dès que le prince Senyard aurait un peu de temps à lui consacrer, il lui toucherait un mot de ce jeune baron. Mais pour le moment, son prince discutait ou plutôt écoutait Gorgass pérorer.

Il étudia les voisins de son maître. Sur sa droite, se tenait le roi Kalssir Lorss, serviteur d'Irssal, l'arbre monstrueux de la vallée perdue du Sobsogre, ridicule petit royaume niché dans les montagnes de Shiriann. Il n'ouvrait la bouche que très rarement, le plus souvent pour émettre un petit rire saccadé. Son visage était aussi fripé qu'une vieille écorce. On ne distinguait pas ses yeux. Son corps était noueux et droit, vêtu d'une vieille pelisse élimée et noire qui couvrait des braies et une chemise tout aussi noires. Il ne portait pas sa couronne. Il émanait de ce vieil homme une aura mauvaise, tangible ; le sang de tous les assassins Lorss portait son empreinte. Gorgass, fier et puissant dans son armure étincelante, occupait le trône installé au centre et, à ses côtés, la reine Illine et son beau visage blanc encadré de longs cheveux noirs tressés d'or, le corps dûment corseté dans une basquine renforcée d'ivoire, demeurait impassible. La petite cousine du haut-roi souriait doucement, magnifique et hors du monde, insensible à la vulgarité de son voisin, Horiass Parnemain. Celui-ci, sa couronne d'or de travers sur sa tête échauffée par le vin, commentait les combats pour la reine, s'esclaffant à chaque blessure reçue par l'un des chevaliers. En bout de table, le représentant de Pragrald s'ennuyait ferme. De petite taille

et de mise discrète, le dénommé Guldurion s'intéressait vaguement aux combats en contrebas. Jandrin savait d'instinct qu'il ne fallait pas se fier à cette apparence décontractée ; l'homme n'était pas le représentant d'Enoir et de tous les voleurs de Pragrald pour rien. Le dernier invité à la table du haut-roi n'avait pas daigné paraître et bien que sa chaise fût vide, personne n'ignorait sa présence. Cela tenait à une phrase lugubre de Gorgass qu'il avait prononcée vers midi, à l'heure où le ciel avait recommencé à tonner : « Ah, je crois que notre dernier invité arrive », avait-il dit sur le ton de la plaisanterie. Tous avaient compris à qui il faisait allusion : l'archimage Bachul. Jamais Jandrin n'avait imaginé qu'une telle alliance fût possible, que les sorciers de Gonoth, les voleurs de Pragrald, les assassins Lorss puissent un jour festoyer à la table des princes les plus nobles des Mille Couronnes.

Un nom dans la bouche de Gorgass attira son attention. L'usurpateur s'adressait à son prince.

— Mon cher Senyard, l'image de ton fils Yrann te hanterait-elle à ce point pour que tu fasses cette tête ?

Le visage raide et les lèvres pincées par l'effort qu'il faisait pour se contrôler, le prince de Sangue regardait avec dégoût le visage dur et viril de Gorgass.

— Il n'est nul instant où je ne pense à Yrann et au jour où je pourrai de nouveau l'embrasser ! répondit-il sèchement en clignant plusieurs fois des yeux.

Des yeux fatigués. Un corps fatigué et frêle. Le prince était malingre mais il était l'aîné des Sangue. Son sens de l'honneur et des responsabilités l'avait maintenu en vie durant toutes ces années. Une seule chose comptait pour lui : transmettre ses terres à un héritier qui en soit digne. Et celui-là croupissait dans les geôles de Caldric.

— Oh, oh, oh, calme-toi. Je ne suis pas ton ennemi.

Le roi lui passa le bras autour des épaules et le secoua brutalement comme pour marquer son rang.

Jandrin pensa à Yrann – celui qu'il ne pouvait appeler son fils – pour s'empêcher de précipiter le roi dans la fosse et pria ses ancêtres que son maître trouve la force de ne pas bouger.

— Allez, profite un peu de la vie, bois, mange, baise ! Des fils, tu en auras d'autres. Je suis sûr que des dizaines de tes bâtards courent déjà ton royaume, insista méchamment Gorgass.

Les mâchoires de Senyard se contractèrent mais il réussit à sourire.

— Vous avez raison, Gorgass, je suis trop sensible.

Jandrin admira son courage. Mais le haut-roi se méfiait.

— Au sujet de Bogrd, vous ne m'en voudrez pas qu'une partie des vassaux de Parnemain vous aide à prendre cette forteresse. Ce sera plus sûr.

Sans hésiter, Senyard hocha la tête en guise d'assentiment. Jandrin songea à la double trahison qu'ils avaient mise au point à son retour de Fulandre. Mais comment faire autrement pour sauver Yrann des griffes de celui que l'on nommait Caldric le fou ? C'était un plan dangereux et déshonorant mais c'était le seul qu'il avait trouvé. Les Mille

Couronnes étaient séparées en deux par une chaîne de montagnes – le massif de Hugn – et seules deux routes permettaient le passage d’une armée entre le sud et le nord. La première à l’ouest consistait en une large plaine bordant la mer de l’Exode par où attaquerait Gorgass, une campagne longue et difficile qui ne les amènerait sous les murs de la capitale qu’au bout de nombreuses semaines de lutte. La seconde traversait le massif de Hugn en son centre mais était gardé par une forteresse réputée imprenable : Bogrd. L’avantage de ce dernier itinéraire : Arabesque n’était qu’à une semaine de la place forte. D’où l’intérêt de Gorgass dans cette alliance avec le prince Senyard dont les terres – et celles de ses vassaux – jouxtaient les contreforts sud de ce relief. En acceptant de rallier la conspiration, ils s’offraient – non, il rectifia mentalement son erreur – *le prince Senyard* s’offrait Bogrd l’imprenable et se retrouvait en mesure de l’échanger au haut-roi contre son fils. Ils y perdraient leur honneur de chevalier mais libéreraient Yrann. Et c’est tout ce qui comptait.

ooOoo

— Pourquoi voulez-vous que j’aie à Gonoth et comment pourrais-je y être demain ? demanda Seianne en regardant le corps long et tordu de Tantrelou s’ébattre dans la rivière.

Il s’immergeait complètement pendant plus d’une minute et ressortait en crachant de l’eau. Seianne essaya une nouvelle fois de poser sa question mais la tête hilare de Tantrelou disparut à nouveau sous la surface.

Les rayons rasants de Camerune réchauffaient ses épaules et séchaient leurs vêtements pendus à la branche morte d’une vieille souche, qu’un éclair avait carbonisée. L’orage s’était dissipé en moins d’une minute. Les nuages avaient roulé les uns sur les autres en grondant, dévoilant peu à peu un ciel bleu et pur. Ils s’étaient complètement résorbés dans un craquement sonore. Réagissant à un signal invisible, Tantrelou s’était alors réveillé et avait décidé soudainement d’aller se laver. Seianne l’avait suivi jusqu’à cette rivière. Elle coulait, rapide, profonde et claire, à l’ombre des saules qui bordaient son lit pierreux. Sa fraîcheur l’avait ragaillardé, régénéré. Son corps musclé respirait enfin. Et puis Tantrelou avait annoncé que Seianne partait pour l’archipel de Gonoth dans la soirée afin d’y être dans la matinée du lendemain.

Quel étrange bonhomme, pensa Seianne.

Celui-ci reparut, son éternelle grimace en croissant de lune sur le visage et ses quelques cheveux noirs éparpillés sur son crâne rosi.

— Nous sommes déjà à Gonoth, mon garçon, enfin en quelque sorte. L’orage n’était que la manifestation d’un puissant sortilège. Une porte s’est ouverte et tu vas la prendre.

Il sortit de la rivière et alla s’étendre dans l’herbe.

— Je ne comprends pas ce que vous dites, s’énerva le jeune homme.

— Comment le pourrais-tu ? soupira Tantrelou. Tu n’es pas sorcier. Il ferma les yeux.

— Je suis peut-être stupide mais il me semble que nous sommes dans la vallée de Sorm. Les collines que je vois au loin, je les ai traversées pour venir. Derrière, il y a mon

pays. Il désignait du doigt les monts bas et arrondis qui barraient l'horizon d'est en ouest. Alors je ne suis peut-être pas sorcier mais je sais encore ce que je vois.

— N'as-tu pas entendu parler d'un archimage de Gonoth qui se serait installé à l'intérieur des murailles de Fulandre, mon garçon ? demanda Tantrelou en bâillant.

— Eh bien, on le dit, maugréa Seianne.

— Eh bien, sache qu'un mage de l'Étoile ne quitte jamais sa tour. Et celui-là ne fait pas exception. Tu ne t'imagines pas ce que sont capables de faire les sorciers, mon garçon, non tu ne t'imagines pas, dit-il une note de mélancolie dans la voix. Il poursuivit, plus détendu. Mais je te rappelle que tu n'es en aucune façon lié à ma personne. C'est juste un service que je te demande. Mais crois-moi, tu seras bien mieux loin d'ici. Le roi Gorgass et son misérable baron – surtout lui – ne t'oublieront pas de sitôt. Tantrelou prit le mutisme du jeune homme pour une réponse positive. Il continua. Nous partirons pour la ville au coucher du soleil. Il nous faut y entrer avant que les portes ne ferment. Ne me dérange plus. Je dois me reposer.

Perplexe, Seianne s'éloigna vers un champ en jachère.

ooOoo

Bachul admirait sa nouvelle salle de réception depuis son modeste trône de nacre. Il lui avait fallu plusieurs jours pour consolider les liens fragiles entre Osseroth et Fulandre. La pièce tranchait par ses deux parties si distinctes. Une moitié tout en rondeur, ses murs blanchis, couverts de voiles de perles et ses fenêtres en ogive laissaient pénétrer la lumière éclatante de l'archipel de Gonoth tandis que l'autre moitié, terne, carrée, avec ses murs en pierres grises et ses vitraux opaques, illustrait bien la rigidité du royaume des Mille Couronnes. Une mince ligne pourpre les séparait distinctement et l'étoile de Gonoth, tracée au centre sur le sol, unissait les deux. Une porte de chêne renforcée de ferrures s'ouvrait sur le bâtiment que Bachul occupait à Fulandre. Une porte ovale en bois orangé donnait sur les autres étages de sa tour. Dans cette pièce, il verrait le soleil se lever sur sa ville d'Osseroth puis, avec un léger décalage, sur le pays de Brann. L'idée l'enchantait. Ainsi, il n'avait pas trahi le traité rédigé à la fin de la guerre des Sorciers qui interdisait à tout mage de quitter l'archipel. Sous peine de mort. Il n'était pas sûr que les Sadouraks apprécient la subtilité d'un tel acte mais n'en avait cure. L'ordre Gris n'avait pas assez de chevaliers à lui consacrer, trop obsédé par tout ce qui touchait à l'Immortel Oboss. Stupidité. Comment pouvait-on tuer un Immortel ? Même Carn avait survécu à travers les démons nés de son sang. Et pourquoi les pourchasser ? La pierre sur laquelle l'Innomé lui-même avait inscrit les noms des seigneurs inhumains les protégeait. L'archimage craignait bien plus ce maudit Tantrelou qui lui avait ravi Baldir et tué l'un de ses précieux Ssir. Mais tous ses adversaires tomberaient les uns après les autres. D'abord, les mages de l'Anneau d'or qui n'étaient pas prêts à le suivre et ensuite, les Sadouraks. Leur esprit à l'étroit dans leur forteresse, les chevaliers ne verraient rien venir. Il s'adressa au Ssir qui veillait sur lui.

— Maassir, fais entrer l'émissaire du Solzar, il est temps.

La petite créature enveloppée dans une chape noire à capuche sortit de l'ombre. Une

fine langue darda en sifflant entre ses lèvres écailleuses. Elle prit la porte donnant sur la tour et sortit prestement. Bachul réajusta le col fourré de sa robe. La température de Brann était si fraîche. De nouveau, la porte s'ouvrit.

L'émissaire entra et alla se placer devant l'archimage. Vêtu simplement d'une culotte bouffante bleu nuit, d'une chemise aux manches brodées et de bottes noires en cuir souple, seul le sadriva – une longue épée courbe – passé dans un fourreau de chaînes indiquait son rang élevé. Il jeta un regard troublé à la pièce. La vue de la ville blanche d'Osseroth et des felouques aux voiles rouges gonflées par le vent chaud le rassura. Il se ressaisit presque immédiatement, baissa la tête et mit un genou à terre, la main droite sur son cœur. Ses quarante ans n'avaient pas laissé de trace sur son visage étroit et bruni par le sang brûlant de ses ancêtres. Ses yeux sombres, légèrement plissés, s'accrochèrent à ceux du mage, brillants comme des étoiles. Il regarda sans ciller l'un des plus influents héritiers de Jielkin, le premier magicien de Gonoth. Une robe ourlée de fourrure masquait son corps mince et droit. Sa peau marbrée, lisse et sans défaut, ses cheveux de platine longs et parfaitement peignés paraissaient surnaturels. L'émissaire présenta les vœux de son père Isherut.

— Le Shahadir vous envoie ses salutations par ma voix, moi, Hemiat, fils de sa chair.

Maassir s'était glissé derrière le magicien. Hemiat se releva et fouilla dans les plis de sa chemise.

— Le Shahadir m'a remis un présent qui vous est destiné. Il en retira une statuette aux contours fluctuants. C'est une effigie du désert en sable rose. Elle représente...

Bachul le coupa sèchement

— Quelle est la réponse de ton père ?

Hemiat ne perdit pas sa contenance et répondit d'une voix assurée.

— Le Shahadir te prie d'accepter ses remerciements pour ta généreuse proposition, mais il regrette de ne pouvoir t'aider. Les enfants de l'Innomé doivent rester unis. Nous ne saurions prendre parti dans une querelle qui risque de porter préjudice aux disciples de Sadourak. Le Shahadir reste néanmoins votre ami.

Il termina sa phrase par une respectueuse inclinaison du buste. Bachul tapota de ses longs ongles laqués sur l'accoudoir nacré.

— Ton... Shahadir est sage. Nous suivrons donc la voie de la paix.

Hemiat acquiesça de la tête, peu rassuré par le ton onctueux du mage.

— Et pour preuve de ma bonne foi, accepte ce présent pour ton Shahadir. Il fit un signe au démon derrière lui. Hemiat se tint sur ses gardes. Maassir, montre à notre jeune ami le cadeau.

Le Ssir contourna Hemiat et lui fit face, tendant ses mains aux paumes vides et luisantes.

— Que veut dire...

Mais Hemiat ne termina jamais sa phrase ; à la place du visage, un serpent arc-en-ciel interminable avait jailli et, telle une flèche, filé vers la bouche de l'émissaire. Il y introduisit sa tête triangulaire comme un coin dans du bois tendre. Hemiat sentit le corps

froid de la bête glisser dans sa bouche, dérouler ses anneaux sans fin à l'intérieur et à l'extérieur de son corps. Bachul s'était levé et parlait.

— Apprécies-tu cette preuve de ma générosité, jeune Hemiat ?

Celui-ci se tordait par terre, essayant de hurler, la main sur la garde de son sadriva, emprisonné par la queue du démon. Bachul appréciait le spectacle de ce corps qui se gonflait, se dégonflait, ces vagues de chair que soulevait son serviteur. Il aimait le désespoir et la peur qui saisissaient à présent le jeune présomptueux. Les yeux de Hemiat, dernier siège de sa raison abandonnèrent la lutte d'un coup. La queue fouetta l'air avant de disparaître dans la bouche du possédé. La chape noire de Maassir, à présent vide, finissait de s'affaisser lentement sur le sol. Bachul s'approcha de l'émissaire du Solzar, les mains croisées dans le dos. Alors ?

— Oui, j'apprécie votre présent, noble Bachul, répondit en souriant Hemiat.

Sa langue vibra un instant entre ses lèvres, obscène et rouge, puis se retira. Bachul hocha plusieurs fois de la tête d'un air satisfait.

— Transmets-le donc au Shahadir de ma part, ordonna-t-il avant de se diriger lentement vers la porte qui donnait sur Osseroth.

Il était temps de régénérer son corps meurtri et de rafraîchir son sang dans la cuve.

ooOoo

C'était l'heure où les étoiles jouaient seules avec les ombres ; Sri apparaissait plus tard en cette saison. Fulandre, close derrière ses murailles, était silencieuse. On entendait, par-delà les murs épais, les bruits de la ville de toile. La garde patrouillait dans les ruelles et venelles, les bottes battant le pavé ou la terre dure selon le quartier. De lourdes chaînes de fer avaient été tendues en travers des rues, rendant plus ardue la fuite des malandrins.

Tantrelou et Seianne, à l'abri dans l'ombre d'un porche, laissèrent passer une dizaine de soldats.

— Nous allons entrer dans la grande bâtisse qui fait le coin, chuchota Tantrelou qui donnait l'impression de la connaître.

Seianne inspecta la construction de l'autre côté de la rue. Elle jouxtait à la fois une large artère, qui allait de la porte sud de Fulandre au donjon de Gorgass, et une impasse plongée dans l'obscurité. Un perron menait à une porte massive à double battant. Elle était surmontée, comme la plupart dans le quartier, d'un toit d'ardoises de Parn, violet à la lumière du jour, et bâtie avec de grosses pierres de taille des carrières de Sirb. De petites fenêtres à vitraux perçaient l'épais mur à intervalle régulier.

Un sentiment de gêne s'empara de Seianne quand son regard passa sur l'une des fenêtres du premier étage : il eut l'impression qu'un être surnaturel l'épiait.

— Allons-y, murmura Tantrelou en se dirigeant à grandes enjambées vers l'impasse.

Seianne se précipita à sa suite, tenant fermement son bec-de-corbin à deux mains. Son armure de cuir clouté était bien sanglée. Ils furent bientôt noyés dans la pénombre de

l'arrière-cour et Tantrelou était déjà occupé à crocheter la porte arrière de la maison. Elle donnait sur la cuisine, ils s'engouffrèrent dans la pièce.

— Referme la porte, nous y sommes, dit Tantrelou à voix haute, brisant le silence.

Seianne s'accroupit en portant un doigt à ses lèvres, l'air furieux.

— Chhhtttttttt ! Vous voulez que le mage nous entende ?

Il jetait des coups d'œil nerveux à la ronde.

— Mais, mon garçon, il n'y a personne ici, le rassura le vieil escogriffe.

— Personne ? Vous êtes sûr ?

Seianne continuait à parler à voix basse.

— En tout cas, personne d'humain, répondit calmement Tantrelou, qui se dirigeait tranquillement vers l'unique porte.

— Comment ça, « personne d'humain » ? interrogea Seianne, affolé.

— Et bien regarde autour de toi, il n'y a aucun meuble, la cheminée est froide. Dans les autres pièces, c'est la même chose. C'est vide. Nous sommes en quelque sorte dans la maison de Bachul mais il n'y habite pas vraiment. Allez debout, s'impatienta Tantrelou.

— Non ! Dites-moi d'abord pourquoi vous avez précisé « personne d'humain », demanda Seianne que la panique gagnait.

Tantrelou ne lui répondit pas et ouvrit la porte qui donnait sur un vestibule. Un escalier de pierre montait en colimaçon vers l'étage supérieur, d'imposants verrous fermaient la porte d'entrée principale sur leur gauche et une petite porte entrouverte en face d'eux menait aux autres parties du rez-de-chaussée. Contredisant les rides sur son visage, le vieil homme grimpa les marches quatre à quatre, Seianne sur ses talons.

— Expliquez-moi, je veux comprendre, sinon je n'y vais pas !

— Nous n'avons pas le temps, il faut profiter de ce que l'archimage fasse sa sieste, répondit Tantrelou en gloussant comme s'il venait de dire quelque chose de drôle.

— Sa sieste, mais c'est une manie !

Ils débouchèrent sur un palier éclairé par la faible lueur d'un vitrail. Deux portes se proposaient à eux. Après avoir reniflé ostensiblement, Tantrelou prit celle de droite. Elle grinça sur ses gonds. Le bruit ne parut pas le gêner mais Seianne se recroquevilla, les nerfs à fleur de peau. Il repensa à tous les événements qui l'avaient mené ici. Il ne comprenait toujours pas pourquoi il suivait cet homme.

La pièce dans laquelle il entra lui causa un choc qu'il n'oublierait jamais. Ce fut son premier contact avec la magie.

L'air y était plus chaud, plus humide et surtout, Seianne, hébété, regardait sans comprendre le mur blanc, en face de lui, qui s'incurvait au lieu d'être, logiquement, droit comme celui qui était dans son dos. Une fenêtre en ogive l'attira inexorablement. Il devait, il voulait savoir. Comme absent, il passa à côté du trône de nacre et de Tantrelou qui le regardait en souriant malicieusement, marcha sur l'étoile luisante et écarta d'une main tremblante le rideau de soie masquant la fenêtre. Il eut un mouvement de recul quand il découvrit la hauteur qui le séparait du sol puis se rapprocha à nouveau, la bouche

ouverte et les yeux écarquillés.

Osseroth se révéla à lui sous la clarté de Sri avec la violence d'un coup-de-poing. Un fleuve majestueux et paisible divisait la ville blanche en deux parties. Des ponts arqués et richement décorés unissaient une rive à l'autre. Les berges de sable étaient peuplées de longs dragons sans ailes et sur les eaux paresseuses, des barges effilées glissaient sous le regard doré des grands sauriens.

— Je rêve, murmura Seianne.

Il y avait tant de merveilles : ces maisons à toit plat et sans étage ou recouvertes d'un dôme d'or, ces palais aux flèches innombrables piquant le ciel étoilé, ces jardins luxuriants sertis entre des murs dentelés, ces arbres s'ouvrant comme des fleurs le long de larges avenues de terre ocre, ces odeurs riches et piquantes... Son esprit refusait pourtant l'évidence.

Tantrelou croisa les bras et tapa du pied comme s'il s'impatientait. Incrédule, Seianne s'approcha de la seconde fenêtre qui perçait le mur opposé. Il leva le loquet de bois qui bloquait le vitrail et ouvrit pour vérifier qu'il était toujours dans les Mille Couronnes. La grande rue de Fulandre et ses pavés de travers, la façade de pierre et de bois d'une haute maison en vis-à-vis, un air frisquet, la lumière chancelante d'une lanterne : pas de doute. Le bec-de-corbin pendant au bout de son bras, il recula lentement.

— Tu comprends mieux maintenant, mon garçon, lui dit doucement Tantrelou. Tu es déjà dans l'archipel de Gonoth, dans la plus haute tour d'Osseroth, celle de l'archimage Bachul. Et tu es aussi à Fulandre.

— Et vous n'avez rien à y faire, l'interrompit une voix douloureuse, déchiquetée, véritable torture pour les oreilles.

Une forme de cauchemar s'était matérialisée au centre de l'étoile. L'atrocité sans peau, trop grande pour la pièce, dégoulinait de sang, ses organes à nu palpitants et griffus. La face écrasée et défigurée par l'absence d'épiderme était tournée vers Seianne. Les globes oculaires fendus verticalement le fixaient avec envie. Quand la bouche garnie de défenses démesurées s'ouvrit, Seianne n'hésita pas et, criant pour se donner du courage, chargea, le bec-de-corbin levé au-dessus de lui.

Surpris par la témérité du garçon, Tantrelou n'eut pas le réflexe de l'arrêter. La caricature d'humain poussa un cri de souffrance qui finit sur une note de jouissance quand le bec en acier lui creva le ventre. Un ichor suinta en plusieurs endroits. Des filaments musculaires s'enroulèrent autour de l'arme et l'arrachèrent à la poigne de Seianne, pour l'enfouir aussitôt dans le fouillis de chair et d'os. Cette nouvelle blessure tira du démon une plainte démente. Dans le même temps, son bras terminé par des serres osseuses avait empoigné Seianne sous les aisselles et serrait. Ce dernier se débattit, essayant de se libérer de l'étreinte implacable du démon.

La bête immonde parla à nouveau de sa voix tourmentée, les défenses dans sa bouche déchirant les muscles de ses joues. Il s'adressait à Tantrelou, resté immobile près du trône.

— Devrais-je le tuer, Tantrelou, lui faire connaître la joie du supplicié ?

Il tenait Seianne à bout de bras, l'écrasant à l'étouffer, ses côtes mises au supplice sous

la pression incroyable. Tantrelou alla s'asseoir sur le trône de l'archimage et s'y cala confortablement avant de répondre.

— Honnêtement, je ne sais pas, dit-il, le regard levé au plafond comme s'il réfléchissait. C'est un brave garçon mais il est très bête. Il ne vaut pas grand-chose.

Seianne essaya de parler mais ils n'entendirent qu'un gargouillis incompréhensible qu'ils ignorèrent.

— Ah, ah, ah, je te reconnais bien là, Tantrelou. Toujours à plaisanter.

Le rire secoua le corps du démon, déclenchant plusieurs hémorragies impressionnantes.

— Et toi, est-ce que je te tue ? La voix menaçante grinça comme un essieu rouillé et le visage torturé avança à la rencontre de celui de Tantrelou, l'ouverture béante de sa gueule exhalant des remugles acides.

Tantrelou détourna la tête en grimaçant de dégoût.

— Pouah ! Gabessor, pourquoi ne pas prendre une apparence plus convenable, que nous puissions discuter ?

La pointe d'une petite corne effleura le menton tordu de Tantrelou, coincé sur le trône.

— Tu n'aimes pas mon apparence, magicien ?

— Je ne suis plus magicien. Plus vraiment.

— Je sais et c'est ce qui m'amuse. J'aimerais te voir le redevenir. Tu étais très doué, peut-être trop. L'Étoile et l'Anneau ont même cru que tu étais l'incarnation de « Visage Caché ».

Sa langue immonde passa sur le visage de Tantrelou, lui égratignant la peau. Ce dernier, résistant à l'envie de fuir, se força à sourire. Le démon recula d'un pas qui fit craquer le plancher, le sommet de son crâne raclant le plafond de pierre et y laissant une trace sanguinolente. Il laissa tomber le corps flasque de Seianne qui avait sombré dans l'inconscience.

— Tu es courageux, homme Tantrelou. Mais ton courage ne te sauvera pas. Je suis au service de Bachul et il m'a ordonné de tuer quiconque essayait de pénétrer dans cette maison pour accéder à la tour. Il mâchouillait ses mots avec plaisir. Si tu n'es plus magicien, alors tu n'es plus qu'un homme. Et un homme ne me fait pas peur.

Tantrelou s'avança vers Gabessor.

— Tu ne le feras pas, démon, le défia Tantrelou d'une voix assurée.

— Ah, ah, ah, ah. Et pourquoi, minuscule humain ?

— Parce que tu me dois un service.

— Ah, cette vieille broutille. Et comment me forceras-tu à t'obéir ?

— Je ne le ferai pas. C'est à toi de voir. Et dans cette guerre qui se prépare, il sera bon pour un démon aussi idiot que toi d'avoir des alliés dans les deux camps. On ne sait jamais qui va triompher. Jamais.

Les pupilles de Gabessor se rétrécirent, il observa un moment l'homme qui se moquait

de lui, étudiant sa proposition, fouillant dans ses souvenirs immortels.

Seianne revint lentement à lui. Le spectacle du démon dominant Tantrelou le paralysa. Il fit le mort.

Le vieux mage étudiait la pièce d'un air ennuyé. La créature ne bougeait plus, le sang s'était figé dans ses veines apparentes, son cœur pervers ne battait plus. Tantrelou toussa deux, trois fois comme pour attirer son attention et voyant que le démon ne réagissait pas...

— Va-t-on passer toute la nuit ici ?

— Hmm, grogna Gabessor. L'organisme démoniaque se remet à vivre. Et quel est ce service que tu me demandes, magicien ?

— Eh bien, simplement que tu escortes le petit hors de la tour, ni vu, ni connu, et en vie, précisa-t-il. Et n'essaie pas d'interpréter stupidement mes paroles. Tu n'y gagnerais rien.

— Ah, ah, ah, ah, tu es toujours un magicien et sûrement le plus malin que je connaisse, dit le démon, s'arrachant des lambeaux de chair avec sa dentition chaotique. Et bien soit, j'escorterai le petit homme en dehors de la tour et Bachul n'en saura rien, ni même les Ssirs qui gardent l'entrée. Mais je ne le fais pas pour les raisons que tu as évoquées ; je t'aide car je n'ai jamais aimé Bachul.

Mais Tantrelou n'avait écouté qu'à moitié.

— Bien, mais pour l'instant, laisse-nous. J'ai quelques conseils à lui donner. Il chassa le démon d'un geste dédaigneux. Tu reviendras le prendre quand je serai sorti.

Gabessor éclata d'un rire de métal déchiré et disparut ne laissant qu'une grande flaque de sang au centre de la pièce.

Seianne se leva en titubant, se tenant les côtes.

— J'ai tout entendu, je n'irai pas avec ce démon. Il est hors de question que je reste un seul instant avec cette créature ignoble.

Il se précipita vers la porte donnant sur l'escalier. Le ton sec de Tantrelou l'arrêta.

— Toi non plus, tu n'as pas le choix, mon garçon. Il alla se poster devant lui et le prit par les épaules, son ton s'était radouci. Notre rencontre ne peut être le fruit du hasard. J'ai besoin de toi. Je ne peux aller à Osseroth. Il y a une autre chose que je dois faire à Arabesque, un... ami à voir. Et n'oublie pas qu'ici, tu mourras sûrement de la main de l'un des sbires du faux roi, ajouta-t-il pour finir.

— Et que devrai-je faire à Osseroth ? demanda Seianne sur la défensive.

Tantrelou fouilla sa bourse et en sortit un anneau d'or qu'il tendit à Seianne.

— Tu iras trouver un vieux bonhomme et tu le lui remettras.

Seianne avait vu un anneau en tout point identique briller au doigt du vieil homme ; discrètement, il risqua un coup d'œil pour découvrir que l'objet était toujours là.

— Il se nomme Zacra, continua Tantrelou sans prêter attention à l'étonnement du jeune homme. Dis-lui qu'il doit s'occuper de toi. Il habite un petit palais près du pont de Serioth, quelque chose de très voyant.

— Mais quand reviendrai-je dans les Mille Couronnes ? demanda-t-il plaintivement.

— Peut-être jamais. J'y vais. Il ne faudrait pas que Gabessor puisse changer d'avis.

Seianne blêmit quand il mentionna le nom du démon.

— Mais le magicien, il s'est peut-être réveillé, il est peut-être trop tard, essaya Seianne désespéré.

Tantrelou secoua la tête en signe de dénégation.

— Pas d'inquiétude, le sommeil d'un magicien tel que Bachul n'est jamais naturel et au vu de ce qu'il a entrepris ici, ça ne m'étonnerait pas que sa sieste dure plusieurs jours. Non, fais confiance à Gabessor, s'il ne te dévore pas, tu quitteras la tour sans encombre... Je plaisantais. Zakra prendra soin de toi, tenta de le rassurer Tantrelou.

Il tapota la joue de Seianne et sortit. Celui-ci rassembla tout son courage pour ne pas le suivre en courant. *Et pourquoi ne fuirais-je pas ?* pensa-t-il. Une voix coupante et désagréable retentit dans son dos.

— Il est temps, petit humain.

Tantrelou flâna quelque temps dans la ville endormie de Fulandre. Il sifflait gaiement sans se soucier des patrouilles. Cette petite mésaventure l'avait rajeuni d'au moins dix ans. Ils avaient eu de la chance de tomber sur Gabessor. Il n'était pas très coriace. Un autre lui aurait donné sûrement plus de fil à retordre. Ainsi, Zakra saurait pour Nyphérias et pour Baldir. Bachul lui avait rendu service, en définitive.

— Bien, maintenant à toi Baldir. Mon brave Baldir.

Chapitre 22 : Guillss

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Petite Angande. Arabesque.

La folie du haut-roi et la peur de la guerre ont vidé les rues de la ville. Les marchés sont déserts et, sur les étals, on trouve peu de marchandises ; paysans et marchands évitent la capitale. Caldric est sur le point d'ordonner la mise en quarantaine de la cité. De plus, la rumeur voudrait qu'un sorcier se soit installé dans le palais-forteresse.

Le vieil homme marchait en s'aidant d'une branche taillée à la va-vite, une torche enflammée dans l'autre main, à hauteur de son visage ridé et austère. Son crâne rasé de près accentuait la dureté de ses traits et, avec le mouvement des flammes, lui donnait un air peu rassurant. Un manteau court et sans manche abritait son corps de la fraîcheur de la nuit. Une fine silhouette le suivait, le regard baissé. Une cape pendait de ses épaules jusqu'aux pavés déchaussés de la venelle, fermée au niveau de sa poitrine naissante par une broche en fer.

Les deux étrangers longeaient les murs sans un mot, attentifs au moindre bruit. Le petit quartier des Lanternes-Brisées avait été abandonné comme tous ceux qui appartenaient à des princes trop éloignés de la capitale ou trop désargentés pour s'en soucier. La tour de la famille Hodre ne faisait pas exception et avait été depuis longtemps dépossédée de la couronne qui la surmontait.

Cette partie d'Arabesque n'était guère surveillée par la garde et il fallait une bonne raison pour qu'une patrouille s'y déplace. Yabsse Lorss s'arrêta devant une porte lacérée par ce qui semblait être des coups de griffe. Guillss l'imita.

— Qu'est-ce que tu y lis, petite ? demanda l'oncle en éclairant les marques.

Elle frôla de ses doigts les fines entailles constellant la porte. Elle répondit d'une voix assurée :

— Nous sommes bientôt arrivés, mon oncle. Elle indiqua une direction. L'escalier qui mène aux soubassements de la prochaine bâtisse.

Yabsse inspecta le visage de sa nièce à la lueur de la torche. Ses cheveux blonds comme la paille et coupés au carré encadraient sa frimousse innocente. Sur son front piqueté de taches rousses tombait une frange. On pouvait lire, dans ses grands yeux noirs qui ne connaissaient plus la peur, l'envie de dévorer la vie. De la famille, c'était la plus

prometteuse, et il était fier qu'il lui soit revenu de l'éduquer. Elle tuait encore pour jouer, mais ça lui passerait. Yabsse lui fit signe de prendre les devants. Elle passa en tête.

Guillss ressassait les différents événements depuis le mystérieux empoisonnement du haut-roi. Celui-ci n'était pas l'œuvre des Lorss, ni d'aucun des membres de la conspiration – d'après le haut-roi Gorgass que tous par ici appelaient l'usurpateur. C'est elle et son oncle – déguisés en serviteurs – qui avaient discrètement subtilisé la vaisselle dans laquelle Caldric avait mangé et le gobelet dans lequel il avait bu. Dans ce dernier, ils avaient retrouvé les traces d'une poudre blanchâtre totalement inconnue. Même de son oncle. Et ce noble – désormais premier conseiller – qui s'était levé d'un bond pour accuser Gorgass. C'était incompréhensible. Mais comme lui disait Yabsse quand elle se laissait aller à lui poser des questions, ils n'étaient que des outils et un outil ne pense pas, il obéit. L'arbre-ancêtre Irssal pensait pour eux tous et il avait ordonné de tuer Caldric et sa fille. Ainsi, Trienne était morte. Et, sans aucune difficulté, ils étaient passés entre les mailles trop lâches du filet qu'avait déployé le bâtard Brangue. Mais si la fille avait été une proie facile, il en serait autrement du haut-roi, protégé par cette folie qui le rendait imprévisible. Enfermé dans le palais-forteresse, il ne sortait plus et, selon la rumeur, se terrait quelque part dans les prisons en compagnie des otages. Se faufiler à l'intérieur malgré les gardes était chose aisée, mais retrouver Caldric sans se faire repérer l'était moins. Avec la mort de l'héritière du haut-roi, la sécurité du palais avait sûrement été encore renforcée.

Arrivée en haut de l'escalier, elle s'arrêta ; c'est ici qu'ils trouveraient de l'aide. Sur un signe de son oncle, elle descendit jusqu'à la porte située au niveau des caves de la maison. Yabsse attendit sur la première marche. Sur les toits, un animal – un chat peut-être – posa la patte sur une tuile branlante, troublant pour quelques instants le silence. Guillss frappa deux coups brefs et sourds sur la porte. Un judas s'ouvrit au milieu du mur situé dans son dos. Elle parla sans même se retourner.

— Nous sommes venus voir la Guigne.

Un rire gras et étouffé lui répondit.

— T'es qu'une gosse. Qu'est s'tu lui veux à la Guigne, ma p'tiote ?

Guillss ne broncha pas. Yabsse, en retrait au sommet de l'escalier, toussa.

— Qui c'est lui, là-haut ? questionna la voix.

Ne voyant venir aucune réponse, il grommela quelque chose à un comparse. Des bruits de pas s'éloignèrent, le temps passa sur la ruelle immobile. La voix grasse reprit.

— Les aut' me disent qu'tout est dans l'bon sens. Vous pouvez entrer.

Le judas se referma avec un claquement sec. Des bruits de verrous que l'on tire se firent entendre derrière la porte. Elle s'ouvrit en traînant sur la pierre. Sans hésiter, Guillss s'engouffra dans l'ouverture que nulle flamme n'éclairait. Yabsse descendit les quelques marches et s'arrêta sur le seuil. Sa torche révéla un couloir long et étroit qui avait été creusé juste sous le plancher vermoulu du rez-de-chaussée. Sur la gauche de l'entrée, une lourde tenture cachait un autre passage. Guillss et son oncle pouvaient entendre la respiration d'un homme qui guettait derrière. Le chauve à la patte folle qui les attendait les invita à le suivre d'un mouvement de tête. Ils emboîtèrent son pas bancal tandis que l'inconnu derrière le rideau refermait la porte dans leur dos. Il y eut d'autres

portes, d'autres gardes qui les épiaient, quand ce n'étaient pas des rats, un dernier tunnel et finalement ils remontèrent par un escalier de bois pour arriver à une porte de plus. Des conversations étouffées leur parvenaient à travers les planches disjointes. Leur guide ouvrit et pénétra dans une grande salle bondée et enfumée.

À peine rentrés, leurs poumons furent agressés par un air vicié et lourd, en même temps qu'une chaleur collante s'abattait sur eux et qu'une forte odeur de transpiration emplissait leurs narines. Les bruits cessèrent immédiatement et des dizaines de têtes se tournèrent vers les deux étrangers.

L'endroit ressemblait à une taverne sans fenêtre. Des tables et des chaises de fortune avaient été dressées çà et là dans le plus grand désordre. Au centre, trônait une énorme barrique qui masquait une bonne partie de la pièce. Dans cette atmosphère confinée et, figés par leur arrivée, les visages luisants de sueur, à peine éclairés par la flamme vacillante des bougies, paraissaient ne plus jamais vouloir bouger. Guillss remarqua qu'il n'y avait aucune femme. Les faces d'assassins et de voleurs arboraient des cicatrices et des traces de mutilation ; des couteaux à large lame étaient passés dans leurs ceintures ou glissés dans leurs bottes.

Le boiteux, après un rapide salut de la main, reprit sa claudication tandis que les langues se déliaient à nouveau. Guillss s'avança à sa suite. Derrière, Yabsse moucha sa torche à l'aide d'un capuchon de métal et la déposa parmi d'autres, dans un grand bol de sable à gauche de l'entrée. Sa nièce avait pris un peu d'avance quand un grand type à la mine cruelle étendit sa jambe gainée de cuir en travers de son chemin. Sa bouche se tordit en une espèce de grand sourire.

— Ho là ! ma poulette. Où tu vas comme ça ?

Guillss s'immobilisa et examina l'homme en lui rendant son sourire. Affalé pour moitié sur la chaise, pour moitié sur la planche graisseuse qui servait de table, il était vêtu d'une chemise crasseuse et d'un gilet de cuir clouté. Une dague était plantée devant lui. Une balafre sur l'œil durcissait sa face de tueur qu'encadraient de longs cheveux bruns. Il dodelinait légèrement de la tête. Yabsse ne broncha pas. Un peu abrutis par l'alcool, les comparses de l'homme riaient bêtement.

Il continua de sa voix rauque.

— Approche donc que j'tâte tout ce beau monde, dit-il en désignant ses seins.

Le boiteux s'était arrêté et semblait tétanisé.

— Allez approche, ma jeunette, viens donc, dit doucereusement l'homme. Skufr va être gentil avec toi, il va t'apprendre plein de nouvelles choses.

Guillss se passa la langue sur ses jeunes lèvres, les yeux brillants d'une convoitise qu'interpréta mal le dénommé Skufr. Il éclata de rire, criant à la ronde.

— Mais, c'est une petite vicieuse celle-là, elle mouille déjà à l'idée de c'que j'veis lui faire ! Elle connaît ma réputation, c'est sûr.

À une autre table, un homme lança :

— Vas-y, Skufr, montre-nous !

D'autres remarques graveleuses se joignirent à la première. Le voleur ramena sa jambe

sous sa chaise et regarda Yabsse qui ne bougeait toujours pas. Un mélange de moquerie et de lassitude dans l'expression de son visage fit hésiter Skufr, mais les cris de ses compagnons et l'alcool effacèrent cette image. Il s'adressa de nouveau à Guillss :

— Ton papa aime regarder quand on te touche, hein ?

Sans quitter sa place, il fit mine de saisir Guillss à la taille. Elle se déroba et attrapa le long bras poilu au poignet. Le reste fut exécuté trop rapidement pour que quiconque puisse suivre. Skufr hurla de douleur quand il sentit le fer traverser ses mains jointes et les clouer ensemble à la table. Il les regardait, effrayé par cette lame immobilisant sa chair. Sa dague. Le sang baignait la table. Il se mit à sangloter dans le silence qui s'était abattu sur la salle, n'osant tirer de peur de déchirer la chair. Ses yeux larmoyants trouvèrent alors ceux de Guillss, deux lunes calmes et sombres dépourvues de toute trace d'excitation et il eut peur pour la première fois de sa vie.

Immobile, Yabsse observait la salle. Nul n'osait faire le moindre mouvement. Le boiteux chuchota une information à son voisin qui la répéta à son tour. Un murmure révérencieux et craintif se propagea de table en table jusqu'à celle de Skufr. Comme s'ils venaient d'apprendre qu'il était atteint d'une maladie contagieuse, ses compagnons se levèrent à la hâte et l'abandonnèrent là sans se soucier de la gravité de sa blessure. Terrifié, Skufr vit le vieux qui accompagnait la fille s'approcher. Il se mit à gémir, quémandant une aide qui ne vint pas.

— Pitié, il va me tuer.

Où qu'il tourne la tête, il ne trouva que des regards fuyants et des visages fermés ; tous attendaient le dénouement. Skufr, les traits tendus, la bouche crispée, supplia le vieux :

— Je ne sais pas qui vous êtes mais... pardon. J vous jure qu j voulais pas. Pitié, enlevez c'te putain d' dague de mes mains.

Pour toute réponse, Yabsse lui attrapa les cheveux et poussa sa tête brutalement vers la table. Avec une rapidité fulgurante, il noua solidement la longue et épaisse mèche brune autour du pommeau. Il parla calmement, promenant ses yeux plissés sur l'assemblée médusée.

— Celui qui le délivrera mourra.

Le boiteux les appela :

— V'nez, laissez c'crétin d'Skufr. Y mérite pas mieux. L'Guigne veut vous voir.

Ils laissèrent Skufr à sa souffrance et le suivirent.

La Guigne les attendait dans une petite pièce accolée à la taverne souterraine. Deux gardes débraillés et fatigués en interdisaient l'accès. C'était une petite cave aménagée. Une odeur de décomposition flottait sur l'endroit. Des peintures représentant le propriétaire grandeur nature décoraient les murs. Des traces de moisissure ravageaient ses portraits, gommant tous les efforts qu'avait faits le peintre pour l'embellir. Des tapis aux couleurs passées pourrissaient sur le sol de terre battue. La Guigne siégeait pompeusement sur un fauteuil trop bas aux ressorts retors ; les coussins empilés sous ses fesses amenaient à peine sa poitrine à hauteur d'un bureau qu'encombraient de nombreux restes de nourriture. Dans l'un des coins, un rat furetait une vieille carcasse de poulet.

La Guigne les accueillit avec une grimace torve et une bouche largement édentée. Sa face violacée et boursouflée surmontait un torse chétif que dévoilait en partie une chemise sale et déboutonnée, par-dessus laquelle il avait enfilé un gilet broché d'or trop ample. La main d'un squelette pendait à son cou.

— Asseyez-vous, mes amis, dit-il de sa voix dolente.

Des chaises avaient été dressées à l'intention des visiteurs. Yabsse s'assit, Guillss resta près de la porte. Le boiteux contourna le bureau pour délivrer un message à l'oreille de son chef. La Guigne acquiesça nerveusement. Le boiteux s'éclipsa rapidement.

— Je suis désolé pour ce qui s'est passé avec cet idiot. Il sera puni, croyez-moi. Il se gratta la joue avec ses ongles crasseux. Mes rats et moi-même sommes à votre disposition.

Guillss fouillait sans hâte la pièce du regard. Imperturbable, Yabsse attendait, ses yeux fixes et noirs accrochés à ceux, nerveux, de la Guigne qui tripotait la main autour de son cou.

— Euh..., hésita-t-il. Que voulez-vous exactement ?

Il s'agitait de plus en plus sur sa pile de coussins, inquiet. Il attendit. Guillss bâilla négligemment, augmentant son malaise. Un long moment passa. Même le rat avait cessé de grignoter et observait craintivement les nouveaux venus. Les paroles de Yabsse firent sursauter la Guigne.

— Il nous faut entrer dans le palais-forteresse.

La Guigne, soulagé, répondit rapidement.

— C'est difficile. Le haut-roi est devenu fou. Il n'y a plus que les gardes royaux et les serviteurs dans le palais. Nul n'y entre ni n'en sort hormis le premier conseiller, le commandant Nanss et quelques autres. Toutes les issues sont barricadées. La nourriture ainsi que toutes les autres fournitures sont déposées à la porte ouest. Aucun étranger n'est admis au-delà des murs qui protègent la butte. Une souris n'y rentrerait pas.

Yabsse se leva.

— C'est pour cela que nous nous adressons à un rat. Empoisonnez le repas des serviteurs. Et arrangez-vous pour que nous soyons choisis pour remplacer les morts.

Il extirpa deux fioles minuscules de sous sa cape et les posa délicatement sur le bureau. Le rat vint les renifler.

— Mais..., commença la Guigne de nouveau mal à l'aise.

Yabsse continua sans lui prêter attention.

— Nous serons à l'auberge du Pied de Cochon dans le quartier des Bouchers.

La Guigne se leva lui aussi, triturant de plus en plus nerveusement les phalanges de la main squelettique.

— Mais..., tenta-t-il de nouveau.

Yabsse continua.

— Pas la peine de nous reconduire, nous trouverons notre chemin seuls.

Yabsse tourna les talons et quitta la pièce, suivi de sa nièce qui fit un petit signe d'adieu à la Guigne, ébahi.

Le chef des voleurs tendit le bras comme pour les arrêter.

— Mais...

Ils étaient déjà sortis. Il s'écroula sur ses coussins, abattu, et réfléchit. Les messagers de Pragrald avaient été clairs. Il fallait apporter toute l'aide nécessaire aux assassins du Sobsogre. Il n'avait pas le choix et l'aurait-il eu, qu'il obéirait quand même. Il soupira ; ils ne lui avaient même pas demandé pourquoi on le surnommait la Guigne ; ces deux-là gâchaient le peu de plaisir que lui procurait ce métier.

Chapitre 23 : Sable

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Osgur. La Mâchoire du Monde.

Depuis la guerre contre la sorcière des Glaces – seconde incarnation d'Oboss –, des siècles auparavant, les Moens ont cessé toute relation avec les Nördes, et ces derniers ont reflué vers la mer. Les seuls clans qui ont décidé de rester dans les montagnes ont été asservis par le troll Scolphorg, une créature qui a combattu aux côtés de la sorcière.

La bâtisse des Nördes qu'ils avaient choisie pour bivouaquer n'était plus qu'un plateau de rondins noircis par l'incendie qui avait emporté les murs et le toit. Hormis ce plancher surélevé qui, construit sur les contreforts des montagnes, dominait l'immense forêt, il ne subsistait qu'une grande cheminée en partie effondrée et quelques crânes humains cloués au manteau de chêne. Superstitieux, les Nördes qui escortaient Sable et le sarcophage contenant Sambraze s'étaient empressés d'enterrer les macabres trophées sous des cairns construits à la hâte et, Camerune déclinant, ils avaient dressé des murets de pierres là où, des siècles auparavant, s'étaient tenus les murs. Les chevaux avaient été parqués sous le plancher. D'après les Nördes, c'était un ancien comptoir appartenant autrefois à leur peuple, avant que les Nains n'interrompent leur commerce avec les humains et que le troll Scolphorg ne corrompe ceux qui étaient restés là en dépit de la rudesse du climat.

Les Corrompus. En frissonnant, Sable s'approcha du foyer où fumait et brûlait le bois humide, essayant de s'enrouler davantage dans la fourrure que lui avait donnée à contrecœur Nandrall, le second de Nigrumndr. À part Imnuld et Tromboll qui étaient de garde, tous étaient allongés les uns contre les autres.

— Pas si près, tu vas te brûler, conseilla d'une voix forte la fille du seigneur des Nördes assise non loin.

Nigrumndr la tueuse d'hommes avait tenu à diriger l'expédition et personne, pas même son père, n'avait pu l'en dissuader. C'est elle qui avait conçu les plans de la charrette – de longues planches épaisses encadrées de hautes roues renforcées de fer – sur laquelle ils avaient hissé le sarcophage de bronze, elle qui avait choisi les chevaux qui se relaieraient pour tirer le véhicule et encore elle qui les avait guidés à travers l'interminable forêt. Plus de vingt journées passées sous un toit d'aiguilles, sans jamais voir le ciel.

Prudemment, Sable attira à lui les pans de sa fourrure mais ne bougea pas. Il faisait

bien trop froid. « Autant les attirer là. De toute façon, ils nous trouveront », avait-elle dit à ses hommes en choisissant l'endroit où ils se tenaient à présent.

Un jour auparavant, alors qu'ils longeaient la barrière de roc à la recherche de la vieille route qui devait les mener à Godondsor, Nandrall et Sikt, partis chasser dans la forêt, étaient tombés nez à nez sur les Corrompus ; ceux-ci avaient fui sans engager le combat. Les Nördes les avaient poursuivis, réussissant à en rattraper deux sur trois, qui gisaient à présent quelque part dans la forêt, à moitié dévorés par les prédateurs. Seul Sikt avait été blessé ; un morceau de sa cuisse manquait, emporté par la bouche de l'un des Corrompus. Le survivant allait donner l'alerte.

Personne n'ayant voulu lui livrer plus d'informations sur Scolphorg et ceux qu'il avait pervertis, Sable se demandait ce que pouvait bien être un troll et comment il avait pu asservir des guerriers tels que les Nördes.

Du coin de l'œil, il observa le visage de Nigrumndr éclairé par le feu. À part les nattes blondes tombant sur ses joues bien rondes qui lui donnaient un petit air féminin, elle avait tout d'un homme, le gabarit et la brutalité. Ses yeux très clairs, comme ceux de presque tous les Nördes, rappelaient ce ciel lointain et froid qui les surplombait dans la journée. Rien à voir avec celui de Meleter, d'un bleu doux et profond. Combien de temps depuis qu'il avait quitté sa ville natale ? Il n'en savait rien. Il songea à ses amis, à sa famille, tous prisonniers du rêve de Sakrajka comme l'était son passé ; même le souvenir de Sambraze n'était pas réel. Mais l'Immortel lui avait promis qu'une fois à Godondsor, il la retrouverait.

— Pourquoi vous ne m'abandonnez pas ici ? risqua Sable.

Les lèvres de Nigrumndr s'écartèrent légèrement comme pour parler, mais elle se ravisa et ferma la bouche.

— Pourquoi vous sacrifier ? insista encore Sable.

— L'ancêtre nous a demandé de t'accompagner à Godondsor. Toi et la chose dans le sarcophage de bronze.

Sable avait beaucoup réfléchi à ce qu'avait dit la bouche dans la pierre et surtout à ce froid familier qui s'était refermé sur lui un instant, le même qu'au sommet de la tour de Sakrajka, quand les mains et les crocs de givre avaient effleuré son cœur. Sans l'intervention de l'Immortel, les formes haineuses l'auraient déchiqueté.

Il en était venu à admirer la Nörde et aurait voulu tout lui révéler mais Sambraze lui avait fait promettre le secret. Sa main passa sous sa chemise et se referma sur le rubis qui pendait sur sa poitrine ; l'œil de Sakrajka était chaud et rassurant. Au moins pouvait-il lui faire part de ses soupçons.

— Et si ce n'était pas ton ancêtre qui avait répondu mais...

Nigrumndr l'avait arrêté d'un geste de la main, et, dépliant lentement ses jambes, semblait écouter quelque chose.

Depuis la forêt en contrebas, une chouette hulula assez fort pour qu'on l'entende. D'un coup, la guerrière fut sur ses pieds et se précipita, son arc en main vers l'extrémité sud du plancher.

— Ils arrivent, prévint-elle d'une voix qui en disait long sur leurs chances de survie.

Ceux qui étaient allongés s’extirpèrent de leur couche sans un mot et, après avoir pris leur arc et leur carquois, se déployèrent de façon à couvrir tous les côtés. L’arc bandé, Imnuld – un homme à la silhouette fine et élancée – et Tromboll – une barrique sur pattes – étaient déjà en place et fouillaient l’obscurité à la recherche des Corrompus.

— Et les chevaux ? demanda Nandrall en se grattant nerveusement la cicatrice qui divisait son nez en deux. Naturellement, il s’était posté aux côtés de Nigrumndr.

— Ils sont très bien où ils sont, dit-elle en encochant une flèche à pointe d’os.

Comme pour protester, un cheval hennit sous leurs pieds.

Aucun des Nördes ne s’inquiéta pour le sarcophage, abandonné sur la charrette à quelques pas de l’escalier défoncé.

D’un mouvement d’épaule, Sable s’était débarrassé de sa fourrure et se tenait dans le dos de Nigrumndr.

— Donnez-moi une dague, je veux me défendre, déclara-t-il transi.

Sans même se retourner, elle dégaina son poignard et le lui tendit.

— Tiens, vends chèrement ta vie si tu ne veux pas finir dévoré par ces chiens affamés, dit-elle en se redressant et en bandant son arc. Son corps massif pivota vers la droite comme si elle suivait un point éloigné et, après un bref arrêt, ses doigts lâchèrent la corde. Il y eut un son étouffé quand la flèche atteignit sa cible. En réponse, un concert de cris bestiaux éclata dans l’obscurité autour d’eux et les Corrompus, se sachant découverts, chargèrent.

Accroupi, Sable tournait sur lui-même en pointant son arme devant lui, réfléchissant à la situation et jetant fréquemment des coups d’œil par-dessus le muret non loin. Mis à part l’encombrant gilet en peau retournée, ses chausses et son bリアud en cuir fourré, il n’avait aucune protection, contrairement aux grands hommes du Nord qu’un haubert protégeait depuis le cou jusqu’aux genoux. Sans compter qu’il n’avait jamais été très habile à la dague.

— Mets-toi à côté de moi et frappe ceux qui arriveront à monter, recommanda Numnir, un jeune guerrier dont les longues tresses dans sa barbe blonde semblaient imiter le dessin noueux de ses avant-bras.

Les Nördes décochaient flèche après flèche vers les ombres vives qui se déplaçaient en criant entre les rochers pâles. Sable vit un Corrompu vaciller sous un trait puis repartir de l’avant en courant et hurlant de plus belle. Les falaises au nord renvoyaient l’écho de leurs cris donnant l’impression qu’ils n’étaient pas humains, et peut-être ne l’étaient-ils plus. Sable passa sa langue sur ses lèvres desséchées par la peur, le poignard sautant rapidement d’une main à l’autre. Le sarcophage était au bas des marches ; il pouvait l’apercevoir en tendant le cou, ainsi que les nombreuses ombres qui escaladaient la pente avec une facilité déconcertante. Le plus avancé, touché à la hanche, virevolta et, une seconde flèche l’ayant atteint entre les omoplates, s’écroula face contre terre.

Trois Nördes commandaient le tir : Nigrumndr au sud, Imnuld à l’ouest et Sikt à l’est. La cheminée empêchait toute visibilité au nord.

— Celui qui arrive à l’escalier, indiqua Nigrumndr d’une voix basse.

— Compris, répondirent Nandrall et un grand guerrier au nom compliqué.

Deux traits filèrent vers la poitrine du Corrompu et le stoppèrent net. En dessous d'eux, les chevaux, terrifiés, piaffaient et tiraient sur leurs longues. Un choc sourd attira l'attention de Sable qui se pencha par-dessus le muret ; deux mains fortes, aux veines saillantes et sombres, avaient agrippé le rebord. Gêné par le parapet de fortune et manquant d'allonge, Sable parvint néanmoins à taillader la première, laissant une estafilade profonde d'où jaillit un sang plus noir que la nuit et qui se mit à fumer au contact de l'air. Une plainte horrible monta de la gorge de celui à qui la main appartenait mais la douleur ne le stoppa pas et, avec une force et une agilité de fauve, il se hissa en un seul mouvement sur le bord de la plate-forme, en équilibre. La lueur du feu à l'autre bout éclairait l'homme nu aux muscles gonflés où saillaient des veines aussi grosses que des cordes, mais ce qui cloua Sable sur place fut ce regard insoutenable qui exprimait la faim et la haine.

Son bras tremblait et refusait de frapper. Alors que le Corrompu se ramassait pour bondir, la flèche de Numnir pénétra dans sa bouche ouverte et lui ressortit par la nuque. Projeté en arrière par la violence du coup, il fut comme happé par le vide et disparut. Sable crut entendre le choc sourd de son corps heurtant les rochers.

— Continue comme ça, l'encouragea Numnir tout en visant une cible que lui désignait Sikt.

De plus en plus souvent, ils devaient tirer à bout portant sur les Corrompus qui tentaient de prendre pied. Les indications calmes des Nördes et le bruit sec des cordes qui se détendaient contrastaient avec les râles et les cris inhumains des assaillants. Le muret de pierres s'était effondré en plusieurs endroits sous le poids des Corrompus qui étaient parvenus jusque-là.

Bientôt, Sable ne compta plus le nombre de fois où il avait planté la longue lame de son poignard dans un ventre ou un visage. Profitant d'un court répit entre deux vagues d'ennemis, Nigrumndr ordonna à ses hommes de se mettre en cercle au milieu et de prendre leurs haches ; les carquois s'étaient vidés. Les oreilles bourdonnantes, Sable attendait hébété son prochain adversaire, une joue brûlée par le sang des démons. C'est Numnir qui l'attrapa par le coude et le poussa sans ménagement vers le centre.

— Par ici petit, vite !

L'instant d'après, il était entouré par dix statues de fer qui lui tournaient le dos, prêtes à entamer le corps à corps. Il y eut comme un flottement, le temps pour les Corrompus de grimper. Le premier à charger était un colosse ; il s'écroula, décapité, entre les jambes des Nördes, le sang jaillissant à gros bouillon de son cou. Les longues haches des Nördes accueillirent les suivants avec la même férocité, tranchant membres et têtes qui semblaient repousser aussitôt. Se déplaçant à quatre pattes, Sable tailladait les tendons et achevait les blessés. Avec stupeur, il découvrit des vieillards et des femmes parmi les cadavres et même un enfant.

Mobile et solidaire, le cercle des Nördes repoussait les Corrompus d'un bord à l'autre pour éviter de se faire submerger, un ballet sinistre et épuisant que dirigeait la voix forte de Nigrumndr à coup de : « On charge au nord », « À l'ouest maintenant ».

Tout en essayant de suivre, Sable se demanda comment ils s'y prenaient pour ne pas

s’emmêler les pieds dans les corps qui jonchaient le sol, surtout ceux qui reculaient. Et toujours, des Corrompus surgissaient en hurlant leur faim. Ils n’esquivaient ni ne paraient de leurs haches de pierre, s’accrochant aux Nördes pour essayer de les entraîner à terre.

Les mains rongées par le sang noir, Sable faillit plusieurs fois perdre son poignard. Les ordres de Nigrumndr lui semblaient de plus en plus lointains et, épuisé, il avait des difficultés à suivre le rythme des Nördes.

Sans comprendre comment, il fut débordé et piétiné avant de se retrouver expulsé du cercle des Nördes. Adossé à la pierre chaude de la cheminée, il voyait les dos musclés des Corrompus pressant ceux qui étaient devant et les haches des Nördes se lever et s’abattre tandis que, comme ivre, leur cercle d’acier tanguait d’un bord à l’autre, repoussant leurs ennemis hors de la plateforme. Mais inlassablement, les créatures revenaient à l’assaut. Paniqué, Sable serrait le poignard qu’il n’avait pas lâché et s’encourageait mentalement. Si jamais un Corrompu l’apercevait, il était mort.

Au moment où il s’était décidé à retourner combattre, il vit, émergeant entre deux cadavres, la tête blonde et fendue en deux de Numnir qui semblait le regarder. Puis ce fut le corps de Nandrall, reconnaissable à la maille bleutée de son armure, qu’il découvrit étendu sur un Corrompu. Et Sikt. C’était la curée. Les haches ne se levaient plus et la voix de Nigrumndr s’était tue. Un silence lugubre, seulement troublé par des bris d’os, des ahanements sauvages et des plaintes sourdes, tomba sur la scène, le temps pour les Corrompus de submerger leurs proies. Sable distingua fugitivement une main blanche et baguée qui essayait de se frayer un chemin hors de la masse mais elle fut vite recouverte, et une clameur de triomphe monta de la pyramide humaine. Sable détourna les yeux quand il aperçut un Corrompu plonger son bras dans le tas et en extirper un œil sanguinolent qu’il enfourna dans sa bouche.

Fuir. Prudemment, il rampa vers l’extrémité de la plateforme, se mordant les lèvres quand il frôlait les corps nus. Arrivé au bord, il jeta un bref coup d’œil pour vérifier qu’aucun Corrompu ne l’avait suivi et sauta. Il se reçut avec agilité et se mit à courir sous les étoiles, les yeux pleins de larmes et de cette vision d’horreur qu’il avait surprise, ce festin hideux et brutal qui lui collait à la rétine. Ni des humains, ni des bêtes.

Sa course le mena au sommet de la pente, près des falaises, véritable frontière naturelle qui séparait les montagnes et la forêt.

Le matin le découvrit blotti dans une anfractuosité, ses mains bless es coincées sous ses aisselles, et des brûlures marbrant la peau mate de son visage. Sa respiration était difficile mais régulière et semblait se calquer sur les pulsations du rubis   son cou.

Le cri d’un choucas qui avait élu domicile   l’aplomb du refuge de Sable le réveilla en sursaut. Ses yeux s’ouvrirent puis les souvenirs affluèrent, un torrent d’images insoutenables qui  lectris rent son corps et le projet rent dehors. Dans la lumière. Ses poumons s’emplirent de l’air frais et il se reprit du spectacle de cette forêt dont les couleurs s’éveillaient sous la caresse de plus en plus insistante de Camerune qui rougeoyait   l’horizon. Le ciel dégagé déployait une palette de teintes allant du rose au bleu très sombre. Il souffla un petit nuage de vapeur. La température était encore basse mais, curieusement, ne l’incommodait pas. Lentement – il redoutait ce qu’il allait

trouver – il tourna la tête à droite et chercha le comptoir.

Les ruines avaient brûlé une seconde fois et même l'imposante cheminée qui avait résisté aux dizaines d'hivers n'était plus qu'un tas de pierres noircies. Les Corrompus avaient détruit les fondations et alimenté le brasier longtemps pour qu'il ne subsiste rien qu'un tapis de cendres fumantes. Portée par le vent – ou par son imagination – Sable perçut une odeur qui lui souleva le cœur mais, une main plaquée sur sa bouche et son nez, il continua à regarder.

Il s'était soudain souvenu qu'il avait abandonné Sambraze. Le sarcophage n'était plus là.

— Non, répéta-t-il pendant une ou deux minutes, incapable de prendre une décision.

Plus haut, les oiseaux noirs tournaient en se moquant de lui. « Tu n'as pas le choix, tu n'as pas le choix », semblaient-ils croasser. Et ils avaient raison ; il devait retrouver les Corrompus.

Flageolant sur ses jambes, il entama la descente vers les ruines, se demandant comment il allait retrouver leur trace. Par chance, ils avaient utilisé la charrette et les grandes roues cerclées de fer laissaient une marque bien visible dans la pierraille de la pente.

La nuit tombait quand il pénétra dans une fissure géante qui s'enfonçait dans la falaise. Son estomac lui rappela par un énième gargouillement qu'il était vide ; il avait pu étancher sa soif et même se dégraisser dans l'eau glacée d'une cascade mais il n'avait trouvé aucune nourriture. Quelques bouquetins avaient bien croisé sa route et une tribu de marmottes avait suivi avec intérêt sa progression mais il n'avait même plus son poignard, lâché alors qu'il fuyait le combat. Résigné et fatigué, il s'avança dans l'étroit défilé en s'accrochant au maigre espoir que Sambraze pourrait l'aider.

Hormis quelques arbustes accrochés aux parois, il n'y avait que cette roche monotone et l'impression que cette passe était interminable. Ses paupières se firent lourdes, au point de ne plus pouvoir les ouvrir et de continuer à marcher les yeux fermés. Abruti par la fatigue, il s'endormit, bercé par le bruit lent de ses pieds qui traînaient.

C'est un choc à la hanche qui le tira de sa profonde somnolence. D'abord, il crut avoir chuté mais il était bien debout. Sri dévoilait une partie de sa face ronde et argentée dans le bout de ciel qu'encadraient les bords de la faille.

Il faut que je dorme un peu, pensa-t-il.

De nouveau, un coup à la cheville mais cette fois-ci, il entendit la pierre rebondir sur le sol. Derrière lui, quelqu'un s'amusait à lui lancer des projectiles, pas fort, comme pour attirer son attention. Il n'osa pas se retourner. Un choc étouffé – comme une masse qui atterrissait en souplesse sur un rocher – puis un autre, plus proche, et cette voix, lourde de menaces, ce rire cruel, qui se répercutait sur les parois d'une blancheur irréaliste.

Avec tout ce qui lui restait de force, Sable s'élança droit devant lui, avant de s'étaler de tout son long, fauché par un objet dur. Son nez heurta violemment une pierre ronde et se brisa, la douleur s'éparpillant en une dizaine de lignes aiguës qui lui paralysèrent le visage. Son esprit groggy enregistra machinalement que l'un de ses agresseurs sautait par-dessus son corps allongé, s'interposant un instant entre lui et la lumière de Sri. Les

membres ankylosés, il tenta de se remettre debout mais ne parvint qu'à redresser difficilement la tête, à peine conscient qu'un liquide chaud – son sang – coulait de son menton à sa gorge. Battant des paupières pour dissiper le rideau brumeux devant ses yeux, il chercha à percer le masque d'ombre de celui qui avançait vers lui, une hache brandie, à la manière d'un bûcheron qui s'apprête à faire éclater une bûche sur son billot. Ou une tête. L'arme décrivit un arc de cercle et s'abattit tandis qu'il se demandait comment c'était de mourir.

Un éclair rouge.

Chapitre 24 : Deïal

Printemps 1258 AE (après l'Exode)

Mer de Glace. Île de Bracellanne.

La mer de Glace porte ce nom du fait des nombreuses plaques de glace qui se forment à sa surface en hiver et dont la dérive empêche la navigation. Les marchands ou les Nördes qui entreprennent le voyage entre la cité de Pragrald – la seule cité humaine construite sur les rives sud de la mer de Glace – et les différents villages nördes au nord, savent également que la glace n'est pas le seul danger. Des créatures provenant de la mer de l'Exode croisent parfois dans ces eaux froides.

Deïal avait commencé l'ascension d'un des deux pics de basalte avant l'aube. Il suivait une voie taillée dans la roche noire qui menait à une large corniche située une dizaine de mètres sous le sommet de la corne nord. Dans l'obscurité, le mince chemin se confondait avec le basalte, ce qui rendait l'ascension difficile, mais Deïal s'était promis d'admirer le lever de Camerune sur la mer de Glace.

Quelques heures avant l'aube, il avait revêtu la tunique en daim et chaussé les sandales que lui avait confectionnées Skalgann de mauvaise grâce et, muni d'une lanterne, avait quitté la forteresse. La magie de Grond, couplée aux talents de soigneur du Logrann blanc, l'avaient remis sur pied en moins de dix jours, mais c'était la première fois qu'il s'aventurait aussi loin de l'ancre du seigneur de Bracellanne. Et seul.

Encore affaibli tant physiquement que moralement, il s'était décidé la veille ; il avait besoin d'éprouver ce corps qui lui paraissait étranger. Son réveil avait été douloureux malgré les décoctions soi-disant apaisantes du mi-loup qui – Deïal en était persuadé – aurait pu atténuer ses souffrances. Le Logrann désirait le torturer le plus longtemps possible. Chaque matin et chaque soir, Skalgann était venu oindre sa chair meurtrie d'un onguent épais, lui posant toujours la même question, les babines tirées en arrière comme s'il riait de sa bonne blague.

— Alors, on souffre, petit homme ?

Dès qu'il avait compris son manège, Deïal avait pris le parti de répondre qu'il ne sentait plus rien mais Skalgann avait de la ressource et des griffes au bout des pattes qu'il enfonçait avec délectation à divers endroits en posant sa question d'un air encore plus réjoui.

Avec le temps, ses tissus ayant cicatrisé, Deïal avait pu se lever et faire ses premiers

pas dans cette enveloppe asexuée et fébrile.

Fatigué, il s'accorda une pause à mi-pente. Assis sur un bloc en équilibre, il ferma les yeux pour mieux goûter l'air frais qui venait caresser sa nouvelle peau si sensible. La température sur Bracellanne était fraîche mais fort raisonnable pour cette latitude. Il repensa à Angandir ; le premier haut-roi avait ordonné après son sacre, pour lui comme pour les trois Sadouraks qui l'avaient suivi, qu'on leur ôte l'armure de fer-prié avant qu'elle ne devienne leur tombe. Car, l'ordre les ayant déclarés traîtres, les mystiques n'étaient plus autorisés à canaliser le Sakt vital dans le métal sacré qui étreignait leur corps ; ainsi, les dirigeants de l'ordre les avaient condamnés à mort. Selon la légende, Angandir était resté conscient pendant toute l'opération et n'avait pas crié une seule fois. Il était aussi le seul des quatre à avoir survécu plus d'une saison. Stupidement, Deïal, même après avoir revêtu la hideuse carapace, n'avait jamais songé qu'Angandir avait aussi perdu ses attributs d'homme lorsqu'il était devenu Sadourak et qu'il lui était impossible d'avoir retrouvé sa virilité, dévorée par le fer-prié, lorsqu'on avait détaché le métal de sa chair. Alors comment cet homme, qui n'en était plus un, avait-il pu engendrer une descendance ? Étrangement, nul maître de l'ordre n'avait contredit la croyance populaire qui voulait que si les yeux des héritiers d'Angandir étaient aussi froids et gris que le métal, c'était du fait du Sakt mêlé à la sève de leur arbre généalogique.

Assis au bord du vide, Deïal s'attarda sur ses doigts roses et dépourvus d'ongles, cherchant à se souvenir s'ils étaient aussi courts avant que le fer-prié ne les recouvre.

Avec difficulté, il se releva et, après avoir ramassé la lanterne, se remit en route en traînant les pieds. Ses muscles, asphyxiés par l'effort, le brûlaient un peu plus à chaque pas et il se demandait s'il parviendrait au sommet avant l'aube. Plusieurs fois, il trébucha et finit par renoncer quand l'horizon s'illumina à l'ouest. Épuisé, il se laissa aller sur la pierre froide et observa Camerune qui s'extirpait de son sommeil et embrasait le ciel, révélant peu à peu l'île. Deïal soupira quand la douce chaleur réchauffa son visage.

D'abord les deux cornes qui se défiaient dans un silence noir puis la demeure de Grond, les ombres cherchant refuge sur l'autre versant du relief. La muraille de brume qui ceignait Bracellanne avait pris des reflets dorés et, de son perchoir, Deïal eut l'impression que cette masse voluptueuse et blanche était vivante, une créature aux mouvements paresseux mais ordonnés.

Des nuées d'oiseaux jaillirent de la forêt quand les premiers rayons vinrent caresser la tête feuillue des vieux chênes.

— Alors, petit homme, la promenade était bonne ? demanda Skalgann, assez près pour lui faire peur.

Vexé de s'être laissé surprendre, Deïal ne répondit pas. Dans la lumière à peine naissante de Camerune, le mi-loup paraissait plus inquiétant. S'il ne s'était pas tenu sur ses pattes arrière, il aurait pu être pris pour un loup au pelage blanc. Les crocs dans sa gueule entrouverte semblaient aussi redoutables que ceux de n'importe quel fauve, et ses pupilles encore dilatées, qui éclipsaient l'éclat bleu de ses yeux, avaient cette absence d'expression commune aux animaux. Quand il parla à nouveau, avec cette voix rauque si désagréable, Deïal se demanda où et comment les mi-bêtes avaient appris leur langage. Celui des Mille Couronnes. Quelle était la part d'humanité dans cet odieux mélange ?

— Le seigneur Grond désire causer avec toi, et tout de suite, insista Skalgann voyant que Deïal ne répondait pas. Tu rêves, petit homme ?

Sans ouvrir la bouche, Deïal se leva péniblement et attendit que le Logrann lui libère le passage. Il n'avait pas revu le maître de Bracellanne depuis son affrontement avec les mystiques et, réalisa-t-il, avait même oublié jusqu'à l'existence de ce combat. Comme pour se défendre, son esprit avait profondément enterré tout souvenir et c'était seulement maintenant qu'il resurgissait. L'ordre Sadourak – sa famille – l'avait sacrifié pour détruire Grond.

Skalgann s'était écarté et le fixait, la langue pendante, l'air de savoir ce qu'il y avait dans sa tête d'homme. Deïal passa devant lui en tremblant et entama la longue descente d'un pas incertain.

L'énorme créature l'attendait dans la cour intérieure du dernier étage de la forteresse, là où il l'avait trouvée la première fois. À la lueur du jour, il remarqua les dégâts causés par le Sakt dans la pierre sombre ; un trou peu profond, aux contours irréguliers, marquait l'emplacement où il avait lutté et les murs les plus proches étaient grêlés de trous de dimensions et de formes variées. Grond aussi avait été touché pendant ce combat qui n'en était pas vraiment un. Deïal n'eut pas de mal à reconnaître l'origine des brûlures qui lui ravageaient une partie du museau et l'épaule droite. À l'autre extrémité, assis sur son postérieur, il attendait dans une posture qui eût été comique s'il s'était agi d'un simple ours.

— Approche, Deïal.

Entre le murmure et le grondement animal, sa voix emplissait tout l'espace de cette cour bâtie à sa gigantesque échelle. Sa force ne venait pas de sa taille monstrueuse mais de cette présence tellurique et apaisante qui dépassait les limites de son seul corps et qui semblait vouloir transcender la matière. Les mots coincés dans la gorge, Deïal ne put que hocher respectueusement la tête en guise de salutation et il s'avança, se demandant s'il allait enfin savoir pourquoi Grond avait sollicité de l'ordre Sadourak – fait en lui-même unique – que lui, Deïal, jeune chevalier, vienne le rejoindre. Arrivé à quelques pas, il s'arrêta. À son approche, Grond avait détourné son regard malade et fixait à présent les spirales cotonneuses dans le ciel bleu, ses courtes oreilles s'orientant sans cesse.

— Approche encore.

Ce n'était pas un ordre. Après une courte hésitation, il obtempéra et se retrouva juste sous la gueule de la créature. Sa respiration était pareille au flux et reflux de la mer, aussi lente que soudaine. Deïal s'était attendu à une haleine fétide mais il découvrit des senteurs humides et parfumées. Sa peau n'était pas malade comme il se l'était imaginé lors de leur première rencontre, plutôt sèche et ridée par le nombre incroyable d'années qui l'avaient marquée ; les poils ras et gris ne parvenaient plus que difficilement à percer la couche épaisse de l'épiderme.

— Je suis désolé pour toutes ces souffrances. Un regret sincère perçait dans le ton de sa voix. Mais nous ne voulions pas te perdre. Il était essentiel que tu viennes, que tu échappes à cette prison de fer qui étouffait ta chair et nous privait de ton odeur. Les naseaux frémissants, il huma l'air et soupira. Une très vieille odeur.

Il y eut un long silence proche du recueillement.

— Laisse-toi faire, gronda-t-il en coupant court à sa rêverie.

Malgré toute la bonté contenue dans l'avertissement, Deïal ne put réprimer un mouvement de recul quand Grond avança sa patte valide – assez grande pour le saisir tout entier – vers lui et apposa délicatement sa paume chaude et élastique sur son front. Avec précaution et à la manière d'une main, elle enveloppa sa tête, les doigts aussi longs que des bras, tâtonnant et palpant le dos de Deïal. Bien qu'il soit à sa merci, il ne paniqua pas, au contraire, il ressentit une impression de sécurité comme jamais il n'en avait éprouvé.

— Skalgann a bien travaillé. Il faudra le remercier. Sans lui, tu n'aurais pas survécu.

Satisfait, Grond retira sa patte et étudia l'homme qui se trouvait devant lui.

— Tu n'as jamais vraiment cru appartenir à cet ordre, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Deïal, surpris de s'entendre parler à nouveau.

Grond avait raison ; dès son entrée dans la Forteresse, il avait su qu'il était différent et ce sentiment s'était amplifié avec les années malgré les efforts de ses maîtres et les nombreux châtements corporels qu'ils lui avaient infligés.

— Mais tu ne comprends pas ce que tu es ; et comment le pourrais-tu, alors qu'ils t'ont appris à te défier de toi-même et t'ont forcé à vivre dans le mensonge ?

Cette fois-ci, Deïal ne répondit pas et laissa Grond continuer.

— Ils servent l'Innomé mais ne veulent pas comprendre que nous le servions bien avant eux. Ils sont obsédés par leur ennemi, à tel point qu'ils ne voient pas que celui-ci les manipule. Tuer Oboss est impossible, comme il est stupide de penser que Carn est réellement mort, et le Dissimulateur le sait ; il en joue depuis si longtemps. Nous restons des Immortels et bien qu'ils nous appellent encore ainsi, les Sadouraks ne veulent pas en tirer la leçon nécessaire. Ils sont aussi bornés que prétentieux. C'est ce qui t'a sauvé. Je savais qu'ils ne résisteraient pas à la tentation de m'éliminer. Cela fait tellement longtemps que leurs mystiques nous cherchent.

— Mais comment étiez-vous sûr que je leur résisterais ?

La créature se dandina sur son séant comme si elle était soudain mal à l'aise.

— J'y croyais. Mais laissons cela et assieds-toi. Nous avons une longue histoire à te raconter, une histoire qui n'est pas terminée, dans laquelle tu as peut-être un rôle à jouer. Ce sera à toi d'en décider.

Tout en s'asseyant en tailleur sur la pierre noire et rugueuse, Deïal se demanda pourquoi Grond alternait le « je » et le « nous » quand il parlait de lui ; Skalgann n'était pas resté dans la cour et ils n'étaient que deux.

— J'ignore ce qui est enseigné exactement entre les murs de la forteresse où tu as été élevé, alors je vais commencer par le début. Les Sadouraks se trompent sur les agissements du Maître des Mensonges. Oboss ne cherche pas simplement à retrouver un corps humain comme il a pu le faire, la première fois, avec Jielkin quand celui-ci a détruit son enveloppe originelle. Non, tout commence quand l'esprit de Sadourak, transfiguré par sa rencontre avec l'Innomé, revient du vide et défie Carn. C'est ce jour-là que l'humanité prit réellement conscience de sa mortalité, quand l'aîné des Immortels

tourmenta Sadourak pour le punir de son insolence. C'est aussi ce jour-là que l'Innomé intervint pour la dernière fois dans la Création : à sa demande, la Table fut construite par les humains afin qu'il grave les noms immortels dans la fabuleuse Ankerit, la pierre-symbole. Les Immortels étaient divisés ; certains seigneurs inhumains – comme Sanne, Sakrajka et Zûl – se rallièrent à Carn et à son refus d'être ainsi dépossédé et rabaissé ; d'autres – dont Oboss, Modredor et Shadrya Fêl – se plièrent à la volonté de leur père. C'est ainsi qu'Oboss aida les humains à façonner la Table dans l'indestructible Ankerit. Celui que les hommes appelaient le Père des Magiciens œuvra avec Jielkin pour tisser le sortilège de dissimulation qu'ils inscrivirent dans la trame de la pierre, sous le regard haineux de Carn qui n'avait pas supporté la trahison de ce frère qu'il chérissait. J'ignore pourquoi Oboss ne lui fit pas part de son plan, peut-être parce qu'il le jugeait déjà fou ? Ce qui est sûr, c'est que nul ne découvrit qu'il avait dérobé un fragment de l'Ankerit.

Les détails cachés de la fresque découverte dans les souterrains de la forteresse revinrent à la mémoire de Deïal ; Mojin avait refusé de lui dire qui en était l'auteur et, à en juger sa réaction, le maître mystique n'en avait pas percé tous les secrets.

— Comment s'y prit-il pour détacher un morceau de cette pierre ? Il est dit que l'Ankerit est la représentation d'Ern et qu'elle est faite de tous les éléments qui la composent. Je suppose qu'à l'image de notre monde, la pierre-symbole avait un défaut et que le fragment en est l'expression. Ou peut-être est-ce tout simplement une seconde Ankerit. Grond émit un grognement interrogatif qu'il chassa d'un claquement sec de ses prodigieuses mâchoires. Mais ce n'est pas important. Tu dois seulement retenir qu'Oboss projetait la destruction de la Table alors même qu'il aidait à sa réalisation. La grosse tête sans cou de Grond opina doucement, donnant l'impression qu'il réfléchissait à l'avance à ce qu'il allait dire, rejetant certains éléments et en retenant d'autres d'un simple hochement. Il reprit de sa voix caverneuse : Carn laissa éclater sa colère dès que l'Innomé rejoignit le vide et tu sais ce qu'il advint de lui. Aucun d'entre nous n'a pu le retenir.

Deïal acquiesça tout en notant à nouveau l'emploi de ce « nous » qui le laissait perplexe. Grond se considérait-il comme un Immortel ou bien était-ce un Immortel qui parlait à sa place ?

— La Table protégea les humains de sa fureur et ceux-ci firent couler son sang qui donna naissance au peuple des démons dont les plus puissants d'entre eux – les Géants – vous chassèrent du continent originel. Lors de l'Exode, la relique fut emportée par des disciples de Sadourak – l'ordre venait d'être créé – que personne ne revit jamais. Oboss resta aux côtés de Jielkin et débarqua avec lui sur cette terre qui porte aujourd'hui le nom d'Angande. Peu de temps après, Jielkin découvrit le Fragment et la duplicité de son maître. Se sachant protégé par la Table et après avoir confié le Fragment à la garde de l'Immortel Modredor, il alla trouver Oboss pour le confondre et le tuer. Mais le sang de Jielkin avait été perverti par la magie – cadeau d'Oboss aux hommes – et l'Immortel posséda son corps une fois le sien détruit. Ce fut sa première incarnation et aussi la première fois que l'on découvrait les limites des pouvoirs de la Table. Ce jour-là, il perdit son enveloppe originelle mais en gagna mille autres. Sous les traits de son disciple, Oboss se mit à la recherche du Fragment, tâche rendue difficile par l'enchantement qui le dissimulait tout autant que la Table. Découvert quelque temps après par un mage ou, selon les versions, par un mystique, Oboss fut vaincu et son esprit chassé hors du corps mourant de Jielkin. Ce fut le début de la guerre des mages, accusés d'être à la solde des

Immortels ; désormais, les humains, menés par le dogme idiot de l'ordre Sadourak, rejetaient tout ce qui avait trait aux premiers nés. Les ancêtres livrèrent bataille à Sanne sur les terres mortes de Sri tandis... Il s'arrêta et murmura quelques mots pour lui-même, dans la langue des Matgens, de longues notes basses, presque chantées. Mais tu sais tout ça, reprit-il de sa voix ample et grave. Excuse-moi, je suis vieux et nous perdons nos esprits chaque année un peu plus. Et puis ces blessures...

Je et Nous, songea Deïal. Se pouvait-il que la créature en face de lui hébergeât Shadrya Fêl ?

Grond s'était interrompu et avait entamé un long monologue incompréhensible. Parfois il s'ébrouait, peut-être pour se débarrasser de la douleur que lui causaient ses brûlures. Deïal en profita pour allonger ses jambes et les détendre. Il avait faim et soif mais n'osait s'éclipser. Camerune était quasiment à la verticale et, les murs noirs de la cour retenant la chaleur, la température n'avait cessé de grimper. Deïal examina plus attentivement la plaie sur le côté de la gueule de Grond ; la cicatrisation était mauvaise et découvrait toute la partie supérieure de la dentition ainsi que les gencives. Mais nulle trace d'une blessure au crâne qui aurait pu expliquer sa confusion. La seconde brûlure avait creusé profondément l'épaule et présentait une chair à vif et horriblement plissée. Deïal s'attarda ensuite sur ses propres mains et avant-bras ; bien que sa pigmentation variât, la peau était saine, témoin des immenses pouvoirs de guérison de Grond. Le Sakt était-il plus difficile à soigner pour le maître de Bracellanne ?

— Oboss veut détruire la Table à l'aide du Fragment, déclara brusquement celui-ci comme si ses réflexions l'avaient mené à cette conclusion. Je ne pense pas qu'il sache encore où elle est mais il connaît l'emplacement du Fragment grâce à ses précédentes incarnations. Peut-être même la mienne, ajouta-t-il en détachant difficilement chaque mot.

— Mais pourquoi a-t-il besoin d'un corps et d'autant de temps entre chaque possession ? intervint Deïal en redoutant une nouvelle absence du seigneur de Bracellanne. Peut-être aurait-il une réponse plus logique que celle des maîtres Sadouraks qui, invariablement, répétaient que l'esprit d'Oboss était trop affaibli pour s'emparer immédiatement d'un corps, fût-il celui du plus pervers des magiciens.

— L'esprit ne peut normalement vivre très longtemps hors de son enveloppe corporelle, expliqua Grond. Son débit était moins prononcé et le rythme encore plus monocorde comme s'il rechignait à donner les explications. Il se dissiperait et perdrait toute cohésion. Oboss a réussi à survivre et à maintenir une unité en raison de sa nature immortelle. Quant au nombre de ses incarnations, n'oublie pas les pouvoirs de la Table ; en cela, les Sadouraks ne se trompent pas : la magie vous éloigne de votre humanité et donc de la protection de la Table. Mais seuls les hommes qui abusent de la magie du sang perdent cette humanité qui les protège de lui et deviennent véritablement vulnérables à ses attaques. L'Alchimiste, l'homme que j'étais autrefois, a versé beaucoup de sang pour invoquer le vent lunaire lors du Grand Hiver. Crois-moi, jeune humain, je l'ai amèrement regretté. J'aime mon peuple, les Matgens comme les Logranns, mais ils sont comme moi, une aberration. Et songe à ces milliers de vies soufflées par ce vent maudit qu'une part de moi leva sur les royaumes humains. Ma mémoire est aussi aveugle que je le suis, les souvenirs de mes vies humaines et animales sont flous mais je suis certain que

l'Alchimiste n'a pas lancé ce sortilège pour détruire les humains. C'était un appel. Il était prêt. Il conjurait Oboss et lui offrait son corps. Pourquoi ? Je l'ai oublié, sûrement. Grond se secoua et se redressa sur ses pattes postérieures, sa silhouette s'interposant entre Deïal et les rayons de Camerune.

Deïal se savait en sécurité, mais de voir cette masse s'étirer sur plus de quatre mètres n'était pas pour le rassurer. Un instinct primaire lui dictait de fuir à toutes jambes avant que la créature ne lui arrache la tête d'un coup de griffe. Il déglutit bruyamment sans quitter des yeux la bête.

— Je suis las et mes pensées me fuient, annonça Grond sur le ton de la constatation. Tu peux partir, nous nous reverrons plus tard.

Avant même qu'il ne se soit levé, la voix de Skalgann retentit derrière lui.

— Allez, petit homme, c'est l'heure du repas.

— Quand le reverrai-je ? questionna Deïal après avoir essuyé le jus d'airelle au coin de sa bouche avec sa manche.

Impitoyable, le Logrann blanc avait décidé qu'ils mangeraient dans la forêt et l'avait forcé à une seconde balade. La descente avait été pénible et, il le redoutait déjà, la montée le serait encore plus. Les restes de deux truites, les reliefs d'un lièvre et quelques fruits des bois reposaient en vrac sur une pierre plate et basse au milieu de la clairière ombragée. L'estomac de Deïal refusant de digérer le gibier cru – le feu était interdit sur l'île de Bracellanne – Skalgann était allé pêcher les poissons dans la rivière toute proche. Avec ses pattes. C'est Deïal qui s'était chargé de la cueillette.

— Qui ? demanda malicieusement Skalgann en s'amusant à faire éclater les petites baies entre ses canines, teintant sa fourrure blanche de mauve.

L'une d'entre elles roula sur son torse et dévala vers son entrejambe. Deïal s'était habitué au Logrann mais pas à sa nudité et dès que son regard tombait sur son sexe, il se détournait, gêné. C'est ce qu'il venait de faire et Skalgann l'avait surpris.

— C'est une comme ça qu'il te faudrait, se moqua le mi-loup.

Deïal fit mine d'ignorer la remarque en haussant les épaules mais ne put empêcher son visage de s'empourprer, pour le plus grand bonheur du Logrann. Éduqué depuis sa petite enfance à la Forteresse Grise, ses rapports au sexe avaient été strictement encadrés et, même s'il avait enfreint la règle d'abstinence plusieurs fois, il ne pouvait s'enlever de l'esprit que tout ce qui y touchait était mal. Désormais castré par le fer-prié – ou par les griffes du Logrann – le problème ne se poserait plus de la même façon ; il n'aurait plus à résister, simplement à accepter son état. Avait-il même déjà désiré une femme ?

— Tu veux vraiment que je réponde à ta question, ou tu préfères rêvasser à toutes les femelles que tu n'auras pas ? Skalgann s'esclaffa la gueule grande ouverte – c'était comme s'il crachait et toussait à la fois – sachant pertinemment qu'il avait visé juste.

— Tu n'as pas quitté l'île depuis combien de temps ? attaqua maladroitement Deïal.

— Ça fait un bail, mais pas assez pour oublier à quoi ça sert, précisa-t-il en saisissant son sexe et en l'agitant.

— Tu es cruel, répliqua Deïal en le regrettant tout aussitôt quand il vit Skalgann perdre sa bonne humeur.

— Mes frères sont cruels et ils mangent vos enfants, c'est ainsi que tu penses ? Le ton du Logrann s'était fait cassant. C'est pour ça que vous les avez enfermés derrière des murs, dans une forêt froide où les hivers tuent plus sûrement que le fer de vos épées. Ses yeux se plissèrent. Laisse-moi te rappeler que je hais tous les humains et que je rêve qu'un jour, nous envahirons vos campagnes. Je prendrai du plaisir à entendre vos cris et à vous voir fuir devant la horde. Petit homme, que ce soit bien clair, je n'ai qu'une envie en ce moment.

Avant même que Deïal ait pu réagir, il avait bondi en avant et franchi la pierre qui les séparait. Son museau humide effleura sa joue et le renifla tandis que les yeux saphir plongeaient dans les siens. La griffe de son index glissa sur sa fourrure d'une oreille à l'autre.

— T'égorger et me couvrir de ton sang, voilà ce que je veux, tout petit homme.

La haine contenue dans les paroles de Skalgann était réelle ; il ne plaisantait plus.

Ils rentrèrent à la forteresse sans échanger un mot de plus.

À bout de force, Deïal se laissa distancer et ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'il atteignit la crête. Skalgann l'attendait dans la pièce aveugle et vétuste où il logeait.

— Grond désire te voir, dit-il d'un ton sec avant de s'éclipser, non sans avoir bousculé Deïal au passage.

Le seigneur de Bracellanne n'avait pas bougé, mais un chêne encore vert au feuillage épais avait crevé la pierre au centre de la cour. Ses racines plongeaient dans le basalte pour émerger un peu plus loin, disloquant le sol, avant de replonger et d'atteindre enfin les parois où elles se répandaient en fines nervures. Quelques feuilles d'un brun automnal voletaient ici et là, avant de s'immobiliser sur le sol qui en était jonché.

Le plus étonnant était toutes ces rigoles de sève épaisse et odorante qui coulaient en abondance depuis le tronc de l'arbre et disparaissaient dans l'une des nombreuses crevasses. Avec précaution, Deïal contourna le chêne, enjambant les racines ou passant en dessous quand elles étaient trop volumineuses.

— Skalgann a beaucoup souffert lors de la grande chasse que vous nous donnâtes et a connu depuis maints hivers difficiles et sanglants. Il ne faut pas lui en vouloir. Il t'apprécie pour ta force et ta volonté mais cette même sympathie qu'il éprouve à ton égard lui fait honte ; il s'est juré – un de ces serments nés de la haine que le temps a vite fait de dépouiller de toute raison – que jamais il ne pardonnerait aux humains. Soit indulgent, déclara Grond alors qu'il approchait. Sa voix se fracassait sur les murs en résonnant tel le bruit d'une vague s'abattant sur un rocher et n'était plus aussi lasse qu'à leur dernière rencontre.

Sans freiner le pas, Deïal alla se placer sous la gueule de la créature. L'odeur de sous-bois était tellement forte qu'il aurait tout aussi bien pu avoir le nez planté dans une couche d'humus, c'eût été la même chose. Comme le matin, le regard de Grond était braqué vers un point invisible dans le ciel pâlot. Ses blessures semblaient moins vilaines.

— Mais quelle est son histoire ? demanda Deïal.

— Seul lui pourrait te la raconter. Questionne-le, il te répondra sûrement. Tu aimerais savoir pourquoi tu es là ?

— Oui, dit Deïal, son cœur battant soudain plus vite.

Il y eut un silence.

— Te souviens-tu d'une petite fille, une étrangère à ton village, qui, en secret, te rendait visite ?

Deïal eut beau froncer ses sourcils glabres et essayer de percer le brouillard de son passé, nul visage d'une telle petite fille ne lui revint.

— Elle se nommait Dygdia, pas vraiment une enfant à vrai dire, et nous l'avions envoyée te rencontrer et veiller sur toi. Hélas, nous ne pouvions prévoir que la manifestation de ton pouvoir allait te mettre en danger et attirerait le recruteur de l'ordre Gris.

En revanche, Deïal se souvenait parfaitement de lui, cet homme au bras droit recouvert de fer-prié, dont la barbe fourchue et l'immense arc en bandoulière lui avaient donné l'espace d'un instant l'allure d'un démon dans la brume matinale. Et ce sourire chaleureux qui l'avait tout de suite rassuré. Sans lui, il serait mort de faim ou de froid.

— Il m'a sauvé.

Grond poussa un soupir interminable.

— Peut-être. Je ne suis plus sûr de rien à ton sujet. Peut-être que nous nous trompons. Peut-être que je n'aurais pas dû te faire venir ici.

— Qu'ai-je de si spécial pour qu'on veuille me tuer, me surveiller ou même m'étudier ? intervint Deïal sans se rendre compte qu'il avait haussé la voix.

— Calme-toi et écoute-moi car nous n'avons plus beaucoup de temps, dit la créature sur un ton bienveillant. T'es-tu déjà interrogé à propos d'Ifral ?

Depuis le combat dans la forêt de Mогranne, il n'avait plus pensé à son épée. Sa seule amie s'était refusée à lui car il avait douté quand le Saktar Mojin était intervenu ; voilà ce qu'il avait conclu sur le moment. Mais il devait admettre qu'il n'avait jamais vraiment cherché à comprendre pourquoi Ifral l'avait choisi lui, et pas un autre.

— C'est elle, cette odeur que vous sentez ? demanda-t-il du bout des lèvres.

Il se trouva stupide de poser une telle question mais Grond ne sourit pas. Il baissa la tête et le regarda avec ses yeux caves et aveugles derrière lesquels se trouvait l'un des esprits les plus anciens d'Ern.

— Je vais essayer de t'expliquer mais sache que ma mémoire est tourmentée. Je ne suis plus Menolphus l'alchimiste, ni même cet esprit qu'envoya Shadrya pour lutter contre Oboss, je ne suis pas non plus le Père des Magiciens bien que sa haine crève parfois la surface de ma conscience. Nous sommes parfois très réceptifs aux messages de la mère d'Anworden mais il te faut excuser mes hésitations.

Deïal comprenait mieux ces *nous* et ces *je*.

— Considère plutôt Ifral comme une clef qui te permettra d'ouvrir d'autres portes. Ce

que, depuis l'enfance, tu as accompli naturellement, tu peux le refaire en le comprenant. Tu possèdes un talent unique, celui de voir le monde comme il est et de pouvoir le transformer réellement. Mais c'est aussi un pouvoir immense qui pourrait très bien t'anéantir si tu n'arrives pas à te contrôler. Il renifla Deïal. Tu n'es pas lui et pourtant... Comme bouleversé, il ne termina pas sa phrase.

— Mais que dois-je faire ?

— C'est à toi de décider. Nous t'avons libéré et c'est bien assez. Peut-être trop.

Des lianes sinueuses et fines, que Deïal prit d'abord pour des serpents, passèrent par-dessus les épaules et le crâne de Grond, de plus en plus nombreuses, et recouvrirent peu à peu sa fourrure grise.

— Méfie-toi de tous, y compris de moi. Oboss et les Immortels qui l'ont suivi ont eu des siècles pour mettre en place leur tortueuse vengeance. Eux aussi t'ont senti et, contrairement à nous, ils voient en toi une menace.

Les minces lianes fourmillaient à présent sur chaque centimètre carré de peau et, comme si le temps s'était subitement accéléré, bourgeonnaient et fleurissaient, puis se décomposaient tandis que de nouvelles jaillissaient des crevasses et partaient à l'assaut de son corps dans un bruissement assourdissant. Deïal regarda avec inquiétude certaines d'entre elles s'enrouler autour de ses chevilles puis filer vers la masse grouillante qu'était devenu Grond. Un nuage de pollen se formait par endroits pour se dissiper aussitôt, laissant juste une odeur sucrée et une envie de se gratter le nez.

— Un long processus a débuté, humain Deïal, une séparation douloureuse que j'aurais dû entreprendre depuis très longtemps. Nous ne croyons pas que je te reverrai avant longtemps. Aie foi en toi et en l'Innomé.

Les crevasses continuaient à vomir un nombre incalculable de lianes qui se tortillaient vers le seigneur de Bracellanne sur lequel défilaient les saisons.

— Pourquoi m'avoir parlé de la Table des Immortels et du Fragment ce matin ? Je dois empêcher... (Deïal hésita une seconde devant l'énormité de ce qu'il s'appropriait à dire) ...Oboss de briser la Table ?

Une violente secousse ébranla les racines et le chêne au centre de la cour. Puis une seconde.

— Que dois-je faire ? cria-t-il pour se faire entendre par-dessus le vacarme de la pierre qui s'était mise à craquer et à vomir de plus en plus de lianes auxquelles s'ajoutaient des colonnes d'insectes.

— Sortir de là avant qu'elles ne t'étouffent et ne se nourrissent de toi, lui conseilla Skalgann depuis l'entrée de la cour. Et de moi par la même occasion, ajouta-t-il en dansant d'une patte sur l'autre pour éviter les lianes qui semblaient vouloir envahir les couloirs de la forteresse.

Après un dernier regard pour Grond qui s'était figé telle une statue de fleurs et de feuilles, Deïal se dirigea vers le Logrann en pataugeant dans l'épaisse couche mouvante. Une complainte monta derrière lui.

Les derniers rayons de Camerune venaient frapper ce qui avait été la forteresse de basalte quand ils atteignirent l'orée de la forêt. Skalgann l'avait forcé à courir et Deïal avait vite compris pourquoi. À présent, profitant d'une pause, il admirait le spectacle de cette marée luxuriante qui, après avoir submergé la forteresse, dévalait la pente de la montagne et escaladait les versants des deux cornes basaltiques qui encadraient la crête. L'onde printanière éclipsait peu à peu la noirceur de la roche volcanique.

— Ne traînons pas, petit homme, déclara Skalgann, nullement essoufflé par leur course. Nous dormirons près de la mer. C'est préférable.

Impressionné, Deïal ne bougea pas tout de suite.

— Allez, ça avance vite et tu es fatigué. Nous devons atteindre la côte.

— Que se passe-t-il ?

— Ils se séparent, dit-il avant de pénétrer sous le couvert des arbres.

— Qui ça ?

Mais le Logrann avait déjà filé.

— Tu n'as pas eu toutes les réponses que tu désirais ? demanda Skalgann, sa voix rauque résonnant dans l'obscurité.

Ils étaient parvenus au bord de la mer à la nuit tombée et le Logrann l'avait guidé jusqu'à une grotte où ils s'étaient installés. Jusqu'à présent, seul le bruit lointain du ressac était venu troubler le silence de leur abri de fortune. Contrairement à Deïal, Skalgann, protégé par sa fourrure, supportait le froid et l'humidité. Curieusement, l'humeur du mi-loup s'était adoucie depuis leur houleuse discussion du matin.

— Non, répondit-il en essayant de ne pas claquer des dents.

Assis, les genoux entre ses bras malingres, il n'avait pas prononcé une parole depuis que Skalgann avait refusé de faire du feu.

— Je ne comprends rien. Si j'étais aussi puissant qu'il le prétend, alors pourquoi je me gèlerais dans ce trou glacial avec toi ?

L'autre ricana, mais sans joie.

— Peut-être veut-il que j'aille trouver Oboss et que je le défie, dit Deïal en désignant d'un mouvement du menton le fond de la cavité. Ou alors préfère-t-il que je retourne à la Forteresse Grise et que j'explique au Bachar qu'il n'a plus de souci à se faire ; je m'occupe de tout.

— C'est bien, petit homme, tu t'échauffes.

Deïal fixa la paire d'yeux bleus qui semblaient flotter en face de lui.

— Mais tu ne devrais pas juger Grond aussi facilement. Il a eu peur pour toi quand tu as revêtu la maudite armure. Lui et la mère ont agi en pensant à toi. Mais ton arrivée sur l'île l'a profondément inquiété. Il redoute de ne pas avoir agi de son plein gré, d'avoir été manipulé par le Dissimulateur ; il se demande – et la mère avec lui – s'il n'eût pas mieux valu que tu demeures un Sadourak.

— C’est censé me réconforter ? demanda sèchement Deïal. Tu ne veux plus te couvrir de mon sang après m’avoir égorgé ? ajouta-il ironiquement.

Les yeux de Skalgann se fermèrent.

— Dors, petit homme.

Mais Deïal ne trouva pas le sommeil. Des noms terribles s’entrechoquaient dans son esprit et se transformaient en images terrifiantes. Pourquoi Grond lui avait-il parlé du Fragment et de la Table ? Est-ce qu’il souhaitait qu’il retrouve la pierre avant Oboss ? Mais comment ? Il ne savait même pas où elle était cachée. Et Ifral ? En quoi son épée était-elle la clef de ce fameux pouvoir qu’il était censé détenir ?

Skalgann remua et murmura une courte phrase entre deux ronflements.

Les battements de son cœur s’accéléchèrent et une impression de chaleur parcourut son corps quand il avança la main vers la paroi humide. Les doigts effleurèrent la roche mais au lieu de s’enfoncer et de trouver la garde de son épée, ils se désagréchèrent, toute la grotte se désagrégea, ainsi que son corps et celui du Logrann. Le monde semblait s’être fragmenté en une infinité de points qui formaient une trame hallucinante. Paniqué, il hurla avec sa bouche qui n’existait plus et fut brutalement projeté dans la réalité qu’il connaissait.

— Qu’y a-t-il ? demandait Skalgann en le secouant par les épaules.

— Je veux sortir, je veux de la lumière, je veux voir, parvint-il à dire en essayant de reprendre son souffle.

– Fin du premier volume de la trilogie –

L'illustrateur



Pierre Droal a débuté sa carrière dans le cinéma d'animation, avant de s'orienter vers la BD (« De Chair et d'écume » Dargaud, « Hanté » Soleil), le roman jeunesse et les livres d'Art (Spectrum...).

Son site Internet : <http://www.pierredroal.com/>

Sa page DeviantArt : <http://pierredroal.deviantart.com/>

L'auteur



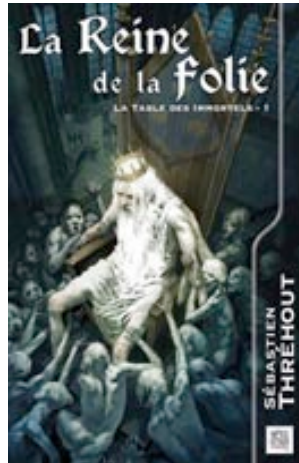
Rôliste, fan de littérature, quand **Sébastien Thréhout** a commencé à écrire, c'est tout simplement dans son domaine de prédilection qu'il l'a fait : la fantasy.

Sa fantasy lui est très personnelle : elle est à la fois puissante, riche en évocations et il ne se prive jamais de rendre la réalité crue et violente, ce qui le classe dans la branche très prisée des auteurs de « dark fantasy ».

Il vit aujourd'hui dans la région de Nice.

La Reine de la Folie

en librairie



Le papier, c'est bien aussi...

Retrouvez le premier tome de la trilogie de Sébastien Thérhout en **livre papier**, paru en 2014 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 372 pages – ISBN : 978-2-915653-47-2– Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Seigneur des Songes

La Table des Immortels – Tome 2

de Sébastien Thréhout



La Table des Immortels Tome 2 – « Le Seigneur des Songes »

Sanne, la Reine de la Folie, a lancé ses cohortes d'ombres malfaisantes sur le roi des Mille Couronnes et asservi son esprit. Autrefois fier représentant du royaume, le roi Caldric n'est plus aujourd'hui qu'un vieillard dément qui s'est retranché derrière les remparts de son palais-forteresse. Là, quelque part dans un labyrinthe construit sous son palais, se cache le mystérieux objet que les serviteurs de Sanne lui ont ordonné de retrouver.

De l'autre côté du monde, Sakrajka, le Seigneur des Songes, envoie sa fille dans la cité des Moens, afin de les soumettre à ses illusions et les inciter à forger le marteau qui permettra de détruire la Table des Immortels, l'artéfact honni qui empêche les seigneurs inhumains de s'en prendre aux Hommes.

Et parmi ces derniers, certains, à l'image de Deïal, le Sadourak qui a trahi les siens, continuent de s'opposer aux machinations des Immortels.

- *Le seigneur des songes* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Le seigneur des songes*, le second tome de la trilogie de Sébastien Thréhout, est disponible en **livre papier**, paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 384 pages – ISBN : 978-2-915653-57-1 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Maître du Mensonge

La Table des Immortels – Tome 3

de Sébastien Thréhout



La Table des Immortels Tome 3 – « Le Maître du Mensonge » :

Le sorcier Baldir a découvert au plus profond du labyrinthe une prison de chair, dernier obstacle entre lui et la Table des Immortels, la relique à laquelle sont enchaînés les noms des Immortels.

Le marteau Agyamar destiné à briser la Table a été forgé, et les séides de la Reine de la Folie chargés de l'escorter sont en route vers le royaume des Mille Couronnes.

Les seuls qui pourraient s'y opposer sont bien peu nombreux : les mages de l'Anneau d'Or ont été massacrés et Déial est retenu prisonnier dans le rêve de l'Immortel Sakrajka, le Seigneur des Songes...

À présent que tout est en place, Oboss, le Maître du Mensonge, se prépare à entrer en scène.

- *Le maître du mensonge* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Le maître du mensonge*, le dernier tome de la trilogie de Sébastien Thréhout, est disponible en **livre papier**, paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 408 pages – ISBN : 978-2-915653-58-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)